



2

Roman
Hyuganatsu
Illustrations
Touko Shino



Les Carnets de
l'apothicaire

LUMEN



Roman
Hyuganatsu

Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de l'apothicaire



Traduit du japonais
par Jean-Baptiste Flamin et Sasha Boucheron

LUMEN

L'auteur

Hyuganatsu commence *Les Carnets de l'apothicaire* en 2011, sous la forme d'un roman mis en ligne sur la célèbre plateforme Shōsetsuka ni narō (« Devenons écrivains ! »). Il n'en est pas à son coup d'essai, mais l'ampleur de celui-ci change la donne : très vite, les lecteurs se bousculent, les commentaires se multiplient... Encouragé par un tel succès, il signe chez la maison d'édition Shufunotomo et, dès l'année suivante, son roman sort en librairie. Depuis, la série, devenue un véritable phénomène, ne cesse de gagner en notoriété. Hyuganatsu y dépeint avec talent une Chine ancienne à la fois réaliste et fantasmée. Sa passion pour cette culture se manifeste par sa fascination pour Wu Zetian, la seule impératrice connue de l'empire du Milieu. La Chine imaginaire de l'écrivain japonais Kenichi Sakemi est aussi une source d'inspiration profonde pour son œuvre... Mais l'auteur ne s'arrête pas là : grand amateur des *Contes du Magatama*, chef-d'œuvre de la littérature jeunesse japonaise, il bâtit son univers à partir de sources variées. Quant aux ingénieuses énigmes qui font le sel de son récit, elles reposent sur des connaissances en médecine traditionnelle tirées d'ouvrages spécialisés et de reportages.

Kusuriya No Hitorigoto 3

©2015 Hyuganatsu/Imagica Infos Co.,Ltd.

All rights reserved.

Originally published in Japan by Imagica Infos Co., Ltd.

Through Shufunotomo Co., Ltd.

French translation rights arranged through Tuttle-Mori Agency, Inc. Tokyo.

SOMMAIRE

[Titre](#)

[L'auteur](#)

[Copyright](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1 - Les livres](#)

[Chapitre 2 - Le chat](#)

[Chapitre 3 - La caravane](#)

[Chapitre 4 - Les huiles aromatiques](#)

[Chapitre 5 - Le champignon parasite \(première partie\)](#)

[Chapitre 6 - Le champignon parasite \(deuxième partie\)](#)

[Chapitre 7 - Le miroir](#)

[Chapitre 8 - L'esprit de la lune](#)

[Chapitre 9 - L'infirmerie](#)

[Chapitre 10 - Troisième séjour au pavillon de Cristal \(première partie\)](#)

[Chapitre 11 - Troisième séjour au pavillon de Cristal \(deuxième partie\)](#)

[Chapitre 12 - Le temple du choix](#)

[Chapitre 13 - L'impératrice douairière](#)

[Chapitre 14 - L'ancien empereur](#)

[Chapitre 15 - Histoires de fantôme](#)

[Chapitre 16 - Retraite estivale](#)

[Chapitre 17 - La partie de chasse \(première partie\)](#)

[Chapitre 18 - La partie de chasse \(deuxième partie\)](#)

[Chapitre 19 - La partie de chasse \(troisième partie\)](#)

[Épilogue](#)

[Recueil d'illustrations](#)

Prologue

Des pas lourds résonnaient dans le couloir.

Ils venaient s'ajouter au bruit de sa balle qui rebondissait, à l'écho de ses propres pas sur le sol et même au bâillement à peine audible de la servante qui remplaçait sa nourrice ce jour-là.

Les foulées se rapprochèrent de plus en plus, puis un vieillard apparut. Dès qu'elle le vit, la femme se leva pour aller se placer tel un rempart devant celui dont elle avait la charge. Elle s'adressa poliment au vieil homme, qui ne lui accorda pas la moindre attention. Il s'avança d'une démarche tranquille, puis étira le bras vers le garçonnet. On pouvait voir sa chevelure noire en bataille, piquetée de blanc, et ses yeux caves. Sa main était bien peu ridée en comparaison de son visage, ce qui laissait à penser qu'il était en réalité plus jeune que ses traits ne le suggéraient.

Sans doute alertée par la voix de la servante, une femme sortit de la chambre. La mère du garçon.

À petits pas pressés, elle accourut pour se poster devant son fils, avant de fixer l'importun. Ce dernier poussa un gémissement. La jeune femme l'aurait-elle apeuré ? Bouleversé par l'allure grotesque de l'intrus, l'enfant laissa échapper sa balle pour s'agripper aux jupes de la servante.

Le vieillard tenta néanmoins de s'approcher de lui. Il semblait mû par la volonté de lui transmettre un message. La main qu'il tendait, fermée en un poing, serrait vigoureusement quelque chose.

Sans lâcher l'intrus du regard, la mère du garçonnet gardait les doigts crispés autour d'un grand éventail, comme pour le tenir en respect. Ses yeux brûlaient d'une flamme puissante, à mille lieues de leur douceur habituelle. Effrayé par ce brasier, son vis-à-vis se figea à l'instar d'une bête sauvage.

Peu après, plusieurs hommes déboulèrent du couloir. Tous arboraient une fine barbe. Des eunuques, à ce qu'on lui avait dit.

Dans leur sillage se tenait une femme âgée dont les traits exprimaient un calme souverain. Les perles d'une somptueuse épingle tintèrent sur sa tête comme autant de clochettes. À ce signal, les serviteurs s'immobilisèrent à ses côtés.

Mère et servante posèrent un genou au sol. Leur petit protégé les imita. L'ancienne paraissait encore plus âgée que le vieil homme arrivé un peu plus tôt. Ses yeux luisaient cependant d'un éclat qui vous transperçait. Le garçon trembla de tout son corps.

Le visage de la nouvelle venue ne lui était pas inconnu. Il l'avait déjà vu, plusieurs fois. Quelqu'un de très important, finit-il par se souvenir. Des dames de compagnie avaient même rapporté que personne n'osait s'opposer à sa volonté.

La noble dame toucha l'épaule du visiteur.

— Allons, veux-tu bien regagner ta chambre ? lui ordonna-t-elle.

Sa voix avait beau être douce et caressante, le vieil homme montra à nouveau une mine apeurée. Puis il alla se coller contre un mur où il se recroquevilla sur lui-même, frissonnant de la tête aux pieds – on entendait même ses dents grincer. Quelque chose glissa de la main qu'il gardait serrée si fort. L'objet, étincelant, attira aussitôt le regard de l'enfant : une pierre orangée.

Ne l'avait-il pas déjà vue ? Que pouvait-ce bien être ?

Il ne parvenait pas à s'en souvenir malgré la teinte et l'éclat qui l'impressionnaient.

L'ancienne se rembrunit, puis tourna le dos à celui qu'elle venait de congédier, tout en ignorant royalement le reste de l'assemblée. Les eunuques prirent la relève. Ils apaisèrent le vieil homme, avant de le conduire hors du pavillon.

Sans desserrer les doigts de l'habit de sa servante, le petit garçon regarda le groupe s'éloigner jusqu'à disparaître. Quel sens donner à la scène qui venait de

se dérouler ? La peur qui l'habitait l'empêchait de réfléchir.

Sa mère, agenouillée à son côté, braquait sur le dos de la vieille femme un œil noir. Qui étaient donc ces deux inconnus pour susciter tant d'aigreur chez elle, d'habitude si douce ? Il lui faudrait attendre encore quelque temps avant de le découvrir.

Le vieil homme était son père. L'ancienne, sa grand-mère.

Il apprendrait aussi que celui qu'il avait toujours pris pour son géniteur n'était autre que son frère.

La saison des chaleurs suffocantes n'avait pas encore vraiment débuté, mais Jinshi ne s'en réveilla pas moins dans des draps trempés de sueur. Une sensation désagréable, qui le poussa à se lever pour boire à même le pichet posé sur la table. Le mélange d'eau et de jus de fruits au miel revigora son corps déshydraté. L'éclat de la lune perçait l'obscurité à travers une fente de la fenêtre.

Les malheurs succèdent toujours aux rêves déplaisants, disait-on. Cette croyance relevait-elle de la superstition ? Le fonctionnaire impérial laissa échapper un soupir puis il reposa la cruche.

Le jour ne se lèverait pas avant plusieurs heures. Mieux valait retourner se coucher, d'autant que s'il ne dormait pas assez, Gaoshun, son bras droit, ne manquerait pas de lui lancer ce regard réprobateur dont il avait le secret...

Sauf que lorsque le sommeil se refuse à vous, s'obstiner ne sert à rien. Les nuits d'insomnie, la seule chose à faire était de bouger jusqu'à retrouver l'envie de dormir.

Le jeune homme souleva l'épée d'entraînement qui reposait contre une étagère, une courte lame forgée dans un souci de lourdeur. La pointe en était émoussée. D'une main, il la leva haut avant de la laisser retomber. Sa préférence allait aux exercices en plein air, mais le bruit attirerait à coup sûr l'attention des gardes. À vrai dire, on l'entendrait aussi s'exercer depuis l'intérieur, mais la réprimande serait moins sévère que s'il s'entraînait à l'extérieur.

Plutôt que de brandir la lame dans la chambre, qui convenait mal à la pratique de l'escrime, il eut l'idée d'exécuter une danse du sabre sur un pied. Il passa en revue les mouvements qu'il avait appris, puis recommença sur l'autre

pied, l'arme dans l'autre main. Au bout de quelques répétitions, la nuit se mit à pâlir.

Pour rafraîchir son corps en feu, Jinshi s'étala à même le sol, jambes et bras écartés.

Je vais demander qu'on me prépare un bain.

Tandis que cette idée lui traversait l'esprit, le visage renfrogné d'une certaine employée du palais lui revint en mémoire. Rien qu'à son regard, on n'avait guère de doute sur ce qu'elle pensait de ceux qui débutaient leur journée par un bain chaud et une copieuse application d'huiles parfumées. Pour autant, il se voyait mal se rendre au travail accompagné de cette piquante odeur de sueur.

Ces ablutions lui étaient nécessaires pour jouer le rôle de Jinshi, le divin eunuque – du moins en apparence.

Difficile cependant de s'ouvrir à quiconque à ce sujet, ce qui l'agaçait profondément. D'ailleurs, il ne pourrait sans doute pas se taire indéfiniment. Elle avait beau manquer de sens commun à certains égards, la servante finirait tôt ou tard par s'interroger. Qui sait si elle n'avait pas déjà repéré la brèche dans son masque tout en faisant semblant de rien ?

L'avantage, c'est que dans ce cas, il n'aurait pas à se lancer dans de longues explications.

Jinshi remit l'épée d'entraînement à sa place, puis s'affala sur sa couche sans prendre la peine de se changer – il n'en avait cure.

Suilen, sa vieille suivante, viendrait le réveiller d'un moment à l'autre. Autant en profiter pour dormir même un court instant.

Au moment de sombrer dans le sommeil, l'eunuque songea qu'il lui faudrait réfréner d'irrépressibles envies de bâiller au cours de sa journée de travail.

Chapitre I

Les livres

— Qu'est-ce que tu mijotes ?

Une intense curiosité émanait de la voix de Jinshi, ce qui n'altérait en rien sa légendaire beauté. Dans son dos se tenait Gaoshun, son assistant.

— Eh bien... balbutia Mao Mao en épongeant la sueur de son visage.

À ses côtés, devant la cuisinière à bois, le médecin tout à fait incompetent de la cour intérieure, plus charlatan que savant, souffrait lui aussi de la chaleur. Il s'éventait de la main en s'affairant avec application. Ce jour-là, c'était son tour d'aider Mao Mao, dont la blessure à la jambe ne cessait de se rouvrir. Elle trouvait néanmoins qu'il brassait beaucoup de vent – serait-elle trop exigeante avec lui ?

La jeune apothicaire et le médicastre avaient investi la cuisine du dispensaire pour y faire mijoter une mixture inconnue dans une marmite bien peu classique. Elle était constituée de plusieurs éléments empilés et un long tuyau fin sortait de l'un des étages. On versait de l'eau dans la casserole du dessus afin de refroidir l'ensemble, et de l'extrémité du tuyau gouttait doucement un liquide que venait recueillir un récipient plus petit.

Il s'agissait en fait d'un alambic, que la jeune fille avait déniché quelques jours auparavant lors du grand ménage de l'officine. Quel gâchis d'avoir laissé cet appareil prendre autant la poussière dans la réserve...

Une senteur florale emplissait l'atmosphère. Et pour cause ! L'alambic distillait une grande quantité de pétales de fleurs.

— J'ai décidé de fabriquer du concentré de parfum.

Mao Mao employait à cette fin ce qu'il restait des fleurs qu'elle avait fait pousser récemment, afin de satisfaire la demande de roses bleues de Jinshi.

— Ça sent fort... fit remarquer l'eunuque.

— Pas autant qu'une variété sauvage ! De toute façon, le liquide sera ensuite dilué dans de l'eau ou de l'huile.

Génération après génération, les hommes avaient sans relâche sélectionné les fleurs les plus proches de leurs désirs. Les roses avaient perdu une partie de leur fragrance en échange d'une beauté toujours plus opulente. La recherche avide de spécimens ravissant à la fois les yeux et le nez se soldait bien souvent par de cuisants échecs.

Jinshi fixait l'alambic d'un regard intrigué.

Zélé, le vieux médecin ramenait sans cesse des bûches pour le feu. Quand il aperçut Jinshi, il arrangea sa mise comme une jeune fille nubile, lissant indifféremment ses vêtements et ses moustaches de loche.

— Et sinon, que nous vaut l'honneur de votre visite ?

La mine de l'intendant du *hougong* s'assombrit quelque peu. La question de Mao Mao avait dû sonner comme peu amène, même si la jeune fille ne nourrissait aucune arrière-pensée.

— L'odeur était si merveilleuse qu'elle a attisé ma curiosité... répondit l'eunuque, les lèvres un peu en avant comme s'il boudait.

Posté derrière son supérieur, Gaoshun lui jeta un regard réprobateur. « Un peu de dignité, voyons ! » semblait-il se retenir de dire. Il n'y avait pourtant pas lieu de s'inquiéter car le médocastre n'avait pas remarqué l'attitude du bel eunuque. Ce n'était pas parce que Jinshi était haut placé qu'il avait pour autant le droit de tout se permettre...

Mao Mao quitta sa chaise pour aller chercher des biscuits au thé, qu'elle déposa sur la table. Depuis un moment, elle avait constaté que son hôte cachait des mignardises de prix sur la plus haute étagère de la cuisine du dispensaire. Lorsque Jinshi se fut assis, elle piocha un gâteau de lune qu'elle goûta par précaution avant de le tendre au bel eunuque.

— Tu t'es installée ici parce que tu manquais de place au pavillon de Jade ?

— Entre autres...

Mao Mao essuya le gras collé à ses doigts puis retourna se poster devant l'alambic. Elle changea le récipient qui recueillait le distillat sous le tuyau,

mettant de côté celui qui était plein. Après un certain temps, un liquide épais vint flotter à la surface : la fameuse huile de rose.

— Certaines huiles parfumées provoquent des fausses couches quand elles sont particulièrement concentrées... expliqua la jeune apothicaire à voix basse, après s'être assurée que le médecin se trouvait à bonne distance.

Son caractère accommodant ne compensait pas ses difficultés à tenir sa langue. Et il était bien trop tôt pour dévoiler la grossesse de dame Gyokuyo, qui logeait au pavillon de Jade.

— Et les parfums qu'on utilise à la cour intérieure ne posent pas de problème ?

— Je ne pense pas.

Le quotidien risquait de devenir pénible si chaque flacon du *hougong* devait être examiné, d'autant plus dans un lieu si peuplé.

Jinshi s'intéressa ensuite à une autre marmite, elle aussi placée sur un feu. Différent de la rose, le parfum qui s'en échappait lui fit aussitôt tourner la tête.

— Tu prépares la même mixture dans l'autre pot ?

— Non, ça, c'est de l'alcool éthylique.

L'odeur était si puissante qu'on risquait l'ébriété rien qu'en respirant les effluves. L'alcool, distillé plusieurs fois, se transforme en un liquide très concentré destiné non plus à être ingéré, mais à servir de désinfectant. Avec le retour des beaux jours, l'air allait souvent se charger d'émanations nocives pour la santé. Autant prendre les devants et assainir au mieux le pavillon de Jade, où vivait la jeune princesse Linli.

Mao Mao avait d'ailleurs l'intention de produire plus de désinfectant que nécessaire afin d'en conserver au dispensaire, où les usages seraient légion.

— J'ignorais que ça pouvait être utile au ménage...

— C'est courant en Occident, paraît-il.

Elle tenait cette information de son père adoptif qui avait étudié à l'étranger, à l'ouest de l'empire. Vivre à ses côtés avait permis à la jeune fille de glaner quelques-unes des connaissances qu'il avait acquises en ces contrées lointaines. Si quelque chose distinguait Mao Mao de ses semblables, c'était bien ce savoir hérité de son unique parent.

— Ah, c'est vrai que ton père... entama Jinshi.

Il fut interrompu par le fracas d'un objet lourd heurtant le sol. Gaoshun sortit en hâte pour découvrir deux eunuques qui encadraient le volumineux colis à peine déposé devant le dispensaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le fonctionnaire, perplexe, au médicastre.

— Ah, c'est la demoiselle qui...

L'apothicaire darda sur le vieil incapable un regard insistant. Trop tard... Intrigué, Jinshi s'était déjà mis à fureter près du paquet.

Non, bas les pattes !

— Voyons, le thé est chaud, venez donc vous asseoir...

— De quoi s'agit-il ?

— Ma famille me l'envoie. Inutile de perdre votre temps, il n'y a rien d'intéressant.

Allez savoir pourquoi, le sublime eunuque braquait sur elle des yeux pétillant d'enthousiasme.

Non mais pour qui il se prend ?

Vite ! Mao Mao était une femme – n'y avait-il pas une phrase sans appel dans cette situation qui empêcherait l'importun de fourrer son nez dans ses affaires ?

— Ce... ce sont des sous-vêtements... lança-t-elle en regardant le sol.

Jinshi éloigna la main du colis, gêné.

Et maintenant, allez voir ailleurs si j'y suis, songea l'apothicaire sans relever le menton.



Mais elle pouvait toujours rêver...

— Il a fallu deux hommes pour porter ce colis... Quel genre de lingerie pèse aussi lourd ? nota Gaoshun.

Rien n'échappait à cet homme, surtout pas les détails à priori insignifiants. Jinshi en fut bouche bée.

Puis ce qui aurait dû rester caché fut hélas dévoilé.

— Le souci, à la cour intérieure, c'est que les femmes sont trop naïves, déclara Mao Mao avec aplomb, agenouillée et le dos bien droit.

Comment pourrait-on la contredire ? La population féminine du *hougong* se résumait en grande partie à un parterre de jeunes ingénues, souvent vierges, dont une majorité passait le plus clair de son temps à rêver de partager un jour la couche de l'empereur.

Dans le cas peu probable où le maître de l'univers s'intéresserait à l'une d'elles, il aurait toutes les chances de tomber sur une oie blanche.

— Si jamais l'une d'entre elles commettait quelque impair, elle risquerait de se mettre dans l'embarras. Autrement dit, peut-être est-il préférable de les éduquer en amont...

— C'est pour ça que tu as commandé cette marchandise ?

Jinshi se dressait devant l'apothicaire, telle une ombre menaçante. Mao Mao avait la désagréable impression que ce n'était pas la première fois qu'il la sermonnait de la sorte.

La cargaison avait été déballée, dévoilant une multitude de livres pour le moins... licencieux. Un genre d'ouvrages que la jeune fille avait déjà procuré à l'empereur lorsqu'il ressentait le besoin de se consoler certains soirs de solitude. À vrai dire, dame Lifa en était elle aussi une lectrice assidue. Cette fois, la jeune intermédiaire avait passé une commande plus volumineuse que d'habitude dans l'espoir de développer son circuit de distribution, mais le sort en avait décidé autrement.

Et dire qu'elle avait pourtant pris soin de se faire livrer au dispensaire afin de déjouer l'attention de la redoutable Honnian !

Mao Mao n'était pas particulièrement âpre au gain. Restait que si elle ne parvenait pas à augmenter ses revenus, son père, qui vivait au quartier des plaisirs, pourrait bien finir par mourir de faim. Bonne pâte comme il était, la vieille grippe-sou du Palais vert-de-gris n'avait aucun scrupule à le manipuler pour qu'il travaille presque gratuitement.

Jinshi ne cachait pas son mécontentement. Malgré tout, il écoutait son interlocutrice, voire semblait même penser qu'elle n'avait pas tout à fait tort. Quand la jeune fille ajouta qu'une partie de la commande avait été passée à la demande de Sa Majesté Impériale, il avait l'air en proie à un angoissant dilemme... au terme duquel il finit par lui donner raison.

De son côté, Gaoshun compulsait un livre à toute vitesse avec le dernier des sérieux. Le voir ainsi insensible au contenu de l'ouvrage déstabilisa la jeune apothicaire qui, sans même le vouloir, affichait une moue des plus suspicieuses.

— La reliure est de très belle facture...

Ah, c'est donc ça qui l'intéresse ?

Elle l'avait injustement soupçonné de bien cacher son jeu. En réalité, c'était tout autre chose qui avait attiré son œil.

— Et le papier est de premier choix.

Les livres qui dispensaient des techniques d'alcôve se vendaient à prix d'or. On en offrait souvent aux jeunes mariées pour parfaire leur instruction. Quant à ceux qui les lisaient pour leur plaisir personnel, ils ne regardaient pas à la dépense. L'essentiel du contenu se présentait sous forme d'images, ce qui permettait de l'apprécier sans même savoir lire. Le gain qu'on en retirait était proportionnel à leur coût élevé. Au bout du compte, l'achat s'avérait profitable.

— Ce sont des estampes ? s'enquit Jinshi, qui scrutait à son tour les illustrations.

Mao Mao regarda par-dessus l'épaule du sublime eunuque, mais la seule envie qui lui vint fut de rire. Le médecin à moustache de loche, embarrassé, jetait de discrets coups d'œil vers la double page.

— Tout à fait. Il paraît que pour l'impression, on se sert de plaques de métal, non de bois.

— Incroyable...

Encore une technique occidentale, à ce qu'il semblait. Mao Mao ignorait tout du processus utilisé, mais il n'était sans doute pas courant, à en juger par

l'intérêt que Jinshi lui portait.

— N'est-ce pas ? Ces livres sont tellement bien faits que j'aimerais les rendre accessibles à un large public, s'empressa-t-elle de plaider.

— Je ne vois pas le rapport, trancha le haut fonctionnaire, sapant net tous les espoirs de la jeune fille.

Son intérêt pour le volume, qu'il feuilletait à la hâte, n'en faiblissait par pour autant. À force d'être l'objet de tous les regards, cependant, l'inconfort gagna le bel eunuque. Il plissa inconsciemment les yeux, comme à son habitude. Son assistant s'en était-il aperçu ? Toujours est-il que Gaoshun lui tapota l'épaule.

— Puisque vous semblez être tant intrigué, pourquoi ne pas en emporter un exemplaire ? lui suggéra-t-il.

— Que dis-tu là, enfin ! Ce n'est pas du tout ce que tu crois !

L'intendant du *hougong* reposa sans ménagement le livre sur la pile. Mao Mao rajusta le tout pour éviter que les pages ne se corrent.

— Ça ne m'intéresse pas ! insista Jinshi avant de se caresser le menton, pensif. Très bien, je vais fermer les yeux... pour cette fois.

Le ton était condescendant, mais qu'y pouvait-elle ? Il restait son supérieur...

— C'est vrai ? s'enthousiasma-t-elle.

— À condition que tu me dises où tu te procures ces ouvrages.

L'espoir de la jeune apothicaire retomba comme un soufflé. Elle fit une moue blasée. Gaoshun s'empressa de tapoter à nouveau l'épaule de son maître.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, ajouta ce dernier, que la panique gagnait. Je veux juste me renseigner sur la technique d'impression !

Cette conversation devenait de plus en plus étrange...

— Bien entendu...

Toujours à sa déception, Mao Mao recopia le nom de l'imprimeur sur son carnet.

— C'est la vérité !

— Mais je n'en doute pas.

Jinshi, qui parcourait les images sans même un sourire, n'aurait pas de mal à rejouer les scènes qu'elles représentaient avec qui bon lui semblait. À moins

qu'il ne préfère aux ébats de chair les joies de l'amour sur papier ? Rien n'était moins sûr...

Mao Mao arrêta là ses hypothèses. Elle déchira la page de son carnet pour la tendre à son supérieur. La sensation du pinceau sur le papier l'avait agréablement surprise. Le médecin du dispensaire avait beau être un charlatan, son calepin était d'excellente qualité – quoi de plus normal, pour un homme issu d'une famille de papetiers ?

Au-delà de la plaisanterie, Mao Mao s'interrogea sur l'envie du fonctionnaire impérial de se lancer dans une nouvelle carrière. Tout l'art de la politique consistait à savoir comment prélever des impôts sans mécontenter le peuple. Une des façons de faire était de permettre à ses administrés d'accroître leurs revenus, puis d'utiliser les taxes comme investissement initial.

Sauf que j'ignore complètement comment faire...

Pour l'heure, le plus urgent restait de remettre en place les livres éparpillés, car la présence de Jinshi commençait à créer un attroupement. Qu'advierait-il de la réputation de l'eunuque à la beauté renversante si l'on découvrirait quelles étaient ses lectures ? Mao Mao aurait bien aimé le savoir, mais elle n'était pas méchante à ce point...

Elle se hâtait de tout ranger quand Gaoshun posa doucement la main sur le coffre.

— Un problème ?

Le fonctionnaire parut hésiter.

— Je pense qu'une censure va devoir s'appliquer... finit-il par expliquer.

Caviarder les livres ! Certes, dans le lot, certains opus étaient plus crus que d'autres. Mais c'était justement les préférés de l'empereur ! Des goûts d'un raffinement exquis...

— C'est que Sa Majesté est restée sur sa faim avec les œuvres précédentes...

— Ce n'est pas négociable.

Inutile de s'entêter, il ne reviendrait pas sur sa décision. Adieu, ouvrages triés sur le volet par la vieille avare !

De mauvaise grâce, la jeune fille tendit le livre licencieux à Gaoshun.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis cet épisode. Comme à son habitude, Mao Mao paressait près du lavoir.

— À ton avis, qu'est-ce qui est enterré ? demanda Shaolan d'une voix candide.

La jeune servante se tenait debout contre le mur, son panier à linge dans les bras, le regard perdu dans le vague.

En cette magnifique journée, l'endroit fourmillait de lingères affairées. À grands gestes, les femmes puisaient de l'eau pour laver le linge. On décrassait les vêtements des servantes à la potasse en les foulant aux pieds. Les garde-robes des concubines étaient nettoyées à la main, avec une lessive plus élaborée.

— Va savoir...

L'apothicaire sortit de sa poche un paquet en pousses de bambou d'où elle tira un petit gâteau qu'elle tendit à Shaolan. La jeune servante l'accepta avec un large sourire.

Apparemment, « Qu'est-ce qui est enterré ? » était une phrase issue d'un roman qui faisait depuis peu fureur au *hougong*.

— « À quoi aspire mon cœur sous les arbres en fleur ? » déclama Shaolan, le regard exalté. (Fille de la campagne, elle n'avait pas appris à lire. On avait dû lui faire la lecture.) Alors, à ton avis ?

Avec son morceau de biscuit collé à la commissure des lèvres, elle ressemblait à un écureuil.

— Je ne sais pas... Du crottin de cheval ?

La jeune servante en cracha sa bouchée. Les larmes aux yeux, soucieuse de ne pas s'étouffer, elle darda sur Mao Mao un regard lourd de reproches. L'intéressée alla puiser de l'eau pour aider son amie à boire en lui frottant le dos.

— Mange plus doucement, aussi...

— C'est ta faute ! s'indigna Shaolan.

L'apothicaire n'avait pourtant rien dit d'inexact. Pour faire pousser des légumes, sous des arbres ou ailleurs, l'arrosage ne suffisait pas. D'un sol appauvri ne pouvaient sortir que des végétaux chétifs. Il fallait donc amender la terre avec de l'engrais. Les fleurs les plus charmantes avaient toutes reçu leur lot de fumure digne de ce nom.

Sa réponse n'en manquait pas moins d'un tantinet d'élégance pour une jeune fille éprise de romances. Dorénavant, Mao Mao surveillerait sa langue.

Puis vint enfin son tour de faire sa lessive.

Le roman dont Shaolan raffolait tant faisait le tour du *hougong*. Le pavillon de Jade n'avait pas échappé à cette nouvelle mode. De retour là-bas, Mao Mao trouva trois des suivantes de dame Gyokuyo très enthousiastes devant un livre ouvert.

— Ah, te revoilà ! l'accueillit la bienveillante Guien.

Infa et Ailan, tenues en haleine par l'intrigue, n'avaient pas levé les yeux. Elles tirèrent la manche de leur collègue pour la presser de tourner la page qu'elle pinçait entre ses doigts. L'apothicaire pencha la tête pour observer l'illustration sur la couverture : un cerisier en pleine floraison abritait les silhouettes de deux amants. Aucun doute, il s'agissait bien du récit qui transportait Shaolan.

— Tu voudras le lire, toi aussi ? demanda Guien.

Elle lisait vite, ce qui lui donnait plus temps que les deux autres pour discuter.

— Ça ira. Où avez-vous eu cet ouvrage ? voulut savoir Mao Mao.

— Sa Majesté en a offert un exemplaire à chaque concubine. Ce n'est qu'un roman, mais je dois reconnaître qu'il est plutôt intéressant.

La fiction n'était pas considérée comme un genre très raffiné dans les plus hautes strates de la société, qui leur préféraient les récits historiques, jugés plus édifiants – ce que l'empereur n'ignorait pas, pourtant.

— Elles l'ont toutes reçu, apparemment. Elles ont le droit de le prêter après l'avoir lu, ajouta la suivante avant de gonfler la bouche.

Elle semblait déçue que la faveur n'ait pas été réservée à dame Gyokuyo.

— Voyons voir...

Mao Mao étudia la couverture, perplexe. Tout à coup, elle remarqua dans un coin le sceau de l'imprimeur : le même que celui qu'elle avait fait découvrir bien malgré elle à Jinshi l'autre jour.

Je comprends mieux...

La raison de la soudaine passion du sublime eunuque pour ces estampes éro... éducatives n'avait rien d'un mystère. La qualité du papier convenait parfaitement pour un présent impérial. Puisque toutes les concubines avaient reçu une copie de l'ouvrage, une centaine d'exemplaires avaient dû sortir des presses. En se procurant les plaques, il serait possible d'en imprimer davantage. Et si l'on diminuait un peu la qualité du papier pour produire des volumes à

destination du grand public, les bénéfices ne pourraient être que plus importants.

Pourquoi n'ai-je pas exigé une commission à l'imprimeur ? s'agaça une Mao Mao dépitée. Sans doute Jinshi avait-il demandé au souverain de passer commande. *Je me disais bien qu'il avait une idée derrière la tête, l'autre jour... Alors c'était ça qu'il manigançait !*

Des œuvres de fiction, un genre abordable bien qu'un peu vulgaire, avaient donc été offertes aux concubines. Comme c'était un présent du maître de l'univers, elles étaient censées en prendre grand soin. Sauf que chacune d'elles en avait reçu un exemplaire, ce qui en diminuait d'autant la valeur. Et il s'agissait d'un roman populaire, autant dire que certaines n'y jetteraient probablement même pas un coup d'œil.

Puisqu'on les avait autorisées à les prêter, nul doute que la plupart d'entre elles ne prendraient pas la peine de se plonger dans l'histoire et se contenterait d'en demander un résumé à leurs suivantes.

Tout s'éclaire...

Mao Mao avait percé à jour les intentions de Jinshi. En découvrant l'intrigue romanesque, les dames de compagnie étaient prises de l'envie de la raconter à d'autres employées du *hougong*. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'elle soit parvenue aux oreilles de Shaolan.

— Oh non, c'est déjà fini ? se désola Infa, sans cacher sa frustration. Je suis tellement impatiente de connaître la suite !

Elle avait tout du chien que son maître forçait à rester sagement assis. Guien et Ailan faisaient peu ou prou la même moue devant le livre refermé. Infa jouait les enfants gâtées. Les divertissements étaient rares à la cour intérieure. Un simple roman offrait une puissante stimulation.

— Selon Gaoshun, ils sont en train d'imprimer le tome suivant... annonça Guien. Il nous le fera parvenir dès qu'il sera sorti !

— Je sais, je sais, mais je n'arriverai jamais à attendre tout ce temps !

Son interlocutrice jeta un regard à Infa, qui gonflait les joues comme un fugu. Ailan, elle, se contentait de fixer le volume qu'elle tenait dans une main.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Mao Mao à cette dernière.

— Eh bien, j'ai réfléchi à quelque chose...

Honnian, la première dame de compagnie, s'occupait de la princesse Linli pendant que ses trois collègues se reposaient. Une fois leur temps de pause écoulé, les rôles s'inversaient et Honnian se délassait à son tour.

— Dame Gyokuyo nous a autorisées à lire cet ouvrage, mais je trouve dommage d'être les seules à en profiter. D'autant plus qu'au pavillon de Jade, on n'est pas nombreuses...

Mao Mao subodorait où la jeune suivante voulait en venir. Quiconque découvrait une occupation intéressante était pris d'une envie irrépressible de la partager. Elle-même connaissait bien ce sentiment. Petite, elle n'avait pas résisté à la tentation de montrer à tout le monde le serpent rare qu'elle avait un jour déniché. Tout ce qu'elle en avait récolté, c'était une réprimande...

Ailan désirait avant tout élargir le cercle des lectrices du roman. Les dames de compagnie du pavillon de Jade entretenaient quelques liens en dehors du *hougong*. Pour autant...

— Impossible de le prêter aux filles qui travaillent ici... objecta Infa. C'est un cadeau, il faut en prendre soin.

— C'est vrai, elles risqueraient de le perdre, abonda Guien.

— Vous n'avez pas tort... conclut Ailan, résignée.

Hmm...

Mao Mao se saisit de l'ouvrage avec des gestes délicats. Elle n'avait sûrement pas le droit de s'engager à ce point dans cette affaire mais, en suivant le cheminement de pensée de Jinshi et des autres acteurs impliqués, elle supposa que la suggestion qu'elle s'apprêtait à faire ne recevrait peut-être pas mauvais accueil.

— Si ce n'est pas possible de prêter cet exemplaire, on peut peut-être le recopier ?

La tâche serait presque insurmontable pour une dame de compagnie de rang inférieur, mais Ailan était haut placée dans la hiérarchie. Se procurer le papier, les pinceaux et l'encre nécessaires ne lui créerait pas de difficulté. Et elle avait toujours la possibilité de refuser si elle ne voulait pas s'en donner la peine ou payer les frais.

— Quoi ? laissa échapper la jeune femme, perplexe.

— Je ne parle pas de reproduire les dessins, mais tu as une jolie écriture, ça ne devrait pas te poser de problème !

L'imprimeur ne verrait sans doute pas d'un bon œil cette pratique. Cependant, à moins d'être en mesure d'acheter de multiples exemplaires, aucune autre solution ne se présentait à elles. Certes, il faudrait sacrifier les illustrations, mais avoir un exemplaire au texte bien lisible ferait largement l'affaire.

— C'est... c'est vrai... acquiesça la jeune suivante, dont les yeux brillaient d'une étrange lueur.

— Ne me dis pas que tu vas te donner tout ce mal ? objecta Infa.

— Voyons, intervint Guien, si ça lui fait plaisir...

Mao Mao reposa l'ouvrage devant Ailan, avant de s'éclipser. L'heure de se remettre à la tâche approchait. Aussi ne fallait-il pas trop lambiner au risque de s'attirer les foudres d'Honnian.

Quand même, c'est un peu tordu, comme stratégie, songea-t-elle.

Faire circuler des livres dans la cour intérieure, sous quelque forme que ce soit, pour inciter ne serait-ce qu'une poignée de ses résidentes à apprendre à lire ?

À quelques reprises, pendant son service auprès de Jinshi, l'apothicaire avait eu l'occasion de parcourir des documents de l'intendant du *hougong* – qui souhaitait recueillir son avis « à titre purement consultatif », bien entendu...

Il lui avait notamment demandé comment elle s'y prendrait pour augmenter le taux d'alphabétisation des femmes de la cour.

Le plan de Jinshi commence à porter ses fruits, ne put que constater Mao Mao alors qu'armée d'une brindille, elle traçait dans la poussière les caractères de « Shaolan ».

La jeune servante la regardait faire, concentrée, avec la ferme intention de l'imiter. Quelle surprise pour l'apothicaire quand son amie, qui ne s'intéressait en général qu'aux ragots et à son prochain repas, lui avait demandé de lui apprendre à écrire ! L'envie lui était venue depuis que la dame de compagnie qui lui faisait la lecture avait arrêté du jour au lendemain.

Une bête extinction de voix avait freiné la générosité de la lectrice, qui avait déjà lu sans rechigner plusieurs volumes à ses collègues analphabètes. À défaut de voix, cette bonne âme s'était mise à recopier les textes, tout en incitant ses consœurs à apprendre les caractères pour pouvoir lire par elles-mêmes.

D'autres employées de la cour intérieure se retrouvaient donc dans les idées d'Ailan... Leur abnégation les honorait d'autant plus que le papier n'était pas gratuit.

Mao Mao avait proposé à Shaolan de lui faire la lecture, mais la domestique avait refusé.

— Pas question ! Recopier le livre lui prend tellement de temps... C'est la moindre des choses que j'apprenne à lire moi-même !

L'apothicaire avait caressé sans réfléchir les cheveux de son amie. Enfin, caresser n'était pas le mot : elle les lui avait plutôt ébouriffés. Au grand dam de la jeune illettrée...

De fil en aiguille, le temps qu'elles consacraient normalement à leurs bavardages fut dévolu à l'apprentissage de l'écriture.

Sourcils froncés, front plissé, doigts serrés autour de sa brindille, Shaolan avait tracé le premier caractère de son nom. Les trois traits qui le composaient évoquaient encore beaucoup un trio d'asticots à l'agonie, mais le résultat n'était pas non plus illisible. En revanche, le second caractère et ses dix-neuf traits lui firent l'effet d'une montagne à gravir...

Mao Mao le traça de nouveau en grand sur le sol, en prenant soin d'en bien séparer les trois parties. Dans un premier temps, son amie devait s'entraîner à les tracer séparément.

— Je n'aurais jamais cru que mon nom était si difficile à écrire...

Shaolan s'appliqua à former les trois traits qui symbolisaient l'herbe au sommet du caractère (pas si mal pour un premier essai) puis, au-dessous, ceux qui représentaient la porte (peut mieux faire), pour finir avec ceux, entre les deux battants, du caractère de l'est (catastrophique).

Pour être tout à fait honnête, Mao Mao n'était pas certaine que le prénom de son amie s'écrive bien ainsi. Le plus probable était que les parents de la jeune villageoise n'avaient eux-mêmes jamais appris à lire et à écrire. Dans le doute, la préceptrice improvisée avait choisi la combinaison de caractères la plus couramment admise.

Savoir écrire son nom avait aussi servi de porte d'entrée à Mao Mao dans l'apprentissage de l'écriture. Il était important de connaître le sens des caractères qui composaient le nom que l'on portait. Or, bien souvent, quand

elle précisait comment le sien s'écrivait, on lui faisait remarquer qu'elle avait aussi peu de charme qu'un chat de gouttière...

— Je pense qu'on mémorise mieux en écrivant. Mais tu préfères peut-être juste apprendre à lire ?

Shaolan fit non de la tête.

— Tant qu'à faire, autant savoir les deux ! Ça sera plus utile.

Elle n'avait pas tort. Être lettrée changerait jusqu'au métier auquel elle pourrait prétendre. Comme ailleurs, les tâches les mieux payées étaient confiées à des femmes alphabétisées de la cour intérieure qui recevaient un salaire plus élevé que les lingères et autres simples servantes. On disait même que les plus compétentes décrochaient facilement des postes administratifs en dehors du *hougong*.

— Quand je partirai d'ici, je devrai trouver du travail par moi-même. Ce sera plus facile si je sais écrire, non ?

À sa façon, Shaolan se préparait un avenir. Arrivée à la cour intérieure à peu près à la même époque que Mao Mao, elle avait l'obligation d'y travailler deux ans, et plus de la moitié de ce temps s'était déjà écoulée. Elle n'avait pas le choix. Vendue par ses parents, il lui était impossible de rentrer chez eux.

— Si tu veux, on passe à la vitesse supérieure ! proposa Mao Mao avant de se mettre à écrire une ribambelle de mots sur le sol.

— Avec plaisir ! Mais euh... comment ça se lit, ça ?

— « Yarsagumbu ».

— Et ça ?

— « Datura ».

— Et... et là ?

— « Kudzu ».

Shaolan, gênée, tourna la tête vers sa préceptrice.

— Ce sont des mots que les gens utilisent souvent ?

Mao Mao fut bien embêtée pour répondre. De dépit, elle effaça les caractères qu'elle avait tracés.

Finalement, on va peut-être commencer par les formules de politesse.

Chapitre 2

Le chat

À un an et demi, la petite princesse Linli débordait d'énergie et épuisait son entourage en gambadant aux quatre coins du pavillon de Jade.

Mao Mao avait beau ne pas raffoler des enfants, il fallait bien admettre que la bambine était fort adorable. Veiller sur l'héritière de l'empereur restait plus plaisant que de devoir s'occuper d'une jeune fille vendue à la maison close. Aucune créature sur terre n'était en effet plus insolente qu'une gamine de dix ans.

Linli n'avait plus besoin de se tenir aux meubles ou à ses nourrices pour marcher. Depuis peu, elle savait même courir à tout petits pas.

Tandis qu'elle observait sa fillette pleine de vie, dame Gyokuyo s'interrogeait :

— Je me demande si le pavillon ne serait pas devenu trop étroit...

Confiner les jeux de l'enfant entre ses murs, bien qu'étendus, n'était pas sain. L'édifice disposait certes d'une cour extérieure, mais la princesse en ferait très vite le tour.

— On devrait l'emmener faire des balades dehors de temps à autre.

La favorite était dotée d'un caractère doux. N'importe quelle autre femme s'appliquerait à élever une fillette d'aussi illustre naissance dans du coton pour la préserver de l'extérieur.

— Qu'en penses-tu, Mao Mao ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

La jeune apothicaire leva la tête.

— Je... bredouilla-t-elle. J'imagine que ce serait bon pour sa santé qu'elle sorte un peu plus.

Elle observa les pieds de la noble concubine, qu'elle avait grands – ils n'avaient jamais été enserrés dans des bandages pour contrarier leur développement naturel. Élevée dans les terres arides de l'Occident, dame Gyokuyo avait semblait-il bénéficié d'une éducation moins sévère que ses homologues.

Selon la coutume, la volonté de la mère prévalait en termes d'éducation. Or la princesse Linli n'était autre que le trésor le plus précieux de l'homme le plus illustre du pays. Difficile, donc, d'imaginer le maître de l'univers acquiescer sans protester à une lubie maternelle.

Dame Gyokuyo en avait parfaitement conscience.

— Dans ce cas, je vais me renseigner ! conclut-elle en caressant les cheveux de sa fille endormie sur le canapé.

Quelques jours plus tard, la petite Linli reçut l'autorisation de sortir escortée de deux eunuques. On décréta qu'Honnian, la première dame de compagnie, et Mao Mao l'accompagneraient. Si un tel cortège paraissait un brin excessif pour une simple promenade, il était la preuve que même Sa Majesté Impériale pouvait se transformer en père plus que protecteur. Comment eût-il pu en être autrement, après la mort de tous ses autres enfants en bas âge ?

— Mao Mao, toi qui connais les plantes et les animaux, tu pourrais les lui montrer ? l'avait priée dame Gyokuyo sans cesser de caresser la tignasse de sa petite.

Sa grossesse étant bien avancée, la favorite resterait quant à elle au pavillon.

— Ce n'est pas une bonne idée, elle va lui apprendre n'importe quoi... avertit Honnian d'un ton pincé.

— Au contraire, je pense que ce genre de connaissances pourrait lui être utile... répondit la courtisane avec un sourire en coin. Allez donc savoir qui elle épousera plus tard !

Quelle femme intelligente...

Linli n'avait pas deux ans, mais étant donné son rang, qu'elle soit mariée dans une dizaine d'années n'avait rien d'improbable. Dès lors, elle serait obligée de rejoindre la famille de son époux. Qu'elle se lie à un vassal ne soulèverait aucune inquiétude, mais il fallait aussi prendre en compte la possibilité qu'elle

parte vivre à l'étranger où on ne lui réserverait pas forcément un accueil chaleureux. Dans ce cas, posséder quelques rudiments en matière de pharmacopée et de poisons ne lui serait pas de trop. Voilà sans doute le sens à donner aux paroles de la noble concubine.

— Très bien, je m'incline, soupira Honnian.

Sans se montrer convaincue, la suivante en chef savait toutefois faire preuve de compréhension. Dame Gyokuyo salua sa fille en agitant la main, qui imita le geste maternel quand elle sortit du palais.

En découvrant le monde extérieur, Linli poussa des exclamations aiguës. Elle avait déjà profité du jardin du pavillon où elle vivait, mais la vue n'y était pas très dégagée. Et si son vocabulaire se limitait encore à une poignée de mots au sens toujours un peu flou, voir des dames de compagnie en si grand nombre, comparé au petit effectif du pavillon de Jade, l'enthousiasmait beaucoup.

Un temps, Mao Mao avait craint de voir la bambine prendre peur et fondre en larmes, mais il n'en fut rien. En termes de courage, elle avait hérité des qualités de sa mère.

La princesse avançait à petits pas, avant d'articuler quelques sons d'une voix étrange. Par moments, elle se tournait vers Mao Mao et Honnian en pointant quelque chose du doigt. Ses deux accompagnatrices nommaient alors l'objet de sa curiosité. Impossible de savoir si la jeune enfant comprenait vraiment, mais elle répondait à grand renfort de jappements de chiot, ce qui laissait à penser qu'elle assimilait – peut-être – l'information. Les deux eunuques de leur escorte restaient à une distance raisonnable, ni trop loin ni trop près. Les dames de compagnie en plein travail que la petite troupe croisait ne pouvaient cependant s'empêcher de les regarder passer. Les enfants étaient si rares dans le *hougong* – Linli était tout simplement la seule à avoir moins de dix ans.

Chacune des employées réagissait de manière différente à l'arrivée de la princesse. Certaines, voyant une bambine pour la première fois depuis des lustres, souriaient à pleines dents. Les plus intimidées reculaient d'un pas quand elles reconnaissaient la fille de l'empereur. D'autres se contentaient de l'observer d'un œil impénétrable. Linli n'avait conscience de rien, mais à mesure qu'elle grandirait, elle comprendrait peu à peu la signification de ces regards.

Comme la petite ne cessait de courir dans tous les sens pour découvrir le monde, Honnian, qui lui tenait la main, se trouva bientôt à la peine. Il avait été convenu qu'elles se rendraient à la cerisaie, à l'ouest du pavillon de Jade, pour cueillir quelques fruits avant de rentrer, mais elles n'arrêtaient pas de faire des détours. Enfin, la porte de l'ouest leur apparut. Elles arrivaient à destination, au grand soulagement de la première dame de compagnie, mais un cri aigu se fit soudain entendre.

On aurait dit les pleurs d'un nouveau-né et on crut d'abord qu'il s'agissait de la princesse mais non, elle tournait la tête de çà, de là, à la recherche de la source du son.

Linli tendait l'oreille, hésitante, puis fonça droit devant elle au pas de course. Ni une ni deux, sa gardienne se mit à lui courir après. Trop tard. La petite fille avait déjà glissé la tête dans un étroit passage entre deux bâtiments servant de resserres, sans oser aller plus loin.

— Princesse, pas par là ! s'écria Honnian, affolée.

Pile au même moment s'éleva un nouveau cri aigu : « Miaou ! » Comme Linli tentait d'avancer vers le bruit, Mao Mao lui barra le chemin, avant de pivoter pour pénétrer dans l'interstice.

— Je vais jeter un coup d'œil...

— Tu es sûre ?

— Mia mia !

Honnian et Linli avaient parlé en même temps. Résignée, la suivante en chef recula d'un pas, pour laisser le champ libre à sa subalterne qui s'enfonça dans l'ouverture.

Dans la pénombre, l'apothicaire distingua deux prunelles luisant d'un éclat doré. Elle avança la main, mais la créature se faufila entre ses jambes.

— Miaou !

— Princesse !

Honnian dut retenir la fillette quand une boule de poils grise de poussière déboula hors du passage. La présence soudaine d'êtres humains mit en alerte la petite bête, qui choisit la fuite. Ses poils se dressèrent sur son dos. Sa queue tremblait par à-coups.

— Miaou ! fit la princesse en le désignant comme pour dire : « Attrapez-le !
»

Empêchée dans ses mouvements par l'exiguïté du lieu, Mao Mao eut toutes les peines du monde à s'extraire du passage.

Il va nous échapper...

Une grande silhouette se dressa tout à coup derrière le chaton et vint interrompre sa réflexion. L'animal concentrait toujours son attention sur les trois promeneuses. Il se retrouva saisi sans peine par l'inconnue à l'arrivée providentielle.

— Tu le veux ? demanda-t-elle sur un ton candide.

Malgré sa grande taille, les traits de son visage restaient enfantins. Elle avait sensiblement le même âge que Mao Mao, ou à peine moins. L'uniforme qu'elle portait – la même robe que Shaolan – détonnait avec son air primesautier. Un peu dans la lune, la jeune servante dégagait quelque chose de déconcertant.

— Merci beaucoup.

L'inconnue lui tendit la petite créature crasseuse qui tremblait entre ses doigts. Mao Mao sortit un carré de tissu de son vêtement, y enroula le chaton, avant de le lever à hauteur d'yeux. Les spasmes angoissés du minuscule félin se sentaient à travers la serviette. L'animal appelait à l'aide en poussant de petits miaulements plaintifs.

La terreur l'avait incité à fuir. Il y avait laissé toutes ses forces et semblait exténué.

— On dirait que ce chaton a faim. Je dois y aller. Occupe-toi bien de lui !

Sur ces mots, l'étrange jeune fille prit congé avec un signe de la main.

Quoi qu'il en soit, soulagée d'avoir attrapé la boule de poils, Mao Mao alla la montrer à la princesse.

— Ça alors, on dirait...

Honnian examina le tout jeune animal d'un œil soupçonneux. L'illustre fillette répétait « miaou miaou », comprenez : « Montrez-moi ! »

— En effet, c'est un chaton.

Emmailloté dans la serviette, il ne cessait de trembler entre les mains de l'apothicaire.

La princesse Linli fit montre d'un intérêt surprenant pour la petite créature. Elle imitait ses miaulements pour demander à la voir. Honnian refusait malgré

tout d'autoriser la bambine à toucher son pelage crasseux. Abandonner le chaton aurait été bien trop cruel, il fut donc décidé d'écourter la promenade.

Si la fillette s'était déjà attachée à leur petit protégé, il était hors de question de contrevenir aux règles d'hygiène en faisant entrer un animal pouilleux dans l'enceinte du pavillon. Déçue, Linli se mit à pleurnicher. Honnian tenta de la consoler avec un gâteau. Mao Mao marchait déjà vers le dispensaire pour y soigner la bestiole mal en point.

La présence d'un chat en ces lieux était incompréhensible. L'apothicaire se laissa gagner par la perplexité.

Certes, les animaux se reproduisaient à la saison douce, mais rien de tel n'avait cours au *hougong* où les spécimens de compagnie étaient rares. Une poignée de concubines gardait en cage quelques oiseaux venus de pays lointains, mais de chats et de chiens, il n'y en avait pour ainsi dire point, car il fallait une autorisation. De surcroît, afin d'éviter qu'ils aient des petits, il ne devait jamais y avoir de mâle et de femelle de la même espèce. Conclusion, les mâles étaient interdits de séjour à la cour intérieure... au même titre que les hommes. Ces règles en apparence sévères servaient à parer au cas où une bête s'échapperait. Les laisser proliférer comme bon leur semble dans un aussi vaste espace serait source d'ennuis.

Honnian avait pris la décision la plus raisonnable : elles emmèneraient la petite boule de poils avec elles pour demander à qui de droit s'il était possible de la garder.

— Oh, un chaton ! C'est plutôt rare.

Avec sa nonchalance habituelle, le médecin du dispensaire ne se formalisa pas de voir débarquer Mao Mao avec un chat dans les bras. Pris de pitié devant les tremblements de la malheureuse créature, il mit de l'eau à chauffer, puis versa le liquide tiède dans un cruchon qu'il emmaillota dans une serviette avant de le placer dans le panier où reposait le félin à bout de forces.

— Vous avez fait ça toute votre vie, on dirait !

— J'ai eu un chat, dans le temps. Un calico. Il était tellement adorable...

Le hasard voulut que le nouveau venu soit aussi un calico. Un tissu humide passé sur son pelage sale révéla des taches noires et brunes. Ses dents de lait étaient déjà sorties mais, en palpant son corps, Mao Mao sentit nettement ses côtes. Il était maigre comme un clou !

— Est-ce que vous avez du lait ?

Dans l'idéal, il aurait fallu lui donner celui de sa mère, mais il était trop tard pour partir à sa recherche. L'apothicaire n'avait pas non plus remarqué la présence d'autres chats dans les parages.

— Hélas, non... Cela dit, je peux aller en chercher.

L'homme à moustache de loche sortit à la hâte. Son statut de médecin de la cour lui conférait une certaine influence aux cuisines. Tout en caressant avec une serviette le chaton affamé qui tétait ses doigts en quête de lait, Mao Mao lui arrachait les puces qu'elle trouvait sur son pelage avant de les jeter dans l'huile pour les tuer. Elle aurait préféré le plonger dans l'eau chaude pour le débarrasser de tous ses parasites d'un seul coup, mais vu l'état de santé du petit félin, elle se contentait de lui essuyer le poil.

Quelques instants plus tard, le médecin réapparaissait à pas pressés dans le dispensaire, une marmite à la main.

— J'ai trouvé du lait de chèvre ! s'exclama-t-il en montrant son butin à la jeune fille.

L'intéressée y plongea les doigts : la température était idéale. Elle recueillit un peu du liquide tiède sur son index qu'elle approcha de la gueule du chaton. La pauvre créature se mit à le mordiller. Elle répéta l'opération à plusieurs reprises devant le fonctionnaire qui contemplait son petit protégé avec des yeux attendris.

— Comme il est mignon ! Je ne résiste pas !

Mao Mao n'était pas du genre à profiter de la situation mais elle avait une autre requête à soumettre au charlatan, qui était tout miel depuis l'arrivée de la boule de poils.

— Pensez-vous pouvoir trouver des boyaux de bœuf ? lui demanda-t-elle.

La population du *hougong* allant croissant, on abattait chaque jour plusieurs bovins. Des saucisses étaient parfois au menu. Mao Mao en avait conclu que les bouchers ne jetaient pas les viscères des animaux.

— Des... des boyaux ? Que comptes-tu en faire ?

À la manière dont le chaton s'affaiblissait peu à peu, il ne pourrait pas laper du lait dans une assiette avant un moment. Le nourrir goutte à goutte au doigt serait à coup sûr fastidieux. La jeune fille s'était donc mis en tête de fabriquer une espèce de mamelle avec un boyau de bœuf bien résistant.

Lorsqu'elle eut expliqué son idée au fonctionnaire, il se précipita sans attendre aux cuisines. Charlatan notoire, mais âme généreuse...

De son côté, l'apothicaire continua sans relâche à plonger le doigt dans le liquide pour nourrir la pauvre bête.

Au bout de quelques jours, la saleté avait presque quitté le corps du félin, dont le poil retrouvait un peu de brillant. Mao Mao avait craint que le lait de chèvre ne lui cause des problèmes digestifs, mais il n'en fut rien.

La règle commandait que l'animal soit chassé sans traîner du *hougong* mais, pour le meilleur ou pour le pire, la nuit de son sauvetage, l'empereur s'était rendu au pavillon de Jade. Attendri par les cris de sa fille, qui réclamait la créature à grand renfort de « miaou », il n'avait pu s'opposer à son souhait. Mao Mao – quelle surprise ! – reçut l'ordre de s'en occuper.

— Avec le nom que tu portes, tu devrais bien t'en sortir...

La jeune fille ne sut si elle devait rire à la plaisanterie du souverain. En voyant dame Gyokuyo se l'autoriser, elle afficha un sourire de circonstance. Avant longtemps, elle confierait la corvée au médecin – qui, il fallait bien le dire, l'assumait déjà à moitié.

Pour autant, avant de montrer le chaton à la princesse, il fallait le débarrasser intégralement de ses puces, sans oublier que, même petit, l'animal avait l'instinct d'un félin. Il était donc imprévisible. On s'en tira en promettant à Linli qu'elle reverrait son ami à poils quand il serait davantage remis sur pattes.

Dès qu'il fut revigoré, le convalescent fut trempé dans un baquet d'eau chaude afin de le récurer comme il se devait. À première vue, il semblait propre comme un sou neuf, mais une fois sa fourrure savonnée, l'eau vira bientôt au gris. Sous le pelage, sa peau était encore toute crasseuse.

Lorsque Mao Mao fit soudain remarquer à voix haute que les poils blancs très doux du chaton feraient d'excellents pinceaux, l'homme à moustache de loche éloigna aussitôt l'animal. Le tenant dans ses bras, il secoua la tête, les yeux embués de larmes. C'était une plaisanterie, bien sûr, mais quand l'apothicaire reçut peu de temps après deux pinceaux flambant neufs, elle en déduisit que le médecin avait préféré prendre les devants.

Les heures passées à recevoir la tétée permirent au félin de recouvrer assez de forces pour manger de la chair de poulet émincée. On lui construisit une petite caisse en bois remplie de sable pour qu'il apprenne aussi à y faire ses besoins. D'instinct, il s'y plia pour ne plus se soulager qu'à l'intérieur de sa litière. Il restait cependant constipé. Un massage du ventre pour faciliter son transit aurait été plus que bienvenu. Le médocastre, incompétent mais non dépourvu de sollicitude, prenait le temps de le masser avec un chiffon humide.

Ses dents encore minuscules ne furent pas jugées dangereuses, contrairement à ses griffes que l'on coupa et lima avec soin – ce qu'il n'apprécia pas, mais il serait intolérable qu'il en vienne soudain à griffer quelqu'un ou même un meuble.

« *Tu devrais bien t'en sortir...* » *Il faut le dire vite !* soupira Mao Mao tout en s'occupant du chaton.

Là-dessus, un visiteur se présenta au dispensaire.

— Alors, comment va la petite boule de poils ? s'enquit Jinshi d'un ton nonchalant.

Comme toujours, Gaoshun l'accompagnait. Cette fois, il portait sous le bras une espèce de paquet.

— Elle sera bientôt prête à rencontrer la princesse, déclara l'apothicaire. Mais qu'elle la griffe ou qu'elle se sauve, je ne réponds de rien.

— Ne t'inquiète pas de ce genre de détails.

Le bel eunuque pouvait toujours parler, ce n'était pas sa tête qui se retrouverait sur le billot s'il advenait quoi que ce soit.

La jeune fille se tourna vers le félin. Gaoshun agitait devant lui un morceau de poisson séché extrait de son baluchon. Disparue, sa sempiternelle ride entre les sourcils ! Tout dans son regard montrait qu'il était complètement sous le charme. Contre toute attente, l'assistant de Jinshi possédait un côté joueur.

— Ces poissons risquent d'être un peu trop durs pour ses petites dents. Me laisseriez-vous les faire bouillir ?

Le charlatan avait préparé une marmite pleine d'eau bouillante, comme dans l'attente de ce moment précis. Il avait beau être incompétent en médecine, il ne manquait pas d'entrain pour tout ce qui touchait à son petit protégé à poils.

Le fonctionnaire impérial souleva la bestiole dont le corps pendit d'un coup, découvrant son ventre rebondi.

— C'est une femelle ?

— Oui, ce qui nous évitera d'avoir recours à la castration.

Mao Mao avait manqué une belle occasion de se taire.

— E... excusez-moi...

— Ce n'est rien... lui assura l'eunuque, le regard toujours aussi impénétrable.

Pour se faire pardonner, elle partit en quête de gâteaux à lui offrir, mais ne trouva que des saucisses façonnées avec le restant de boyaux. Elle les avait fait bouillir pour plus tard, avec de la viande et des herbes aromatiques, afin de ne pas faire de gaspillage.

Je ne peux quand même pas lui servir ça...

— Que t'arrive-t-il ?

— Rien du tout.

Elle reposa sans bruit les saucisses au fond du placard. À la place, elle sortit les biscuits du vieux médecin qui, de toute façon, était en train de prendre son repas, le regard dans le vide.

Jinshi semblait bien s'amuser avec le chaton. Il agitait le pompon qui pendait à l'extrémité de sa ceinture devant lui. À l'autre bout de la pièce, un Gaoshun envieux lui jetait des regards discrets que Mao Mao faisait mine de ne pas voir.

Avait-il remarqué qu'elle l'observait ? Le bel eunuque tourna la tête vers l'apothicaire, puis désigna son pompon, comme pour l'inviter à jouer avec à son tour.

— Je n'aime pas trop les chats...

— Avec le nom que tu portes ?

La jeune fille avait l'habitude de cette question.

— Vous, en revanche, je suis sûre que vous les aimez.

— En fait, pas tant que ça... affirma le haut fonctionnaire en reportant son regard sur son assistant.

Gaoshun et le médicastre faisaient bouillir de l'eau pour ramollir les poissons séchés.

Ces deux-là se démènent sans compter pour le petit félin, constata Mao Mao.

— À vrai dire, je ne sais pas bien ce qu'on leur trouve, reprit l'intendant du *hougong*.

La jeune fille fit la moue. « Jamais je ne tomberai aussi bas que ça », semblait-elle vouloir dire. Les deux fonctionnaires étaient devenus si gâteux qu'ils parlaient à présent d'une voix mièvre. Quel malaise !

— Moi non plus, répondit-elle, un œil sur la petite créature. Il paraît que ce qui plaît aux gens, c'est qu'on ne sait jamais vraiment ce que pense un chat.

— Ah bon ?

— À en croire certains, on aurait du mal à arrêter de les observer.

— Intéressant...

— Et au bout d'un moment, on aurait envie de les caresser.

— Ça se tient...

— En règle générale, ils ne font pas du tout attention à nous, mais il suffit de leur donner à manger pour qu'ils se montrent chaleureux... ce qui peut vite devenir agaçant.

— Tout... tout à fait, oui...

— Sauf qu'à ce stade, il est déjà trop tard. Vous êtes déjà sous le charme et vous leur passez tout.

Cette fois, pas de réponse.

Mao Mao comprenait qu'on ait envie de câliner les chats même réticents, d'essayer désespérément de toucher leurs petits coussinets dodus ou de poser le nez contre leur ventre moelleux malgré les risques de griffure. Elle ne trouvait pas la pratique très hygiénique (qui sait où vont traîner ces bêtes-là), mais à en croire les amoureux des félins, c'était plus fort qu'eux. Déçue par ses congénères, l'apothicaire tourna la tête vers Jinshi qui avait plaqué son visage contre le chaton.

— Je peux savoir ce que vous faites ?

Rien ne lui interdisait de se frotter le nez contre ce doux pelage mais, par pitié, ne pouvait-il pas le faire ailleurs que devant la fenêtre ? L'apothicaire jeta un coup d'œil à l'extérieur pour s'assurer de l'absence de regards indiscrets.

— C'est vrai que ça ne laisse pas insensible... admit le bel eunuque comme s'il avait connu l'éveil – et peu importait de savoir à quoi il s'était éveillé.

— Je vois... On dirait que les poissons sont prêts.

— Ah... euh, très bien...

La présence de son bras droit et du médecin sembla lui revenir subitement. Jinshi reposa aussitôt l'animal à terre.

— Qu'étiez-vous en train de faire ? s'enquit Gaoshun en lui faisant les yeux ronds, mort de jalousie.

En fin de compte, malgré tous les moyens déployés par Jinshi, on ne sut jamais avec certitude comment le félin avait atterri dans la cour intérieure. La majorité des soupçons se portèrent sur les nombreuses charrettes qui acheminaient les provisions dans le *hougong*. Alléché par l'odeur, le chaton aurait pu se glisser dans l'une d'elles où il serait passé inaperçu.

Quelques jours plus tard, Sa Majesté Impériale montra toute son estime envers la petite créature puisqu'elle lui décerna le titre de « Gardienne de la réserve ». La voilà qui se retrouvait chargée, en substance, d'attraper les souris qui s'y trouvaient, ainsi qu'au dispensaire. Décidément, l'empereur était vraiment un père très attentionné...

Tout cela était bel et bon, si ce n'est que l'animal avait été baptisé « Mao Mao », au grand dam de l'apothicaire. Malgré un choix de caractères différent pour son écriture, la jeune fille n'était pas certaine de s'en remettre un jour.

Chapitre 3

La caravane

En cette période de l'année, l'atmosphère se réchauffait et l'air se gorgeait d'une déplaisante humidité. Occupée à préparer un répulsif à insectes à partir d'herbes odorantes, Mao Mao s'étonna de l'enchaînement rapide des saisons.

— Il va être temps de renouveler la garde-robe, dit Honnian.

Puisque la première dame de compagnie l'avait décrété, il ne restait plus qu'à se mettre à l'ouvrage. La jeune apothicaire se retrouva donc à organiser la pièce où étaient rangés les vêtements de dame Gyokuyo.

— Tous ces motifs, ils sont clairement passés de mode... constata Infa debout devant une commode, le souffle court.

Guien s'occupait de la petite princesse. Infa, Mao Mao et Ailan n'étaient que trois pour mener à bien l'opération.

— Ailan, descends la panière tout en haut de l'étagère, veux-tu ? la pria Infa en levant les yeux.

L'intéressée était la plus grande des trois, ce qui lui causait quelques complexes, mais se révélait bien pratique pour atteindre les objets hors de portée des autres. Ses collègues réceptionnèrent le panier pour en vérifier le contenu. Après avoir trié les vêtements, elles les étendirent sur des perches pour les laisser sécher.

— Ça, ce n'est pas trop démodé, si ?

Infa séparait les affaires qui pouvaient encore être portées de celles qui ne passeraient pas la saison. Pour l'apothicaire, chaque vêtement lui semblait d'excellente qualité, mais l'œil exercé de sa consœur savait faire la différence.

— Pendant un moment, cet habit-là était très apprécié... Mais les modes passent vite et après, on ne sait plus quoi faire des tenues qui ne sont plus au goût du jour.

Mao Mao rangeait celles jugées désuètes dans un panier qu'elle emmenait ensuite dans la galerie. Bien qu'un peu dépassés, ces vêtements avaient été portés par une concubine de haut rang. Leur étoffe demeurait impeccable. Ils seraient sûrement reprisés ou décousus, puis donnés à des femmes de rang inférieur, comme les familles des suivantes du pavillon de Jade.

À la rigueur, les riches épingles à cheveux et autres ornements pouvaient échoir aux dames de compagnie. Pour les vêtements, en revanche, il était impensable que le commun des mortels les porte ostensiblement au sein du *hougong*. Après avoir été transformés par des artisans, ils seraient sans doute distribués dans le pays natal de la noble concubine.

— Au fait, se rappela soudain Ailan en descendant un autre panier, il paraît que dans quelque temps, une recrue va venir renforcer nos rangs pour servir dame Gyokuyo. Sa grossesse va nécessiter la présence de davantage de suivantes pour l'aider. Sauf que, si le pavillon de Jade était le seul à voir sa suite étoffée, ça ne passerait pas inaperçu. Donc les effectifs de dames de compagnie de toutes les concubines vont être augmentés.

Infà en resta un instant bouche bée.

— C'est une bonne nouvelle, dit-elle, mais on n'aura jamais le temps de se préparer pour l'accueillir comme il se doit...

— La décision n'a pas été prise sans raison. Réfléchis, quand une concubine se présente au palais avec plus de cinquante domestiques, que sont censées éprouver les autres dames ?

— Ah, je vois de qui tu veux parler... répondit Infà, dont les traits s'assombrirent aussitôt.

Mao Mao avait elle aussi fait le rapprochement avec dame Lolan, qui avait débarqué à la cour en grande pompe. D'un autre côté, une favorite de l'empereur qui ne serait escortée que de cinq dames de compagnie serait vue d'un mauvais œil.

— A-t-elle au moins essayé de se débrouiller avec une suite un peu plus modeste ?

— Attention à ce que tu dis, Infa... Honnian risque encore de te réprimander, la prévint Ailan.

La mauvaise langue plaça une main sur sa bouche, repentante.

Mao Mao s'appliquait toujours à disposer les vêtements rejetés dans des paniers pour les porter dans la galerie. Les trois employées poursuivirent leur tâche en bavardant, avant de constater que la moitié de la garde-robe estivale était déjà triée.

— Ça fait beaucoup de place de gagnée. On va vraiment se débarrasser de tout ça ? voulut savoir Mao Mao – à raison.

— Bien sûr, répondit Ailan, tout sourire. On a déjà commandé plusieurs tenues à des artisans et...

— Il suffira de refaire le plein à la prochaine caravane ! renchérit Infa.

Vexée d'avoir été coupée, Ailan fit une moue boudeuse.

— Une caravane ? demanda l'apothicaire.

— Oui, tout à fait ! confirma sa collègue qui tâtait un vêtement en soie pour en vérifier l'état. Il paraît qu'il y aura encore plus de marchands cette fois-ci.

Sa voix trahissait sa joie. Un peu trop enthousiaste sans doute, elle en avait interrompu son ouvrage.

À l'origine, le terme « caravane » désignait un groupe de marchands qui parcouraient les régions désertiques. Au palais, il servait à décrire les commerces ambulants. Entre autres articles, ces vendeurs nomades proposaient des marchandises rares venues de l'étranger. Le mot n'était donc pas complètement dévoyé, bien que Mao Mao trouvât curieux qu'il ait à présent un sens un peu différent.

La fois précédente, la caravane s'était présentée pile au moment où l'apothicaire avait été bannie du *hougong*. La fois d'avant encore, comme elle n'était encore qu'une servante d'un rang subalterne, elle n'avait pas jugé utile de se mêler aux festivités. Restait que la jeune fille avait déjà accueilli des commerçants voyageurs dans le quartier des plaisirs. Leur arrivée ne revêtait donc pour elle aucun caractère exceptionnel, en dehors du divertissement de premier choix qu'elle apportait à la cour intérieure, où les distractions étaient rares.

— Il faudra que tu ailles y faire un tour, toi aussi, lui dit Infa. On s'arrangera pour que tu aies du temps libre. Dame Gyokuyo nous donne toujours un peu d'argent pour l'occasion.

La jeune femme conclut son invitation d'un sourire en coin... mais ne récolta en retour de Mao Mao et d'Ailan que des mines figées par l'angoisse. Infa pencha la tête sur le côté, perplexe. L'apothicaire pointa un doigt derrière sa collègue.

Infa fit volte-face pour découvrir une Honniane contrariée, qui s'efforçait de sourire, mais dont les traits étaient on ne peut plus crispés.

Sa subalterne ne savait plus où se mettre. Elle afficha un air contrit.

— Tu as la langue bien pendue, à ce que je vois, dit la première suivante de dame Gyokuyo. En revanche, pour ce qui est du travail... je ne vois pas grand-chose.

— Quoi ? Euh...

Mao Mao et Ailan se mirent à plier leur linge à toute vitesse. La panique envahit leur camarade. Infa ouvrait grand la bouche, blessée par leur trahison.

Il me faut cet argent, songea l'apothicaire.

L'incident coûta une part de son pécule à Infa.

La cour intérieure était vaste. Ô combien plus vaste que la plupart des villes alentour !

Les femmes qui y travaillaient étaient affectées à différentes missions : assister une concubine, entretenir l'un des nombreux bâtiments du *hougong* ou servir directement l'empereur – les chances de se voir attribuer cette dernière charge étaient toutefois infimes.

Dans cet univers à part, le quotidien des femmes qui y vivaient différait de ce qu'elles auraient connu si elles habitaient en ville. Leurs tâches se répartissaient entre le ménage, la lessive et la cuisine. Aussi était-il peut-être plus juste d'envisager leur monde comme une seule et unique grande maisonnée.

Dans un lieu si imposant et prestigieux, on se serait attendu à y voir un bon nombre de boutiques. Or les commerces faisaient cruellement défaut.

— Ça a l'air tellement amusant ! lança Shaolan avec un enthousiasme très enfantin.

— Tu trouves ? répondit l'apothicaire.

Sur la place, la mine ravie, les dames de compagnie déambulaient entre les tentes des marchands. Serrés les uns contre les autres, les étals étaient de grandes dimensions, mais avec deux mille employées au sein de la cour intérieure, les plus basses dans la hiérarchie devaient se contenter de regarder les autres se divertir sans même pouvoir se régaler les yeux devant les marchandises exposées çà et là.

Pour contempler la scène, Mao Mao et Shaolan s'étaient donc installées derrière le parapet d'une chambre habitée par des domestiques de rang inférieur. Ce jour-là était dévolu aux concubines et aux suivantes de haut rang, qui s'ébattaient. Les autres se retrouvaient en repos forcé.

— La chance ! J'aimerais tant acheter de nouveaux habits, moi aussi ! s'exclama Shaolan.

Coude sur le parapet, menton dans la main, sa moue trahissait son désir contrarié.

— Une tenue que tu n'aurais même pas l'occasion de porter ?

— Je sais, mais ça me fait quand même envie !

En règle générale, les employées de rang modeste ne se voyaient confier que trois tenues pour l'hiver et deux pour l'été, toutes réservées au travail. On ne leur en donnait de rechange que lorsque leurs vêtements étaient usés jusqu'à la trame. Les rubans à cheveux, les sous-vêtements et autres articles d'usage quotidien leur étaient aussi fournis par le palais – de même que les repas, dispensés chaque jour au réfectoire.

Les jeunes filles issues d'un milieu aisé recevaient des colis de leur famille. Si vous étiez une dame de compagnie attachée à une concubine, votre maîtresse pouvait aussi vous offrir des vêtements ou des ornements – sans compter les gâteaux ! Pour recopier son roman, Ailan avait même reçu du papier de la part de dame Gyokuyo. Autant d'objets bien difficiles à se procurer en l'absence d'échoppes dans le *hougong*.

Pour Shaolan, qui ne disposait d'aucun soutien ni d'aucune protection au palais, les occasions d'acquérir plus de possessions personnelles étaient rarissimes. Et quand enfin elles se présentaient, il lui fallait encore, comme ce jour-là, attendre que les employées mieux placées qu'elle aient fini leurs emplettes avant de se lancer dans la longue quête de ce qu'elle pourrait s'offrir

avec les maigres piécettes contenues dans la bourse qu'elle serrait contre sa poitrine.

Voir autant de marchands dans le *hougong* procura à Mao Mao une impression d'irréalité. C'était comme se retrouver soudain dans une autre ville.

D'autant qu'on n'a qu'un charlatan pour soigner tout ce monde...

Dans un endroit aussi peuplé, on aurait pu craindre que la moindre maladie se propage comme une traînée de poudre. Pourtant, il n'en était rien, car la cour intérieure appliquait des mesures d'hygiène drastiques. Les employées passaient le plus clair de leur temps à faire le ménage. Le traitement des ordures était bien rodé. On les laissait s'accumuler jusqu'à un certain seuil mais, au-delà, elles étaient évacuées par les égouts. Là encore l'odeur des douves du palais aurait pu en pâtir, mais le réseau d'évacuation rejoignait directement le fleuve en les contournant.

Ce système reposait sur des techniques d'adduction d'eau venues de l'Occident. Sa construction, par-dessus des égouts préexistants, remontait à l'époque du précédent empereur. Selon la rumeur, une ville existait déjà à l'emplacement où avait été bâti le *hougong*. Elle lui aurait même servi de fondation. Murs et douves n'avaient eux aussi fait l'objet que d'une simple rénovation, ce qui, à voir leurs dimensions, avait sûrement permis de faire de substantielles économies. Ces travaux avaient été lancés du temps de l'impératrice douairière, aussi orgueilleuse que compétente, et dont on reconnaissait en cela la marque.

Une bonne hygiène suffisait à prévenir l'émergence de maux. Si une affection grave se déclarait malgré tout, les malades étaient renvoyés dans leur famille. Bon an, mal an, le *hougong* se tenait à l'écart des infections, charlatan ou pas.

— Dis, je devrais avoir un peu de temps libre, le dernier jour... annonça Shaolan, les yeux brillants.

La remarque valait invitation à l'accompagner déambuler au milieu des étals. Mao Mao ne trouvait pas la perspective déplaisante. Elle répondit d'une petite tape affectueuse sur la tête de son amie.

De retour au pavillon de Jade, la jeune apothicaire croisa le regard fourbu des dames de compagnie.

Pendant les quelques heures de relâchement – ou plutôt, de repos forcé – de Mao Mao, elles avaient accueilli les marchands à l'intérieur de la demeure de dame Gyokuyo. Les concubines n'avaient nul besoin de se déplacer elles-mêmes, le défilé des marchandises se faufilait jusque sous leur toit. Les hommes se voyant interdits de séjour au palais, les commerçants étaient en fait des commerçantes. Au demeurant, on avait renforcé les effectifs de la garde pour parer à la moindre éventualité. Des eunuques bien connus de toutes buvaient tranquillement le thé – l'atmosphère du pavillon n'en était pas bouleversée.

— L'empereur l'a autorisée à choisir tout ce qui lui plaisait ! se réjouit Infa comme si elle parlait d'elle-même.

Elle semblait remise de l'amputation de la moitié de son pécule.

Sur la table étaient disposés de sublimes colliers de jade, couleur des yeux de dame Gyokuyo. Des coupes en quartz et quelques coffrets à incrustation de nacre les accompagnaient.

Avec la magnifique balle de soie qu'elle ne voulait plus lâcher, la princesse Linli avait l'air comblée. À côté des vêtements de la concubine, une panoplie d'habits à destination de sa fille était suspendue près d'un mur.

— Aurais-je trop dépensé ? chercha à savoir dame Gyokuyo, quelque peu gênée.

— Pas du tout, au contraire ! la rassura Honnian avec énergie. Ailleurs, on a sans doute été moins regardante...

Malgré la formulation toute en retenue, Mao Mao voyait très bien où la première suivante voulait en venir. À coup sûr, les dames de compagnie du pavillon de Cristal avaient manipulé la sage concubine pour l'inciter à faire des folies. Dame Lifa ayant, quoi qu'on en dise, beaucoup à dépenser, elle avait sans aucun doute acquis une montagne d'articles.

Qui pouvait savoir si, au pavillon de Diamant, les dames d'honneur de Lishu n'étaient pas parvenues à obtenir tout ce qu'elles voulaient à force de flatteries ? Tant qu'elles ne mettaient pas directement l'argent dans leur poche...

Enfin, au pavillon de Grenat, il allait sans dire qu'avec dame Lolan, grande amatrice de parures et d'habits luxueux, les dépenses avaient dû être excessives...

En comparaison, songea Mao Mao, dame Gyokuyo, dont tous les achats remplissaient à peine une pièce, était bien économe. Si les concubines percevaient chacune une allocation au titre de leur « charge », elles ne s'en servaient pas pour acheter les vêtements qu'elles portaient au *hougong* ni le mobilier de leur pavillon. Ces dépenses étaient jugées nécessaires et traitées comme telles. Tous rangs confondus, le nombre de concubines dépassait la centaine. Mao Mao ne put s'empêcher de penser aux coffres de l'empire, qui seraient peut-être vides avant même le départ de la caravane...

— Bon, de nouvelles marchandes viendront demain. Il est temps de ranger les achats du jour pour faire de la place, décréta Honnian avant de confier à l'apothicaire les tenues qu'elle décrochait du mur.

Chaque vêtement était d'un toucher délicat, la teinture des étoffes absolument splendide.

Tiens ?

La jeune fille remarqua une légère différence de style dans les tenues que dame Gyokuyo venait d'acquérir. La noble concubine aimait associer des robes longues coupées aux épaules avec des hauts à manches longues. Or elle avait cette fois choisi nombre de tuniques aux amples manches et de kimonos se nouant juste sous la poitrine.

Rien d'étonnant toutefois, étant donné qu'il lui serait bientôt difficile de porter des tenues serrées au niveau du ventre.

— N'y avait-il donc pas d'autres modèles ? s'enquit Mao Mao.

— Non... C'est la mode, à ce qu'il paraît ! lui expliqua Honnian.

Les dames de compagnie échangèrent un regard interrogateur. Elles avaient acheté ces habits en se souciant du bien-être de leur maîtresse. Or les vendeuses n'auraient-elles pas dû proposer un choix de modèles plus large ? La sélection de robes semblait anormalement restreinte.

Et si... Non, je dois me faire des idées.

L'apothicaire allait trop loin dans son raisonnement. Car si l'on estimait que les commerçantes avaient choisi à dessein d'offrir à dame Gyokuyo un éventail de tenues aussi réduit, on pouvait en conclure qu'elles cherchaient à savoir quelque chose.

— Si je puis me permettre, je pense que demain, vous devriez demander s'il y a des coupes plus cintrées.

Mao Mao n'avait-elle pas dépassé les bornes ? Non. La favorite impériale et Honnian comprirent ce qu'elle voulait dire. Ce qui n'empêcha pas Infa, Ailan et Guien d'échanger des regards perplexes.

— Tu as raison, je vais essayer de trouver autre chose, réagit dame Gyokuyo en déposant sans ménagement le vêtement qu'elle tenait sur un coffre.

L'espace d'un instant, Mao Mao crut voir une lueur subtile passer dans le regard de sa maîtresse.

La caravane restait cinq jours sur place. Cinq jours que les dames de compagnie du *hougong* mettaient à profit, et avec grand plaisir, pour acheter ce qu'elles ne pouvaient s'offrir d'habitude.

Les favorites n'ayant nul besoin de se déplacer, leurs homologues de moyen et de bas rangs avaient la préséance devant les étals. Accompagnées de leurs dames d'honneur, elles flânaient entre les tentes des marchands et achetaient ce qui leur faisait de l'œil. Venait ensuite le tour des employées nommées à des postes à responsabilité. Le dernier jour, les servantes et les domestiques, au plus bas de la pyramide hiérarchique, se contentaient de regarder ce qu'il restait à vendre, une activité qui semblait néanmoins les amuser tant elles avaient peu d'occasions de se changer les idées.

Cette année-là, la caravane proposait une palanquée de raretés exotiques, ramenées par-delà le désert. Elle avait traversé le pays natal de dame Gyokuyo. Ses dames de compagnie contemplaient les objets d'art avec nostalgie.

Toutes ces babioles ne présentaient que peu d'intérêt aux yeux de l'apothicaire. Ce qui l'intéressait, elle, c'étaient les remèdes en tout genre. Malheureusement, introduire ces articles dans la cour intérieure n'était pas autorisé. La jeune fille dut se rabattre sur des épices et du thé vendus à très bas prix.

Mao Mao avait reçu de la noble concubine un peu d'argent à dépenser. Elle déambulait comme promis aux côtés de Shaolan parmi les étals.

— Oh là là, c'est incroyable !

Son amie s'émerveillait devant des verres façonnés par des artisans de l'Occident. Avec le peu d'argent qu'elle avait à sa disposition, elle se contentait d'admirer les artefacts. Son regard pétillait. Mao Mao était heureuse de la voir aussi insouciant.

— Je vais prendre ça.

La jeune apothicaire acheta un ruban de couleur chatoyante qu'elle noua sans attendre dans les cheveux de son amie. Le rose orangé pâle se mariait à merveille avec les yeux marron foncé de la rayonnante Shaolan. Ravie de la surprise, la jeune servante se jeta dans les bras de sa bienfaitrice pour la remercier, au point de manquer les faire tomber toutes les deux.

Tout compte fait, songea Mao Mao, c'était comme avoir une petite sœur.

— Tu n'achètes pas de vêtements ?

— Non, je n'en ai pas besoin.

L'apothicaire ne pouvait se permettre de dépenser à tort et à travers pour impressionner son amie. D'autant plus que le thé et les épices lui importaient bien davantage que des habits. D'humeur radieuse, Shaolan l'accompagna tout au long de ses emplettes. Prenait-elle plaisir à observer les charrettes transformées en échoppes rudimentaires ? Quoi qu'il en soit, elle ne se départit pas une seconde de son sourire.

Mao Mao poursuivait sa quête de feuilles de thé et d'épices. Les occupantes du pavillon de Jade étaient venues tour à tour le troisième jour de marché, mais l'apothicaire avait préféré repousser le plus possible.

Pour les ristournes, c'est plus facile le dernier jour.

Elle cherchait des articles de peu d'importance, souvent négligés. Il restait donc assurément des invendus. Méfiance toutefois, car dans un lieu à part comme le *hougong*, les prix demandés ne seraient pas toujours justes et raisonnables.

Si ces marchandes pensent qu'elles vont réussir à m'escroquer, elles se trompent !

Il n'était pas dans la nature de Mao Mao de se laisser tromper par autrui. Comment aurait-il pu en être autrement pour une jeune fille qui, des années durant, avait suivi les enseignements de la vieille grippe-sou du Palais vert-de-gris ?

L'apothicaire s'arrêta devant une échoppe qui vendait du thé. Un bocal sphérique abritait de sublimes boutons de fleur roulés en boules : du thé façonné au jasmin. Lorsqu'on versait de l'eau tiède dessus dans un récipient préchauffé, le bouton s'ouvrait. La boisson, au parfum si délicieux, régala aussi les yeux. Hélas, il n'en restait plus que trois boules.

— Je voudrais ceci.

— Je voudrais ceci !

Qui avait parlé en même temps qu'elle ? Mao Mao se tourna et se retrouva nez à nez avec une jeune fille qui pointait elle aussi son doigt vers le bocal de thé au jasmin. Elle mesurait bien une demi-tête de plus que l'apothicaire, mais sa voix et ses traits enfantins offraient un fort contraste avec sa grande taille.

Elle dégageait un je-ne-sais-quoi de déconcertant. Son petit minois avait quelque chose de familier. Mao Mao pencha la tête sur le côté, elle aurait juré l'avoir déjà vue quelque part. L'autre jeune fille, une servante comme Shaolan, pencha elle aussi la tête comme par réflexe, avant de s'exclamer, surprise :

— Ah ! Comment va le petit chat ?

La mémoire revint aussitôt à l'apothicaire. Il s'agissait de la jeune employée qui l'avait aidée à attraper la boule de poils désormais connue sous le nom de « Gardienne de la réserve ».

— Très bien, il est au dispensaire.



Le visage de son interlocutrice s'épanouit – il était si expressif qu'on lisait en elle comme dans un livre ouvert.

Shaolan arriva sur ces entrefaites en sautillant.

— Tiens, bonjour, Shisui ! Tu as pu te libérer, alors ?

Elle connaissait donc cette grande jeune fille. Il était vrai qu'elles portaient le même uniforme. Elles devaient se voir au lavoir. Mao Mao n'avait tout simplement pas eu l'occasion de la croiser.

— Oui, ce serait bien dommage de ne pas en profiter !

— Tu as raison !

Aussi innocentes et candides l'une que l'autre, les deux jeunes servantes semblaient s'entendre à merveille.

Mao Mao remarqua que la vendeuse ne les lâchait pas du regard. Elle décida d'acheter les trois dernières boules de thé, puis les fit emballer séparément. La marchande ne parut de prime abord pas très enchantée, mais se plia à la volonté de sa cliente quand cette dernière prit aussi un peu de thé d'un autre stock qui lui restait sur les bras.

Après avoir payé, l'apothicaire tendit une boule à Shaolan et une autre à Shisui.

— Ça vous ennuie si on va discuter ailleurs pour ne pas déranger ? proposat-elle en désignant le dispensaire.

Aussi désœuvré qu'à son habitude, le médocastre couvait la foire d'un œil envieux depuis l'office de soins. Si personne ne venait le consulter, s'absenter lui aurait fait perdre le peu de crédibilité qu'il lui restait. Le pauvre homme se retrouvait donc contraint de demeurer fidèle au poste.

Mao Mao et ses deux compagnes le trouvèrent en train de tromper l'ennui avec le chaton, qu'il aidait à faire sa toilette. Dérangé ou non, il se plia en quatre pour recevoir ses hôtes. Charlatan certes, mais toujours le cœur sur la main.

— Ça alors ! Je ne me doutais pas que Mao Mao avait des amies !

Généreux, d'accord, mais impoli... Même si, au fond, le vieux croûton n'avait pas entièrement tort. Shaolan sembla mal à l'aise en entrant dans le

dispensaire, mais la petite créature l'accueillit par un « miaou » si mignon que les yeux de la jeune servante se mirent à briller. Shisui n'était pas en reste.

— Oh, mais c'est le chaton de l'autre jour ! Comme il est mignon. Il s'appelle comment ?

— La Gardienne de la réserve.

— Euh... c'est original. Elle n'a pas un surnom ?

— Appelle-la juste « chaton ».

« Mao Mao », le véritable nom du félin, était bien plus original... dans le mauvais sens du terme. L'alternative « chaton » lui allait pourtant comme un gant.

En temps normal, le travail accaparait tellement les trois camarades qu'elles n'auraient pas pu s'attarder. Toutefois, en cette journée d'exception, le palais tout entier était à la fête. Par pure précaution, la réserve où étaient rangés les précieux médicaments avait été verrouillée. En réalité, la jeune apothicaire savait où se trouvait la clef, ce qui était en soi problématique puisqu'elle n'était pas affectée au dispensaire. Mieux valait ne rien dire... et éviter qu'on ne lui cache la fameuse clef.

Pendant que le charlatan s'affairait à la préparation des biscuits, Mao Mao fit bouillir de l'eau. À la place de la petite théière de tous les jours, elle en sortit une en quartz dont elle se servait pour ses concoctions médicinales. Le thé au jasmin était une boisson raffinée. Elle méritait autre chose que de la vulgaire céramique. L'apothicaire réchauffa le récipient avec de l'eau tiède, qu'elle vida ensuite pour y déposer le bouton floral en forme de boule. Enfin, elle le couvrit doucement de liquide.

La fleur s'ouvrit et dégagea une puissante fragrance.

— Oh ! s'exclama Shaolan. C'est l'infusion que tu as achetée tout à l'heure ?

L'intéressée hocha la tête. Comparée à sa collègue, Shisui étonnait par son silence. Ce spectacle ne lui était sans doute pas inconnu.

— Il faut que l'eau soit au moins tiède pour que ça s'ouvre. Je n'ai pas souvent l'occasion d'en boire...

Il était toujours possible de conserver les feuilles de thé pendant un temps pour en profiter encore.

Le charlatan revint avec des biscuits de riz soufflé et un gâteau de lune si énorme qu'il dut le découper en huit portions. Les yeux brillants, Shaolan se mit à étudier la découpe pour identifier la plus grosse part.

Privilège de la jeunesse, peut-être, la petite paysanne s'adaptait facilement. D'abord hésitante à entrer dans le dispensaire, elle discutait désormais gaiement avec son hôte fonctionnaire. Shisui aussi se montrait très agréable avec lui.

En réaction, l'homme à moustache de loche affichait une mine réjouie. Comme il était eunuque, nombreuses étaient les femmes du palais à se montrer froides à son égard. Qu'il existât aussi des jeunes filles telles que Shaolan devait beaucoup le reconforter.

— Mesdemoiselles, cet endroit n'est pas un terrain de jeu. C'est juste pour cette fois... répéta-t-il à plusieurs reprises.

À l'entendre, on comprenait plutôt qu'il les invitait à revenir, même s'il n'en avait pas le droit.

— Mais, dites-moi, c'est toujours aussi animé à la cour intérieure ? Tout le monde fait la fête, à ce que je vois... constata Shisui en portant sa part de gâteau de lune à la bouche.

Mao Mao prit conscience que la jeune fille comptait parmi les dernières suivantes arrivées au palais, au moment de la nomination de dame Lolan. Elle vivait sans doute au *hougong* depuis six mois environ.

Shaolan s'empiffrait de gâteau. La chatonne sur ses genoux tentait d'attraper les miettes qui tombaient de sa bouche. Mao Mao la prit par la peau du cou pour lui donner de petits poissons à la place.

— Non, cette fois, ça dure plus longtemps, répondit le charlatan. C'est parce que l'émissaire d'un pays étranger doit venir nous rendre visite...

Il s'interrompit pour s'éclaircir la voix, ce qui provoqua un jet de miettes sur sa moustache de loche.

Il n'est pas censé garder ces informations pour lui ? s'indigna Mao Mao en versant le thé dans les tasses.

Elle commençait à regretter d'avoir amené ses deux camarades.

— Nous allons recevoir un homme important ! s'exclama Shaolan.

Son regard pétilla de plus belle, mais il fut vite attiré par le second gâteau de lune qu'apporta l'apothicaire, qui souhaitait dévier le cours de la

conversation. Shisui lui évita de devoir se creuser la tête.

— Au fait, ces derniers temps, il y a une drôle d'odeur, côté nord. Vous savez ce que c'est ?

— C'est vrai que ça sent mauvais, dans ce coin-là, abonda le fonctionnaire. Les canalisations y sont vétustes. Elles sont peut-être bouchées ?

L'âpreté du fumet en question correspondait bien à un engorgement dans les égouts.

— Moi, je ne sais pas, je ne vais jamais dans cette direction. On t'y envoie pour travailler ? s'enquit Shaolan tout en s'attaquant au deuxième gâteau de lune.

— Non, mais c'est très vert... répondit Shisui.

Un grand sourire aux lèvres, elle sortit de son habit une liasse de papiers. Les feuilles, qui avaient dû servir à emballer des biscuits, étaient couvertes de dessins à l'encre noire.

Mao Mao voulut les étudier avec intérêt, mais Shaolan et le médocastre eurent un mouvement de recul à leur simple vue. Sur le papier s'étalaient des insectes dessinés avec la plus grande minutie, jusque dans leurs moindres détails. Une légende indiquait le nom de chaque espèce dans le coin supérieur droit de la feuille.

— Tu es vraiment douée, apprécia l'apothicaire.

Elle était sincère. Aucun trait superflu ne venait alourdir ces illustrations qui semblaient sortir tout droit d'un livre savant. Même les pattes postérieures des animaux étaient croquées jusqu'au plus petit détail.

— Ça regorge d'insectes, là-bas, alors j'aime bien y aller pour les dessiner ! expliqua la jeune artiste.

Mao Mao hocha la tête d'un air compréhensif. Leurs deux autres compagnons détournaient quant à eux les yeux. La vue de ces créatures de papier trop réalistes à leur goût les mettait mal à l'aise.

Les insectes entraient aussi dans la confection de médicaments. Sans qu'il en soit fait grand étalage dans le quartier des plaisirs, pour ne pas écoeurer les résidentes, il existait nombre de préparations efficaces à base d'insectes. Les œufs de mante religieuse servaient à concocter des aphrodisiaques. Les lombrics aidaient à combattre la fièvre. Entre autres...

— Comme le verger sud est bien entretenu, on y croise peu d'animaux, mais les ruines du nord sont nettement plus intéressantes. Elles grouillent d'araignées énormes.

— Des araignées ? répéta Mao Mao, sa curiosité piquée au vif.

Leurs toiles avaient, disait-on, un effet hémostatique, mais il était si fastidieux d'en récolter qu'elle ne s'en était jamais donné la peine.

— Ça te dirait d'y aller ? lui proposa Shisui.

— Avec grand plaisir !

Shaolan et le charlatan les regardaient tenir leur conversation saugrenue d'un œil effaré. Le chaton ne faisait pas tant de manières. Rassasié, il se grattait nonchalamment l'oreille avec la patte arrière.

Chapitre 4

Les huiles aromatiques

Après le départ de la caravane, la mode des huiles aromatiques se répandit dans le *hougong*.

Une foule d'odeurs se mirent du jour au lendemain à flotter dans l'atmosphère sur le chemin des dames de compagnie. Si chaque arôme pris séparément se révélait fort agréable, leur mélange ne tarda pas à être un peu pénible à supporter pour le nez très sensible de Mao Mao. En outre, ces parfums importés de l'Occident se caractérisaient par leur intensité, à mille lieues des subtiles fragrances d'encens.

La jeune apothicaire n'était pas la seule à subir ce phénomène. Au lavoir, à côté de piles de vêtements imbibés d'huiles odorantes, les eunuques chargés de la lessive faisaient la grimace en remplissant d'eau leurs baquets.

Les modes s'imposaient toujours en un rien de temps et refluaient tout aussi vite. Le vernis à ongles avait presque fait son temps, tout le monde se précipitait déjà sur une autre lubie. Si l'intrigue du roman demeurait sur toutes les lèvres, c'était sans doute parce que la littérature et le parfum constituaient deux occupations tout à fait différentes.

Dans son travail, Shaolan endurait elle aussi ces odeurs entêtantes. Ce qui ne la détournait pas pour autant de l'écriture, qu'elle étudiait sans relâche pour pouvoir lire l'histoire que l'on venait de lui recopier. Mao Mao éprouvait une franche admiration pour son amie, qu'elle n'imaginait pas faire preuve d'autant de persévérance.

— Ça ne sent pas la rose... laissa échapper malgré elle l'apothicaire.

Elle baissa les yeux sur sa corbeille à linge. Respirer cette odeur semblait suffire à la rendre saoule. Alanguie, elle s'était arrêtée sur place, si bien qu'elle gênait le passage. Une servante portant une pleine panier la percuta sans faire attention. Voilà comment on se retrouve avec une montagne de linge sale sur la tête.

— Ah, excusez-moi ! dit la fautive à la voix aiguë en ramassant son fardeau.

La propriétaire de tous ces tissus devait être très intéressée par la mode, car ses habits répandaient un généreux parfum floral.

Pour le coup, maintenant, ça sent vraiment la rose...

Mao Mao songea que revendre les quantités du concentré de rose qu'elle avait concocté l'autre jour serait un bon moyen de se remplir les poches. Sauf qu'un tel plan était voué à l'échec. Cette huile parfumée était en effet nocive pour une femme enceinte. L'apothicaire se contentait donc de conserver sa production sans jamais en disposer.

Dame Gyokuyo n'en pâtirait sans doute pas, tant les quantités qu'elle utilisait étaient modestes. Cependant, si le pire n'était jamais sûr, il restait toujours possible. Mieux valait pour Mao Mao prévenir la noble concubine. Pour se rattraper, elle comptait écouler son eau de rose dans le quartier des plaisirs avant qu'elle ne se gâte...

Tiens ?

Mao Mao cligna des yeux devant le vêtement qu'elle tenait entre les doigts. Elle renifla le tissu, concentrée. La servante qui avait fait tomber son linge paniqua, mais l'apothicaire l'ignora, remit l'habit dans la corbeille, puis alla plonger le nez dans une autre panier.

Cette fois, les eunuques et les lingères alentour remarquèrent son manège. Ils l'observaient avec des yeux ronds comme des soucoupes, mais la jeune fille n'en avait cure. Elle répéta son geste de panier en panier, enfonçant chaque fois le nez dans la pile de linge sale. Quand elle eut reniflé la plupart des corbeilles, elle quitta les lieux en oubliant la sienne.

Mao Mao connaissait désormais l'endroit précis où les modes se répandaient plus vite qu'ailleurs.

Ce jour-là, les cris de panique des dames de compagnie du pavillon de Cristal retentirent à travers tout le *hougong*.

Quand le soir même, l'eunuque à la beauté sans pareille débarqua au pavillon de Jade, une lettre de protestation à la main, Mao Mao ne fut pas surprise.

— Je pensais que tu savais un peu mieux te tenir... s'étonna Jinshi, légèrement exaspéré.

Derrière lui se trouvaient Gaoshun, stupéfait tout autant qu'épuisé, dame Gyokuyo, bien moins embêtée qu'hilare, et Honnian, en pleine lutte intérieure pour ne pas ressembler à une divinité courroucée. Les autres dames de compagnie dormaient avec la princesse Linli.

Je ne m'étais donc pas trompée... songea la jeune fille, certes un peu trop tard.

Transformer une présomption en certitude nécessite un certain nombre de preuves manifestes. Or le palais de Cristal était l'endroit idéal pour les récolter. À nouveau, l'apothicaire avait cédé à la curiosité.

— Je vous demande pardon. Je me suis laissé emporter et j'ai agi sans la moindre autorisation. La prochaine fois, je vous demanderai la permission avant de renifler qui que ce soit.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris de renifler les gens ? se fâcha le bel eunuque. Qu'est-ce que c'est que cette excuse de vieux pervers ?

Plutôt gonflé de la part d'un authentique dépravé ! songea l'accusée en baissant malgré tout la tête dans un simulacre de remords.

Dame Gyokuyo cligna des yeux, décontenancée par le ton de l'intendant du *hougong*. Jinshi se rendit compte qu'il était allé trop loin. Impassible, il tâcha de rendre à son regard légèrement en amande sa douceur habituelle.

Quoi qu'il en soit, Mao Mao avait compris la leçon. Compris que renifler de force les vêtements des autres dames de compagnie ne se faisait pas. Compris qu'il ne fallait pas céder à l'enthousiasme au point de dénuder à moitié des employées de la cour intérieure. Compris enfin qu'on ne mettait pas ses hypothèses à l'épreuve sur ses consœurs du pavillon de Cristal.

Elle avait le sentiment d'avoir décroché une promotion sur l'échelle des créatures malfaisantes où on la plaçait. Pourtant, elle n'avait fait que son devoir en procédant à des vérifications.

Je me suis peut-être assez excusée comme ça...

Elle releva la tête pour fixer Jinshi. Qu'il ait accouru dès réception des griefs était une bonne chose. L'apothicaire avait besoin que l'on confirme ses

soupçons.

— J'ai une très sérieuse raison d'avoir agi de la sorte...

Elle laissa passer quelques secondes sans lâcher le haut fonctionnaire des yeux.

— Est-ce une raison convenable, au moins ? demanda-t-il, le visage toujours aussi inexpressif.

— Cela va sans dire... répondit la jeune fille sans ambages.

Elle réclama ensuite un morceau de papier. Dame Gyokuyo jeta un regard à Honnian qui en rapporta séance tenante.

L'apothicaire s'attabla, puis se mit à tracer des caractères avec soin. Le papier de la noble concubine était de beaucoup trop bonne qualité.

Une feuille destinée au rebut aurait aussi bien fait l'affaire.

Parmi les individus rassemblés, Mao Mao était la plus pauvre. Pas étonnant qu'elle soit la seule à se faire ce genre de réflexion.

L'assemblée se massa autour d'elle pour déchiffrer son écriture.

— Rose, benjoin, sterculier, oliban, cannelle... Ce sont tous des parfums, non ? demanda la favorite.

L'herboriste hocha la tête.

— Ce sont les senteurs que j'ai perçues aujourd'hui sur les dames de compagnie.

— Où veux-tu en venir ? l'interrogea Jinshi, perplexe, les mains toujours cachées dans ses manches.

La jeune fille reposa son pinceau sur la pierre à encre.

— Eh bien, même en petites quantités, elles peuvent être dangereuses pour les femmes enceintes.

L'avertissement suspendit tout le monde à ses lèvres.

— En plus des huiles parfumées, poursuivit-elle, les marchandes de la caravane vendaient aussi des épices et du thé...

Elle alla chercher ses récentes emplettes : du thé au jasmin, du piment et du poivre, un peu coûteux et forts comme elle les aimait, ainsi que du sel gemme et de la cannelle, qui faisait aussi office d'épice. Le pécule qu'elle avait reçu lui avait permis d'acheter plus d'articles qu'elle ne l'aurait cru. Malgré tout, elle aurait dû se rendre compte du problème sur le coup. L'ambiance festive l'avait distraite.

— Le jasmin a pour effet de provoquer des contractions. Rien de dangereux à petites doses, mais il vaut mieux éviter d'en boire.

L'autre jour au dispensaire, elle avait bu de ce thé avec Shaolan, Shisui et le médicastre.

— Concernant les épices, le piment est souvent utilisé comme abortif par les courtisanes.

Elle s'arrêta pour jeter un coup d'œil discret à sa maîtresse. Dame Gyokuyo parut consciente de l'importance de ces informations. Le regard sérieux, elle intima d'un hochement la tête à sa servante de continuer. Honnian, à ses côtés, aurait préféré que la favorite n'entende rien qui soit susceptible de l'inquiéter. Elle se tut néanmoins pour respecter la volonté qu'elle avait exprimée.

— Tu veux dire que ces ingrédients augmenteraient le risque de fausse couche ? demanda Jinshi.

Le visage de Mao Mao affichait une expression ambiguë. Cette conclusion était à la fois juste et inexacte.

— Je dis simplement que chacun de ces produits peut accroître les risques, sans agir à tous les coups. Il faut seulement éviter d'en ingérer de grandes quantités lors d'un repas ou de boire leurs huiles aromatiques par accident.

Avec l'usage qui en était fait au quotidien, ils restaient inoffensifs. Sinon, ils auraient déjà été interdits à la cour intérieure. Tous avaient aussi différentes utilisations. Dès lors, leur disponibilité pouvait, en cas d'erreur, causer un accident. Surtout dans le cas où la femme qui les ingérait se trouvait être enceinte...

Mao Mao regretta de ne pas s'en être rendu compte plus tôt.

— Est-ce que vous vous renseignez sur tous les commerçants ?

— En principe, oui, même si je doute qu'ils déclarent chacun des produits qui composent leur marchandise séparément.

Apparemment, les vendeuses se contentaient d'appliquer des noms généraux – parfums, épices, thés – sans préciser leur composition. Le détail de leurs stocks serait difficile à établir. Pour autant, les fonctionnaires du palais avaient inspecté l'ensemble des produits. Étant donné le soin et le sérieux que Jinshi mettait à remplir ses fonctions, il n'avait sans doute rien à se reprocher.

Or un élément retenait encore l'attention de Mao Mao.

— Dites, cette histoire ne vous rappelle rien ?

— À quoi fais-tu allusion ? demanda le bel eunuque.

Elle songeait à un produit fièrement utilisé dans le *hougong*, aux effets secondaires peu connus.

— La poudre blanche.

Tout le monde retint son souffle. L'affaire remontait à l'été précédent. La princesse Linli était tombée malade pour une raison inconnue. À la même période, le fils de dame Lifa, prince héritier de l'empereur, contractait un mal similaire qui avait fini par l'emporter.

Désormais, la poudre utilisée pour blanchir la peau ne contenait plus de plomb. L'ancienne formule avait été bannie de la cour intérieure. Inversement, il était raisonnable de penser que d'autres produits toxiques restaient autorisés.

— En d'autres termes, faut-il considérer que quelqu'un essaie d'introduire des poisons ici en toute connaissance de cause ? voulut s'assurer Jinshi.

Mao Mao préférait ne pas répondre. Pour l'heure, sans preuve irréfutable, elle devait se contenter de présomptions. De telles preuves étaient à sa portée, elle le sentait, mais qu'elle se trompe restait une possibilité.

Cette affaire avait aussi des points communs avec une vieille histoire. Sa coupable, Suilei, ressuscitée d'entre les morts, était introuvable. L'identité de ses complices était toujours un mystère. Jinshi avait peut-être un indice, mais il n'en parlerait pas à l'apothicaire.

— Je remarque simplement qu'il y avait beaucoup de substances potentiellement toxiques sur les étals. Toutefois, pris séparément, aucun de ces produits n'est utilisé comme poison en temps normal.

Son raisonnement n'en était pas moins lourd de conséquences. La jeune fille n'aimerait vraiment pas que des marchandes de la caravane soient punies par sa faute. Elle se contenta donc de donner son avis, laissant le fonctionnaire impérial prendre lui-même une décision.

— Seulement... je pense qu'il serait avisé de prévenir les autres concubines. Voilà tout ce qu'elle pouvait dire.

L'entretien achevé, une immense fatigue s'abattit sur Mao Mao.

Les mots de son père lui revinrent à l'esprit : « *Ne base pas ton raisonnement sur des suppositions.* » Elle pouvait même entendre la voix du vieillard aux traits presque féminins dans sa tête.

À quel point le discours qu'elle avait tenu relevait-il de la simple hypothèse et à quel point de la certitude ? Cette seule interrogation suffisait à lui miner le moral.

Elle entra dans les cuisines pour faire bouillir de l'eau. Après l'avoir laissée refroidir un peu, elle en versa dans une tasse en verre avec une boule de thé façonné au jasmin. Le récipient était onéreux, mais elle le laverait comme il faut. Elle pouvait bien se permettre de le sortir.

Mao Mao avait déjà utilisé sa boule de jasmin, mais Shisui lui avait rendu la sienne – goûter à la boisson lui avait suffi. L'apothicaire aurait préféré que sa nouvelle connaissance la garde, mais comment refuser ? D'autant plus qu'elle raffolait de ce thé. Ses consœurs du Palais vert-de-gris lui en faisaient boire discrètement quand les clients les laissaient tranquilles. Le souvenir la plongeait dans une douce nostalgie.

Les pétales de la fleur s'épanouirent dans le liquide. Depuis sa chaise, l'apothicaire contemplait le spectacle, perdue dans ses pensées. Un parfum de jasmin s'éleva dans la pièce.

— N'as-tu pas dit que c'était toxique ? s'enquit une douce voix au-dessus de sa tête.

Lorsqu'elle leva les yeux, la jeune servante aperçut un visage à l'avenant. À l'extérieur, il commençait à faire nuit noire. À l'intérieur, une unique lampe éclairait la cuisine. Dans les ondulations de la lumière chaude, les traits du haut fonctionnaire se révélaient d'une beauté parfaitement révoltante.

— À petites doses, certains poisons agissent comme des remèdes. Et puis, une seule tasse n'aurait aucun effet. Du reste, vous êtes dans les cuisines. Un homme de votre rang n'est pas à sa place ici.

— Tu t'inquiètes beaucoup pour des détails.

— Gaoshun n'est pas avec vous ?

— Non, je l'ai chargé d'une mission, dit Jinshi en laissant s'exprimer toute son arrogance.

Mao Mao se pinça légèrement les lèvres. Elle leva la tasse de thé, où le bouton s'était ouvert entièrement, pour la contempler à la lumière. Puis elle but une gorgée, non sans admirer la fleur qui flottait dans l'eau. Elle se trouva certes un peu impolie de ne rien proposer au bel eunuque, mais il n'était plus l'heure. Il ferait bien de rentrer dans ses quartiers au plus vite.

— Qui plus est, je ne suis pas enceinte.

— Non, c'est vrai... répondit-il en évitant son regard sans raison apparente.

Il s'était assis sans demander la permission, face à elle, de biais.

— Tu ne me sers pas à boire ? réclama-t-il en jetant un œil à la fleur dans le verre.

— Quel type de thé vous ferait plaisir ?

Mao Mao se leva, exaspérée par le sans-gêne de son supérieur. Différentes sortes de feuilles de thé destinées aux invités se trouvaient sur l'étagère. Saurait-il se contenter de thé blanc ?

Il observait toujours la tasse de son interlocutrice.

— Le même que celui-ci.

— C'est qu'il a déjà infusé...

Replonger la fleur dans l'eau ne donnerait qu'un breuvage insipide.

— Peu importe. Quelles sont les propriétés du thé au jasmin ? demanda l'intendant du *hougong* en étudiant l'intérieur du récipient.

— Il possède un effet apaisant. Il est aussi efficace contre l'insomnie et aide à se réveiller le matin. Il n'est pas recommandé lors de la grossesse, mais j'ai entendu dire qu'il facilitait l'accouchement.

— Finalement, il y a plus d'effets positifs, non ?

— Oui, c'est d'ailleurs pour ça que les effets secondaires passent inaperçus.

Était-ce la première fois qu'autant de marchandises rentraient dans le palais ou bien les quantités étaient-elles identiques les années précédentes ? Serait-ce l'œuvre du hasard ? Mao Mao l'ignorait.

À moins que toute cette affaire, y compris l'histoire des vêtements à la coupe trop peu cintrée, eut en réalité pour but de savoir si une grossesse s'était déclarée à la cour intérieure. Lors du précédent passage de la caravane, Mao Mao se partageait entre son travail auprès de Jinshi et les soins à dame Lifa. Pour autant, elle n'avait pas un sou à son entrée au service de dame Gyokuyo, elle ne s'était donc pas intéressée à l'événement – plus précisément, elle n'avait rien acheté.

Cette année encore, la jeune apothicaire aurait très bien pu ne rien remarquer si la mode des huiles parfumées ne s'était pas déclarée. En apparence, chacun des articles vendus par la caravane était vraiment de bonne qualité.

— Je vous sers donc du thé blanc ?

Silence. Jinshi lui lança un regard mécontent, mais elle ne pouvait inventer ce qu'elle n'avait pas.

Elle remit la bouilloire sur le feu, puis jeta des feuilles de thé dans la petite théière. Elle ôta la bouilloire avant ébullition – une eau tiède ferait l'affaire – et en fit couler le contenu dans le récipient. Après avoir laissé les feuilles dégorger lentement, elle versa enfin la boisson dans une tasse qu'elle posa devant l'eunuque.

Le haut fonctionnaire s'en empara avec déplaisir. Mao Mao jouait d'une manière un peu crâne avec le breuvage dans sa tasse qu'elle tenait bien en évidence.

— Le thé au jasmin a aussi un autre effet...

— Ah oui ? Lequel ?

— Il favorise l'infertilité... Enfin, surtout chez les hommes.

Nouveau silence. Cette fois, Jinshi la transperçait du regard.

J'ai raté une nouvelle occasion de me taire !

Le sarcasme avait un peu trop bien marché. Une goutte de transpiration perla dans son dos. Vite, trouver des gâteaux à offrir pour se rattraper !

Elle entendit son hôte boire son thé à la hâte.

— Il n'a pas très bon goût. Bon, je vais prendre congé, annonça-t-il.

Puis Jinshi s'empressa de quitter les lieux. Les lèvres tordues dans une moue étrange, la jeune fille réfléchit à son faux pas.

Je l'ai vraiment énervé.

Trop tard, pourtant, pour revenir en arrière. Quand elle rangea la vaisselle, elle s'aperçut que l'eunuque n'avait pas touché à son thé blanc. À la place, il avait bu la moitié du thé au jasmin dont la jeune fille n'avait pas encore pris une gorgée.

Stupéfaite, Mao Mao vida d'un trait la pleine tasse de thé blanc.

Chapitre 5

Le champignon parasite

(première partie)

Les leçons que Mao Mao dispensait à Shaolan au lavoir étaient devenues quotidiennes. La jeune fille de la campagne n'était pas la seule à vouloir apprendre à lire et à écrire puisque de plus en plus de servantes regardaient d'un œil discret les caractères que les deux amies traçaient dans la poussière en guise de tableau. Quatre nouvelles étudiantes avaient franchi le pas. Les autres domestiques ne changeaient rien à leurs habitudes et continuaient de discuter gaiement des derniers potins.

Depuis peu, Shaolan faisait office d'élève modèle, ce qui avait drastiquement réduit la quantité de rumeurs qui parvenaient aux oreilles de l'apothicaire. Contre toute attente, ce fut le médecin du dispensaire qui lui apprit la dernière nouvelle en date.

— Une dame de compagnie a disparu ? s'étonna la jeune servante qui buvait un thé quelconque.

— C'est ce que j'ai entendu dire ! C'est terrible... se désola le charlatan, tout en caressant sa fine moustache ridicule. Son contrat touchait à sa fin. Elle avait réuni assez d'argent pour se marier. Je me demande ce qui a bien pu lui arriver...

À en croire les commérages, la disparue échangeait des lettres avec un fonctionnaire qui, deux ans plus tôt, lui avait offert une épingle à cheveux lors d'un banquet en plein air – Mao Mao connaissait bien cet usage, elle aussi avait reçu un tel présent. Compétente, l'employée avait le droit de sortir du

hougong pour diverses tâches malgré le rang moyen de la concubine qu'elle servait. Qu'une femme aussi digne de confiance se soit volatilisée semblait pour le moins étrange.

— Enfin, ce n'est pas comme si ce genre d'histoire n'arrivait jamais, conclut le médocastre comme pour passer à autre chose.

Cette rumeur charriait dans son sillage tout ce que la cour intérieure nourrissait de plus sombre. Comment ce jardin où grouillaient deux mille femmes aurait-il pu ne pas receler de zones d'ombre ? Il arrivait que l'une de ces femmes – Mao Mao n'en avait connu aucune –, harcelée par ses pairs, se suicide ou démissionne sans le moindre préavis en arguant d'un retour impérial dans sa famille.

Chacune savait de façon tacite qu'en pareil cas, mieux valait ne pas chercher à en savoir davantage. En l'espèce, l'histoire de cette dame de compagnie disparue avant d'avoir posé sa démission pour se marier appelait d'étranges conjectures.

— Il paraît que la servante en chef tient cette fille en très haute estime. Ce serait pour ça que personne n'a vraiment osé investiguer, soupira le fonctionnaire avant de mordre dans un biscuit de riz.

— Tiens, tiens...

Toute cette histoire ne concernait nullement Mao Mao, qui allait bien sagement retourner travailler comme à son habitude.

C'était en tout cas son intention.

De retour au pavillon de Jade, la jeune fille tomba sur deux nobles fort élégantes occupées à prendre le thé dans le jardin. On avait pris la peine de sortir le mobilier, ce qui conférait au tableau une atmosphère très mondaine. L'une des deux convives attablées était dame Gyokuyo. Son ventre rebondi commençait à se remarquer de loin. Malgré tout, les arbustes alentour la dérobaient aux regards et sa robe dissimulait ses formes. Honnian se tenait debout à ses côtés, en retrait, le visage crispé.

Rester recluse dans son palais éveillerait les soupçons, aussi, de temps à autre, la noble concubine faisait-elle une apparition en public.

Au demeurant, certains esprits observateurs avaient dû remarquer sa grossesse depuis un moment, songeait Mao Mao. Ne restait plus qu'à espérer

que son état serait accueilli avec bienveillance.

La goûteuse de retour, la favorite proposa au groupe d'aller s'asseoir ailleurs, puis se leva. Aussitôt, Honnian se posta tout contre sa maîtresse pour cacher ses formes. Elle savait depuis quel angle la silhouette de la concubine la trahissait le plus.

Jinshi jeta un coup d'œil discret à l'apothicaire.

Il doit se passer quelque chose.

Mao Mao marcha à la suite de son supérieur.

— Pardonnez mon retard, dit-elle en pénétrant dans le pavillon.

Dame Gyokuyo regardait la jeune servante avec la même expression enthousiaste et curieuse qu'à l'accoutumée. Honnian quant à elle ne parvenait pas à dissimuler son épuisement.

Assis sur une chaise, l'intendant du *hougong*, qui avait convoqué Mao Mao, sirotait déjà un thé avec une insouciance décontraction. Gaoshun se tenait à ses côtés, partagé entre l'indignation et le découragement.

— Vous m'avez fait appeler ? demanda la jeune fille en regardant un point fixe entre la concubine et le sublime eunuque.

— Oui. Jinshi voulait te voir, déclara dame Gyokuyo en tournant la paume vers l'intéressé.

C'était peu ou prou le même schéma qu'à l'accoutumée. Le haut fonctionnaire prit la parole :

— En effet. Allons discuter ailleurs. (Il fit face à la favorite.) Permettez que nous prenions congé.

— Vous pouvez rester ici, vous savez, assura la noble concubine avec une moue de déplaisir. Votre présence ne me dérange pas.

— Oh, je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité. Je ne peux rester ici beaucoup plus longtemps, et puis... Son Altesse semble de mauvaise humeur.

En effet, des pleurs se faisaient entendre hors de la pièce. C'était bientôt l'heure de la sieste pour la princesse Linli. La bambine avait pour habitude de recevoir le sein avant de dormir. Elle approchait du sevrage, mais il fallait y aller en douceur.

La maîtresse du pavillon de Jade prit une expression digne d'une enfant. La concubine, enceinte pour la deuxième fois, n'avait encore que vingt ans. Son visage aux traits affirmés, tout comme son tempérament quelque peu rusé, la

faisait souvent passer pour plus âgée aux yeux d'autrui, même si, au fond, elle restait une jeune femme débordante de curiosité.

— Soyez raisonnable, dame Gyokuyo...

Honnian, qui donnait toujours la priorité au travail, sauta sur l'occasion pour aller ouvrir la porte. Derrière apparut Guien, la petite dans les bras, complètement désemparée. La première dame de compagnie la déchargea de la bambine et la posa devant sa maîtresse. La mignonne princesse tendit la main vers le col de sa mère.

L'air toujours ombrageux, la favorite finit par tirer la fillette à elle. Elle n'allait quand même pas la laisser mourir de faim.

Une fois sorti du pavillon de Jade, Jinshi guida Mao Mao comme chaque fois dans le bureau de la servante en chef.

Vivement qu'il ait un espace à lui, pesta la jeune fille en son for intérieur.

Pourquoi ne faisait-il pas rénover le débarras du dispensaire ? Là-bas, l'autre charlatan aurait au moins l'amabilité de leur servir le thé, Mao Mao serait plus détendue et ils ne dérangeraient pas l'intendante – on ferait d'une pierre trois coups.

Le bureau était spacieux, mais son dépouillement n'avait d'égal que son aspect lugubre. Sans compter que tout le monde en ayant été chassé, on ne viendrait pas leur apporter à boire.

Pressée par Gaoshun, l'apothicaire prit place sur une chaise de facture ordinaire.

— De quoi vouliez-vous me parler ?

— Tu sais sans doute que ces derniers temps l'empereur distribue des romans aux concubines ?

Elle hocha la tête.

— Oui, il semblerait qu'elles les lisent avant de les confier à leurs dames de compagnie, qui en font la lecture aux servantes. Des copies circulent même dans le palais, ce qui aurait poussé certaines femmes à apprendre à lire.

Cette réponse eut un effet apaisant sur Jinshi. Mao Mao avait semblait-il visé juste : toute cette histoire de lecture avait été manigancée par le haut fonctionnaire en personne.

Gaoshun tendit discrètement un rouleau à son supérieur, qui le déroula sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est qu'une ébauche, mais j'envisage quelque chose dans ce goût-là.

Sous leurs regards s'étalait un plan du *hougong*. Sur un espace actuellement dévolu à une place figurait un bâtiment de nature indéterminée.

— Il s'agirait d'un lieu d'apprentissage.

En d'autres termes, d'une école. Mao Mao fit les yeux ronds. Elle s'attendait à ce que le bel eunuque aborde cette étape, mais pas aussi vite. Si elle braquait souvent sur lui le regard qu'elle réservait aux insectes ou aux immondices, cette fois, elle le fixait comme elle l'aurait fait d'un cheval. Pour tout dire, elle n'arrivait pas à cacher son admiration...

Sauf que, allez savoir pourquoi, les deux fonctionnaires impériaux en restèrent comme pétrifiés.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-elle.

— Je ne sais pas, tu me mets mal à l'aise... répondit l'intendant du *hougong*.

— Que... que t'arrive-t-il, Mao Mao ? Tu ne te sens pas bien ? renchérit Gaoshun.

La jeune fille baissa les yeux, puis reprit sa posture vaguement sceptique. Jinshi poussa un soupir de soulagement et retrouva sa contenance. Il semblait satisfait. Préférait-il donc vraiment qu'elle le traite comme un moins que rien ?

— Alors, qu'en penses-tu ? demanda-t-il une fois qu'il eut recouvré ses esprits.

L'apothicaire se frotta le menton. La suggestion n'était pas mauvaise. Elle était même plutôt digne d'éloges. D'abord, distribuer des romans dans le *hougong* par l'intermédiaire de l'empereur, avant d'étudier les réactions. L'histoire avait été choisie avec soin pour susciter l'intérêt des jeunes femmes. Mao Mao se rendait compte que tout le plan avait été soigneusement pensé.

— Je trouve que c'est une bonne idée. Apprendre à lire permettrait aux employées de préparer leur avenir, après la cour intérieure.

— Je vois...

Jinshi esquissa un sourire. Si les occupantes habituelles du bureau n'en avaient pas été chassées, elles se seraient sans doute pâmées devant le divin

eunuque. Mao Mao n'en avait pas moins quelques motifs d'inquiétude. Elle étudia attentivement le rouleau étalé.

— Qu'y a-t-il ?

Le haut fonctionnaire s'était préparé à la critique. La jeune fille pointa un carrefour sur le plan. L'endroit pressenti pour accueillir l'école se trouvait au sud du *hougong*, sur une place proche de l'entrée principale.

L'espace y était suffisant, l'accès pour y acheminer les matériaux de construction pratique. L'empereur aurait vue sur les travaux, mais puisqu'il était peu probable qu'il n'ait pas approuvé ce projet, il ne devrait pas trouver à y redire.

Restait que tout le monde ne voyait pas la nouveauté d'un œil favorable. Mao Mao scruta Jinshi sans ciller. Son supérieur finit par hocher la tête pour l'autoriser à parler.

— Les concubines de rangs supérieur et moyen aiment bien se retrouver du côté sud. Sans vouloir faire de généralités, certaines d'entre elles ont leur fierté...

Réunir des femmes de rang inférieur et illettrées pour leur donner une éducation sur un emplacement de choix, et ce sous les yeux non seulement de l'empereur mais aussi de tous les nobles de la cour, créerait à n'en point douter des remous. Combien de concubines approuveraient d'assister à longueur de journée à ce spectacle ?

Jinshi en resta muet. Tout eunuque qu'il était, il était conscient des rivalités quotidiennes à la cour. Il comprenait probablement à merveille ce que Mao Mao voulait dire.

Certaines concubines avenantes en public harcèleraient peut-être leurs servantes en privé. Et nul besoin de s'abaisser elles-mêmes à cette mauvaise conduite, leurs suivantes ou d'autres employées pourraient tout aussi bien s'en charger. Elles ne limiteraient dès lors pas leurs attaques au seul « lieu d'apprentissage », mais viseraient toutes les femmes qui oseraient le fréquenter.

— Tu penses donc que ce serait mieux vers le nord ?

Dans la cour intérieure, la zone septentrionale faisait figure de parent pauvre. Rares étaient les concubines qui venaient s'y promener.

— En effet. Et à mon avis, il est inutile de construire quoi que ce soit. Les bâtiments ne manquent pas là-bas, il suffirait de les rénover.

Pour Mao Mao, sortir un édifice de terre revenait à gâcher des ressources. L'idée de Jinshi était peut-être d'imposer sa marque, mais nul ne lui reprocherait de tempérer ses ardeurs si des économies en découlaient.

— D'ailleurs, ajouta l'apothicaire, si j'étais vous, j'évitais d'écrire le mot « école » sur la façade. Ce mot évoque beaucoup trop les études, ce qui risque d'en effrayer plus d'une. Prétendez plutôt qu'il s'agit de formation. Les filles viendront d'elles-mêmes dès qu'elles comprendront ce qu'elles ont à y gagner.

— Elles sont à ce point pragmatiques ?

— Oui. Beaucoup sont originaires de la campagne, où on cherche avant tout à s'assurer un avenir. Ce qui me fait penser que vous pourriez aussi distribuer un goûter, lors des pauses, de temps en temps.

— Un goûter ? Bonne idée, il y en aura chaque jour, approuva Jinshi en hochant la tête.

— De temps en temps, ce serait mieux.

— Pourquoi donc ?

Avec des collations quotidiennes, les élèves les plus finaudes ne viendraient que pour manger, quand bon leur semblerait. Ne pas leur en proposer à chaque séance les inciterait à revenir, afin de ne pas manquer ces en-cas.

— Tu es sûre de ce que tu avances ?

— Personne ne se prendrait à un jeu où l'on gagne à chaque fois.

L'intendant du *hougong* n'avait pas d'autres arguments à lui opposer. Son intelligence n'était pas en cause, mais il montrait souvent une espèce de candeur – un résidu, qui sait, de sa bonne éducation. Qu'il consulte Mao Mao signifiait peut-être qu'il en avait conscience.

— Bien sûr, ce n'est que mon opinion. Pourquoi ne pas recueillir d'autres avis avant de vous lancer ?

La jeune fille aurait pu lui suggérer toute une foule d'autres idées, mais préféra s'en tenir là. Si elle disait tout ce qui lui passait par la tête, il risquerait d'en prendre ombrage.

Elle comprenait moins pourquoi Jinshi lui avait fait quitter le pavillon de Jade. Ce n'était quand même pas seulement pour lui demander son avis sur ce projet d'école, si ? Peu importait, au fond, elle aurait bien aimé prendre congé. L'apothicaire cherchait du regard l'autorisation de disposer de la part du bel eunuque quand Gaoshun sortit un nouveau document.

— J'ai une autre question, reprit le haut fonctionnaire. Est-ce que tu t'y connais en champignons ?

Mao Mao ressentit une certaine appréhension. Mieux valait ne pas se compromettre.

— Comme je me sers aussi bien des espèces comestibles que vénéneuses, avança-t-elle prudemment, je me rends plusieurs fois par an à la montagne pour en cueillir.

Nombre de spécimens dangereux entraient dans la composition de précieux remèdes. Elle s'efforça de contenir le sourire qui gagnait ses lèvres.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle.

— Tous les ans, à cette période, des femmes s'empoisonnent en ingérant des champignons. Ce n'est pas faute de les prévenir, mais elles ignorent totalement nos mises en garde.

— Il y a des gourmands partout, philospha la jeune fille en opinant du chef.

Impossible de mourir de faim au *hougong*, mais la quantité de provisions distribuées au réfectoire ne suffisait pas à tout le monde. Les seules à avoir la possibilité de jouir d'une collation étaient les servantes des concubines, et toutes celles avec qui elles voulaient bien les partager.

— Je me suis laissé dire que l'an dernier, reprit Jinshi, quelqu'un en a cuisiné au dispensaire avec le médecin.

Silence.

— Et aussi qu'il paraît que les fruits du verger disparaissent souvent.

Nouveau silence, un peu gêné.

Mao Mao en restait coite. Des champignons ? Oui, elle en avait trouvé. Ils étaient délicieux ! Et pour les fruits du verger, elle n'en avait récolté que quelques-uns, se justifia-t-elle en son for intérieur...

— Bref, je voudrais que tu ailles vérifier s'il y a là-bas des espèces dangereuses et que tu t'en débarrasses avant que quelqu'un ne les cueille. Le cas échéant, tu rédigeras un rapport sur les risques. Je te libère de toutes tes obligations au pavillon de Jade, fonction de goûteuse exceptée.

Songeuse, l'apothicaire sentait que quelque chose clochait. Pourquoi faire tant de manières ? Il aurait très bien pu aborder ce sujet en présence de la noble

concubine. Un choix préférable, d'ailleurs, puisqu'il aurait pu en profiter pour lui expliquer de vive voix pourquoi sa goûteuse allait devoir autant s'absenter.

À mon avis, il y a anguille sous roche.

Mao Mao n'était pas stupide au point de demander quelques clarifications à Jinshi. Surtout que la proposition, de surcroît, l'enthousiasmait. Enfin une mission qui promettait d'être intéressante !

— Très bien, se contenta-t-elle de répondre, la commissure de ses lèvres légèrement relevée.

Tout laissait à penser que les endroits susceptibles d'accueillir des champignons étaient rares dans la cour intérieure. Or rien n'était moins exact. Le *hougong*, comparable à un « jardin de femmes », abritait moult lieux où fleurs et arbres trouvaient à s'épanouir, sans compter les vergers et une pinède. À la saison douce, l'humidité abondante favorisait le développement des champignons.

Le problème avec ces excroissances naturelles, c'est que la plupart de celles qui étaient comestibles ressemblaient fort aux espèces vénéneuses. Par exemple, il était facile de confondre les pleurotes en huître avec certains *Omphalotus*. Plusieurs empoisonnements avaient eu lieu au quartier des plaisirs après que des clients en avaient offert aux prostituées.

Les champignons ne poussaient cependant pas n'importe où. Si les pleurotes s'accommodaient relativement bien de tout type de milieux, les *Omphalotus* préféraient les reliefs escarpés. Les chances d'en trouver à la cour intérieure étaient réduites.

Les cueilleurs clandestins évitaient sans doute les zones régulièrement entretenues. Mao Mao pouvait donc exclure de son inspection les endroits que l'empereur aimait visiter pour y admirer les fleurs. La plupart se situaient côté sud. La partie méridionale du palais accueillait aussi les pavillons et les résidences des concubines de haut et de moyen rangs. Y croiser des femmes hautaines était fréquent. Inutile de s'y rendre aussi. Restaient les vergers, les bosquets et bien d'autres lieux encore.

Bon, par où commencer ? songea l'apothicaire.

Plongée dans le plan que lui avait confié Jinshi, elle contenait mal son euphorie.

— Oh, c'est toi, la salua Infa d'un ton peu assuré.

— Bonsoir !

— Ah ! Attends avant de rentrer !

La jeune dame de compagnie inspecta la tête et les vêtements de Mao Mao. Des feuilles s'étaient prises dans ses cheveux et des brindilles dans ses habits. Grimper aux arbres laissait des traces...

— Je ne sais pas quel ordre tu as reçu, mais hors de question que tu restes toute crottée comme ça !

« *Toute crottée* » ?

Pour sûr, Infa ne mâchait pas ses mots. Au demeurant, elle avait raison. Dans ce pavillon vivaient une enfant en bas âge et une femme enceinte. Il était primordial d'y maintenir une hygiène irréprochable. En suivante consciencieuse, elle ordonna à l'apothicaire de se changer, non sans l'épousseter de la tête aux pieds.

Quelle journée ! L'enquêtrice avait récolté un plein panier de champignons, dont beaucoup serviraient à préparer des remèdes. Comme il lui était difficile de les ramener au pavillon de Jade, elle les avait déposés au dispensaire, non sans prévenir le médicastre qu'il s'agissait d'espèces toxiques. Malgré son manque de fiabilité, un tel avertissement devrait le retenir de les manger. Il s'était pouléché les doigts en les voyant, mais il allait falloir qu'il fasse confiance à Mao Mao.

Sur ce point, la chatonne avait montré toute sa sagesse. Elle n'avait même pas accordé un regard à la récolte.

L'apothicaire se sentait en tout cas satisfaite d'avoir déniché des spécimens peu communs par groupes entiers.

— Et c'est toi qui empestes comme ça ?

— J'empeste ?

En y repensant, elle avait bien humé une odeur fort incommode au cours de sa cueillette. Était-ce dans la zone dont Shisui avait parlé ? Quoi qu'il en soit, la plus grande densité de champignons se trouvait pile à cet endroit – le débord des égouts avait dû stimuler leur croissance.

— Dès que tu te seras changée, il faudra goûter les plats du dîner de dame Gyokuyo. Peux-tu être prête à temps ?

C'est vrai, la journée n'est pas terminée.

Mao Mao eut l'impression que la favorite soupaït plus tôt qu'à l'accoutumée. Or ce n'était pas une raison pour se faire attendre.

— J'arrive tout de suite, dit la goûteuse en se pressant vers sa chambre.

De retour dans les appartements de sa maîtresse, Mao Mao nota que le poignet de la noble concubine était ceint d'un ruban noir. À la cour intérieure, un tel accessoire signifiait qu'une personne de haut rang avait péri. Le tissu qu'elle arborait semblait néanmoins de plus modeste qualité que lors du décès du prince héritier.

Si les vêtements de dame Gyokuyo ne changeaient pas de l'ordinaire, en revanche Honnian avait enfilé une tenue bien plus sobre.

— Désolée, le dîner a lieu plus tôt, aujourd'hui.

— Non, ne vous excusez pas.

Il s'est passé quelque chose.

La première dame de compagnie, qui dut lire l'interrogation sur les traits de Mao Mao, lui expliqua la situation.

— Je dois sortir après le repas. Pardonne-moi de te demander ça, mais j'aimerais que tu m'accompagnes.

— Très bien, répondit l'apothicaire.

Voilà ce qui justifiait la tenue spéciale de la suivante en chef. La jeune servante se vit confier elle aussi un ruban noir.

Des funérailles se tenaient sans doute ce soir-là. Le *hougong* n'était pas censé abriter de telles cérémonies, car son rôle était d'accueillir le futur fils du maître de l'univers. Malgré tout, il s'en déroulait tout de même parfois, même si on leur donnait un autre nom.

La défunte était-elle une concubine de bas ou de moyen rang ? Pour qu'Honnian assiste à ses obsèques à la place de dame Gyokuyo...

— Ta tenue convient, mais il faudra ôter le ruban dans tes cheveux.

— Entendu, répondit Mao Mao en saisissant le premier plat à goûter.

Honnian guida sa jeune collègue jusqu'à un lieu dédié aux rituels, situé au nord de la cour intérieure. La présence d'un tel bâtiment, même de taille modeste, dans l'enceinte du *hougong* tenait à la passion du pays pour les rites en tout genre. En général, ce type d'endroit était assez sobre, mais celui-ci

échappait à la règle. Des eunuques s'étaient empressés de le préparer pour l'occasion.

Une fois l'an, dame Gyokuyo y officiait, en personne, en tant que prêtresse. Son tour n'était pas encore venu depuis l'entrée de Mao Mao à son service. La coutume voulait que ce rôle revienne aux hommes mais, dans le lieu à part qu'était la cour intérieure, les femmes – dans les faits, les concubines les plus haut placées – étaient autorisées à l'endosser à tour de rôle.

L'assemblée se répartit en deux processions qui se dirigèrent vers l'autel pour l'offrande des fleurs. Un panier à la main, des participantes qui semblaient être les suivantes d'une concubine les distribuaient. Mao Mao se glissa derrière sa supérieure, puis saisit la fleur qu'on lui tendit. La plante ne dégageait pas son parfum naturel. Était-ce là encore une particularité du *hougong* ?

Tiens ? La main de la jeune femme qui lui avait tendu la fleur était couverte de rougeurs. *Une inflammation, peut-être ?* Non, les marques étaient trop gonflées et bien trop rouges. L'apothicaire étudia son propre bras gauche. Les traces qu'il présentait ressemblaient beaucoup à celles de sa consœur.

Mao Mao alla malgré tout déposer la fleur sur l'autel. Devant trônait un grand cercueil recouvert d'un linceul blanc. La silhouette de la dépouille – devait-elle être déplacée plus tard ? – se distinguait de façon imprécise sous le tissu.

Selon Honnian, la défunte, fille d'un haut fonctionnaire, était l'une des concubines de moyen rang les plus en vue. À la manière dont sa supérieure en parlait, Mao Mao ne se fit pas l'image d'un personnage très aimable.

Sa santé se serait dégradée environ un an plus tôt. Elle restait cloîtrée dans sa chambre, sans jamais retourner dans sa famille. Pourtant, comme l'empereur ne lui rendait aucune visite, rien ne l'empêchait de rentrer parmi les siens si elle l'avait souhaité. Déjà affaiblie, elle aurait été emportée par une intoxication alimentaire à l'époque où les températures se faisaient plus clémentes.

Mao Mao trouvait étrange qu'Honnian, d'ordinaire si calme, parle de la défunte avec si peu de retenue – une pointe de méchanceté saillait même dans sa voix.

— S'était-elle rendue coupable de quelque chose ? lui glissa tout bas à l'oreille la jeune apothicaire lorsqu'elles furent sorties de la file.

La question, ô combien déplacée, ne méritait sans doute même pas de réponse. En tant que simple dame de compagnie, Mao Mao n'avait pas à en savoir autant. À sa grande surprise, la première suivante lui répondit pourtant :

— Tu es au courant que quelqu'un avait essayé d'empoisonner dame Gyokuyo ? Eh bien, on n'a jamais retrouvé la coupable.

Elle jeta un discret coup d'œil au cercueil. L'apothicaire n'était pas dupe. Honnian, animée d'une loyauté hors pair, n'avait pas de place dans son cœur pour une ambitieuse qui avait peut-être attenté à la vie de sa maîtresse. Qui sait, peut-être se sentait-elle soulagée que la principale suspecte ait rendu l'âme ?

Pourtant...

Un détail avait retenu son attention. Admettons que la concubine de moyen rang, finalement emportée par une intoxication alimentaire, ait souhaité supprimer dame Gyokuyo. Il serait logique que la noble concubine, à présent enceinte de l'empereur, se méfie encore plus que d'habitude de ses homologues et des autres femmes du palais. La veille, Jinshi avait demandé à Mao Mao de dénicher des champignons vénéneux, sans pour autant l'autoriser à révéler la teneur de sa mission à sa maîtresse et à sa suite.

La jeune fille poussa plus loin sa réflexion. Si elle mettait de côté les sentiments qu'elle éprouvait pour les pensionnaires du pavillon de Jade, elle ne pouvait exclure complètement la possibilité que la noble concubine ait fait empoisonner sa rivale avant que cette dernière n'ait eu le temps de le faire elle-même. Si l'indigestion fatale se révélait avoir été causée par un champignon, la théorie serait validée ou presque.

Mao Mao imaginait sans peine la suite des événements si l'on apprenait au pavillon de Jade que Jinshi nourrissait ces mêmes soupçons. Le sublime eunuque n'y serait plus du tout reçu de la même manière...

L'apothicaire avait souvent le sentiment que le haut fonctionnaire soutenait la noble concubine plus que de raison. Or, en l'occurrence, il avait l'air de faire preuve d'impartialité.

La coupable n'est sans doute pas dame Gyokuyo.

En tant que concubine, la défunte avait bien entendu pu se présenter comme une rivale. Pour autant, les moyens de lui rabattre son orgueil et de lui ôter toute velléité de nuisance ne manquaient pas. Tenter d'empoisonner sa

concurrente avant qu'elle-même n'y parvienne devait demander beaucoup d'énergie, sans compter les efforts à déployer pour camoufler les preuves. Ni Honnian ni aucune de ses trois subalternes ne semblaient par ailleurs d'une trempe à imaginer d'aussi sombres manœuvres.

De toute évidence, si quelqu'un au pavillon de Jade était capable de tuer par empoisonnement, ce n'était autre que Mao Mao.

Oh !

Et si Jinshi ne lui avait proposé de dresser l'inventaire des champignons toxiques du *hougong* qu'à la seule fin de jauger sa réaction ? L'apothicaire, loin d'être désarçonnée par une telle possibilité, était plutôt impressionnée par l'esprit qui avait élaboré une stratégie aussi subtile. Peu importait au fond, puisque la jeune fille n'avait rien à se reprocher.

J'aimerais tellement savoir quel type d'intoxication l'a emportée...

Sauf que récolter cette information serait ardu, songea-t-elle avec un soupir résigné.

Elle s'apprêtait à prendre congé à la suite d'Honnian quand, tout à coup, un bruit tapageur s'éleva dans son dos. Mao Mao se retourna. Une femme, la face couverte de bandages, était en train de renverser l'autel. Les offrandes de riz et d'alcool se répandirent au sol.

Entre les bandelettes, la peau de la fauteuse de troubles présentait des rougeurs tuméfiées. Ses vêtements, quoique de qualité moyenne, n'étaient pas ceux d'une servante. Il ne s'agissait pas d'une femme du commun, ni même d'une dame de compagnie.

Des suivantes s'agrippèrent à elle, lui crièrent d'arrêter, mais la perturbatrice réussit à se dégager, avant d'aller se planter devant le cercueil. D'un coup sec, elle arracha le linceul qui le recouvrait.

À grands cris, les femmes qui patientaient dans la file se dispersèrent telle une nuée d'araignées. Même la vaillante Honnian ne put retenir une petite exclamation suraiguë.

Sous le suaire gisait le corps d'une femme toute de blanc vêtue, comme le voulait la tradition. La peau de son visage était rougie par une inflammation. Il lui manquait la moitié des cheveux, comme si on l'avait aspergée d'huile pour l'immoler par le feu. Cette fleur du *hougong* offrait à voir un atroce spectacle.

La bouche de l'agitatrice, visible sous ses bandages, se tordit soudain en un terrible sourire.

— Ha ha ha ! Elle n'a eu que ce qu'elle méritait !

Plusieurs eunuques se précipitèrent pour se saisir de la possédée qui riait désormais à gorge déployée.

— C'est encore pire que pour moi ! dit-elle entre deux spasmes.

L'éclat de voix dément vibra dans l'obscurité. Mao Mao ne quittait pas la scène des yeux, observant tour à tour le cadavre et le visage boursoufflé que l'agitatrice montrait sous ses bandages. Ces marques semblables à des brûlures ne lui étaient pas inconnues.

Chapitre 6

Le champignon parasite

(deuxième partie)

Plus tard, Mao Mao apprit que la fauteuse de troubles était une concubine de bas rang. Fille d'une opulente famille de marchands, elle était dotée d'un bon caractère. Il se disait même que l'empereur lui aurait rendu quelques visites. Malheureusement, elle avait développé un mal mystérieux qui avait enflammé sa peau, fait rougir son visage et tomber ses cheveux par poignées. La question de la déchoir de son statut de concubine s'était posée, mais dans l'état affreux où elle se trouvait, même en quittant le *hougong* pour retourner dans sa famille, aucun homme ne voudrait jamais l'épouser. Finalement, grâce à la sollicitude de son souverain, elle put conserver son statut et le salaire afférent.

Dès lors, pourquoi cette concubine de bas rang avait-elle couvert d'imprécations feu son homologue de moyen rang ? Un raisonnement facile conduirait à penser que cette dernière était responsable de la maladie qui avait frappé sa consœur.

Le mal s'était emparé de la concubine de bas rang deux ans auparavant. Il était revenu cette année à la même période pour emporter sa rivale.

Mao Mao avait déjà observé les symptômes qui affligeaient ces femmes. Ses suppositions se confirmèrent lorsqu'elle trouva, à l'endroit où son intuition lui avait suggéré d'aller, ce qu'elle cherchait : un champignon hautement toxique de couleur rouge. Prudente, elle couvrit ses mains de plusieurs couches de tissu avant de le prélever.

L'apothicaire était presque certaine d'avoir déniché le spécimen que l'intendant du *hougong* recherchait.

Mao Mao pria un eunuque d'envoyer une lettre rédigée à l'attention de Gaoshun. Le lendemain, Jinshi lui rendit visite flanqué de son assistant. Comme la trouvaille de la jeune servante était dangereuse, le dispensaire fut jugé plus sûr. Le charlatan, très heureux, prépara du thé. La Gardienne de la réserve était occupée à sa toilette, puis alla s'étendre dans son panier.

Bien que lamentable en préparations médicinales, le médicastre maîtrisait le thé comme personne. Malgré tout, siroter une boisson en présence d'un champignon toxique sans s'inquiéter de rien était malavisé. Mao Mao dut lui dire de ranger son service. Sa moustache de loche soudain ramollie, il s'éloigna vers la sortie. Elle avait douché son enthousiasme, mais comment faire autrement ? Il continuait toutefois à lui jeter des coups d'œil attristés, il fallut donc fermer la porte. L'air de chien battu du pauvre incompetent n'y changea rien.

— Veuillez enrouler ceci autour de vos mains. Et couvrez-vous aussi la bouche avec ça.

L'apothicaire tendit à Jinshi et Gaoshun des torchons et autres chutes de tissu. Elle couvrit sa propre bouche à l'aide d'un bout d'étoffe plié en triangle, avant de passer les mains dans un torchon cousu. Elle aurait préféré avoir des gants, mais en trouver d'assez épais était difficile. Quand les deux fonctionnaires, pas très rassurés, se furent équipés comme la jeune fille, elle put enfin aller chercher sa boîte.

— S'agit-il du... voulut demander le sublime eunuque à travers le tissu.

— Du champignon au poison très violent ? En effet.

Mao Mao ôta le couvercle, avant de retirer les multiples couches de textile sous lesquelles elle avait recouvert le spécimen vénéneux. Une excroissance en forme de doigts boursoufflés, de teinte rouge vif, apparut.

Sa couleur comme sa forme envoyaient un message que même les plus étourdis pouvaient comprendre : ne me portez pas à la bouche ! L'ingestion d'un minuscule morceau suffisait à causer une mort subite. L'espèce, qui poussait sur les arbres à larges feuilles desséchés, se révélait aussi toxique par simple contact.

— Je l’ai trouvé dans le petit bois au nord.

L’empereur ne se rendait presque jamais dans cette partie de la cour intérieure, lui préférant le quartier sud. Résultat, l’entretien du paysage y était moins strict, au point que çà et là, certains bâtiments tombaient en ruines.

Les bosquets autrefois débroussaillés pour l’agrément de la promenade y étaient laissés à l’abandon, ce qui faisait peine à voir. N’attendant que cette occasion, diverses espèces de champignons avaient colonisé la zone, les uns après les autres.

Au fond, il ne s’agissait que de malchance. Mao Mao avait cherché aux quatre coins du *hougong* mais, seule, elle était bien incapable de le quadriller dans son intégralité. Si elle avait repéré ce champignon plus tôt, elle en aurait signalé la présence à Jinshi tant il était dangereux.

Même avant l’affaire de l’autre jour, l’espèce était si rare que la jeune fille n’aurait jamais imaginé la rencontrer au sein de la cour intérieure. Seul le hasard lui avait permis de tomber dessus.

— Un simple contact et votre main se mettra à gonfler. N’approchez surtout pas votre visage ou il risque de finir ainsi.

L’apothicaire releva sa manche gauche, desserra un peu les bandages autour de son bras, puis exhiba son poignet. Sa peau était rouge, boursouflée et portait une marque vouée à ne jamais disparaître. Identique aux traces sur le visage de la concubine de bas rang et... à la cicatrice sur le bras de la jeune femme qui distribuait les fleurs.

— J’en ai à peine frôlé un par curiosité, quand j’étais petite, et ce n’est jamais parti.

Enfant, elle aimait déjà tester les poisons. Plusieurs fois par an, elle allait cueillir des plantes médicinales dans la montagne avec son père. Un jour, elle avait découvert ce champignon.

La substance toxique ne pardonnait pas. Un simple effleurement avait suffi à faire gonfler et rougir sa peau. Quand il s’en était aperçu, Luomen avait vite rincé la main de la fillette dans un cours d’eau, mais la marque s’était imprimée pour toujours.



— Il me semblait bien que tu te bandais toujours le bras... Voilà donc pourquoi.

Jinshi ne quittait pas Mao Mao du regard. Le visage du bel eunuque avait l'air étrangement tendu. La jeune fille prit conscience qu'elle ne lui avait jamais montré ses stigmates.

— En partie. J'ai d'autres cicatrices, des souvenirs de mes expériences.

Elle refit son bandage, avant d'envelopper de nouveau avec soin le champignon en forme de crête de coq. Cela fait, elle referma la boîte. Il faudrait le détruire correctement plus tard.

— Parce que tu mènes des expériences sur toi ?

— C'est un passe-temps comme un autre.

— Si tu le dis... rétorqua le haut fonctionnaire.

Peu convaincu, il avait même pâli. L'apothicaire n'aimait pas le cours que prenait la discussion. Elle feignit donc de n'avoir rien entendu pour changer de sujet.

— La jeune femme dans le cercueil avait le visage boursouflé. Il lui manquait aussi des cheveux. Il est probable qu'elle ait été contaminée par ce champignon. N'est-ce pas ce que vous vouliez savoir ?

Gaoshun, un sourire un peu forcé aux lèvres, répondit à la place de son supérieur :

— Toujours aussi perspicace...

Peut-être préféraient-ils que les causes de la mort de la concubine de moyen rang ne s'ébruitent pas. Cependant, Mao Mao ne comprenait pas pourquoi.

— Pourriez-vous m'en dire plus ?

Formuler cette requête n'était sans doute pas une bonne idée, mais sa soif impérieuse de savoir l'emporta. Jinshi fronça ses sourcils magnifiques, puis consulta Gaoshun du regard. Le masque de l'assistant resta de marbre. Vaincu, le bel eunuque poussa un profond soupir.

— Il y a un an environ, dame Jin est tombée malade. Du jour au lendemain, son visage s'est tuméfié au point qu'elle avait du mal à parler.

Une fois par mois, le fonctionnaire impérial rendait visite aux concubines de rang moyen. La maladie de la jeune femme n'avait en rien perturbé cette

habitude. Chaque fois, il l'avait trouvée alitée et souffrante.

Une autre concubine, de bas rang cette fois, présenta par la suite les mêmes symptômes. Toujours grâce à la mansuétude de l'empereur, elle fut autorisée à rester au *hougong*, comme dame Jin. De nombreuses rumeurs couraient sur cette dernière. Comme elle était la fille d'un haut fonctionnaire, un retour dans sa famille ainsi défigurée ne présageait rien de bon.

La maladie l'avait-elle démoralisée ? Elle l'avait du moins assagi, semblait-il. Jusque-là, elle s'était montrée plutôt extravagante. Et quand le besoin s'en faisait sentir, elle brandissait l'autorité de son père pour se protéger.

Hmm...

Pour Jinshi, elle comptait à coup sûr parmi les jeunes femmes qu'il fallait tenir à l'œil. De dame Gyokuyo jusqu'à la concubine du plus bas rang présente aux funérailles, son regard scrutait les moindres détails.

En voulant réutiliser le poison qui avait servi pour sa rivale de bas rang, dame Jin aurait malencontreusement touché le champignon. En conséquence, elle avait fini défigurée, abandonnant par là même tout espoir de recevoir les visites de l'empereur.

Son cas fut traité de la manière la plus simple qui soit pour le *hougong*. Tant qu'elle ne causait pas de problème, elle avait été autorisée à demeurer à la cour intérieure, sans aucune contrepartie. Le choix pouvait paraître cruel, mais la politique le commandait parfois.

C'était cependant sans compter sur l'orgueil de dame Jin.

— Nous avons recueilli le témoignage de ses suivantes. Son existence lui était devenue intolérable. Elle a fini par se suicider en avalant du poison.

Les dames de compagnie de la défunte, au nombre de cinq, avaient toutes livré une version identique. À première vue, l'histoire tenait debout. Malgré tout, la position de Jinshi lui intimait d'examiner le problème sous tous les angles. Ce qui expliquait sans doute pourquoi il avait préféré garder dame Gyokuyo en dehors de cette affaire.

— Et donc, vous vouliez savoir d'où venait le poison ? demanda Mao Mao.

Le sublime eunuque acquiesça. Qui pouvait prévoir la réaction des parents de dame Jin face à la mort de leur fille ? Restait que les circonstances assez sombres qui l'entouraient les pousseraient peut-être à se taire. Toute envie de protester mise à part.

L'apothicaire, pensive, ôta le bout d'étoffe qui recouvrait sa bouche, puis se frotta le menton.

— J'ai une question, reprit-elle. C'est bien l'ingestion d'un champignon toxique qui a tué la concubine ?

— En effet.

Étrange... Son visage était rouge et tuméfié. S'il l'était depuis longtemps, ce serait compréhensible, mais les boursouflures semblaient au contraire assez récentes.

— Le contact avec ce champignon crée une inflammation immédiate. Mais dans le cas d'une ingestion, j'ignorais que la rougeur s'étendait jusqu'au visage.

— Tu es sûre ?

— Oui. Ingérée, la toxine cause douleurs intestinales, vomissements et engourdissement. Sauf que vu l'ampleur de la tuméfaction, la seule chose qui me paraît crédible, c'est qu'on lui ait directement frotté le visage avec le champignon.

Mao Mao prit soudain conscience que la main de la concubine gisant dans le cercueil n'était pas boursoufflée. Et si, dans un moment de désespoir, elle s'était frictionnée le visage avec le champignon, elle n'aurait pas pris la peine de mettre des gants, comme l'apothicaire venait de le faire.

La jeune fille se frotta de nouveau la mâchoire, en laissant échapper un léger grognement. Que dire ? Elle touchait du doigt la clef de l'énigme, mais manquait de preuve formelle. Il lui en fallait pourtant si elle voulait conseiller davantage Jinshi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Le sublime eunuque la regardait se triturer les méninges. Il s'était approché si près de son visage qu'il ne restait qu'un pouce de distance entre eux.

— Si tu as quelque chose à me dire, alors dis-le ! l'encouragea-t-il.

La parole n'était pas l'arme favorite de la goûteuse. Elle baissa les yeux vers ses pieds.

— Pourriez-vous m'accorder quelques jours ? Dans l'idéal, j'aurais aussi besoin de l'aide de plusieurs eunuques. Il faudrait qu'ils soient forts, discrets et dotés de nerfs d'acier.

La requête était pour le moins saugrenue.

— Très bien, s'il le faut pour t'aider à y voir plus clair, accepta Jinshi, sans toutefois cacher sa perplexité.

— Je préfère vous prévenir, je n'ai aucune certitude.

— Ce n'est pas grave, poursuis quand même ton enquête, lui enjoignit-il d'un ton clairement impérieux.

C'est ce que je voulais entendre.

Mao Mao ne se situait pas à un rang très élevé dans la hiérarchie de la cour intérieure. Tout était bien plus facile quand il la traitait comme telle.

— Comme il vous plaira, dit-elle en inclinant lentement la tête.

Trois jours durant, Mao Mao poursuivit ses investigations. Elle avait localisé la résidence de dame Jin sur le plan du *hougong* et passait le quartier au peigne fin en quête d'une preuve bien précise.

Au crépuscule, quand elle rentrait au pavillon de Jade couverte de saleté de la tête aux pieds, ses collègues poussaient de grands cris d'effroi. Elles finirent par exiger que désormais, elle se change au dispensaire avant de passer le pas de la porte.

Une histoire en lien avec une rumeur née quelques jours plus tôt tournait au sein de la cour intérieure. Le charlatan la lui avait racontée à l'officine ainsi que les lingères au lavoir, le véritable épice centre des ragots du palais.

Ce n'était qu'une pièce de plus du puzzle, mais cette anecdote permettait de tirer des conclusions bien plus sensées que le témoignage des suivantes de dame Jin.

Le lendemain, Mao Mao se sentait prête. À sa demande, trois eunuques, dont Gaoshun, la rejoignirent.

La jeune enquêtrice, qui avait réclamé des hommes forts, put s'assurer qu'on avait satisfait en plein à cette requête. Accaparé par d'autres occupations, Jinshi ne put répondre présent. Le bel eunuque avait beau se montrer désœuvré, en réalité il était débordé, elle en avait bien conscience. Avoir la vie trop facile, du moins en apparence, présentait aussi ses désavantages, songea l'apothicaire.

— Si vous voulez bien vous donner la peine, dit-elle avec respect.

Elle confia une petite pelle à chacun des deux eunuques qui accompagnaient Gaoshun. Ils semblèrent intrigués, mais comme leur supérieur

restait muet, ils ne posèrent aucune question. Ces hommes avaient été judicieusement choisis, constata la jeune fille, admirative.

Elle embarqua son monde vers un petit bois situé dans la partie nord – pas à l'endroit où elle avait trouvé le fameux champignon toxique mais un autre, dans une zone tout aussi abandonnée, où les feuilles mortes formaient un tapis épais. Le vent charriait une odeur désagréable.

Mao Mao désigna entre les feuilles un point d'où perçait le chapeau des champignons.

— Voulez-vous bien creuser ici ?

Elle avait tracé trois cercles sur la carte de la cour intérieure. Pour commencer, elle avait choisi l'endroit le plus prometteur.

Les eunuques écartèrent les feuilles avec leurs pelles, avant de se mettre à l'ouvrage. Le sol, meuble, n'opposait que peu de résistance. L'apothicaire voulut les aider mais l'assistant de Jinshi, inquiet pour sa blessure à la jambe, refusa. Elle n'insista pas. Pourtant, sa plaie avait complètement guéri, à présent.

L'un des eunuques fit soudain une grimace et se couvrit le nez. L'instant d'après, tout le monde l'imita. De la fosse émanait une puanteur indescriptible, une pestilence qui vous prenait à la gorge sans commune mesure avec l'odeur charriée un peu plus tôt par le vent.

Gaoshun fixa la béance du regard. Dans la terre affleurait ce qui ressemblait à des morceaux de tissu.

— C'est... c'est pour ça que tu voulais des hommes qui savent garder leur sang-froid ?

La ride entre les sourcils du fonctionnaire était plus creusée que d'habitude. L'un des eunuques planta sa pelle dans le sol, prit solidement appui sur ses jambes et se mit à retourner la terre.

Ils ne m'ont pas envoyé n'importe qui !

Sa pelletée retournée, l'homme resta imperturbable. Son homologue se fendit d'un sourire amer. Par bonheur, aucun témoin n'assistait à la scène. Des badauds non préparés auraient poussé des cris d'orfraie ou auraient été paralysés de terreur – dans l'un ou l'autre cas, des ennuis se seraient ensuivis.

Une main, ou plutôt les os, avait surgi de la terre. Des lambeaux de chair y adhéraient encore par endroits. Le cadavre, à n'en point douter humain, gisait là depuis longtemps.

Ce fut Gaoshun qui brisa le silence :

— Eh bien, pour une preuve, c'est une preuve.

— Je ne pensais pas tomber sur le bon emplacement du premier coup, commenta Mao Mao en hochant la tête.

La jeune fille assista ensuite à l'exhumation du corps, non sans frissonner sous l'effet d'un indicible sentiment de dégoût.

L'apothicaire n'eut même pas besoin de nommer ce cadavre sorti de terre. La dépouille était affublée d'ornements somptueux où figurait un blason. À leur arrivée à la cour, chaque concubine s'en voyait attribuer un, au dessin unique. L'emblème dessiné sur le drap était celui de dame Jin. La concubine était donc morte depuis au moins un an.

Faute de cercueil, Gaoshun avait fait placer la dépouille dans une caisse en bois. Les traits tirés par l'épuisement, il écoutait le récit de Mao Mao. Les deux autres eunuques étaient partis sitôt leur mission achevée. Ils devaient avoir envie d'un bon bain au plus vite. L'assistant de Jinshi avait certifié qu'ils tiendraient leur langue, et il n'y avait pas de raison de douter de sa parole.

— Dame Jin est morte l'année dernière. Meurtre ou accident, difficile à dire. Mais ses dames de compagnie étaient forcément au courant.

L'apothicaire avait proposé d'utiliser la salle du dispensaire. Les traits durcis, Gaoshun tenait sa tasse de thé sans la porter à ses lèvres.

— Dans ce cas, demanda-t-il, qui était dans le cercueil lors des funérailles où tu es allée ?

— Quelqu'un d'autre savait pour la mort de dame Jin, en dehors de ses dames de compagnie.

De la poche de sa tunique, l'apprentie enquêtrice tira une feuille où figurait le portrait d'une jeune femme. Mao Mao l'avait établi en interrogeant les lingères sur la disparition récente d'une suivante, qui courait sur toutes les lèvres.

— Vous ne trouvez pas qu'elle ressemble beaucoup à dame Jin ? (Gaoshun étudia le portrait avant de confirmer d'un hochement de tête.) Vous êtes au courant qu'une dame de compagnie a disparu il y a quelques jours ?

— Oui, répondit le fonctionnaire.

La plupart du temps, lorsqu'une femme se volatilisait de la sorte, c'était pour se suicider. La dépouille de la malheureuse était retrouvée quelques jours plus tard dans l'enceinte du *hougong*. Les douves profondes ou les hauts murs qui ceignaient les jardins rendaient leur franchissement difficile. Une mauvaise idée de toute façon, puisque s'enfuir signifiait être rattrapée, puis exécutée.

— Dame Jin était défigurée, il n'y avait guère que ses suivantes pour encore la reconnaître.

Si l'on se couvrait le visage de bandelettes et qu'on ne parlait pas, il devenait possible de tromper un visiteur peu assidu, surtout s'il ne venait qu'une fois par mois et ne restait que peu de temps.

— Tu veux dire que les dames de compagnie et la disparue auraient caché le corps de dame Jin ?

— Je ne connais pas les détails, mais il ne me semble pas déraisonnable de le penser.

Mao Mao voyait bien quelques raisons qui les auraient poussées à agir de la sorte. Mais son raisonnement était beaucoup trop subjectif. Elle préféra le garder pour elle.

De nature jalouse, dame Jin n'aurait pas apprécié que l'une de ses suivantes, qui lui ressemblait, soit l'objet de marques d'empressement de la part d'un fonctionnaire. D'autant plus si l'empereur ne lui rendait plus visite. Elle n'aurait alors eu de cesse de la harceler, jusqu'au jour où une querelle avait éclaté, avant de conduire, par accident ou non, à la mort de la concubine.

Afin de sauver leur peau, mais aussi par compassion à l'égard de leur consœur martyrisée, les autres dames de compagnie avaient ensuite eu l'idée de jouer la comédie. Elles avaient fait croire que leur maîtresse, qu'elles ne portaient pas dans leur cœur, était tombée malade. La culpabilité poussa le souffre-douleur de dame Jin à tenir le rôle de la malade.

Or, l'approche du mariage de la coupable était venue compromettre ce *statu quo*. Une fois son contrat arrivé à terme, il n'y aurait plus personne pour jouer chaque mois la doublure de dame Jin devant Jinshi.

Acculées, ses collègues...

Bon, je vais m'arrêter là.

Les huiles n'auront qu'à s'occuper de démêler les dessous de cette affaire un peu plus tard, songea Mao Mao en avalant une gorgée de thé.

Gaoshun avait-il deviné ses pensées ? Toujours est-il qu'il ne poussa pas plus loin son interrogatoire. Une question le taraudait malgré tout.

— Comment as-tu su que dame Jin était ensevelie pile à cet endroit ?

L'apprentie enquêtrice n'avait même pas sondé l'emplacement avec une pelle avant la venue des eunuques. Il lui fallait trouver une justification imparable, sinon on pourrait la soupçonner d'avoir elle-même enterré le cadavre.

— Même sans vérifier en profondeur, d'autres indices étaient clairs.

Des champignons poussaient à l'endroit où le corps avait été enfoui. Or les différentes espèces n'avaient pas toutes les mêmes besoins.

— Mon père m'a appris que le spécimen toxique que j'y ai trouvé affectionne les charognes et les déjections.

En leur absence, il se faisait plus rare. D'où la joie de Mao Mao de tomber sur ces champignons peu communs. Elle avait vraiment cru que le débord des égouts les avait nourris. Ce qui finalement n'était pas le pire, puisqu'elle se rendait compte à présent qu'elle s'était en réalité amusée à observer des champignons au-dessus d'un corps en putréfaction...

— J'avais bel et bien senti une odeur étrange dans les parages, mais comme je ne touche pas aux cadavres, je n'ai pas fait le rapprochement. Je suis désolée.

L'hypothèse de la fuite d'égouts pouvait donc être rejetée. L'odeur de décomposition était remontée à la surface à la faveur du retour de températures plus chaudes. L'apothicaire comprit mieux la réaction d'Infa lorsque cette dernière avait reniflé ses vêtements.

Ne sachant quoi répondre, Gaoshun se fendit d'une moue de dégoût. Un sillon se creusa entre ses sourcils.

Mince alors...

La jeune fille crut un instant qu'il n'allait plus jamais la lâcher du regard.

— Je peux te poser une dernière question ? reprit le fonctionnaire sur un ton qui ne laissait rien présager de bon. Que comptes-tu faire de tous ces champignons que tu as cueillis l'autre jour ?

Au tour de Mao Mao de rester coite. Elle jeta un coup d'œil discret aux pleins paniers qu'elle prévoyait de trier plus tard.

— Il y a des tas d'espèces fascinantes, vous savez...

— Y compris des spécimens qui poussent sur des cadavres ?

— Non, je n'ai rien trouvé qui s'approche du fameux yarsagumbu parasite.

Ce champignon d'une grande rareté qui colonisait le corps des insectes avait-il des cousins ? Si oui, elle voudrait en voir un, au moins une fois. Quels effets aurait-il ?

Mao Mao était animée d'une curiosité sans faille qui échappait à la compréhension du commun des mortels. Gaoshun, toujours si consciencieux et raisonnable, ne faisait pas exception. Impitoyable, il donna l'ordre de détruire la merveilleuse récolte.

Chapitre 7

Le miroir

Il faisait chaud en ce début d'après-midi quand Mao Mao fut convoquée au pavillon de Jade, où un objet rare en provenance de l'étranger venait de faire son apparition.

Un grand miroir en pied trônait dans le salon de dame Gyokuyo. La concubine se tenait devant, s'amusant à plaquer contre elle les habits dont elle avait récemment fait l'acquisition. À deux pas, Honnian pliait avec soin le tissu qui enveloppait la glace. Il ne s'agissait pas d'un simple miroir, fût-il en pied : au-delà de sa taille extraordinaire, qui permettait de s'admirer de haut en bas, l'apothicaire s'émerveilla de sa surface lisse et brillante.

En effet, c'est impressionnant.

D'ordinaire, les miroirs étaient fabriqués en bronze. Mao Mao en utilisait un à la surface rigoureusement polie. Or celui de dame Gyokuyo n'était pas en métal. Il reflétait une image de la noble concubine bien plus nette que ses homologues en bronze poli.

— Dis-moi, est-ce que tu sais en quoi est fait ce miroir ? demanda la noble concubine, amusée.

— En verre ?

La réponse avait fusé, ce qui avait refroidi l'enthousiasme de la favorite de l'empereur. La jeune servante avait vu juste.

— Oh, c'est incroyable ! dit-elle. On dirait qu'il y a deux dames Gyokuyo !

— C'est vrai !

Infa et Guien ne tenaient plus en place tant leur joie était grande.

— Avant, dame Gyokuyo avait un miroir à main en verre, mais Infa l'a brisé.

— Chut ! Tu n'étais pas obligée de lui raconter !

Les miroirs en verre étaient rares, mais pas inexistants. La seule solution pour en posséder était de les importer, car ils ne se fabriquaient que dans les contrées de l'Occident, à la suite d'un procédé complexe. Ces articles de choix coûtaient excessivement cher. Une dame de compagnie risquait sa tête si elle venait à en réduire un en mille morceaux. Infa n'avait dû son salut qu'à la bonté de sa maîtresse.

Mao Mao contempla la merveille. Le verre restituait fidèlement les couleurs, au contraire du bronze. La matière avait été étalée en une couche très fine et parfaitement lisse. C'était tout le secret d'un reflet à ce point proche de la réalité.

Infa sourit quand elle vit l'apothicaire aussi absorbée dans l'étude du magnifique objet.

— Ça t'intrigue, toi aussi ?

— Oui, je me demande comment il est fabriqué. Si on arrivait à en produire de grandes quantités ici, ils se vendraient comme des petits pains...

— Sans doute, dit son interlocutrice en lui tapotant l'épaule.

La proposition de Mao Mao était tombée à plat. Peut-être qu'en s'y prenant autrement...

— C'est un présent de Sa Majesté ?

— Non, un émissaire étranger m'en a fait cadeau, répondit la noble concubine.

Elle tendit le vêtement qu'elle essayait à Guien, avant de prendre place sur le canapé.

— Un émissaire étranger ? répéta l'apothicaire.

Une conversation avec le vieux charlatan du dispensaire lui revint à l'esprit. Au détour d'une phrase, il lui avait appris que si la caravane avait été si opulente cette année, la raison en était qu'elle préparait l'arrivée d'un diplomate.

— Oui. Quel dommage qu'il en ait aussi offert un à d'autres concubines ! commenta Infa, quelque peu vexée.

Honnian lui intima de ne pas parler avec tant d'aigreur – même si, en son for intérieur, elle partageait sûrement son avis.

Dame Gyokuyo et les trois autres jeunes femmes qui avaient les faveurs de l'empereur se situaient au même niveau dans la hiérarchie de la cour intérieure. Un émissaire se devait de respecter cet équilibre en les traitant sur un pied d'égalité. Pour autant, avoir transporté pas moins de quatre miroirs aussi magnifiques constituait une forme de prouesse. Le verre avait mille occasions de se briser lors de la traversée du désert et de la mer. Pour que les précieuses glaces évitent le moindre choc, il avait fallu mettre un soin inouï à leur protection.

Pour se tracasser autant, le diplomate était sans doute chargé de négociations commerciales importantes, songea Mao Mao tout en contemplant le superbe artefact.

Le lendemain, Gaoshun vint demander conseil à Mao Mao.

— Je vous écoute, engagea l'apothicaire en lui servant du thé.

Honnian s'était jointe à l'entrevue. Il ne convenait pas de laisser une jeune fille du palais seule avec un homme... Qu'il soit eunuque n'y changeait rien.

La première dame de compagnie regardait le fonctionnaire d'un œil las. Pour elle qui venait d'entrer dans la trentaine, cet homme sérieux et bien sous tous rapports représentait une espèce d'époux idéal. Elle s'y était donc intéressée, avant d'apprendre qu'il était déjà père de famille ! Or ses sentiments n'étaient pas assez forts pour lui faire accepter une simple place de maîtresse. La respectable jeune femme s'était alors détournée de l'objet de sa convoitise. Au bout du compte, l'horizon de ses noces se retrouvait encore repoussé à un avenir incertain.

Gaoshun ne sembla toutefois pas se formaliser de sa présence. Mao Mao en conclut qu'il ne venait pas la consulter pour une affaire de la plus haute importance.

— J'aimerais que tu me donnes ton avis, Shao Mao.

Cette fois, Jinshi n'était pas à la manœuvre. La demande émanait d'une connaissance de son assistant. Par le passé, déjà, ce dernier avait interrogé l'apothicaire au sujet d'une étrange affaire d'intoxication alimentaire concernant une autre de ses relations. Les deux histoires étaient-elles liées ?

— J'ignore si je pourrai vous être utile, posa la jeune fille en préambule avant de s'asseoir à son tour.

Honnian avait préparé du thé. Sa longue expérience au *hougong* lui valait de réussir le meilleur thé du palais de Jade, voire de la cour intérieure. L'apothicaire le lui avait fait savoir, un jour, mais la jeune femme s'en était agacée. Surtout, ne jamais évoquer son âge, même de façon détournée ! Mao Mao avait retenu la leçon...

Le thé servi, tout était prêt. Gaoshun put entamer son récit.



Dans une petite ville vivait une famille aisée. Les deux enfants étaient des filles. Elles avaient presque le même âge, se ressemblaient beaucoup et leurs parents les choyaient toutes deux en égales proportions. Ils les couvaient de tout leur amour, qui dérivait parfois vers la surprotection. Lorsqu'elles furent en âge de se marier, les deux adolescentes n'eurent plus le droit de sortir seules. Petit à petit, elles se retrouvèrent cloîtrées chez elles du matin au soir, flanquées de surcroît d'une dame de compagnie engagée pour les surveiller.

Attristée par leur sort, leur nouvelle chaperonne voulut se montrer compatissante. De temps à autre, elle emmenait les jeunes filles en promenade, après avoir trompé la vigilance de leur famille. Le manège ne devait cependant pas durer longtemps. Le pot aux roses découvert, les parents recrutèrent des gardes pour avoir à l'œil leurs enfants depuis l'extérieur de la maison. Dès lors, jour après jour, les deux sœurs se consacrèrent à la broderie, un passe-temps qui convenait à leur nature introvertie. Le seul homme qu'elles voyaient était leur père. Les gardes embauchés pour les surveiller devaient toujours se tenir à au moins cinquante mètres du pavillon où elles vivaient. La nuit, le patriarche les enfermait à clef dans leur chambre.

Malgré tout, un beau jour, l'impensable se produisit.

La plus jeune des deux sœurs se retrouva enceinte. Le père fulmina. Il n'avait jamais laissé aucun homme la toucher ! La mère se lamenta. Elle n'était pas encore mariée... Son aînée prit sa défense du mieux qu'elle put.

— C'est un miracle ! osa-t-elle avancer.

Ce qu'entendant, les parents entrèrent dans une rage folle. Le mystère restait entier. La surveillance n'avait souffert aucun relâchement. La dame de

compagnie qui les avait laissées sortir avait été définitivement congédiée. Pour ne pas être tentée de s'apitoyer sur leur sort, sa remplaçante limitait au maximum tout contact avec les deux recluses.

Quelle sorcellerie avait pu permettre à un homme de se glisser dans leur chambre ? Les parents désespéraient d'avoir une explication.



— Voilà une affaire bien étrange, reconnut Mao Mao en prenant une gorgée de thé.

Invitée par Gaoshun à s'asseoir, Honnian avait aussi pris place à la table et découpait un gros gâteau de lune. La mignardise révéla la pâte de noix dont elle était généreusement fourrée. Captivée par le récit, la première suivante n'avait pu retenir un « Quelle histoire sordide ! » lorsque l'eunuque avait relaté la mystérieuse grossesse.

— Mon ami se sent désemparé.

— Je comprends tout à fait, mais j'ai l'impression qu'on s'éloigne de mon domaine, déclara Mao Mao avec franchise. Même s'il est vrai que j'ai déjà entendu parler de cas de grossesse en l'absence de tout contact avec un homme.

— Une telle chose est donc possible ?

— Non, en réalité, la jeune fille n'est pas réellement enceinte. Son ventre en donne juste l'illusion.

Le corps humain était bien étrange, lui qui dans de rares cas était capable de manifester des symptômes sur la base d'une simple idée fixe. Par exemple, certains haïssaient leur travail au point de refuser de s'y rendre et pouvaient déclarer des maux d'estomac à l'heure de sortir de chez eux. Mao Mao se rappelait le cas d'une jeune prostituée qui affirmait porter l'enfant de l'homme qu'elle aimait. Elle présentait tous les symptômes d'un début de grossesse. Mais son corps semblait seulement la conforter dans sa conviction obsessionnelle d'être enceinte. Selon le père de Mao Mao, le phénomène se produisait aussi, de temps à autre, chez les animaux.

Gaoshun fit la moue. Ces explications ne le convainquaient qu'à moitié. L'apothicaire voulut en avoir le cœur net.

— Vous êtes sûr que la cadette attend bien un enfant ?

— Oui... enfin, selon toute vraisemblance...

L'eunuque ne lui disait sans doute pas tout, ce qui était assez étrange. Mao Mao prit le parti de ne pas creuser le sujet pour le moment.

— Qui surveillait les filles et comment s'y prenaient-ils ?

Si la surveillance avait été prise en défaut, le mystère serait réduit à néant.

Gaoshun sortit une feuille de sous son habit : un plan rudimentaire de la maison de la famille des deux jeunes filles – peut-être établi à la va-vite pour cette entrevue. Les sœurs logeaient dans un pavillon annexe de forme rectangulaire, relié au bâtiment principal côté ouest par une galerie. La propriété était entourée de murs au nord comme à l'est et bordée par un jardin au sud.

— Comment satisfont-elles leurs besoins naturels ?

— Des latrines ont été installées dans leur pavillon.

En général, les lieux d'aisances se trouvaient à l'extérieur des habitations. Les parents n'avaient vraiment reculé devant rien pour empêcher leurs filles de sortir, constata Mao Mao, un sourire amer aux lèvres.

— Puisqu'on les surveille de l'extérieur, où sont les fenêtres ?

— Il y en a une à l'est et une autre au sud. La seule porte de l'annexe se trouve côté ouest. À part ça, il n'y a aucune issue.

Gaoshun avait sorti son nécessaire à écrire. Il traça au pinceau deux cercles à l'emplacement des fenêtres.

— Les gardes étaient donc postés de ce côté ? s'enquit l'apothicaire en pointant le bâtiment principal.

Depuis le corps principal, les fenêtres restaient peu visibles. Pour voir l'intérieur du pavillon à travers ces ouvertures, il fallait que les sentinelles se situent en hauteur.

Les deux croix que traça l'eunuque valaient acquiescement. Il précisa que, côté sud, la surveillance s'effectuait depuis le troisième étage du bâtiment principal. Côté est, la façade orientale de l'annexe n'était visible que depuis le premier étage à cause des angles morts.

Avec le doigt, Mao Mao relia les cercles et les croix sur le papier.

— Depuis cette fenêtre, la vision est assez limitée, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Mais les sœurs passent la plupart de leurs journées à broder ici, ajouta le fonctionnaire en pointant un point sur son plan.

Les pauvres filles... rien d'autre à faire que de se plonger corps et âme dans leur passe-temps.

Le jour, plutôt que d'allumer une lampe, mieux valait s'asseoir près d'une fenêtre. Ce qui facilitait du même coup la tâche des gardiens.

Mao Mao pencha la tête, pensive. Elle jeta un rapide coup d'œil à Gaoshun qui restait de marbre. Elle nota malgré tout qu'il prenait soin d'éviter son regard. Quelque chose clochait. Honnian, à ses côtés, semblait du même avis car elle ne put s'empêcher de faire une remarque.

— C'est un passe-temps inhabituel, la broderie...

À la différence de Mao Mao, la première dame de compagnie était issue d'un milieu aisé.

— C'est vrai, mais cette famille descend d'un peuple de bergers.

La jeune enquêtrice se ferait-elle des idées ? Le ton qu'avait pris l'eunuque pour répondre lui sembla quelque peu affecté – comme s'il récitait une phrase préparée à l'avance.

— Je vois...

De nombreuses minorités donnaient un sens particulier à la broderie. L'activité n'avait donc rien d'un « passe-temps inhabituel ». Pour autant, Mao Mao ne parvenait pas à se défaire de la sensation que quelque chose ne tournait pas rond dans cette histoire.

Elle reporta son attention sur le plan. La fonction des pièces y était indiquée. Les fenêtres côté sud et est étaient percées dans la salle principale. Les chambres étaient séparées en deux espaces distincts.

— Le pavillon a-t-il été bâti pour recevoir des invités, à l'origine ?

— Oui, bien vu, approuva Gaoshun.

— Et combien de gardes y a-t-il ?

— Deux, répondit sans se presser le fonctionnaire.

En plus du plan qu'il avait apporté, il fournissait toutes les informations qu'on lui demandait sans sourciller. Mao Mao avait pourtant la conviction qu'il taisait un élément crucial. Dans le doute, elle ne pouvait livrer qu'une réponse des plus vagues.

Elle se frotta le menton, hésitant entre parler et se taire. Comme pour la pousser à se décider, d'un geste délicat, l'eunuque sortit un objet de sa poche.

— C'est de la part de Jinshi. Il te doit toujours un bézoard. En attendant, il m'a chargé de te donner ceci.

Mon bézoard ! C'est vrai que je l'attends encore.

Depuis le coup de tête de l'autre jour, elle avait préféré ne pas insister, même si le temps commençait à être long.

— Je suis désolé. Apparemment, la demande a explosé...

— Ah bon, pourquoi ?

Gaoshun détourna discrètement le regard.

— J'ai entendu dire que dernièrement, beaucoup de monde lui apporte d'étranges remèdes, laissa échapper Honnian tout en sirotant son thé. Enfin, le bruit court qu'il cherche désespérément cet ingrédient.

La jeune femme n'était pas encline à faciliter la tâche à Gaoshun. Tenterait-elle de lui faire comprendre que vouloir manipuler sa collègue n'était pas du meilleur goût ? Quoi qu'il en soit, l'eunuque avait les traits crispés à présent.

— Et dire qu'accepter une invitation à dîner lui suffirait pour obtenir ce qu'il désire, ajouta la première dame de compagnie.

Le charme du divin eunuque envoûtait les hommes comme les femmes. Tout ce beau monde espérait ardemment que le dîner ne serait qu'une entrée en matière. Une beauté aussi époustouflante avait son côté obscur...

— Voici donc pour toi.

Gaoshun tendit un sachet à Mao Mao. Intriguée, elle l'ouvrit pour y trouver ce qui ressemblait fort à un kaki séché. Honnian grimaça de dégoût.

L'apothicaire en resta bouche bée. Des larmes de joie, rarement versées, se mirent aussitôt à s'accumuler au coin de ses yeux. Elle cligna des paupières plusieurs fois avant de relever la tête vers le fonctionnaire.

— Je suis heureux que ça te plaise. (Il avait donc vu son regard briller.) C'est de la bile d'ours. Jinshi aurait vraiment voulu te l'apporter lui-même, mais...

Il n'avait pas le temps, bien sûr. Ce n'était pas grave. La jeune fille se souciait davantage de l'ingrédient précieux que de la main qui l'avait remis.

Techniquement, il s'agissait d'une vésicule biliaire d'ours séchée. D'un goût amer, ce produit très recherché servait à soigner les maux du système digestif.

Face au regard pétillant d'enthousiasme de Mao Mao, Gaoshun ne put retenir un sourire. Cet eunuque qui ne riait jamais savait y faire pour obtenir ce

qu'il voulait de la jeune fille.

— Et donc, tu as remarqué quelque chose ? lui demanda-t-il.

L'apothicaire remisa le sachet avec soin dans la poche intérieure de son vêtement, puis se leva lentement de sa chaise. Après un si beau cadeau, elle se sentait obligée de répondre.

— Pouvez-vous patienter un instant ?

Elle alla quérir quelques objets qu'elle étala sur la table : une petite plaque de bronze et deux graines. Deux poupées auraient mieux convenu, mais elle n'en avait pas. Ce passe-temps n'avait jamais été à son goût.

Sur le plan, la jeune enquêtrice posa les graines juste devant les fenêtres.

— Dites-moi, les gardiens sont-ils toujours les mêmes ?

— En principe, oui.

— Et ils sont postés au même endroit chaque jour ?

— Tout à fait.

— Vous avez dit que les filles brodaient, avez-vous une idée des motifs qu'elles réalisaient ?

— On m'a dit qu'elles avaient toutes deux une préférence pour des animaux. Un lion et un lapin, si je ne m'abuse.

Quel souci du détail ! Il connaissait décidément bien son sujet, pensa Mao Mao. Elle avança la plaque de bronze – qu'elle utilisait en guise de miroir au quotidien – près de la fenêtre du côté est, puis la maintint du doigt pour la faire tenir debout. Elle enleva ensuite la graine qui se trouvait à la place de la plaque, avant de baisser les yeux pour examiner le petit rectangle de métal, dont elle ajusta la position.

— Pourriez-vous regarder dans le miroir depuis l'endroit où se tenaient les sentinelles ? demanda-t-elle à Gaoshun.

Le fonctionnaire se leva, avant de s'accroupir à demi. En toute logique, le miroir devrait lui renvoyer le reflet de la graine qui restait sur le plan.

— Sous cet angle, il est probable que seul le mur soit visible dans le miroir. Les sentinelles ne voyaient sans doute pas la différence, car leur poste d'observation est assez éloigné. Bien sûr, l'hypothèse n'est valable que si le pavillon possède un miroir de taille suffisante. Il faudrait aussi qu'il ait été placé de telle sorte que son cadre n'apparaisse pas dans l'encadrement de la fenêtre.

Une glace aussi haute et large serait de grande valeur. Et pour que des gardes soient trompés par son reflet, il ne devait pas s'agir d'un modèle courant en bronze poli. Tout dernièrement, Mao Mao avait eu la chance d'admirer un miroir remarquable qui répondait à ces critères.

— Tu veux dire... qu'il n'y avait qu'une des deux filles dans la pièce ? L'autre n'était que son reflet ?

L'apothicaire opina du chef. Pour peu que les sœurs se ressemblent assez, les distinguer était à coup sûr délicat. Les gardes les différenciaient peut-être par leurs vêtements, s'ils étaient identiques mais de couleurs différentes. Si l'une des deux sœurs se parait de rubans de couleurs distinctes de chaque côté de la tête, afin que son reflet ne soit pas identique au profil qu'elle montrait à la fenêtre, impossible pour les observateurs de deviner le subterfuge.

Honnian ne cachait toutefois pas sa perplexité. Fait étonnant, cette histoire la captivait au point de lui délier la langue.

— Il reste le problème de leurs ouvrages. Elles brodaient des modèles différents, non ?

— Que dites-vous de ce dessin ?

La jeune servante emprunta son pinceau à Gaoshun pour croquer en quelques traits un visage humain souriant. Puis elle retourna la feuille. Vu à l'envers, le sourire s'était transformé en expression de colère, mais le visage était le même.

Sa supérieure resta ébahie. Mao Mao venait de réaliser un trompe-l'œil dont le rendu changeait selon l'angle de vue.

— Les sentinelles discernaient peut-être l'image inversée dans le miroir.

— Je comprends...

Si les hommes chargés de leur surveillance voyaient deux filles aux fenêtres, ils concentraient sûrement leur attention sur elles. Pendant ce temps, l'une des sœurs avait la possibilité de s'éclipser en toute discrétion par le côté ouest.

Honnian et Gaoshun avaient l'air convaincus. Un détail continuait malgré tout de tarabuster Mao Mao. Que des filles issues d'une famille aisée s'adonnent à la broderie n'avait en réalité rien d'exceptionnel. Si cette activité était peu pratiquée dans ce pays, elle était semblait-il fort prisée en Occident. L'apothicaire tenait l'information de son père, qui avait jadis étudié à l'étranger.

D'ailleurs, le diplomate venu d'un pays lointain avait récemment apporté avec lui de grands miroirs en verre. De loin, un objet d'une telle facture pouvait aisément tromper les gardes.

À en croire le récit de Gaoshun, la jeune fille de bonne famille avait fait le mur, puis s'était retrouvée enceinte. Mais jusqu'où pouvait-on se fier à ce récit ? Et si, au bout du compte, la cadette ne portait pas en elle un enfant, mais un secret plus lourd encore ? Après tout, il arrivait que l'on traite comme des invités de marque ceux que l'on soupçonnait d'être des espions.

Quoi qu'il en soit, Mao Mao n'était pas bête au point de chercher à en savoir plus. Elle pressa la main contre son cœur. Là où elle avait rangé la vésicule séchée.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de ça ?

Lui offrir ce cadeau avait peut-être pour objectif de l'inciter à tenir sa langue. La jeune apothicaire n'en avait cure. Toute à son plaisir, elle imaginait déjà quels remèdes elle allait préparer avec ce précieux ingrédient.

Chapitre 8

L'esprit de la lune

Toute rumeur contient une part d'exagération. Et plus elle se propage, plus elle s'éloigne de la réalité. Parfois, il arrive que l'une d'elles, démesurée, échappe à tout contrôle jusqu'à se transformer en légende ou en mythe.

Mao Mao ne se faisait pas cette réflexion sans raison. En visite de routine au pavillon de Jade, Jinshi venait à peine de l'interroger sur une rumeur qui avait pris un tour inattendu...

— As-tu déjà entendu parler d'une femme à la beauté transcendante qui pleurait des perles ? avait-il lâché le plus sérieusement du monde.

Dame Gyokuyo s'était retenue de rire. La jeune apothicaire, qui croyait avoir tout entendu venant de lui, tomba pourtant des nues.

S'il cherche une beauté transcendante, j'en ai une sous les yeux.

Ce n'est pas l'envie qui lui manquait de laisser échapper l'air de rien cette pensée, mais elle préféra s'en abstenir.

L'histoire qu'évoquait le divin eunuque était déjà ancienne. Autrefois vivait dans le quartier des plaisirs une femme au charme à nulle autre pareille, si éblouissante qu'on la comparait à l'esprit de la lune. Se pourrait-il que Mao Mao l'ait connue ?

— Une personne de haut rang reçue en ce moment même à la cour insiste pour la rencontrer, ajouta-t-il pour justifier sa demande.

Cet individu avait raconté que pendant son enfance, son arrière-grand-père n'avait cessé de lui parler d'une femme sublime qu'il avait rencontrée à l'étranger. Ce qui s'apprend au berceau dure jusqu'au tombeau : aussi, une fois

adulte, l'émissaire avait eu envie de faire la connaissance de la beauté en question.

En clair, on demandait l'impossible à la cour. Pour autant, les lubies d'un tel personnage ne pouvaient être balayées d'un revers de main. Comme l'apothicaire avait grandi au quartier des plaisirs, le haut fonctionnaire espérait qu'elle avait eu vent de cette histoire.

— C'était il y a des dizaines d'années. Elle doit être vieille à présent, si tant est qu'elle ne soit pas déjà décédée.

— Elle est bien vivante, assura la jeune fille d'un ton détaché.

L'intendant du *hougong* en eut le souffle coupé, tout comme Gaoshun. Dame Gyokuyo jeta quant à elle un regard brûlant de curiosité à sa servante. Fidèle à ses principes, Honnian accueillit la réaction de sa maîtresse avec un profond soupir découragé.

Mao Mao connaissait l'histoire de la femme à la transcendante beauté qui pleurait des perles. Par cœur, même.

— C'est vrai ?

— Absolument. D'ailleurs, vous l'avez déjà rencontrée.

Jinshi s'était rendu au Palais vert-de-gris où il l'avait vue. Comment ne pas remarquer cette vieille renarde rouée qui jugeait sans cesse son monde, sa sempiternelle pipe à la bouche ?

Le haut fonctionnaire et son assistant se regardèrent, silencieux. Dans leur souvenir, une seule personne correspondait à cette description...

La vieille maquerelle !

Le temps était bien cruel qui, tôt ou tard, flétrissait même les plus belles femmes. Il pervertissait aussi les cœurs, pour rendre, dans ce cas précis, celui-ci rapace.

Les yeux de dame Gyokuyo continuaient de pétiller, mais peut-être aurait-il été préférable pour elle de rester en dehors de cette conversation.

— Je pense que si vous êtes prêt à y mettre le prix, elle se déplacera sans se faire prier !

— Non, je crois qu'il vaut mieux éviter...

Briser les rêves de l'envoyé serait une mauvaise idée. Une telle rencontre pourrait facilement échapper à tout contrôle et déboucher sur un incident

diplomatique. L'homme s'attendait à être ébloui – lui présenter une vieille peau toute ridée n'avait aucun sens.

Jinshi se doutait que voir la femme qu'avait connue son aïeul ne satisferait pas le diplomate. À tous les coups, il comptait encore sur la ressource de Mao Mao pour lui suggérer une idée.

— J'imagine que l'émissaire sait sûrement que l'héroïne de cette histoire n'est plus toute jeune. Je suppose qu'il a aussi reçu un accueil digne de son rang.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Le bel eunuque l'informa qu'on lui avait déjà présenté les plus belles danseuses du palais au cours d'un banquet donné en son honneur. Or ces réjouissances n'avaient pas semblé satisfaire pleinement l'hôte de la soirée, qui s'était contenté de rire avec dédain.

Mais quel genre de personnage est-ce donc ?

Même si les critères de beauté différaient selon les cultures, les danseuses avaient dû être triées sur le volet.

— Pardonnez ma remarque déplacée, mais peut-être désire-t-il une compagnie nocturne ?

Le sujet, trop cru au goût d'Honnian, la fit grimacer. Mao Mao n'avait pourtant évoqué que l'une des nombreuses cartes du jeu diplomatique.

— Je ne pense pas, répondit Jinshi en se grattant la nuque, les sourcils froncés. En fait, l'émissaire est une femme.

Dans ce cas, l'apothicaire comprenait mieux.

Pour résumer, le fonctionnaire impérial responsable de l'accueil de l'émissaire était venu supplier Jinshi de l'aider. Retrouver le fantôme d'une beauté d'antan était déjà assez difficile en soi, mais concocter une mise en scène qui plaise à une femme n'arrangeait rien. Il était à craindre qu'elle porte sur ses semblables un regard plus sévère qu'un membre du sexe opposé.

À cet égard, même s'il restait un homme, Jinshi possédait un charme capable de fasciner n'importe qui. Il disposait de tout l'arsenal nécessaire pour piéger le cœur de quiconque le sollicitait. Sa splendeur avait tout pour plaire aux vœux de l'envoyée.

Un jeu dangereux, malgré tout, qui pourrait l'amener à le regretter. L'étrangère pourrait tout à fait s'enticher du jeune homme, jusqu'à en faire une condition à des négociations réussies – avec le sublime eunuque, de tels rebondissements ne pouvaient être entièrement écartés. Pire, si jamais la diplomate parvenait à le convaincre de passer une nuit en sa compagnie, elle risquait d'être déçue, car il n'était pas équipé pour l'aventure...

En tant qu'envoyée plénipotentiaire, elle ne s'engagerait probablement pas dans une voie aussi inconsidérée, mais un mandarin averti en vaut deux.

— À quel point nos liens avec cette diplomate sont-ils importants ?

— Disons qu'elle détient la clef de nos échanges avec l'Occident et le Nord.

Mao Mao hocha la tête. L'information collait avec le grand nombre de marchands qui avaient rejoint la caravane. Chacun avait à cœur de profiter de ce nouvel élan commercial.

Un autre intérêt de ce type de négociations était de permettre de jauger l'autre puissance. Le pays était riche en ressources. Il subissait parfois les revendications de minorités encouragées, disait-on, par les nations voisines. Dans ce contexte, la contrée de cette émissaire avait su tirer son épingle du jeu. Depuis des siècles, elle avait échappé à toute conquête, grâce à l'habileté de ses dirigeants et la puissance de son armée.

Différentes populations se croisaient dans ce carrefour commercial. Le territoire était de ce fait fort métissé et ses habitants, hommes comme femmes, réputés d'une grande beauté. Certains marchands itinérants racontaient même que les paysans, bien que couverts de boue, y étaient souvent aussi beaux que certains comédiens parmi les plus populaires.

Quelle ruse la vieille grippe-sou a-t-elle bien pu employer pour que des individus venant de ce pays la comparent à « l'esprit de la lune » ?

— Elle a dû mélanger un produit hallucinogène à son parfum ! conclut l'apothicaire à voix haute.

— Ne me dis pas que ce genre de pratique existe ?

— Pas à ma connaissance, mais ce serait le plus expéditif, répondit Mao Mao avec détachement.

Jinshi secoua la tête.

Oui, c'était sûrement ça.

User à nouveau d'un tel subterfuge risquerait cependant de mettre le feu aux poudres diplomatiques.

— Vu la situation, je suis prêt à tout. Tu ne sais vraiment rien de ce qui s'est passé à l'époque ?

Fort désemparé, le sublime eunuque se débattait avec des ennuis très différents de ce à quoi il avait habitué Mao Mao. Dame Gyokuyo cacha le bas de son visage derrière son éventail pour rire sous cape. Savait-elle quelque chose que les autres ignoraient ?

— À tout, vraiment ? Eh bien, dans ce cas, allons-y.

La jeune apothicaire proposa d'écrire une lettre au Palais vert-de-gris.

Quelques jours plus tard, la vieille maquereille se présenta à la cour intérieure escortée par des eunuques aux ordres de Jinshi. Toute femme qu'elle était, pour pénétrer dans le *hougong*, il lui fallait une autorisation et une escorte. Mao Mao fut contrainte de la recevoir dans la pièce où elle rencontrait habituellement Lihaku.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Aussi insolente qu'à l'accoutumée, la patronne du Palais vert-de-gris promenait dans la pièce un regard qui soupesait tout ce qui s'y trouvait. On la sentait offusquée de ne pas être reçue dans un lieu plus somptueux, ce qu'elle faisait bien savoir. À soixante-dix ans passés, ses mouvements gardaient une étonnante agilité. Elle finirait centenaire, sans aucun doute.

— Tu as participé à une réception pour l'émissaire d'un pays étranger, dans le temps, je me trompe ?

— Pas du tout. Ça doit remonter à plus de cinquante ans. C'était sous le règne de l'avant-dernier empereur... commença à raconter l'ancienne, un sourire satisfait aux lèvres.

Le souverain de l'époque venait de faire déplacer la capitale. Depuis peu, il avait emménagé dans son nouveau palais. La cité impériale avait été bâtie sur d'anciennes ruines jouxtant une petite localité touristique, à proximité d'un fleuve et non loin de la mer. Transformer en un temps record une ville de plaisance florissante en capitale ne fut pas sans heurt, mais l'exploit avait été accompli.

Avec la foule de monde qu'attirait le pouvoir impérial, aménager un quartier des plaisirs sembla inévitable. La vieille tenancière y travaillait comme prostituée de luxe, la plus belle fleur de toutes. Le temps, implacable, avait malgré tout fait son office. La jolie plante n'était plus qu'une branche desséchée.

— À l'époque, il n'y avait pas de palais digne de ce nom comme on a maintenant. Les dirigeants s'arrachaient les cheveux pour trouver un lieu où organiser la fête. En fin de compte, ils ont opté pour d'anciens vestiges situés à côté d'un verger, qui abritaient autrefois un bâtiment ayant servi de lieu de culte au bord d'un très beau lac.

La jeune prostituée du quartier des plaisirs avait été appelée à venir pour y faire une démonstration de danse, aux côtés d'une dizaine de consœurs – mais, précisa-t-elle, « on ne voyait que moi ». Au-delà de ses talents de courtisane, c'était son allure qui avait plu et été sollicitée. Dans le pays d'origine du diplomate, hommes et femmes étaient bien bâtis et de stature imposante. Des visiteurs de ces contrées auraient donc pu prendre pour une enfant, *a fortiori* sur scène, une danseuse qui n'était pas de grande taille ni dotée d'un physique avantageux.

— Les préparatifs n'ont pas été faciles... Il a fallu tout improviser à la dernière minute.

Le banquet devait se dérouler la nuit, ce qui, dans le verger, impliquait de se débarrasser des insectes. Chaque feuille d'arbre y avait donc été inspectée pour éliminer jusqu'à la dernière des larves. Toute bestiole qui volait alentour fut chassée. Pour offrir aux convives le tableau le plus raffiné possible, tout ce qui gâchait la vue fut escamoté. On avait même calculé la phase de la lune.

Des trésors d'ingéniosité furent déployés pour que l'événement soit une réussite totale. Pourtant, malgré ces efforts, il se trouvait toujours quelqu'un pour vous mettre des bâtons dans les roues...

— Une rivale morte de jalousie m'a fait un sale coup pile le jour de la représentation.

L'envieuse s'était amusée à étaler des papillons morts sur le vêtement de la danseuse. En dépit de son jeune âge, la tenancière ne s'était pas laissé abattre. Inspirée, elle avait caché les salissures sous ses ornements et un long voile, puis

avait exécuté son numéro sans accroc. Le public fut conquis, la rivale n'eut plus qu'à mordre son foulard de dépit.

— Oui, tu m'as déjà raconté cette histoire cent fois. Tu ne te souviens de rien qui sortait de l'ordinaire ? demanda Mao Mao en bâillant.

— Espèce de petite ingrate ! fulmina son interlocutrice en lui assenant un coup sur la tête.

L'ancienne renâcla, avant de soulever le paquet qu'elle avait déposé à ses pieds en arrivant. Après l'avoir ouvert, elle en sortit un tableau.

Sur la toile épaisse, tendue sur un cadre de bois, figurait une scène splendide, qui mêlait couleurs multiples et encre noire, peinte à l'huile selon une technique occidentale. À l'arrière-plan, composé de plusieurs couches d'un bleu marine pâle, brillait une pleine lune, limpide bien que ses contours soient légèrement flous, suspendue au-dessus d'un lac où elle se reflétait. Au centre de la composition dansait une femme dont le voile flottait, figé dans l'air. Au premier plan, la danseuse était cernée de grains de lumière, tels des reflets de la lune, exécutés avec soin.

La maquerelle avait conservé l'œuvre comme un trésor secret. Mao Mao ne l'avait encore jamais vue. Elle examina le visage de la belle artiste de la peinture, puis la mine ridée de la vieille femme assise devant elle. L'apothicaire poussa un soupir. Derechef, elle regarda l'évanescent esprit lunaire, puis le visage élimé de l'ancienne beauté qui s'était changée en grippe-sou.

— Quelque chose à dire ?

— Non, rien.

Inutile de faire un quelconque commentaire, la tenancière du Palais vert-de-gris le savait parfaitement. Le passage du temps était cruel...

— C'est l'émissaire qui a fait peindre ce portrait de retour dans son pays, poursuit l'ancienne après s'être ressaisie. En fin de compte, il n'est jamais revenu ici. Il me l'a fait parvenir par une caravane.

Je comprends mieux... Il a enjolivé la réalité.

— Plaît-il ?

— Non, rien.

Non seulement la vieille femme avait l'oreille fine, mais elle savait en plus lire dans les pensées.

— Tu n'avais fait que ton travail. Qu'est-ce qui lui a donc plu à ce point ?

— Va savoir... Selon l'interprète, il parlait de moi comme de « la déesse de la lune ».

Mao Mao se montra fort impressionnée.

— Ne me regarde pas avec ces yeux !

La vieille grippe-sou savait prendre du recul sur son vécu. Certes, parmi les prostituées, elle se situait au premier rang, mais que le diplomate la porte ainsi aux nues laissait Mao Mao circonspecte.

Elle se gratta la tête et fit la moue. Même en recréant parfaitement la femme du tableau et en la présentant à l'émissaire, difficile d'imaginer que cette dernière en soit satisfaite. D'une part, un élément décisif manquait encore et, d'autre part, le plénipotentiaire, cette fois, était une femme, ce qui ajoutait à la complexité de l'affaire.

— Dis-moi, ce diplomate t'a-t-il fait un quelconque compliment, à ce banquet ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Oh, n'importe quoi, tu sais, la poussa Mao Mao, qui s'était avachie sur la table.

La vieille femme lui décocha une gifle – un rappel à l'ordre, selon toute vraisemblance. Des hommes étaient présents dans la pièce. Il s'agissait peut-être d'eunuques, mais se relâcher ainsi devant eux était inadmissible.

— La soirée ne m'a pas laissé de si bons souvenirs. Ma rivale m'avait tiré dans les pattes et des tas d'insectes volaient dans tous les sens, une horreur...

— Des insectes ?

— Oui... « On les a chassés », nous avait-on dit, mais que veux-tu, dehors, la nuit, les torches ont attiré tout un tas de bestioles, expliqua la vieille courtisane, que ces questions commençaient à agacer.

Elle parla encore un moment, sans rien apprendre de vraiment utile à la jeune fille.

Dans le bureau de la servante en chef, l'apothicaire montra à Jinshi et Gaoshun le tableau que la vieille tenancière avait apporté. Ils examinèrent la peinture d'un œil intrigué, sans être plus avancés.

— Voulez-vous que j'essaie de trouver une femme qui lui ressemble ? s'enquit Gaoshun.

— Oui, faute de mieux...

Aucune autre idée ne leur était donc venue à l'esprit. Mao Mao dut alors fournir quelques détails sur la vieille maquerelle.

— À l'époque, il paraît qu'elle mesurait 1,75 mètre.

— Elle était si grande que ça ?

— Oui, et c'était une excellente danseuse. Il semble qu'avoir de longs bras et de longues jambes soit un avantage pour pratiquer cet art.

« L'esprit de la lune » avait perdu de sa superbe depuis, mais elle dépassait toujours Mao Mao en taille.

Honnêtement, trouver quelqu'un d'aussi grand et qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau ne va pas être une partie de plaisir.

— À votre place, je chercherais plutôt quelqu'un de grand, même si la ressemblance n'est pas frappante.

— Sauf que les femmes de cette taille ne courent pas les rues.

Il fallait aussi qu'elle soit d'une beauté « transcendante ». La barre était décidément placée très haut...

— Je pense que Mao Mao a raison, intervint Gaoshun. Après tout, les émissaires et leur suite font à peu près tous cette taille.

Le détail venait confirmer l'intuition de la jeune fille. Une danseuse de sa taille risquerait d'être confondue avec une enfant aux yeux des étrangers.

« Les émissaires et leur suite... » Tiens, tiens, alors comme ça, il n'y a pas qu'une seule émissaire...

— Rien qu'à les voir, j'ai eu l'impression qu'elles étaient assez exigeantes, ajouta Jinshi.

Le ton qu'il employait pour parler de ces diplomates suggérait qu'il les trouvait plutôt belles. Comme Mao Mao n'avait jamais quitté le pays, elle se contenta de les imaginer sous des traits similaires à ceux de dame Gyokuyo.

Les deux fonctionnaires grognèrent de découragement. La jeune fille les fixa sans piper mot.

— Quoi donc ? fit Jinshi en lui retournant un regard méfiant.

— Rien, si ce n'est que j'ai trouvé la personne parfaite pour le rôle.

— Qui ça ? Une prostituée de chez toi ?

— Pas du tout. Hélas, il n'y a aucune femme aussi grande au Palais vert-de-gris.

Elle connaissait une beauté de la taille requise. Une nouvelle fois, elle braqua les yeux sur Jinshi. En la voyant faire, Gaoshun tourna à son tour la tête vers son supérieur, puis laissa échapper une brève exclamation. Il avait compris.

— Qu'essaies-tu de me dire ? exigea de savoir le divin eunuque, une étrange pointe d'agacement dans la voix.

Oui, elle avait déjà vu une telle beauté de plus de 1,75 mètre.

Ironie du sort, le verger du fameux banquet se situait entre les murs du *hougong*. À l'époque, la cour intérieure n'était pas aussi étendue qu'à présent. La partie habitée n'existait pas encore. Mao Mao avait vaguement entendu dire que sur ces terres vivait autrefois un peuple différent, décimé depuis par une maladie infectieuse. Il construisait ses bâtiments tout en hauteur. De leur passage, il ne restait que les murs d'enceinte et le réseau d'égouts.

Une théorie avait été avancée quant à leur disparition. Le peuple qui vivait désormais sur ces terres avait amené avec lui des maladies de lointaines contrées. Mao Mao tenait cette hypothèse de son père, qui lui avait formellement interdit de la répéter. Elle ne reposait sur aucune certitude et personne n'apprécierait de l'entendre.

Le verger du banquet existait donc encore, au nord de la cour intérieure. La jeune fille y trouva un bâtiment dédié aux rites au bord d'un vaste étang. Malgré les années, l'endroit restait idéal pour y organiser une fête.

L'enquêtrice déambulait dans la zone quand elle entendit dans son dos des bruits de pas énergiques. Elle tourna la tête, mais de grands bras écartés lui bouchèrent la vue. Puis leur propriétaire bondit sans prévenir sur le dos de la pauvre apothicaire qui encaissa le choc.

— Mao Mao ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— C'est moi qui devrais te poser la question.

Ce visage rayonnant, ce timbre de voix un peu folâtre... Shisui, assurément. Elle n'était pas pour rien l'amie de Shaolan. Les deux jeunes filles aimaient se montrer affectueuses. Il aurait été présomptueux de l'affirmer, mais la conseillère secrète de Jinshi imaginait bien la jeune servante apprécier follement sa vie à la cour intérieure.

— Moi ? J'avais quelques petites choses à faire ici, expliqua Shisui, un franc sourire aux lèvres.

Elle désigna le verger d'un large geste. Le lieu paraissait à moitié à l'abandon. Les pêchers portaient de modestes fruits.

— Tu viens manger des pêches en douce ?

— Non, non. Regarde, c'est ça qui m'intéresse.

La servante courut jusqu'aux arbres, d'où elle revint tout aussi vite.

— Ouvre la main !

D'un geste vif, elle déposa dans la paume de sa collègue une feuille morte... au poids anormalement lourd. L'apothicaire retourna le végétal. La chose était intéressante : une petite chenille dodue. Plutôt mignonne à sa façon, mais quand même, un insecte restait un insecte. Mao Mao braqua sur la bête un regard morne.

— Tu devrais éviter de faire ça aux gens. Certains risquent de ne pas apprécier.

— Tu crois ? Elle est tellement mignonne, pourtant...

L'herboriste rendit la chenille à Shisui, qui la plaça dans une petite cage à insectes avec le même soin qu'une mère déposant son nouveau-né dans un berceau. Où avait-elle trouvé cette cage ? Élégante, elle semblait beaucoup servir.

— J'adore cet endroit. Il y a plein d'espèces que je n'avais jamais vues ailleurs.

— Ah bon, fit Mao Mao d'un ton monotone.

Les herbes médicinales titillaient davantage sa curiosité. Si les poils du futur papillon entraient dans la composition d'un remède, elle aurait réagi avec plus d'affabilité.

— Cette chenille, par exemple, je ne l'avais jamais vue que dans un livre ! C'est une espèce étrangère, elle a traversé les mers pour venir jusqu'ici.

Le pays de Sa Majesté Impériale pratiquait le commerce depuis très longtemps. Parfois, des insectes voyageaient dans les cargaisons des marchands. S'ils s'adaptaient à l'endroit où ils débarquaient, ils s'y enracinaient.

Ce discours commençait à éveiller l'intérêt de Mao Mao. Elle jeta un coup d'œil à la cage. Shisui venait d'y déposer la chenille aux côtés de plusieurs chrysalides.

— Ce sont des papillons, n'est-ce pas ?

— Oui, mais de nuit. Les adultes sont nocturnes, je crois que la journée, ils se cachent, expliqua la jeune servante en s'accroupissant.

Elle ramassa une brindille dont elle se servit pour tracer dans la poussière un lépidoptère doté de grandes antennes.

— Ils sont vraiment très beaux, avec leurs ailes toutes blanches qui brillent dans l'obscurité.

— C'est vrai ?

La vieille grippe-sou lui avait raconté qu'on avait chassé les insectes de la zone avant le banquet. Peut-être ce papillon de nuit avait-il fait partie des espèces exterminées. Qu'ils soient si beaux n'y changeait rien cependant, ils restaient des nuisibles.

— Il faudrait que tu viennes la nuit. À la lumière de la lune, ils sont magnifiques ! On se croirait au paradis !

— Au paradis ? Rien que ç...

Mao Mao ne termina pas sa phrase. Elle bondit sur ses pieds pour inspecter la cage de Shisui.

— Dis-moi, est-ce que ces papillons s'accouplent dès qu'ils sortent de leur chrysalide ?

— Tu utilises de ces mots... Hmm... Je pense que oui. Apparemment, ils meurent très vite parce qu'ils ne peuvent plus se nourrir, une fois adulte.

L'herboriste se serait bien passée de ce détail. Elle regarda sa camarade, l'air tout à fait sérieux.

— Est-ce que tu sais distinguer les mâles des femelles ?

— La plupart du temps, oui, je crois.

Et si...

Mao Mao eut une révélation. Elle comprenait mieux comment la vieille grippe-sou avait envoûté l'émissaire de l'époque. Reproduire ce prodige nécessiterait de nombreux préparatifs... et le sacrifice d'une personne en particulier.

— Shisui !

— Euh... oui ?

L'apothicaire posa solennellement la main sur l'épaule de la jeune servante. Elle avait un service à lui demander. L'espace d'un instant, Mao Mao songea que l'expression de son visage devait être terrible à voir.

La date du banquet fut fixée. Il aurait lieu cinq jours plus tard, dans la partie nord du *hougong*. D'aucuns trouvaient l'échéance trop lointaine, mais ce choix précipité entraînait de longs préparatifs dans cette zone peu entretenue. Des réfractaires protestèrent, avant de se rétracter de mauvaise grâce lorsqu'on leur rétorqua qu'il s'agissait avant tout d'exaucer un vœu de l'émissaire.

Les hommes n'ayant pas droit de cité à la cour intérieure, il fut décrété que la zone nord ferait exception le temps des festivités. Peu de femmes y résidaient et il était possible de transformer pour l'occasion les bâtiments désaffectés en dortoir pour la gent masculine. Aucun problème d'organisation n'était donc à prévoir.

Par chance, la découverte d'un cadavre à proximité quelque temps plus tôt était restée confidentielle. La propagation de rumeurs sinistres aurait sapé l'ambiance.

Les concubines de haut rang furent invitées à assister à la fête, non sans quelques précautions toutefois. L'ensemble des convives, favorites y compris, seraient installés dans des voitures tirées par des chevaux aménagées pour s'ouvrir sur l'extérieur, disposées tout autour de l'étang. On leur adjoindrait des écrans de bambou pour leur procurer un peu d'intimité.

L'idée était de faire de ce banquet un moment plus agréable qu'à l'accoutumée. Déjà, les fumigations contre les moustiques seraient mieux retenues dans l'habitable. Disposer d'une loge individuelle autoriserait, dans une certaine mesure, à se vêtir de façon un peu moins formelle. Même avec l'écran relevé, les trois autres parois permettraient de ne pas trop se soucier des regards indiscrets.

Le jour venu, les concubines passèrent le banquet dans leurs roulottes. Leurs dames de compagnie restèrent à l'extérieur. Tous les yeux étaient braqués sur les invitées d'honneur.

Les émissaires, au nombre de deux, présentaient des traits fort semblables. Sans être ni jumelles ni sœurs, contrairement à ce que l'on put croire, elles étaient néanmoins cousines par leur grand-père. Chacune disposait de son carrosse. Un couple de beautés à la chevelure d'or occupait donc les emplacements d'honneur. Leurs yeux bleus avaient la couleur d'un ciel sans nuage.

Sa Majesté Impériale se trouvait non loin de là, entourée de part et d'autre de ses concubines principales.

C'est fou, cette ressemblance !

Mao Mao se rappela alors l'énigme des sœurs et de leur miroir que Gaoshun lui avait soumise quelques jours plus tôt.

Pour la fête, les diplomates avaient revêtu des robes de leur pays. L'apothicaire s'attendait à des tenues typiques de l'Occident, or celle des deux jeunes femmes venait de plus loin encore. Leurs jupes ondulantes étaient resserrées à la taille. Dans ce contexte, l'idée des voitures transformées en loges s'avérait judicieuse.

Si les critères esthétiques variaient au gré des époques et des latitudes, les deux émissaires aux cheveux d'or transcendaient les canons de beauté. Leur poitrine, mise en valeur par leur tenue, ne laissait pas indifférente la gent masculine. Des yeux concupiscent lorgnaient les formes des deux cousines, non sans essuyer les regards courroucés de leurs gardes.

Ces maudits dignitaires ne sont vraiment pas sortables...

En termes de charme, les concubines de plus haut rang rivalisaient sans peine. En revanche, pour ce qui était de la curiosité suscitée, les étrangères l'emportaient haut la main, avec leurs yeux et leurs cheveux aussi rares qu'étonnants. Dame Gyokuyo avait hérité d'une chevelure rousse et d'iris verts déjà d'un grand exotisme, mais ses traits à présent familiers piquaient moins l'intérêt des mandarins, fascinés par les visages occidentaux qu'ils découvraient.

Au demeurant, Jinshi et les autres n'avaient nullement l'intention de donner les concubines en spectacle ni de les utiliser pour mettre en valeur les étrangères. Les écrans des voitures étaient bien pratiques pour cacher à la vue le ventre de dame Gyokuyo.

L'envoi d'émissaires féminins revêtait à n'en point douter une dimension politique. L'une des jeunes femmes dégageait une telle confiance en elle que Mao Mao s'en agaça. Après tout, le charme occidental était en vogue. La favorite actuelle de Sa Majesté n'était-elle pas originaire d'un pays de l'Occident ?

Faire cadeau de miroirs aux concubines contenait peut-être aussi une part de provocation.

Sous leurs dehors officiels de plénipotentiaires commerciales, les deux envoyées s'étaient arrangées pour que l'empereur les voie, ce qui constituait en soi une autre forme de défi. Elles avaient pleinement conscience de l'attrait de leur plastique et comptaient bien en tirer parti.

Il se disait même que, si elles étaient venues à deux, c'était dans l'intention de manœuvrer pour séduire à la fois l'empereur et son jeune frère. Qu'une fratrie épouse des sœurs n'était pas rare. À cette simple idée, les dignitaires bouillaient intérieurement. Hélas, le frère cadet de l'empereur préférait vivre retiré dans ses appartements. Il ne participait donc pas au banquet nocturne.

Mao Mao ne se trouvait pas auprès de dame Gyokuyo. Occupée à des préparatifs assez loin des festivités, elle avait goûté la nourriture en avance. Après les plats principaux avalés, les invités se délectaient à présent de petits verres d'alcool et d'amuse-bouches devant un spectacle de danse.

À l'aplomb de l'étang, la lune, vieille de seize jours, dessinait un disque presque parfait qu'aucun nuage ne venait obscurcir. Son reflet brillait à la surface de l'eau immobile. Une scène avait été édifiée pour le spectacle devant le lac. Elle était si naturellement éclairée que les magnifiques braseros en bois installés sur ses côtés paraissaient être de trop.

Des musiciens jouèrent du huqin, de l'erhu, du yangqin, tous à cordes, ainsi que de la flûte xiao et du gong yunluo – sans oublier les nombreux instruments que Mao Mao ne connaissait pas. Une telle variété était inhabituelle. Pour ces invitées très spéciales, on avait mis les petits plats dans les grands.

La musique s'accompagna d'une démonstration de danse du sabre, que suivirent de courtes pièces comiques. Mao Mao surveillait les diplomates à petits coups d'œil discrets. Les deux cousines souriaient. Les distinguer l'une de l'autre n'était pas évident. L'apothicaire remarqua que la jeune femme la plus à droite semblait rire avec retenue, sans ouvrir la bouche.

Cherche-t-elle à faire comprendre qu'elle est déçue ?

Difficile de croire qu'elle ait fait tout ce chemin uniquement pour retrouver la danseuse qui avait bouleversé son arrière-grand-père. Impossible, tant cette femme avait l'intime conviction que nul ne la surpassait en beauté. Comme par hasard, elle avait trouvé « dommage » que les favorites de l'empereur soient cachées derrière leurs écrans de bambou. Qu'avait-elle voulu dire par là ?

Mieux valait ne pas le découvrir. Ces mots avaient d'ailleurs déplu à sa cousine, qui l'avait fait savoir d'une moue agacée.

Les deux diplomates comprenaient et parlaient la langue de leurs hôtes. Celle qui avait l'accent le moins prononcé était aussi la plus paisible. Sa compagne semblait hésiter à prendre la parole, peut-être par peur de dire une sottise.

Un peu plus tôt, l'émissaire orgueilleuse s'était penchée hors de sa voiture. Bien que les serviteurs alentour se soient empressés de lui tendre la main, elle avait refusé leur aide pour descendre seule, puis s'était éloignée dans ses chaussures à hauts talons en retenant sa longue jupe d'une main. L'agitation gagna l'assemblée, mais l'effrontée ignora royalement les commentaires pour avancer tête haute, bouffie d'assurance. Se sachant observée, elle défilait plus qu'elle ne marchait.

— Votre Majesté...

Au milieu du brouhaha, avec une témérité à peine croyable, la jeune femme s'était fendue d'une révérence interminable devant la voiture de l'empereur. Son visage sculptural reflétait le clair de lune qui donnait à sa peau blanche une couleur diaphane et entourait ses cheveux blonds d'un halo brillant.

— Je vous sais gré de ce spectacle. Mais nous sommes si loin l'un de l'autre... J'aimerais tant bavarder en étant plus près de vous !

En dépit de son léger accent, elle s'exprimait avec une belle aisance, avec le niveau linguistique requis pour une diplomate.

La garde impériale ne savait plus sur quel pied danser. En voyant l'émissaire faire un pas en arrière, l'empereur jugea cependant qu'elle n'avait aucune mauvaise intention. Il ordonna donc à ses soldats de reculer.

Quelle audace !

Mao Mao reporta son attention sur les quatre voitures qui flanquaient le palanquin du maître de l'univers. Elle crut voir un mouvement, peut-être quelqu'un s'était-il levé. Dame Lishu n'avait sans doute pas tiqué devant la scène, mais qu'en était-il de dame Gyokuyo et de dame Lifa ? Dame Lolan était plus difficile à cerner, mais il ne serait pas surprenant qu'elle ait considéré comme un manque de respect le fait de s'approcher sans rougir de l'empereur.

Aïe, aïe, aïe ! Ça promet pour la suite...

Honnian, qui se tenait devant la voiture de sa maîtresse, affichait une expression on ne peut plus tendue. Son orgueil de première suivante la poussait sans doute à garder son sang-froid, mais à l'intérieur... Mao Mao l'imaginait sans peine la réprobation bouillir sous le masque.

Avec une coquetterie affichée, la belle aux cheveux d'or se mit à avancer lentement vers la voiture de Sa Majesté. Elle n'alla pas bien loin. Sans que la garde, l'empereur ou même l'une de ses favorites n'aient à intervenir, sa cousine l'arrêta.

— Viens, retournons à notre place, enjoignit-elle à l'audacieuse d'une voix douce. Le spectacle est organisé en notre honneur. La moindre des choses, c'est d'y assister jusqu'au bout !

Les tenues des deux diplomates se ressemblaient beaucoup, à un détail près. L'émissaire la plus paisible arborait une coiffe bleue, sa compagne, une rouge.

Cette dernière montra son mécontentement de façon ostensible, avant de sagement regagner sa loge après que sa cousine lui eut chuchoté quelques mots à l'oreille.

J'aimerais bien savoir ce qu'elle lui a dit, pensa Mao Mao, un peu anxieuse.

Finalement, envoyer deux émissaires était une bonne idée pour éviter tout incident diplomatique.

Néanmoins, peu importait à l'apothicaire leur nombre ou leur genre ou même leurs intentions cachées. Sa seule préoccupation était d'accomplir coûte que coûte la mission qu'on lui avait confiée.

Elle pénétra dans un bâtiment.

— Vous êtes prêt ? demanda-t-elle.

— En tout cas, on a fait ce qu'on a pu... répondit Gaoshun en lieu et place du destinataire de la question.

Le regard de l'eunuque paraissait vidé de toute lumière, son visage exsangue. Curieux ! On aurait dit qu'il avait vu un fantôme, ou pire encore...

La jeune fille tourna les yeux vers le fond de la pièce. Son sang ne fit qu'un tour quand elle vit la créature qui y était tapie. Voilà qui expliquait le malaise de Gaoshun.

Un être irréel se trouvait en effet devant eux. Il fallait toute la témérité de Mao Mao pour ne pas se figer sur place en sentant son cœur manquer un battement.

— La fin du banquet approche, prévint-elle.

— Entendu, répondit l'eunuque.

Il recouvrit l'être mystérieux d'un voile noir, comme l'apothicaire l'avait préconisé. Quand les clochettes eurent cessé leur tintement, elle saisit une main sous le voile.

— Bien, allons-y, dit-elle avant de se diriger vers la scène.

De coutume, les invitées d'honneur étaient les premières à quitter les festivités. La voiture à cheval des deux belles étrangères repartit donc sitôt le repas achevé. Une musique célébra leur départ. Les autres convives étaient tenus de rester à leur place en attendant que les hôtes de marque aient disparu de leur champ de vision.

Le martèlement régulier des sabots se fit entendre. Le moment était venu pour l'apothicaire de guider la créature recouverte de noir jusqu'à un endroit situé à mi-chemin du verger et de l'étang, dans un angle mort pour les voitures tournées vers l'étendue d'eau. Les saules qui se balançaient dans le vent participaient à les cacher aux regards. Désormais, seules les belles aux cheveux d'or pouvaient les voir.

Mao Mao et sa mystérieuse compagne ne souhaitaient pas leur barrer la route. Elles s'étaient juste placées au bord du chemin qu'empruntaient les véhicules, à l'orée du verger de pêcheurs. La première des deux diplomates les avisa. Les prenant pour de simples servantes, elle allait s'en désintéresser quand...

D'un mouvement de bras, l'herboriste souleva le voile noir, révélant une chevelure d'ébène. Deux mèches épaisses se déployèrent en de larges boucles sur le haut de la tête de l'apparition, ornée d'un éclatant diadème garni de perles. Des épingles disposées selon un dessin symétrique étincelaient dans sa parure, tandis que le reste de ses cheveux lui retombait dans le dos.

De fines lèvres rouges et brillantes, des yeux légèrement en amande soulignés de longs cils, et entre les sourcils semblables à de magnifiques branches de saule, une marque de fleur dessinée au rouge.

Les longs châles de la divine créature flottaient dans le vent. Sa tenue, composée de plusieurs couches et dont le col épousait la nuque, se distinguait par son élégance. Une telle vision semblait être une invocation du clair de lune.

Sans trop relever la tête, Mao Mao étudia la réaction de l'émissaire la plus proche d'un regard en coin. Elle écarquillait ses yeux bleus que faisait briller la pâle lumière lunaire. Il ne s'y reflétait sans doute qu'une silhouette aux cheveux et aux yeux noirs des plus ordinaires. Or malgré cette extrême banalité, l'étrangère était tombée sous le charme.

La tête toujours baissée, la jeune fille lâcha le voile qu'elle tenait encore du bout des doigts. Il retomba au sol. Au même moment, elle serra la main de la merveilleuse créature.

Venait-elle de voir sursauter une silhouette dans la première voiture ? L'occupante du carrosse qui suivait n'aurait pas réagi autrement pour peu qu'elle ait été elle aussi témoin de la scène.

L'être visible sous la lune avait suffi à enserrer le cœur de la diplomate, à l'arrêter – comme sous l'effet d'un violent poison.

Ses gardes avaient vu l'apparition et, comme leur maîtresse, étaient tétanisés. Le seul à rester indifférent était le cocher de la première voiture, qui continuait d'avancer à petits pas pour mener l'attelage. Il avait été spécialement choisi pour son indifférence à la beauté. Par mesure de précaution, il avait aussi pour consigne de ne regarder vers l'étang sous aucun prétexte. Le chemin était droit et sans obstacle, il aurait même pu sans problème fermer les yeux sur quelques dizaines de mètres.

Mao Mao craignait un peu la réaction des gardes des émissaires. Gaoshun et d'autres eunuques se tenaient prêts à bondir à la rescousse s'il se passait quoi que ce soit.

La scène était posée, le spectacle pouvait commencer.

Tout en douceur, foulards et voiles ondoyèrent, puis de minuscules halos blancs volèrent à leur rencontre pour les entourer. Dans sa tenue immaculée, l'apparition avança de quelques pas en agitant délicatement les étoffes. Mao Mao voulut lâcher la main qui la tenait, mais cette dernière accentua sa prise.

Quel culot !

Ne pouvant protester, elle marcha aux côtés de la divine beauté en se recroquevillant. La seconde voiture était arrivée à hauteur. Comme sa cousine, son occupante les dévorait des yeux.

Dès qu'un des tissus voltigeait, les lumières pâles et blanches étincelaient de plus belle. Par moments, elles accrochaient le diadème ou une épaule, leur

nombre croissant toujours.

Les carrosses poursuivirent leur route. On devinait le regard ahuri des gardes qui épiaient le spectacle, mais tant que les diplomates restaient dans leur voiture, ils ne pouvaient s'approcher.

Des dizaines, des centaines d'orbes lumineuses entouraient Mao Mao et l'être à la beauté inhumaine, qui descendirent ensemble le chemin jusqu'à l'étang. Les véhicules s'immobilisèrent. Leurs passagères se penchèrent au-dehors pour tourner la tête vers la danse des voiles.

Enfin, la créature mystérieuse lâcha la main de Mao Mao, qui se plaça discrètement en retrait. La danseuse sous la lune fit onduler ses foulards devant les lumières virevoltantes. Derrière elle, les saules frémissaient dans le vent et l'étang reflétait le disque lunaire.

L'aïeul des deux cousines n'avait-il pas admiré un spectacle similaire quelques dizaines d'années auparavant ? La créature de lumière ne semblait pas habiter ce monde, mais être une déesse descendue par erreur sur terre. Le morceau que jouait au loin l'orchestre en venait à prendre des accents de mélodie céleste.

Couvé par les regards, l'être à la beauté transcendante leva lentement une main. Ses lèvres rouges dessinèrent un arc, créant le sourire le plus ensorcelant qu'il fut donné de voir. Les foulards flottaient doucement dans le vent. Les branches des saules oscillaient comme pour cacher la créature divine. Les pâles orbes lumineux s'agitaient en tous sens.

À cet instant, un coup de gong annonça la fin du morceau de musique. Une brise opportune souffla vers l'apparition un nuage de pétales. D'où venaient-ils ? Peu importait désormais, car la magie avait disparu. Ses voiles blancs mirent un temps infini à retomber sur le sol. Pendant leur chute, les pâles lumières s'étaient dispersées aux quatre vents.

L'une des émissaires aux cheveux d'or, dont la témérité n'enviait en rien l'arrogance, mit pied à terre pour tenter de comprendre ce qu'elle venait de voir.

Et c'est sur moi que ça tombe...

Mao Mao regretta de ne pas s'être éclipsée dès le début. Quand l'étrangère l'aperçut, elle fondit sur elle pour la presser de questions. Avec ses traits anguleux finement dessinés, l'Occidentale en imposait, sans compter qu'elle

dépassait l'herboriste d'une bonne tête. Elle débitait des mots dans sa langue natale sans s'arrêter, à grand renfort de gestes, pour s'enquérir de la déesse qui s'était évaporée. Le besoin de savoir l'avait mise dans tous ses états.



L'apothicaire se contenta de lever l'index pour le pointer vers la lune.

Puis... elle prononça à voix basse le nom d'une divinité adorée dans les lointaines contrées de l'Occident. La prononciation était-elle correcte ? L'envoyée diplomatique sembla en tout cas comprendre.

La jeune femme aux cheveux d'or restait pétrifiée. Quelque chose qui brillait en elle de manière resplendissante avant semblait avoir été tout à coup anéanti. Sa cousine la saisit par l'épaule.

Mao Mao inclina lentement la tête en signe de respect, puis s'éclipsa comme si rien n'était jamais arrivé.

— On dirait que tout s'est bien déroulé.

Gaoshun attendait dans une bâtisse située de l'autre côté de l'étang, en compagnie d'autres fonctionnaires. Tous tenaient entre leurs mains des cages à insectes contenant une foule de grands papillons de nuit aux ailes oscillant entre le vert et le bleu clair. Le stade adulte de la larve que Shisui collectionnait.

Au cours des derniers jours, avec l'aide de sa jeune amie, Mao Mao avait capturé sans relâche des spécimens adultes, ainsi que des chrysalides sur le point d'éclore. Elles en avaient trouvé légion, l'éradication d'insectes ayant été abandonnée dans le verger de pêcheurs depuis quelque temps.

L'apothicaire avait gardé en mémoire le portrait de la vieille grippe-sou où figuraient de pâles lumières. En lieu et place de scintillements divins, il s'agissait en fait de ces papillons.

Quel hasard, tout de même...

La vieille tenancière disait avoir été la victime d'un mauvais coup. Sa rivale s'était acharnée à capturer des papillons afin d'étaler leurs cadavres sur sa robe pour l'abîmer.

Sauf que le corps des lépidoptères renfermait certaines substances odorantes conçues pour attirer les partenaires du sexe opposé. Mao Mao s'était déjà servie de ce savoir pour attraper de petites bêtes par le passé. Sur la tenue, l'envieuse avait à coup sûr étalé des femelles, ce qui avait attiré les mâles qui étaient venus voler autour.

La vieille maquerelle s'était contentée de s'approcher de l'étang et de remuer ses foulards pour chasser les insectes, mais les spectateurs avaient été subjugués par cette étrange danse d'une beauté mystérieuse auréolée de lumière.

Le hasard nous réserve de drôles de surprises, parfois.

La performance avait permis à l'ancienne d'asseoir sa réputation au quartier des plaisirs. Qui aurait songé que la méchanceté de sa rivale se serait à ce point retournée contre elle ?

Mao Mao avait suivi son exemple. Elle avait imprégné les tissus de l'odeur des papillons femelles que Shisui avait séparés des mâles. La jeune servante lui avait rendu un incroyable service, il faudrait la remercier en conséquence.

Inutile de préciser le résultat d'un lâcher d'une multitude de mâles dans un air saturé par l'odeur des femelles. Ni quel mystérieux effet produirait leur vol associé à la vue d'une beauté à couper le souffle. Surtout un lendemain de pleine lune. L'épisode rappela à Mao Mao un certain « hibiscus sous les étoiles ».

— Oui. J'espère qu'on a été à la hauteur, finit par répondre la jeune fille en regardant les palanquins de l'autre côté de l'étang.

Les belles étrangères parties, le reste des convives rentrait à son tour. Il avait fallu se donner bien du mal pour mettre au point un spectacle qui ne serait visible que par les deux diplomates.

Ce genre de féerie n'était pas à montrer à tout le monde. Certains ne s'en remettraient jamais, d'autres deviendraient subitement incapables de travailler... De quoi conduire le pays à sa perte !

— J'ai suivi tes instructions à la lettre ! soupira une voix indignée.

Qui donc se trouvait là, trempé jusqu'aux os, emmaillotté dans son foulard, sinon Jinshi ? Il avait défait à grand-peine sa coiffure qui d'ailleurs ne ressemblait plus à rien.

Après sa performance incroyable, il avait dû nager sous l'eau dans ses lourds vêtements pour rallier la rive opposée du petit lac. Un exploit impossible sans une bonne condition physique. Il ne semblait pas avoir envie qu'on l'interroge sur ce qu'il avait bien pu fabriquer de l'autre côté.

Il se frotta vivement le visage à l'aide d'une serviette qu'il macula de rouge à lèvres.

— On a fait de notre mieux. Advienne que pourra... Mes cheveux sont tout trempés ! ajouta-t-il d'un ton un peu rude.

En temps normal, la responsabilité de sécher la crinière de l'insigne eunuque incombait à sa vieille suivante Suilen.

Gaoshun fixa Mao Mao, l'implorant du regard, comme à chaque fois qu'il lui demandait une faveur. Jinshi en fit de même.

Pitié ! Ne pouvaient-ils pas lui fichier un peu la paix, pour une fois ? N'étaient-ils pas assez grands pour se débrouiller sans elle ?

Dépitée, la jeune fille s'empara d'une autre serviette, avant de se mettre à essuyer lentement la chevelure du sublime eunuque.

Chapitre 9

L'infirmerie

Le monde est rempli de sujets désespérants, songea l'apothicaire, assise sur une caisse derrière le lavoir.

Shaolan ne viendrait pas lui rendre visite ce jour-là, elle avait donc choisi de tuer le temps un court instant, puisque peu de travail l'attendait au pavillon de Jade. L'école créée par Jinshi commençait à trouver son rythme. L'amie de Mao Mao n'avait pas hésité un instant avant d'intégrer cette première promotion historique.

L'herboriste pensa un moment se rendre au dispensaire pour extorquer un gâteau au médocastre, mais l'homme à moustache de loche ne savait déjà plus où donner de la tête avec le désordre qui régnait les derniers temps. Elle préféra donc s'abstenir.

L'affaire des huiles parfumées tournait plus ou moins au chaos. La visite des diplomates l'avait presque fait oublier à la jeune fille. Pour l'heure, le mystère restait entier.

Jinshi avait mené sa petite enquête auprès d'autres concubines pour retracer les derniers événements. Il en était ressorti que leurs suivantes s'étaient précipitées comme une seule femme pour acheter des huiles odorantes aux marchandes de la caravane.

Au fond, je les comprends.

Ces articles avaient franchi des déserts, traversé des océans et gravi des montagnes depuis leur terre d'origine pour être vendus à la cour intérieure. Les dames de compagnie vivaient enfermées dans une cage dorée, comment auraient-elles pu rester de marbre devant les étals ? Si des remèdes venus de

l'Occident avaient été à vendre, Mao Mao n'aurait pas hésité à emprunter de l'argent à la vieille maquerelle pour s'en procurer.

Dans ces conditions, difficile de blâmer les femmes qui avaient acheté ces huiles. Face à l'engouement général, même des suivantes du palais de Jade avaient cédé à la tentation.

Séparément, aucune de ces préparations ne représentait de danger. Malgré tout, avec l'interdiction en cours de conserver au *hougong* des produits potentiellement dangereux, même en infime quantité, il avait fallu les détruire. En même temps, mélangés, certains d'entre eux devenaient un poison foudroyant et efficace à très petites doses. Ces considérations ne dénouaient pour autant pas l'énigme de l'arrivée de ces ingrédients à la cour.

Je vais rester prudente avec les parfums et les épices, mais...

Mao Mao savait que des marchandes avaient proposé aux favorites des vêtements adaptés à la grossesse. Lors de leur récente visite, les diplomates avaient montré que l'un de leurs objectifs était de se frayer un chemin jusqu'au trône impérial. Ce n'était sans doute pas leur mission principale, mais l'émissaire arrogante semblait certaine de son fait. Pas de chance pour elle, son orgueil avait été mouché. La rumeur rapportait qu'après le banquet, son attitude s'était faite moins conquérante. L'affaire des parfums pouvait très bien être liée à leur venue, même s'il ne fallait pas tirer de conclusions hâtives.

Le *hougong* comptait à cette époque-là quatre concubines de haut rang : dame Gyokuyo, dame Lifa, dame Lishu et dame Lolan.

L'empereur accordait les plus grandes marques d'affection à la noble concubine. Lifa se plaçait sans doute juste après. Mao Mao avait ouï dire que le maître de l'univers avait fait de quelques concubines de rang moyen ses maîtresses. Quant à celles de bas rang, il leur fallait rester sur leurs gardes, l'une d'entre elles ayant jadis été punie par l'une de ses consœurs.

Pour ce qui était de l'influence familiale, dame Lolan l'emportait haut la main. Sa Majesté Impériale devait en tenir compte.

Tiens, tiens...

Mao Mao s'empara d'une brindille pour tracer par terre une orchidée – d'un sens identique au caractère « lan » du nom de la résidente du pavillon de Grenat.

Derrière elle, dame Lifa avait le clan le plus influent, mais comme elle descendait de la branche maternelle de la famille impériale, la réputation de sa maison n'était déjà plus à faire. À côté de l'orchidée, Mao Mao dessina ensuite un fruit, en référence à la première syllabe du nom de la concubine.

À l'inverse, depuis des générations, la famille de Lishu ne ménageait pas ses efforts pour grimper à l'échelle sociale. Elle avait assez d'ambition pour avoir offert sans hésiter sa fille encore très jeune au précédent empereur.

L'apothicaire dessina un arbre à côté du fruit, en référence au « Li » de Lishu.

La famille de dame Gyokuyo s'était pour sa part implantée au croisement de différents axes commerciaux avec l'Occident. Elle semblait en profiter pour nager dans l'opulence mais, en réalité, la proximité de la frontière l'obligeait à dépenser des sommes folles pour sa sécurité. Ses terres se révélaient par ailleurs d'une piètre fertilité.

Pour compléter son tableau, Mao Mao esquissa une feuille : le « yo » de Gyokuyo.

L'année précédente, une dame de compagnie d'Aduo, une ancienne favorite, avait été à l'origine d'une tentative d'empoisonnement à la réception d'hiver. Elle avait agi de sa propre initiative, non par soif de pouvoir, mais pour un motif bien plus personnel.

Mao Mao n'en savait pas plus. Encore avant, dame Gyokuyo avait été elle aussi victime d'une tentative d'empoisonnement. Qui donc s'en était rendu coupable ?

Bien sûr, la concubine de rang moyen impliquée dans la récente affaire du champignon avait tout de la coupable idéale. Mais où aurait-elle acquis les connaissances en poison nécessaires à son crime ? En tout cas, puisque la vaisselle utilisée était en argent, on ne s'était pas servi d'arsenic.

Résultat, la moitié des dames de compagnie de la noble concubine avaient été congédiées. Son ancienne goûteuse, qui avait ingéré le poison à sa place, souffrait encore de séquelles.

Sans trop savoir pourquoi, Mao Mao eut un sentiment de malaise. Or ce n'était pas la première fois. Elle se remémora la rusée Suilei qui était allée jusqu'à simuler sa propre mort afin de s'évanouir dans la nature. Elle n'en avait

pas appris beaucoup plus sur elle. Quel avait été son but ? Pourquoi avait-elle visé Jinshi ?

Elle faisait courir sa brindille autour de ses dessins pour y tracer des cercles... Sans solution, elle poussa un gémissement. Peut-être était-il préférable d'arrêter de se triturer l'esprit à ce point.

Au fond, à quoi bon ?

Elle n'était qu'une simple dame de compagnie, un pion endossant le rôle de goûteuse, remplaçable à tout instant.

Le mieux qu'elle puisse faire était de se changer les idées. Le *hougong* regorgeait d'une pléthore de jardins pour l'agrément de l'empereur – sans oublier la pinède, la bamboueraie et les vergers.

C'est bientôt la fin des cerises.

Trois mois auparavant, elle aurait pu cueillir des pousses de bambou, mais à cause du vieux renard au monocle, elle avait dû se consacrer à la culture des roses au pavillon de Cristal.

Cet original l'exaspérait et le simple fait de penser à ce drôle de personnage lui donnait des boutons.

Allez, allez, on arrête !

Mao Mao tâcha de se vider l'esprit. Aussitôt, son pas se fit plus léger. Elle marchait vers la cerisaie quand elle croisa les suivantes du pavillon de Cristal.

Comme elle les connaissait de vue, l'apothicaire leur fit une petite révérence sauf que, tout à coup, leurs traits se crispèrent. Un instant plus tard, les jeunes femmes s'enfuyaient en courant. Dans le lot, l'une d'elles s'était sauvée à toute allure malgré ses pieds bandés – une performance pour le moins impressionnante.

Elles exagèrent ! Je suis peut-être allée trop loin en reniflant leurs vêtements, la dernière fois, mais je ne les ai pas non plus déshabillées...

Il faut dire que les scènes de ce genre étaient monnaie courante dans les maisons closes : quand une femme à l'expérience certaine venait frapper à la porte du quartier des plaisirs, elle était soumise à une petite inspection en règle... sans vêtements.

Les filles nubiles étaient censées être les plus prisées, mais la tendance du moment plébiscitait l'intelligence. Les femmes de fonctionnaires aux charmes défraîchis étaient préférées aux jeunes vierges. Comme elles avaient déjà reçu

une éducation, l'investissement de départ était plus faible et vite rentabilisé. On aurait pu croire que leur qualité d'ancienne épouse serait rédhibitoire, pourtant leurs clients n'en semblaient que plus stimulés. Vilain penchant que voilà.

Mao Mao n'avait pas tiré sur les vêtements des suivantes du pavillon de Cristal par plaisir. Il était de notoriété publique qu'elles étaient sensibles aux modes. Le plus plausible était que toutes aient acheté et utilisé des huiles parfumées. Or certaines s'étaient abstenues. C'était assez étrange pour que l'apothicaire attrape quelques manches afin de vérifier qui étaient ces exceptions.

Elle en avait été quitte pour un sermon en règle de la part du sublime eunuque.

Enfin, il doit bien y en avoir une moins sensible à la mode que les autres.

Le pavillon de Cristal embauchait en masse : une bonne dizaine de dames de compagnie, assistées de toutes les servantes spécialisées, soit une trentaine en tout, y étaient employées.

Sans réfléchir davantage à cette histoire, elle partit cueillir des cerises.

Ce soir-là, elle prenait son dîner un peu plus tôt qu'à l'accoutumée.

— Ce n'est pas la grande forme... lui fit savoir Ailan, le menton sur la table et les paupières lourdes.

Mao Mao appliqua la main sur le front de sa collègue. La chaleur indiquait une légère fièvre.

— Je t'interdis d'être enrhumée ! s'exclama Infa qui grignotait des cerises pour son dessert. Il ne faudrait pas que tu contamines dame Gyokuyo !

L'herboriste se concentra sur les fruits, étonnée que la gourmande en ait trouvé – elle-même en raffolait –, sans juger bon d'investiguer plus loin. C'était leur petit secret, à l'insu d'Honnian.

— J'ai fait attention, pourtant... se défendit la malade, vexée, en relevant laborieusement la tête.

Mao Mao voulut rentrer lui préparer une décoction fébrifuge, mais Infa la retint.

— Si tu lui concoctes un remède, autant aussi l'accompagner ensuite à l'infirmerie, tu ne crois pas ?

— L’infirmierie ? répéta l’apothicaire, perplexe.

Parlait-elle du dispensaire ? La seule idée d’emmener sa nouvelle patiente là-bas la fatiguait déjà. Infa, qui pressentit sa lassitude, la détrompa.

— Ce n’est pas le dispensaire. Comment dire ? Il n’y a pas de médecin. Quelqu’un d’autre s’occupe des soins. Ailan sait où ça se trouve, elle te montrera le chemin.

— Entendu, accepta la jeune servante.

L’infirmierie en question se situait dans la partie nord de la cour intérieure. Derrière une blanchisserie se dressait en effet un pavillon où travaillaient des femmes vêtues de blanc.

Je n’avais jamais remarqué cet endroit.

Mao Mao avait arpenté les vergers et les bosquets de la zone, mais ne s’était jamais vraiment approchée des bâtiments qu’elle accueillait. Sa compagne luttait pour lui sourire entre deux quintes de toux.

— Pourtant, on a dû t’en parler quand tu as commencé à travailler ici, tu as oublié ?

Hélas, l’apothicaire n’était pas venue vivre au *hougong* de son plein gré. À son arrivée, elle n’écoutait que d’une oreille ce qu’on lui expliquait. Plus sûrement, pendant la visite de cette partie de la cour, elle avait dû se plonger dans l’observation de l’armoise qui poussait au bord des allées.

Chassez le naturel...

Dans la blanchisserie, des femmes lavaient avec diligence ce qui ressemblait à des draps. Disposer d’un lieu pour lessiver le linge et la literie efficacement au plus près de l’infirmierie était bien pensé. Il n’y avait pas meilleur moyen de garantir l’hygiène indispensable aux soins.

— Excuse-moi, je crois que j’ai attrapé un rhume, dit Ailan à l’une des employées.

La femme, débordée, inspecta la visiteuse d’un air méfiant. Elle déposa son panier pour plaquer la main sur le front de la malade.

— Tu as un peu de fièvre... Tire la langue.

Sa façon de s’exprimer dénotait une certaine expérience avec le métier. Fait intéressant, ses joues étaient creusées de profondes rides. Les employées d’un certain âge étaient rares au *hougong*.

Elle plissa les yeux, avant de tirer la paupière inférieure de sa patiente vers le bas. Ce petit geste, exécuté tout en maîtrise, dépassait déjà les compétences du charlatan.

— Ma foi, ça n'a pas l'air bien terrible. Si tu ne te surmènes pas, c'est l'affaire de deux, trois jours. Pourquoi est-ce que tu es venue ?

Le diagnostic était aussi solide que son assurance.

— Je ne peux pas contaminer ma maîtresse... Serait-il possible de rester ici ? On ne sait jamais.

— Pff...

La vieille femme reprit son panier, puis se dirigea vers l'infirmerie, où elle se débarrassa de son fardeau avant de faire signe aux visiteuses de la rejoindre.

À l'intérieur, l'agencement d'apparence modeste ne laissait la place à aucun luxe. Les piliers étaient lisses, sans ornements, le couloir simplement latté de bois. Les fenêtres n'offraient rien de plus que des ouvertures carrées placées à intervalles réguliers, mais permettaient une bonne circulation de l'air. L'absence de toute fioriture facilitait le ménage – une bonne chose –, qui était visiblement effectué avec un soin méticuleux. L'endroit idéal pour passer la saison qui s'annonçait.

Au lieu de l'odeur caractéristique des médicaments présente dans les dispensaires, de puissants relents d'alcool accrochaient les narines.

Ailan grimaça. Le parfum entêtant était peut-être à l'origine de sa réticence à se rendre à l'infirmerie. Mao Mao considérait à l'inverse ces effluves comme la garantie d'une attention admirable portée à la stérilisation. Appliquer de l'alcool puissant sur une plaie tuait le mal qui s'installait en surface. En bain de bouche, il était reconnu comme un désinfectant efficace.

L'apothicaire comprenait mieux pourquoi les maladies ne se répandaient pas davantage dans le *hougong*, surtout avec un tel incompetent pour seul médecin. Elle n'imaginait pas qu'un lieu pareil existât.

— Est-ce que tu peux prévenir les autres que je rentrerai demain ?

— Bien sûr !

Ailan reçut de la femme une petite plaque de bois numérotée, puis se dirigea vers la chambre qui portait le numéro correspondant.

Intriguée par l'infirmerie, Mao Mao balayait des yeux son environnement, quand tout à coup elle sentit qu'on l'agrippait par le col de sa tunique – de la

manière dont étaient alpagués les enfants qui traînaient dans le dispensaire.

— Retourne travailler, toi ! Tu crois pouvoir tirer au flanc parce que tu accompagnes une malade ?

L'apothicaire en avait pour son grade.

— Quoi, tu n'es pas contente ? Tu préfères peut-être laver notre linge toute seule ?

La soignante sourit de façon entendue. La jeune fille secoua la tête. Elle n'avait d'autre choix que de retourner au pavillon de Jade. Décidément, infirmière ou mère maquerelle, les vieilles dames ne s'en laissaient pas conter...

Elle aurait bien aimé en voir plus, avant de se faire une raison. Sur le chemin du retour, tandis qu'elle marchait d'un pas tranquille, elle remarqua la précipitation des femmes portant des paniers à linge autour d'elle.

En cette saison pluvieuse, il fallait profiter des rares éclaircies pour s'occuper du linge accumulé. La tâche n'avait visiblement pas l'air de tout repos. De fil en aiguille, Mao Mao se mit à penser aux corvées de même nature qu'elle avait elle-même à effectuer.

Maintenant que j'y pense...

Hormis la femme entre deux âges qui les avait accueillies, toutes les employées de l'infirmierie que l'apothicaire avait vues semblaient avoir déjà passé le cap de la vieillesse.

Au *hougong*, après avoir atteint un certain âge, les domestiques étaient remplacées de manière semi-forcée. En général, on leur signifiait leur congé avant la trentaine. Au-delà, les seules à rester le devaient soit à leur rang élevé, comme la servante en chef, soit aux liens personnels qu'elles avaient su tisser avec les favorites.

Il ne fallait surtout pas le dire à voix haute sous peine de se prendre une volée de bois vert, mais Honnian, la première dame de compagnie, avait depuis longtemps passé la limite où l'on vous chassait de la cour intérieure.

Si les femmes employées à l'infirmierie étaient autorisées à rester, il fallait qu'elles soient excellentes dans un domaine indispensable au *hougong*. Restait un point qui tracassait Mao Mao. Elle n'avait senti aucune odeur de médicament. Celle de l'alcool les couvrait-elle ? À moins que...

Plongée dans ses pensées, la jeune fille avançait en se frottant le menton quand elle entra en collision avec ce qu'elle crut être un pilier. Lorsqu'elle leva les yeux, un visage de nymphe céleste étincelait tel le soleil au-dessus d'elle.

— Regarde où tu vas au lieu de marmonner dans ta barbe ! C'est un coup à trébucher.

— Je pensais à voix haute ?

Jinshi poussa un profond soupir, avant de secouer la tête en écartant les mains. Mao Mao ne put s'empêcher de se vexer devant tant d'indignation. Elle plissa les yeux, prenant le regard qu'elle réservait aux vers de terre gras qui gigotaient dans les flaques d'eau... L'expression de bodhisattva bienheureux consciencieusement entretenue par Gaoshun surgit soudain derrière l'épaule du sublime eunuque. Résignée, elle rouvrit les yeux, ce qu'elle fit avec réticence.

— Vous me cherchiez ?

— Non, notre rencontre n'est que le fruit du hasard. Pourquoi ? Je n'aurais pas dû t'adresser la parole, autrement ?

Jinshi semblait quelque peu ébranlé. Son assistant tentait de faire passer silencieusement un message à la jeune fille. Hélas, elle n'y comprenait rien.

— D'où reviens-tu, comme ça ? s'enquit l'intendant du *hougong* dont les épaules s'affaissèrent un peu.

— De l'infirmerie. Je ne l'avais jamais vue avant.

— Tiens donc. Quelqu'un aurait dû t'en parler à ton arrivée. Ça n'a pas été le cas ?

— Si. Enfin, je crois...

Le bel eunuque prit soudain un air grave qui désarçonna Mao Mao. Douterait-il parfois de la qualité de son travail ? En général, il était pourtant si sûr de lui...

Le fonctionnaire impérial conduisit à pas lents ses subalternes vers un lieu moins fréquenté. Sage décision, sans doute, car en restant planté au milieu de la foule, la simple vue de sa beauté pouvait couper l'envie à tout le monde de travailler.

— En tout cas, je ne m'attendais pas à un bâtiment aussi bien tenu, je suis impressionnée ! Pourquoi ne pas le transformer en dispensaire ?

Quoique... mauvaise idée.

Le charlatan en perdrait son poste et l'apothicaire serait privée d'un endroit où paresser. Elle voulut se reprendre, mais Jinshi l'en empêcha.

— Un dispensaire... répéta-t-il avec son air de chien battu. Si seulement c'était aussi simple.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Seuls les hommes peuvent exercer la médecine, dit Gaoshun à la place de son maître. En principe, il n'y a qu'eux qui soient habilités à préparer des remèdes et à soigner les blessures graves. Pour les écorchures, c'est autre chose.

Je comprends mieux.

Voilà qui expliquait pourquoi on ne sentait aucune odeur de médicaments à l'infirmierie. Une question subsistait, malgré tout.

— Et moi, dans tout ça ?

La jeune fille était en effet autorisée à préparer autant de remèdes qu'elle voulait. De toute évidence, elle n'avait pas non plus le droit de faire entrer des ingrédients en provenance de l'extérieur, mais elle pouvait tout de même se servir des plantes qui poussaient dans l'enceinte du *hougong*, ainsi que des médicaments du dispensaire.

— Disons que je ferme les yeux... susurra Jinshi. Après tout, de nombreuses concubines ont des dames de compagnie qui s'y connaissent en plantes. En revanche, si quelqu'un venait à distribuer des remèdes à l'infirmierie, ça ne passerait pas inaperçu.

À sa façon d'en parler, la question devait soulever tout un tas de complications. Comme pour le salaire des femmes de la cour, il existait peut-être un système ou des lois incompréhensibles pour le commun des mortels, a fortiori pour la jeune herboriste que le sujet ennuyait profondément.

Les médicaments étant interdits, les infirmières se débrouillaient avec de l'alcool pour tout désinfectant. On se rétablissait d'autant mieux dans un lieu à l'hygiène irréprochable et, en dernier recours, dans les cas les plus graves, les malades étaient renvoyées dans leur famille.

C'est bien pénible, tout ça...

Mais chercher à démolir le système établi serait assurément encore plus difficile. Dans la société, trop de monde avait intérêt au *statu quo*.

— À l'avenir, j'espère que le recrutement des médecins pourra s'élargir... dit le sublime eunuque, qui préférait ne pas aborder de front le cas de Mao

Mao – s'il s'adressait à elle, il se parlait en réalité à lui-même. Et qu'on pourra en embaucher qui ne seront pas nécessairement des eunuques.

Ces hommes représentaient un tiers de la population du *hougong*. À l'inverse des femmes, leurs effectifs se renouvelaient très peu. Conséquence, la moyenne d'âge était plutôt élevée de leur côté.

C'est vrai qu'il n'y a pas de jeunes parmi eux.

De fait, la castration avait été interdite quelques années plus tôt, après l'accession au trône du nouvel empereur. Quand Jinshi avait-il subi l'opération ? Bonne question. Peu avant sa proscription, à en juger par son âge.

Le pauvre ! Ça s'est joué à pas grand-chose...

Mao Mao baissa machinalement les yeux sur l'entrejambe de son interlocuteur et, sans rien dire, joignit les mains devant elle. En relevant la tête, elle croisa le regard du fonctionnaire impérial.

L'intendant du *hougong* semblait en proie à des sentiments contraires. Il scrutait fixement la jeune fille, les lèvres pincées.

Je n'aurais pas dit ça tout haut, quand même ?

Contrite, elle plaqua une main sur sa bouche, puis détourna la tête, pour croiser cette fois le regard de Gaoshun. Il ne s'était pas départi de son air de bodhisattva bienheureux et dispensait au bel eunuque le même sourire compatissant que l'apothicaire.

Il finit par tourner la tête pour dire à son supérieur :

— Venez, Jinshi, vous avez du travail.

— Tu as raison. Ah, tiens, j'y pense, Mao Mao. Préviens dame Gyokuyo que je passerai un peu plus tard au pavillon de Jade.

Ce qu'ayant ajouté, il tourna le dos et prit congé, élégant comme toujours. La jeune servante ôta enfin la main de sa bouche.

Je ferais fortune si je savais faire repousser des membres.

Une réflexion dont l'inconvenance la surprit elle-même. Restait qu'en cas de succès, son remède se vendrait comme des petits pains.

Chapitre 10

Troisième séjour au pavillon de Cristal

(première partie)

Un jour plus tard, Ailan était de retour au pavillon de Jade. Mao Mao apprit dans la foulée qu'elle était convoquée à l'infirmerie par la femme peu aimable qui l'avait agrippée la veille par le col.

— Comme ça, elle veut la voir ? demanda dame Gyokuyo à Ailan, une main sur le menton.

La dame de compagnie se tenait dans le salon à disposition de sa maîtresse étendue sur un canapé. Son ventre avait bien gonflé, ce qui l'obligeait à bouger plus lentement qu'avant. Malgré ses vêtements censés donner le change, mieux valait pour elle éviter de sortir boire le thé.

— Je suis désolée, j'aurais dû prendre ton remède au pavillon.

La suivante avait avalé le fébrifuge que lui avait préparé sa collègue apothicaire à l'infirmerie. La responsable l'avait vue faire, avant de lui demander où elle se l'était procuré.

J'ai manqué de jugeote sur ce coup-là.

Jamais elle n'aurait dû emporter un remède dans un lieu où leur fabrication était interdite, faute de médecin. Si l'infirmière n'arrivait pas à savoir d'où il venait, les fonctionnaires du *hougong* pourraient créer des ennuis à l'infirmerie.

L'herboriste en déduisit qu'elle ferait sans doute mieux de s'y rendre au plus vite – quitte à se faire réprimander un bon coup – pour en finir avec cette histoire.

— En fait, poursuivit Ailan, la responsable m'a demandé de lui prêter Mao Mao un petit moment.

— Allons donc... réagit dame Gyokuyo.

Elle pencha la tête pour regarder la jeune servante. Sa collègue la fixait elle aussi, tout autant embêtée.

L'affaire prenait un tour plutôt fâcheux, se dit la jeune fille avant de se mettre bien vite en quête d'ingrédients pour concocter une nouvelle décoction.

Elle retourna à l'infirmerie, en compagnie d'Infa qui avait pour mission de la surveiller. Plus petite qu'Ailan, son homologue était vive et ne s'embarrassait pas de détours pour exprimer sa pensée – un trait de caractère qui avait peut-être motivé le choix de dame Gyokuyo.

Le bâtiment où avait été soignée leur consœur avait beau se trouver dans l'enceinte de la cour intérieure, il restait très éloigné du pavillon. Le trajet était bien trop long pour espérer que la bavarde Infa arrive à tenir sa langue.

— Dis, qu'est-ce que tu faisais après avoir accompagné Ailan, hier soir, près de la lanterne du jardin ?

— Tu m'as vue ?

Après son retour de l'infirmerie, l'apothicaire était tombée sur Jinshi. La rencontre avait donné à Mao Mao l'idée d'un nouveau remède. Elle était donc partie séance tenante récupérer les ingrédients nécessaires à sa préparation.

— Je cherchais de quoi fabriquer un médicament.

Les insectes se massaient autour des lanternes qu'on allumait dès la fin du jour, ce qui attirait certaines petites bêtes.

— Tu cherchais quoi ? Ne me dis pas des insectes ?

— Non, non.

Ce démenti n'effaça pas la grimace d'Infa, qui semblait avoir un mauvais pressentiment...

— Dis, Mao Mao... Ces derniers temps, tu accumules de plus en plus de choses dans ta chambre. L'odeur de tes plantes médicinales commence vraiment à embaumer le couloir. Et ce n'est pas du goût d'Honnian.

— Ce n'est pas bon signe, ça...

— Tu ne m'as pas l'air trop inquiète, pourtant.

Elle se trompait. La première dame de compagnie avait la main leste. Pour s'en sortir au *hougong*, il fallait avoir un caractère bien trempé.

— Si tu continues, elle va te virer de ta chambre et tu vas finir dans les écuries ! la menaça Infa, un sourire espiègle aux lèvres.

— Je ne demande que ça !

Les bâtiments qui abritaient les animaux offraient souvent plus d'espace que la petite pièce où elle dormait. Encore mieux, éloignée des habitations principales, l'apothicaire n'aurait plus à craindre de faire du bruit la nuit. Elle avait d'ailleurs récupéré au dispensaire tout un tas d'ustensiles qu'elle n'avait pas encore utilisés, à son plus grand dépit.

— Il faudra que je tâte le terrain auprès d'Honnian dès mon retour, annonça Mao Mao, des étoiles plein les yeux.

— Euh, attends, je...

La panique s'était emparée d'Infa. Elle tenta de finir sa phrase, mais les deux jeunes filles étaient arrivées à l'infirmerie.

— Bon, entrons vite.

— Ne t'emballe pas, je... mais... Attends-moi !

Tout en réfléchissant aux perspectives que pouvait lui offrir un logement isolé de tous – même faire du feu, qui sait ? –, l'herboriste frappa à la porte, le cœur gonflé d'espoir.

L'infirmière qui avait rabroué Mao Mao s'appelait Shenryu. En l'observant attentivement, la jeune fille s'aperçut que la couleur de ses yeux tirait sur le vert, comme ceux de dame Gyokuyo. Peut-être avait-elle du sang occidental. Son nom, qui signifiait « vert profond », lui avait probablement été donné à cause de la teinte de ses iris.

Une employée vint ouvrir la porte, puis conduisit les deux jeunes visiteuses dans ce qui ressemblait à une salle d'accueil, où flottait une légère odeur d'alcool. Shenryu leur servit du thé. La table était simple, comme les étagères et les chaises, d'apparence robuste. Leurs marques d'usure trahissaient leur âge.

— Je te prie de m'excuser pour hier. J'ignorais que tu étais au service de la noble concubine.

— Ce n'est rien.

Les femmes extérieures au pavillon de Jade appelaient souvent la maîtresse de Mao Mao par son titre officiel. L'apothicaire n'avait toutefois pas reçu une aussi bonne éducation que les autres suivantes. Shenryu la traitait avec une déférence qu'elle ne méritait pas.

L'infirmière parlait d'une voix très posée. Où était donc passée la femme de caractère qui, la veille, portait seule d'immenses paniers de linge ? Elle semblait avoir reçu l'éducation typique des employées du *hougong*.

Elle est avisée, comme je m'y attendais.

Certaines femmes travaillant à la cour intérieure ne savaient ni lire ni écrire. Pour s'être maintenue à son poste aussi longtemps qu'on puisse le supposer, elle devait être sacrément rusée. À moins qu'il y ait une autre raison, comme Mao Mao le présentait.

Depuis qu'elle avait appris que son interlocutrice servait dame Gyokuyo, Shenryu avait quelque peu perdu de son assurance. L'idée de bénéficier d'un traitement de faveur n'enchantait guère la jeune fille. Dès qu'il s'agissait des concubines de haut rang, ou de leurs suivantes, tout le monde avait tendance à fermer les yeux sur leurs agissements. Malgré tout, l'infirmière avait convoqué Mao Mao en bonne et due forme, ce qui, dans la perspective d'entamer une nouvelle relation, ne mettait à l'aise aucune des deux interlocutrices.

Shenryu poussa un profond soupir, puis plongea les yeux dans le regard de son hôte.

— J'aimerais te demander un service.

— Je vous écoute, répondit la jeune fille comme s'il n'y avait rien de plus naturel.

Cette légèreté désarçonna un instant son interlocutrice, qui se ressaisit aussitôt.

— C'est un peu délicat, j'espère que tu ne m'en voudras pas...

— Non, allez-y.

Mao Mao avait plutôt l'habitude qu'on ne prenne pas de pincettes avec elle. Cela dit, elle faisait souvent fi des bonnes manières elle aussi. Dans ces conditions, quoi qu'elle puisse entendre, elle était certaine de pouvoir accueillir la requête sans broncher.

— J'aimerais savoir si tu serais capable de préparer un remède pour une employée de la sage concubine...

— Quoi ?

Ce cri de surprise n'était pas sorti de la bouche de l'herboriste, mais d'Infa, qui plaqua les mains sur la table, avant de se pencher en avant. Du thé gicla hors des tasses pour venir moucheter la table de petites éclaboussures.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? s'exclama la suivante de dame Gyokuyo.

Shenryu poussa un nouveau soupir.

— Je sais que c'est beaucoup demander, répondit-elle en dardant sur ses hôtes un regard insistant.

Visiblement, elle ne plaisantait pas.

— J'imagine que vous avez une bonne raison...

— Mao Mao !

— Je suis désolée, Infa, mais pourquoi ne pas au moins écouter jusqu'au bout ?

L'intéressée se rembrunit, avant de se rasseoir. Elle but une gorgée de thé froid pour se rasséréner.

— Je vous en prie, racontez-nous, insista l'herboriste.

— Très bien...

Shenryu entama son récit.

— Quelle histoire... commenta Infa.

La dame de compagnie avait perdu de sa superbe. Une fois n'est pas coutume, elle marchait les épaules tombantes.

— Je ne te le fais pas dire.

Mao Mao n'avait pas besoin de s'impliquer dans une nouvelle affaire... Mais après ce qu'elle venait d'entendre, il fallait agir. Une des servantes de dame Lifa avait contracté une sérieuse affection. La malade se trouvait toujours au pavillon de Cristal.

Elle se rendait souvent à la blanchisserie du quartier nord et avait appris à connaître Shenryu. Depuis quelque temps, l'employée au service de la sage concubine s'était mise à tousser de manière étrange. La blanchisseuse lui avait conseillé de prendre un peu de repos. Las, près d'une semaine plus tard, la jeune femme n'était toujours pas réapparue.

Quand l'apothicaire avait suggéré qu'elle avait peut-être changé ses habitudes ou qu'elle n'était plus chargée de la corvée de linge, Shenryu avait secoué la tête.

— Quand bien même, j'aimerais qu'elle voie un médecin au moins une fois.

Son mal semblait inhabituel.

De la toux...

Quelques jours avant sa disparition, la poitrine de la malade avait commencé à la faire souffrir, mais elle se sentait fatiguée et un peu fiévreuse depuis un moment déjà. Elle n'était pas allée consulter au dispensaire, n'en ayant pas reçu l'autorisation pour quelques toussotements.

Un classique au hougong.

Tout portait à croire que les servantes du pavillon de Cristal n'adressaient pas leurs demandes directement à dame Lifa, mais à ses suivantes. L'une d'entre elles avait très bien pu faire peu de cas de la requête d'une simple employée.

En passant en revue ses symptômes, l'apothicaire fut gagnée par un mauvais pressentiment.

— Mais, au fond, tu crois qu'elle existe vraiment, cette servante ? s'enquit Infa.

— Je pense que cette affaire mérite qu'on s'y intéresse.

Si l'histoire racontée par l'infirmière était véridique, cette jeune femme devait recevoir un traitement adapté avant que sa maladie ne se répande en dehors du pavillon de Cristal.

Infa braqua un regard inquiet sur sa collègue.

— Je sais que tu es du genre à te préoccuper de ces choses-là, mais n'oublie pas pour qui tu travailles ! mit-elle en garde sa collègue. Demande une autorisation avant de te précipiter là-bas. Tu aurais tort de foncer tête baissée comme tu en as l'habitude.

— Je sais...

Mao Mao n'était pas une parfaite inconnue pour dame Lifa, sans pour autant avoir ses entrées dans sa résidence. D'autant qu'elle s'était récemment fait remarquer par les suivantes de la sage concubine en allant renifler leurs vêtements.

Quoi qu'il en soit, le meilleur moyen de ne pas se heurter à un mur était de passer par l'intermédiaire de Jinshi. La jeune fille trépignait d'impatience à l'idée de commencer son enquête, mais il lui fallait attendre.

Bon, ça ne sert à rien de s'emballer comme ça.

Elle tenta de se concentrer sur un tout autre sujet, quand un mouvement dans son champ de vision attira son attention. Impossible de se contrôler : elle s'élança aussitôt vers la forme. Après quelques bonds, elle finit par attraper l'objet de sa convoitise.

— Mao Mao ! Qu'est-ce que je viens de te dire ?

Infa releva le bas de sa jupe pour se précipiter vers son homologue qui se remettait debout, la mine réjouie, sa prise serrée entre ses paumes.

— Excuse-moi... Je viens de trouver ce que je cherchais.

— Tu parles de ton fameux insecte ? C'est répugnant !

— Non, ça n'en est pas un !

En effet, ce n'était ni une mouche, ni un cafard, ni même un papillon. À vrai dire, elle n'avait même pas réussi à se saisir de l'animal en entier. La bestiole lui avait échappé, mais peu importait, car ce que l'apothicaire voulait absolument attraper gigotait dans ses mains.

— Regarde.

Elle ouvrit les paumes, où s'agitait une queue de lézard encore bien vive. L'appendice de ces reptiles repoussait après avoir été arraché – une faculté totalement incroyable.

« Plus rien n'est possible lorsqu'on cède à l'abandon », avait un jour déclaré un sage quelconque. L'apothicaire avait fait sien cet aphorisme. Pour créer une décoction inédite, il faudrait qu'elle se montre persévérante. Pour commencer, elle devait étudier tout ce qui possédait des propriétés similaires à ce qu'elle voulait reproduire.

Je vais mettre au point un remède qui fera repousser des membres.

À cette fin, Mao Mao s'était intéressée aux mites qui grouillaient la nuit autour des lampes. Forcément, avec un tel garde-manger, quelques lézards avaient dû élire domicile dans les parages.

— J'ai envie de comprendre comment la queue de ces petits reptiles fait pour repousser, expliqua-t-elle sur un ton légèrement joyeux.

Seul le silence lui répondit. Quand elle releva les yeux, elle vit sa compagne, livide, la bouche grande ouverte. L'instant d'après, Infa s'écroulait sur le sol, inconsciente.

L'apothicaire enveloppa la précieuse queue de lézard dans une serviette, avant de la glisser dans son vêtement. Il ne lui restait plus qu'à se retrousser les manches pour s'occuper de sa collègue évanouie.

Chapitre II

Troisième séjour au pavillon de Cristal

(deuxième partie)

Les alentours bruissaient d'une vive rumeur. On se pressait vers l'entrée du pavillon de Cristal pour voir de quoi il retournait. Des femmes étaient déjà attroupées sur le seuil somptueux du bâtiment. Les servantes au travail en oubliaient d'astiquer les rambardes. Elles restaient plantées là, chiffon en main.

— Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là ? s'indigna une femme.

Sourcils froncés, elle fusillait du regard l'unique médecin de la cour intérieure.

Le voir se présenter chez une concubine n'était pas courant. Le charlatan ne sortait pour ainsi dire jamais de son dispensaire. D'ailleurs, n'était-ce pas la première fois qu'il remettait les pieds dans ce pavillon depuis près d'un an ?

Après la mort du jeune prince héritier, le médocastre n'avait sûrement plus osé s'y aventurer. Faute de remplaçant qualifié, il n'avait même pas été châtié. Résultat, il continuait à prendre ses aises dans ce jardin de femmes.

L'arrivée inopinée de cet énergumène mit tout le pavillon de Cristal en émoi. Il tenait devant lui de façon cérémoniale un baluchon. Derrière le suivait une employée du palais.

La jeune fille, élancée, presque maigre, marchait d'un pas gracieux. Ses lèvres pincées étaient peintes d'un rouge profond quand ses joues étaient fardées d'une fine couche de poudre couleur pêche.

Allait-elle travailler au *hougong* ? La cour intérieure abritait deux mille employées. Rien d'étrange, donc, de croiser de temps à autre un ou deux

visages inconnus.

Pour autant, la femme indignée ne comprenait pas pourquoi le charlatan était accompagné d'une jeune fille. Un eunuque ne se déplaçait en général qu'avec un autre eunuque. Les chuchotements allaient bon train. L'hôtesse des deux visiteurs n'avait plus le choix.

— Qu'est-ce qui nous vaut votre venue ? demanda-t-elle en s'avançant d'un pas.

En entendant sa voix, les servantes qui bavardaient se figèrent, puis se hâtèrent de retourner à leur poste sous le regard attentif de leur supérieure. Au contraire du reste du *hougong*, les employées du pavillon de Cristal étaient tenues d'une main ferme. La tâche de les discipliner incombait à la femme qui avait accueilli les deux invités.

Shin était entrée à la cour intérieure en même temps que sa maîtresse, quand cette dernière était devenue favorite. Elle y était restée dans l'espoir d'obtenir les bonnes grâces de l'empereur.

— J'ai une requête pour la sage concubine, déclara le médocastre.

La première dame de compagnie du pavillon de Cristal plissa les yeux. Entendre ce titre dans la bouche de cet incompetent lui faisait horreur.

— Je suis désolée, mais je doute que Lifa souhaite vous rencontrer...

Le refus, exprimé avec douceur, se voulait toutefois sans appel. Le fonctionnaire impérial se décomposa et afficha une expression pathétique. Sa pitoyable moustache de loche seyait bien à un eunuque dans son genre. La comparer à celle, glorieuse, de l'empereur était ridicule... On ne jugeait pas un terrain vague à l'aune d'une forêt luxuriante.

Le charlatan, confus, se retourna vers sa suivante. Le visage figé tel un masque, la jeune fille lui chuchota quelques mots à l'oreille. Avec réticence, l'eunuque fouilla dans ses poches.

— Tenez... J'apporte une lettre de recommandation, dit-il en dépliant un papier.

La missive, aux caractères tracés avec élégance, était une autorisation à le laisser entrer dans le pavillon de Cristal. La signature de « Jinshi » figurait en bas du document.

Au *hougong*, il suffisait de prononcer les mots « sublime eunuque » pour que tout le monde pense à l'intendant de la cour intérieure. Son visage était si

exceptionnel que, s'il était né femme, il aurait bien pu causer la chute d'un empire. Mais femme il n'était pas. Ni homme, au demeurant.

Sa beauté invitait certes à se pâmer, au point que même Shin, à son corps défendant, soupirait sur son passage. À l'inverse des autres femmes, cependant, elle n'éprouvait rien de plus à son égard. Elle n'était pas venue vivre au *hougong* par hasard. Quand elle pensait précisément à la raison de son choix, elle se rappelait qu'elle avait bien mieux à faire que de se laisser séduire par... un eunuque.

Dans la plupart des familles, l'important était de s'attirer les bonnes grâces de Sa Majesté Impériale. On en avait assez rebattu les oreilles de Lifa et de Shin depuis leur plus tendre enfance. La mère de cette dernière était la sœur aînée du père de la sage concubine. Les deux cousines avaient le même âge, elles étaient donc entrées à la cour intérieure ensemble. Shin avait ensuite progressé en un rien de temps dans la hiérarchie, jusqu'à devenir première dame de compagnie. Les suivantes qu'elle avait sous ses ordres étaient toutes issues de familles prestigieuses, de lignées aptes à servir l'empereur.

— Très bien...

La suivante en chef du pavillon de Cristal eut du mal à se plier à la demande de Jinshi. Impuissante, elle ne put toutefois que se résoudre à guider les visiteurs à l'intérieur du bâtiment. Elle aurait pu confier la tâche à une subalterne, mais puisque le charlatan était là sur ordre de l'homme qui régentsait le *hougong*, déléguer cette responsabilité aurait paru incongru.

Comment interpréter leur venue ? Pour l'essentiel, le médocastre ne se montrait au pavillon que lorsque la favorite était malade. Or elle ne l'était pas. Shin passait tout son temps à ses côtés, elle aurait remarqué si quelque mal l'affligeait. Ce jour-là encore la sage concubine se portait comme un charme, ainsi que l'avait attesté son appétit matinal.

La jeune femme était perplexe. Soudain, les pas de ses hôtes, qui la suivaient à quelque distance, cessèrent. Elle se retourna. Tous deux étaient figés sur place.

Ils regardaient une cabane, à l'orée du jardin. La chambre de dame Lifa se trouvait à l'étage le plus haut du pavillon, dans la pièce la plus reculée. Pourquoi s'attarder sur une simple réserve ?

— Qu'y a-t-il ?

— Oh, je me demandais juste à quoi servait ce petit bâtiment.

— Ce n'est qu'une remise, pourquoi ?

Shin ne désirait rien tant qu'en finir vite avec eux, car leur curiosité absurde l'agaçait. À la naissance du prince héritier, le pavillon de Cristal avait été reconstruit presque de fond en comble. La présence de salles d'eau ou de bâtiments détachés du corps principal n'avait donc rien d'anormal. L'année précédente, une étrange jeune fille au visage grêlé de taches de rousseur avait même construit une pièce à côté d'une salle d'eau – un « sauna », soi-disant. Shin n'aimait pas beaucoup ce genre d'initiatives. Seule dame Lifa l'utilisait de temps à autre, et encore.

En dépit des explications fournies, la suivante qui accompagnait le médocastre ne lâchait pas des yeux le petit local. Que lui trouvait-elle de si intéressant ? Des arbustes aux fleurs blanches poussaient devant les fenêtres. Là encore, rien de particulièrement remarquable, ce n'était qu'une banale remise. Shin s'agaçait de voir ses hôtes traîner.

La jeune fille indiscreète attrapa la manche du médecin pour lui glisser de nouveau quelques mots à l'oreille. L'eunuque fronça les sourcils, avant de demander à leur guide :

— Vous avez changé quelque chose dans le jardin, récemment ?

— Non, c'est toujours le même homme qui l'entretient.

— Ah bon ?

Soudain, la première dame de compagnie eut un doute. Ces buissons, depuis quand étaient-ils là ? Les aurait-on plantés sans l'en informer ?

Comme le médecin ne savait pas quoi dire, sa compagne attira de nouveau son attention. Il gonflait les joues, incapable de cacher son émotion. Le regard impassible que la jeune fille au visage fardé adressait à Shin offrait un fort contraste.

Ses yeux noirs la scrutaient. La suivante en chef tenta discrètement de leur échapper.

— Tiens... Vous portez du parfum, aujourd'hui ? insista la visiteuse.

Cette voix... Elle l'avait déjà entendue quelque part. La mystérieuse employée étira les lèvres en un sourire carnassier qui évoquait une bête féroce heureuse d'avoir repéré une proie. Comme la jeune femme restait silencieuse, elle en profita pour pousser son avantage.

— Je vous présente mes excuses pour l'autre jour.

Le visage recouvert d'une couche de poudre uniforme parfaitement appliquée, les yeux nettement dessinés et les cils interminables, elle s'approcha de la première dame de compagnie.

Sous ces artifices voyants, les contours de son visage présentaient un arrondi tout juvénile. Ces yeux, qui ne lâchaient pas la cousine de dame Lifa, lui parurent familiers.

Enfin, Shin la reconnut. Elle en fut pétrifiée de la tête aux pieds. Avoir affaire à cette fouineuse n'apportait en général rien de bon.

Elle avait séjourné au pavillon de Cristal, un an auparavant. Sa tâche consistait à rester du matin au soir au chevet de la sage concubine. Si elle avait pris soin de la convalescente, elle en avait profité pour agir à plusieurs reprises de manière insensée.

Depuis, une bonne moitié des femmes du pavillon craignaient trop cette petite insolente pour la remettre à sa place. Shin appartenait à l'autre moitié, assez téméraire pour lui tenir tête. Sauf que quelques jours auparavant, cette jeune dévergondée avait bien failli lui arracher ses vêtements.

Voilà pourquoi la première dame de compagnie s'en méfiait. À choisir, elle préférait éviter de croiser son chemin. Stoïque, la jeune fille continuait de la dévisager. La suivante en chef recula malgré elle, lentement mais sûrement.

Ce fut à cet instant que tout bascula. Sans prévenir, l'eunuque potelé s'élança à petites foulées dans le jardin, droit sur la remise. Shin voulut lui emboîter le pas, mais fut stoppée net par l'effrontée qui vint se placer en travers de sa route. La première dame de compagnie la repoussa sans état d'âme pour poursuivre le charlatan...

Trop tard.

L'eunuque à moustache de loche se tenait immobile, la bâcle qui maintenait la porte fermée entre les mains, avec une expression de stupeur. Les battants ouverts laissaient échapper l'odeur caractéristique des malades à l'agonie. Le même relent écœurant qui avait autrefois émané de dame Lifa lorsqu'elle avait été souffrante.

La suivante du médocastre se releva en se frottant les fesses – sans doute était-elle tombée quand Shin l'avait rudoyée –, nullement gênée. Un étroit sillon entre ses sourcils trahissait malgré tout sa détermination. Elle ramassa le baluchon que portait l'eunuque, puis entra dans le petit bâtiment.

— Vite ! Il me faut de l'eau bouillante ! ordonna-t-elle aussitôt au charlatan.
À l'intérieur, sur une pauvre couche de nattes tressées, reposait une malade.
Sans doute la servante qui travaillait comme lingère.

— Je m'en occupe tout de suite !

L'incompétent reprit sa course molle, son double menton ballotté à chaque pas.

Tout en faisant boire la malheureuse, la jeune effrontée regardait Shin.

— Pourquoi lui infliger un tel traitement ?

— Quelle question ! Tout le monde sait qu'il faut isoler les malades.

— Certes, mais...

La visiteuse ne sut que répondre. Elle appliqua une serviette sur la bouche de la servante agonisante, qui fut prise d'une quinte de toux inquiétante. Le tissu, lorsqu'elle le retira, était maculé de sang.

— Sa maladie est contagieuse. Le risque est faible, mais dans de telles conditions, elle aurait fini par mourir. Évidemment, je suppose que la perte d'une simple servante vous importe peu...

Elle aida la patiente à se remettre en position allongée, puis fit mine d'aller fouiner au fond de la pièce. D'une détente réflexe, Shin tenta de l'attraper par l'épaule pour l'empêcher d'aller plus loin, mais la jeune fille se déroba telle une anguille.

La première suivante se précipita pour arrêter l'impertinente, mais buta contre une malle en osier. Encore trop tard. L'intruse tenait quelque chose à la main. Une petite boîte.

— Quand je suis entrée dans la remise, dit-elle, je me suis souvenue de l'époque où dame Lifa était alitée.

— Où veux-tu en venir ?

— Sa chambre empestait l'encens, comme pour cacher l'odeur de la maladie.

Shin tendit le bras pour reprendre l'objet dont l'importune s'était emparée.

— J'ai eu le même sentiment en pénétrant ici. Sauf que cette fois, c'est l'inverse.

Elle ouvrit le petit coffret, dévoilant quantité de fioles de toutes les couleurs.

— À mon avis, si vous avez enfermé la malade ici, c'est pour masquer des effluves de parfum. (Elle fit sauter le bouchon d'une fiole pour en renifler le

contenu.) Décidément, les dames de compagnie du pavillon de Cristal ont bien des secrets. À cause de vous, de pauvres eunuques risquent de subir le fouet.

Le flacon qu'elle avait ouvert contenait de l'huile parfumée. Un article acquis quelques jours plus tôt auprès des marchandes de la caravane... avant d'être presque tous saisis par les eunuques du *hougong*.

— Séparément, leur nocivité est faible, mais une fois mélangés, qui peut savoir ce à quoi on s'expose si on les respire ? (La jeune fille, qui n'était autre que Mao Mao, avait un sourire songeur aux lèvres.) Que comptiez-vous faire avec ? se reprit-elle en fusillant Shin du regard. Un remède abortif ?



L'apothicaire s'essuyait le visage avec une serviette. Elle profita de ce moment de répit pour faire le point.

La poudre blanche la dégoûtait, le rouge s'accrochait à ses lèvres et il allait lui falloir se laver les cheveux, qu'elle s'était plaqués sur la tête à l'aide d'une huile parfumée. Afin de transformer ses yeux quelconques, elle s'était fait une coupe courte, puis avait tressé des mèches pour les fixer au-dessus de ses pommettes avec de la colle.

Pour donner encore un peu plus le change, elle avait enfilé une jupe plus longue que d'habitude et des chaussures à semelles épaisses pour se grandir. Ces artifices avaient peut-être été superflus, puisque personne au pavillon de Cristal ne l'avait reconnue.

D'humeur maussade, elle se déchaussa. La malade avait toussé des glaires sur les habits de Mao Mao. Bien que le mal dont souffrait la lingère soit peu contagieux, l'apothicaire préférait éviter de déambuler dans le pavillon de Jade avec ses vêtements souillés. L'uniforme de rechange qu'on lui avait fourni ne lui allait pas très bien, mais il lui faudrait faire avec.

Plus que tout, la jeune fille mourait d'envie de prendre un bain. Or, pour l'heure, elle allait devoir prendre son mal en patience. Enfin présentable, elle se dirigea là où on l'attendait.

La petite assemblée réunie dans le salon du pavillon de Cristal faisait grise mine. Les tenues de chacun, somptueuses, s'accordaient malgré tout

parfaitement avec le luxe qui les entourait. Aussi, en s'y présentant démaquillée, Mao Mao eut la désagréable sensation de ne pas y être à sa place.

Étaient présents dame Lifa, Jinshi, Gaoshun, ainsi qu'une belle et grande femme svelte aux traits réguliers. La sage concubine avait été priée de bien vouloir faire sortir ses dames de compagnie. Le médocastre donna l'impression de vouloir se mêler à la conversation, mais privilégia finalement ses autres occupations. De toute façon, il n'aurait pas eu grand-chose de constructif à apporter.

La femme aux traits réguliers était la suivante en chef du pavillon de Cristal. Sa noble naissance l'avait rendue fière de sa rare beauté qui se démarquait même au sein du *hougong* et elle affichait une attitude hautaine. Peut-être à cause de leurs liens de parenté, elle ressemblait beaucoup à sa cousine. Étant donné sa condition, elle aurait très bien pu devenir concubine de moyen rang.

C'est donc pour ça qu'elle est devenue première dame de compagnie ?

L'empereur ne limitait pas ses faveurs aux seules concubines. Le maître de l'univers pouvait même épouser une suivante si elle lui plaisait vraiment – les chroniques du pouvoir faisaient état de certains cas de ce genre. Pourquoi se contenter d'une seule fleur, aussi magnifique soit-elle, quand on pouvait avoir tout un bouquet ? Si une suivante partageait la couche de Sa Majesté Impériale et que son statut social l'autorisait à devenir concubine, elle accédait souvent au rang de favorite.

Comment envisagent-elles la chose ?

Mao Mao ignorait à peu près tout de la famille de dame Lifa. Elle supposait néanmoins que les deux cousines éprouvaient l'une envers l'autre des sentiments complexes, à moins qu'elles n'aient tissé une confiance à toute épreuve.

De son côté, dame Gyokuyo a bien de la chance...

Honnian, sa première dame de compagnie, ne s'était pas hissée à cette position à force d'intrigues mais uniquement pour la servir en tant que dame d'honneur. Revers de la médaille, la suivante principale du pavillon de Jade n'avait toujours pas trouvé de mari. Mao Mao gardait espoir que, tôt ou tard, leur maîtresse intercèderait afin de l'y aider.

Certes, ses autres dames de compagnie rivalisaient de charme, mais il ne viendrait à l'esprit d'aucune d'entre elles de s'attirer les faveurs du souverain.

La suivante de la sage concubine n'était pas faite du même bois...

— J'aimerais des explications, s'impacienta Jinshi.

Les yeux plissés, il tapa du poing sur la table, où étaient posés plusieurs types d'huiles aromatiques et d'épices, trouvées dans la remise où l'on avait séquestré la malade. D'une senteur discrète quand ils étaient utilisés séparément, ces produits piquaient le nez une fois mélangés. Des restes de ces effluves flottaient autour de Shin. Étrange, car elle ne sentait pas le parfum quelques jours plus tôt.

Il n'y avait pas trente-six explications. Soit elle avait su dissimuler comme il fallait ses achats à la caravane, soit on avait omis de les lui confisquer.

Shin restait muette, les yeux clos.

Une vraie tombe, celle-là...

On l'accusait à la fois d'avoir détenu en sous-main des huiles parfumées et des épices proscrites, ainsi que d'avoir tenté d'en faire une préparation dangereuse pour autrui.

Avoir enfermé la pauvre servante dans la remise ne lui serait pas reproché. Éloigner les malades des appartements pour éviter la contagion passait pour une mesure appropriée. Avec un seul médecin pour toute la cour intérieure, chacun avait plus urgent que de lui amener des servantes souffrantes.

Le charlatan n'a tellement rien à faire que l'officine s'est transformée en un vrai salon de thé pour eunuques.

Laisser les employées se rendre seules au dispensaire n'était pas non plus toléré. Voir des femmes recourir à la médecine indisposait certains esprits, semblait-il. Si des domestiques y laissaient leur peau faute de soins, leur mort était vite rangée au rayon des péripéties. Au *hougong*, la vie des servantes passait pour quantité négligeable.

Jinshi, conscient de cette réalité, interrogeait la suivante en chef en avançant les preuves à sa disposition. Shin demeurait impassible, comme si elle ignorait tout de cette affaire. Issue de la noblesse, elle pensait sans doute être en mesure de se défendre, quelles que soient les accusations que l'intendant porterait contre elle.

L'attitude de dame Lifa était plus déroutante. Elle se contentait de regarder sa cousine d'un air suspicieux empreint de mélancolie. Loin de baisser la tête, la suspecte darda sur le haut fonctionnaire un regard déterminé.

Oh, oh, elle ne se laisse pas faire.

La plupart des femmes seraient tombées en pâmoison si le bel eunuque les avait interrogées avec tant d'insistance. Pourtant, son pouvoir presque surnaturel demeurerait inopérant sur la première dame de compagnie du pavillon de Cristal.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir. C'est vrai, j'ai fait installer une servante dans la remise, mais ne trouvez-vous pas qu'envoyer une employée d'un autre pavillon fourrer son nez dans nos affaires sous prétexte d'une entrevue avec Lifa soit davantage répréhensible ?

Ses mots étaient aussi aiguisés qu'un couteau. Puisque rien ne prouvait que les objets présents dans la remise lui appartenaient, elle jouait l'offensée. La cabane étant occupée par une malade, on ne devait y pénétrer que pour lui apporter ses repas... ce qui signifiait que n'importe qui pouvait y entrer.

— Dans ce cas, je n'ai plus qu'à interroger la jeune fille que vous avez confinée.

— Allons... Vous n'allez quand même pas accorder du crédit aux dires d'une pauvre à l'esprit embrumé par la fièvre ?

— Vous vous êtes donc aperçue qu'elle était fiévreuse ?

Mao Mao avait répondu du tac au tac sans donner une seconde de répit à la suspecte. L'espace d'un instant, Shin blêmit devant une telle audace.

— Votre bienveillance est touchante, poursuivit l'herboriste, nullement gênée. Tout le monde ne se rendrait pas au chevet d'une simple lingère. Que votre tenue soit imprégnée de parfum n'a donc rien d'étonnant...

La jeune fille se saisit d'un des flacons posés sur la table.

Non, tu vas trop loin, se réprimanda-t-elle, ne t'en mêle pas plus...

Ses mains bougeaient, sans tenir compte de la mise en garde de son esprit. Un sentiment fort désagréable s'empara d'elle. La condescendance sociale avait le don de la mettre hors d'elle-même.

— J'irai même plus loin. Aujourd'hui vous sentez... ceci ! (Elle brandit le flacon.) Cette fiole était pourtant correctement rangée dans une boîte. Je doute que l'odeur soit assez forte pour s'en échapper. Si vous le permettez, j'aimerais m'en assurer, par pure formalité.

Mao Mao voulut saisir la manche de Shin, mais la dame de compagnie repoussa la main de l'impudente. Ses ongles très longs griffèrent l'apothicaire à

la joue.

Un brouhaha s'ensuivit. La victime passa un pouce sur sa peau : de simples écorchures, qui saignaient à peine.

— Veuillez m'excuser. Je ne suis pas digne de toucher votre tenue. Quelqu'un d'autre pourrait-il s'en charger pour moi ?

Elle s'était exprimée d'un ton calme. Toutes les têtes se tournèrent vers Shin, dont les lèvres pincées tremblotaient. Ses yeux étaient injectés de sang, ses pupilles dilatées. Sans compter qu'un relent âcre de sueur flottait dans la pièce.

Rien de plus normal que de transpirer lorsque l'on est anxieux. Mais le voile brillant qui recouvre la peau dans ces cas-là est différent de celui qui s'y dépose après un effort physique, par exemple. L'odeur vous prend aux narines et peut aller jusqu'à gêner celui ou celle dont elle émane.

De la même manière, il n'y a rien d'anormal, lorsque l'on est en proie à la nervosité, à ce que l'on soit trahi par son regard. Sans être aussi évident que pour un chat, les pupilles des hommes changent de taille – elles s'agrandissent. Ce phénomène était plus visible chez dame Gyokuyo, qui avait des iris plus clairs que beaucoup d'autres, si bien que quand elle prenait le thé avec les autres favorites, on pouvait souvent la voir détourner les yeux pour dissimuler ses émotions.

Encore un tout petit effort, s'encouragea Mao Mao.

Elle fit un pas en avant, mais une voix l'arrêta net dans son mouvement.

— J'aimerais m'en charger.

La voix était fière, mais pas hautaine. Assise sur le canapé, la sage concubine se leva. Sa longue robe traînant derrière elle, elle s'approcha de l'apothicaire – en réalité de Shin, qui se trouvait juste devant Mao Mao.

Tiens ?

La coupe des vêtements de la favorite se rapprochait beaucoup des habits que dame Gyokuyo portait depuis quelque temps. Elle avait dû les acheter lors du passage de la caravane.

— Que risque-t-elle ?

— Lifa... laissa échapper Shin.

Dans son regard se bousculait tout un tas d'émotions, mais aucune imploration.

— Si votre dame de compagnie a bel et bien tenté de préparer un remède abortif, le crime est assimilable à l'assassinat d'un héritier de l'empereur, expliqua à demi-mots Jinshi, les yeux plissés.

— Qui que soit la mère ?

— Absolument. Le rang de la concubine n'y changerait rien.

La maîtresse du pavillon de Cristal baissa les paupières, puis regarda sa cousine.

Maintenant que j'y pense...

Les caractères « Li » et « Shin » des prénoms des deux cousines désignaient l'un comme l'autre un fruit – la poire pour Lifa, l'abricot pour Shin. Leur parenté se traduisait même dans leurs noms.

Si la dame de compagnie était loin d'être une idiote, le monde n'était pas moins rempli d'esprits brillants qui agissaient avec stupidité. Nombre d'entre eux se laissaient dominer par leurs émotions... et commettaient des erreurs. De l'avis de Mao Mao, Shin appartenait à cette catégorie.

Dame Lifa acheva son raisonnement :

— Même si j'étais sa seule cible ?

— Madame ! Est-ce à dire que vous...

Jinshi se pencha en avant. Gaoshun écarquilla les yeux.

La question de la sage concubine avait enfin permis à Mao Mao de comprendre un élément qu'elle ne parvenait pas à expliquer. Grâce à son statut de favorite, dame Lifa ne manquait pas de ressources. Malgré tout, son entourage ne comprenait aucune dame de compagnie à la fois compétente et respectable. Dès lors, pourquoi ne pas en recruter d'autres ?

En fait, elle n'y était pour rien. La responsable, celle qui avait constitué petit à petit une telle suite d'incapables, n'était autre que Shin.

Dans l'affaire de la poudre toxique, une seule suivante avait été congédiée. Sa supérieure, la première dame de compagnie du pavillon de Cristal, avait conservé son poste sans être inquiétée de quoi que ce soit.

— Tu ne t'es jamais adressée à moi comme à une future impératrice, Shin, souligna la sage concubine. Tu ne m'as jamais considérée comme digne du trône, je me trompe ?

Mao Mao voyait très bien où la favorite voulait en venir. Sa cousine évitait soigneusement de l'appeler par son titre : « dame Lifa ».

— J’imagine que jusqu’à la dernière minute, tu espérais prendre ma place... poursuivit-elle.

Dans sa voix affleurait une certaine tristesse. Elle éprouvait de l’affection envers Shin. Était-ce réciproque ?

L’intéressée se mordait les lèvres. Elle jetait un regard haineux à sa parente.

— Ne me parle pas sur ce ton ! s’emporta-t-elle avec morgue. J’ai toujours détesté ça ! J’étais meilleure élève que toi et je te surpassais sur bien des points ! Je ne comprends pas pourquoi on t’a toujours préférée...

C’est parce qu’elle a une silhouette plus attrayante.

Mao Mao eut honte d’avoir eu une telle pensée. À cet égard, Shin était plutôt bien lotie. Mais on s’éloignait du sujet. Non, ce que dame Lifa avait de plus que sa cousine, c’était la vocation.

— On m’a écartée parce que ton père était le fils aîné, c’est ça ? C’est injuste ! J’ai été élevée pour monter sur le trône !

La première dame de compagnie montrait les crocs, telle une louve. Au moment précis où l’apothicaire songeait que la jeune femme pourrait bondir à tout moment, elle voulut s’interposer entre les deux cousines, mais Gaoshun et Jinshi veillaient au grain.

— Dois-je prendre cela pour un aveu ? demanda l’intendant du *hougong*.

Pour toute réponse, Shin s’empara d’une fiole sur la table, qu’elle lança sur sa rivale de toujours. L’assistant du bel eunuque dévia la trajectoire du flacon qui alla répandre son contenu sur le sol.

— J’espère que tu n’auras plus jamais d’enfant et que tu finiras dans le quartier des plaisirs ! la maudit la coupable.

Gaoshun la maîtrisa en lui agrippant les poignets.

— Ne me touchez pas !

Shin eut beau se déchaîner, elle ne pouvait l’emporter sur un homme de cette stature. Les insultes fusaient de sa noble bouche.

Une vraie furie ! songea Mao Mao.

La suivante en chef finit par se taire, haletante. L’herboriste vint se planter devant elle, un grand sourire aux lèvres.

— Qu’est-ce que tu veux, toi ?

— Rien. Seulement, vous semblez très attachée à l’empereur.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Bien entendu !

— Sauf qu'en fait, j'ai l'impression que, contrairement à dame Lifa, vous convoitez surtout le statut d'impératrice ! énonça Mao Mao dont le sourire s'élargissait encore.

Shin en resta tout estomaquée. Il était plus qu'évident que la sage concubine possédait un atout qui faisait défaut à sa cousine.

— Tu m'en veux depuis toujours, n'est-ce pas ? regretta la maîtresse du pavillon de Cristal.

Elle conservait sa dignité malgré les larmes qui perlaient à ses yeux. Elle s'avança vers la manipulatrice, leva la main et la gifla.

Sa colère est justifiée.

Puis la favorite fit une déclaration qui dépassait de loin tout ce que Mao Mao avait imaginé :

— Jinshi. Je souhaite congédier ma première dame de compagnie. Elle a insulté l'empereur et je me suis vue obligée de la frapper.

La mâchoire de l'intendant menaçait de se décrocher.

— Vous voulez dire...

— Qu'une simple gifle ne suffit pas.

Dame Lifa, le poing serré, agrippa par le col une Shin encore sous le choc. Les deux eunuques s'interposèrent de justesse. Seule Mao Mao ne put se retenir d'éclater de rire.

Je suis fière d'elle !

La sage concubine avait bien changé. Qu'elle était loin, la jeune fille amorphe qui attendait que la trame de sa vie ne s'étiolle !



— Je congédie ma première dame de compagnie. Je souhaite qu'elle soit à tout jamais bannie de la cour intérieure, déclara-t-elle d'un ton glacial.

Dans le cas où elle serait devenue impératrice, Shin aurait eu plus d'amour pour le pouvoir que pour son peuple. La nation n'avait nul besoin d'une souveraine qui s'arrogeait tous les droits et négligeait ses devoirs.

L'ambitieuse ne se remettait pas de la gifle qu'elle avait reçue. Se rendait-elle compte de l'incroyable indulgence de sa cousine ? N'allait-elle pas lui garder une injuste rancœur ?

Après tout, peu importe.

Son sang aristocratique n'y changerait rien. Chassée de la cour intérieure pour son implication dans un tel scandale, elle n'aurait jamais l'occasion de se venger.

Mao Mao trouvait la sanction bien clémente, mais pour une femme aussi arrogante, elle n'en relevait pas moins d'une profonde humiliation.

— Je peux te poser une question ? demanda Jinshi.

— Allez-y.

Il marchait aux côtés de Mao Mao dans un couloir du pavillon de Cristal, tout en lorgnant la remise où avait été séquestrée la servante.

— Je sais que ce pavillon t'est familier, mais... je pensais qu'il te faudrait venir plus d'une fois pour trouver l'endroit où était enfermée la malade, surtout que tu avais pris la peine de te déguiser. Comment as-tu fait ?

En effet, si la jeune fille s'était à ce point grimée, c'est qu'elle savait qu'il lui serait impossible de passer inaperçue sous le toit de dame Lifa, où toutes ses occupantes la connaissaient. Réussir du premier coup restait incertain. Quelques précautions avaient donc été nécessaires. En tant que suivante du médecin, elle attirerait certes l'attention, mais beaucoup moins que sous sa véritable identité.

Les servantes du pavillon de Cristal étaient muettes comme des carpes. Sans doute les dames de compagnie qui les dirigeaient les avaient-elles enjoint de garder leurs secrets – en les corrigeant, qui sait, loin des regards de dame Lifa.

— J'avais déjà une piste...

Pour cerner avec précision l'endroit susceptible d'abriter la pauvre lingère, Mao Mao ne partait pas de rien. Il était forcément un peu éloigné des chambres où dormaient les servantes, ou en tout cas à l'écart du pavillon, pour ne pas attirer l'attention.

Lors de ses précédents séjours, elle avait vu des employées malades aller se reposer loin de leurs collègues pour ne pas les contaminer. Une pièce était prévue à cet effet au sein de l'édifice.

Mais de là à utiliser une remise, c'était aller un peu loin.

L'odeur que dégageait Shin avait fait tiquer l'apothicaire, sans pour autant dévoiler ses machinations. Heureusement, le hasard l'avait mise sur la voie.

— Voilà ce qui m'a mis la puce à l'oreille.

Mao Mao désigna un peu plus loin un buisson de fleurs blanches. Sa plantation devait être récente, car la terre à son pied n'avait pas la même couleur que dans le reste du jardin. Et puis, jamais un jardinier n'aurait choisi un emplacement aussi près de la remise. C'était tout à fait incongru.

La plante portait de petits fruits noirs gorgés de la poudre servant à fabriquer le fard qu'appliquaient les femmes sur leur visage.

— Qu'en as-tu déduit ?

— Selon le feng shui, le vert favorise la santé, d'autant plus s'il est associé au blanc.

Les fleurs, des belles-de-nuit, étaient blanches, bien que les variétés de cette espèce soient le plus souvent rouges. Le pied avait donc été spécialement sélectionné avant d'être planté. De plus, ce spécimen ne poussait pas au pavillon de Cristal auparavant. Mao Mao ignorait qui l'avait mis en terre, mais elle supposa qu'on l'avait fait par égard pour la malade.

Il y a des gens bien prévenants, pensa-t-elle, un brin soulagée. Mais des mirabilis, quand même...

L'herboriste trouva ironique que ce soit cette plante-là – utilisée dans la fabrication de la poudre blanche – qui l'ait conduite jusqu'à la souffrante.

Elle laissa échapper un profond soupir, avant de se rendre compte qu'on l'observait. Quand elle tourna la tête, elle aperçut une femme, à moitié cachée derrière un pilier.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Jinshi en voyant l'apothicaire s'arrêter.

La mystérieuse observatrice sembla prendre peur.

— Allez-y, je vous rattrape.

— Pourquoi donc ?

— Elle n'osera pas me parler si vous êtes là.

Une telle franchise froissa quelque peu la susceptibilité du haut fonctionnaire. Gaoshun lui tapota le dos pour le rasséréner, comme on flatte un bœuf pour le faire avancer.

Mao Mao joignit les mains pour remercier l'assistant du divin eunuque, qui percevait si bien les non-dits – une qualité appréciable entre toutes.

— Tu veux me dire quelque chose ?

En apparence plus âgée que Mao Mao, la servante cachée derrière le pilier tremblait pourtant comme une feuille. Était-elle impressionnée par la jeune fille ou bien était-ce son caractère ?

— Euh... Pardonnez-moi. Savez-vous où se trouve... la jeune femme qui était là ?

Elle tenait une fleur blanche fraîchement cueillie, aux couleurs encore vives. L'angoisse la faisait bredouiller, mais elle semblait d'une gentillesse toute naturelle.

— Elle a dû quitter la cour intérieure. Mais là où elle a été emmenée, elle est mieux soignée qu'ici.

Dame Lifa, qui se sentait responsable, avait proposé de payer ses soins. Elle lui avait aussi donné assez d'argent pour vivre décemment quelque temps.

— Je vois...

La servante baissa la tête, mais son soulagement était perceptible. Elle se frotta le visage, comme pour dissimuler ses larmes, avant d'incliner la tête vers Mao Mao en signe de respect, puis de retourner à son travail.

De sa venue ne restait plus qu'un petit pétale blanc tombé au sol.

Chapitre 12

Le temple du choix

« Il y a fort longtemps, un autre peuple vivait en ce royaume.

À sa tête nul chef, mais une femme au sang noble venue d'une contrée lointaine. Elle fit halte pour concevoir en son ventre un enfant divin. Il devint le premier empereur de ces terres.

Selon les croyances locales, celle que l'on nommait la reine mère était un être céleste. Ses yeux voyaient dans les nuits les plus sombres, et ce pouvoir lui permit de guider son peuple. »

D'une voix à la fois calme et douce, le vieil eunuque faisait la lecture à la classe. La moitié des élèves l'écoutaient avec passion. Les autres somnolaient ou luttèrent tant bien que mal pour rester éveillées.

Pas étonnant qu'elles aient envie de dormir, pensa Mao Mao en étouffant elle-même un bâillement.

À ce qu'elle pouvait voir depuis l'extérieur du bâtiment, une vingtaine de jeunes filles assistait au cours. Était-ce trop ou pas assez ? Au fond, ce n'était pas si mal. À côté d'elle, l'intendant du *hougong* semblait quelque peu déçu.

— Elles vont vous voir, dit-elle à Jinshi, posté devant la fenêtre.

Les élèves montraient une grande application... Il aurait été dommage que la seule présence d'une créature aussi sublime vienne perturber leur concentration.

— Il n'y avait que dix élèves, au départ. C'est prometteur, lança Gaoshun d'un ton qui se voulait encourageant.

Le vœu de Jinshi de créer une école dans la cour intérieure avait été exaucé. À vrai dire, il aurait bien aimé mettre une pancarte pour faire la promotion de son projet, mais Mao Mao l'en avait dissuadé. Mieux valait éviter ce genre de publicité pour ne pas s'attirer d'ennuis. Au bout du compte, le bel eunuque avait pris le parti de la simplicité.

Le bâtiment, relativement bien conservé et situé dans la partie nord du *hougong*, n'avait eu besoin que d'une petite rénovation. On l'avait même récemment utilisé pour accueillir des émissaires étrangères.

Shaolan se trouvait parmi les élèves. Elle frottait ses yeux endormis, regardant à tour de rôle le manuel et le professeur.

Elle avait déjà appris à reconnaître de nombreux caractères de base, ce qui lui permettait de lire des histoires simples. Le professeur poursuivait le récit du mythe fondateur du royaume, un conte que chaque sujet de l'empereur avait déjà entendu au moins une fois.

Cependant, Mao Mao avait d'autres chats à fouetter. L'intendant du *hougong* voulait savoir comment son projet avançait. Elle-même était plutôt intriguée. En plus de son amie, elle reconnut çà et là quelques servantes... Sans compter que si le plan du sublime eunuque se déroulait comme prévu, la cour intérieure en serait durablement affectée.

— C'est l'heure, Jinshi, fit savoir Gaoshun.

À regret, son supérieur, comme toujours débordé, cessa d'épier la salle. Il serait bien resté encore un peu à observer la classe, mais d'autres tâches l'attendaient.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-il à Mao Mao.

— Puis-je rester encore un peu ?

— Si tu remarques quoi que ce soit, je tiens à le savoir !

La jeune apothicaire inclina lentement la tête.

À la fin du cours, des eunuques distribuèrent une collation aux élèves, dont les yeux se mirent à briller.

Mao Mao se fraya un chemin vers Shaolan.

— Zé abadé de traber !

La bouche pleine, la jeune domestique avait bien du mal à articuler. L'apothicaire la crut même sur le point de s'étouffer, si bien qu'elle alla

demander de l'eau aux eunuques. À son retour, son amie se donnait de petits coups sur la poitrine pour se libérer la gorge.

Sur son bureau se trouvaient un manuel et un petit bac rempli de sable. Les livres étaient fournis aux élèves, mais le papier et les pinceaux étaient des outils précieux. Le sable leur permettait donc de s'entraîner à tracer les caractères qu'elles apprenaient.

Les saletés sur l'index de Shaolan révélèrent à quel point elle s'appliquait. Une telle assiduité valait bien qu'on lui pardonne son petit somme.

La jeune fille attrapa la tasse que lui tendait Mao Mao puis la porta à sa bouche.

— Alors, tu as fait des progrès ? lui demanda sa camarade apothicaire.

— Oui, mais j'ai encore beaucoup à apprendre ! répondit son amie en ouvrant son livre sur un chapitre situé un peu après le passage que l'enseignant leur avait lu. Je ne suis pas très rapide... Si je ne m'avance pas en jetant un coup d'œil au chapitre d'après, je n'arrive pas à suivre ! J'ai une question à poser au professeur, tu m'accompagnes ?

Mao Mao accepta. La servante enfourna ce qui restait de sa collation, fit passer le tout avec une nouvelle gorgée, puis les deux camarades sortirent de la pièce qui faisait office de salle de classe pour s'engager dans un couloir. Le bureau de l'enseignant se trouvait dans un bâtiment annexe.

À l'extérieur, on pouvait voir l'étang au bord duquel les banquets nocturnes étaient organisés et, un peu plus loin, un ancien temple. Sa construction remontait à avant la création du *hougong*. Sa structure différait de tout ce que Mao Mao connaissait. Étroit, il s'étendait tout en longueur sur un axe nord-sud. Il paraissait moins vétuste que les autres édifices, ce qui laissait supposer un entretien régulier.

Peut-être y pratique-t-on encore quelques rituels... songea l'apothicaire.

Elles finirent par dépasser la bâtisse pour parvenir à destination.

— Excusez-moi de vous déranger... fit Shaolan en entrant sans attendre la permission.

Une telle arrivée respectait assez peu les conventions, mais le vieil eunuque accueillit néanmoins son élève avec le sourire. Sans doute la joie naturelle de la jeune fille déteignait-elle sur lui !

— Ah, Shaolan, tu nous amènes une nouvelle recrue ? lui demanda-t-il d'un ton paternel.

— J'accompagne juste mon amie, dit l'apothicaire.

— D'accord. Dans ce cas, tu peux t'asseoir sur cette chaise en l'attendant.

Mao Mao obéit. Elle s'installa près d'une fenêtre qui donnait sur le temple qu'elles venaient de longer. Les piliers étaient si proches les uns des autres qu'on imaginait sans mal son intérieur subdivisé en pièces étroites.

— Ce bâtiment t'intrigue ? lui demanda l'eunuque.

La jeune fille n'avait même pas remarqué que son propre regard était braqué sur le lieu de culte.

— Eh bien, oui, un peu. Je trouve qu'il a une structure inhabituelle.

— Nous avons hérité cette construction du peuple qui nous a précédés sur ces terres. La reine mère n'a pas voulu rejeter les croyances locales à son arrivée. Elle s'est même appuyée dessus pour gouverner.

Le vieil eunuque évoquait la mère de l'empereur originel, la femme qui apparaissait dans le récit fondateur qu'il lisait plus tôt. Cette histoire donnait lieu à toutes sortes d'interprétations. Les plus communes voulaient que la souveraine soit rescapée d'un pays en ruines. D'autres affirmaient qu'elle était descendue des cieux.

— Quiconque voudra être un grand seigneur devra traverser ce temple. S'il veut gouverner ces terres, il lui faudra suivre le bon parcours... Voilà ce qu'a dit la reine mère à son successeur.

Son fils, donc. Il avait réussi l'épreuve et était devenu le tout premier souverain du pays.

— Ah bon ?

L'enseignant prit un air nostalgique.

— Oui, la capitale a été érigée à cet endroit pour cette raison. Malheureusement, il est à l'abandon depuis des décennies et je ne suis pas certain que ça change de sitôt, ajouta-t-il, pensif.

— Pourquoi ?

— Eh bien... commença le vieil eunuque tout en aidant Shaolan à tenir son pinceau, qu'il avait eu la gentillesse de lui prêter. (Encore malhabile dans ses gestes, la jeune servante fronçait les sourcils sans prêter attention à la conversation.) Les frères aînés de l'ancien empereur ont tous succombé à une

épidémie. Mais ce n'est pas tout, beaucoup de potentiels héritiers sont morts eux aussi, laissant l'empire sans successeur.

Voilà qui expliquait pourquoi le précédent maître de l'univers, benjamin de sa fratrie, était monté sur le trône. Des rumeurs tenaces circulaient depuis longtemps sur les mauvais traitements que l'impératrice de l'époque aurait fait subir à ses fils.

Les paroles du vieux professeur trahissaient un certain manque de respect envers la famille impériale. Malgré tout, son attitude n'avait rien d'hostile. Au contraire, elle traduisait plutôt le point de vue d'un artisan ou d'un chercheur. En fait, il se contentait d'égrener les faits avec détachement.

De son côté, l'apprentie en écriture, après avoir imbibé son pinceau d'encre, se dessinait des taches rondes sur les joues.

Les rites de passage n'étaient pas chose rare, mais les mystères qui entouraient cette histoire captivaient Mao Mao. Elle n'arrivait pas à détacher les yeux de l'ancien temple.

En l'observant, le vieil eunuque sembla se remémorer un souvenir. Il considéra la jeune apothicaire.

— À vrai dire, je suis heureux que tu te poses toutes ces questions. Il y avait longtemps que personne n'avait manifesté le moindre intérêt pour cette histoire, confia-t-il en regardant à l'extérieur.

— On vous a donc déjà interrogé à ce sujet ?

— Oui, je me souviens d'un médecin, un brin excentrique, qui aimait à se promener dans la cour intérieure dès qu'il avait du temps libre. Comme toi, il aimait contempler ce vieux temple.

Un visage vint aussitôt à l'esprit de l'apothicaire.

— Vous voulez parler de Luomen ?

— Oui, c'est bien lui. Tu le connais ? répondit le vieil eunuque, les yeux ronds.

Le médecin en question, père adoptif de Mao Mao, n'avait de raisonnable que l'apparence. S'il avait eu un peu de bon sens, il ne se serait pas acharné à semer toutes ces herbes médicinales à la cour intérieure.

J'ai vraiment dit son nom à voix haute ? se réprimanda l'apothicaire.

Il était préférable de ne pas parler de cet homme que l'on avait banni pour ses fautes. Au demeurant, nulle trace d'antipathie à son égard ne perçait dans

les yeux du professeur. La jeune fille ajouta donc en toute honnêteté qu'il s'agissait d'un membre de sa famille qui vivait de son métier d'herboriste.

Le vieil eunuque prit une expression profondément émue. Shaolan, quant à elle, contemplait les caractères qu'elle avait eu tant de mal à écrire.

— Ça alors... lâcha l'enseignant.

Percevant de la sollicitude dans sa voix, Mao Mao se demanda si les deux hommes s'étaient bien entendus. La curiosité de l'apothicaire la titillait. Elle brûlait d'en savoir plus, mais comprit qu'il était temps de laisser le professeur à ses souvenirs. Shaolan plia et rangea soigneusement dans sa poche sa calligraphie pataude, puis les deux amies prirent congé de l'enseignant.

Deux jours plus tard, l'empereur se rendit au pavillon de Jade. Comme à son habitude, Mao Mao était présente pour remplir son rôle de goûteuse. Sauf qu'au moment où elle voulut partir, le maître de l'univers la retint.

— Comment puis-je vous être utile, Votre Majesté ? demanda-t-elle.

Sans doute allait-il être question des livres « illustrés ». Hélas, comme la censure devait mettre son nez dedans avant qu'ils ne soient distribués, les faire passer au souverain était devenu compliqué. Jinshi avait dû lui en toucher deux mots.

— Je m'apprête à aller au temple du choix. Tu veux bien m'accompagner ?

Quoi ?

Mao Mao retint un cri, une main devant la bouche.

Pourquoi l'invitait-il, elle ?

Dans l'obscurité, muni d'une lanterne de papier, le petit groupe se rendit dans la zone nord de la cour intérieure. L'empereur, escorté de ses deux eunuques habituels, avait aussi convoqué Jinshi et Gaoshun. À voir leur mine perplexe, on comprenait que ces derniers n'en savaient pas beaucoup plus que l'apothicaire.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire, au juste ? se demanda-t-elle.

La partie nord du *hougong*, presque déserte en temps normal, était encore plus calme une fois la nuit tombée. Au grand soulagement de la jeune fille, nulle âme en peine n'était en train de déclamer son amour sur l'herbe ou sous les arbres.

Ils arrivèrent au temple, où patientait une connaissance toute récente de Mao Mao : le vieux professeur qui apprenait à écrire à Shaolan.

— Je vous attendais, dit l'enseignant en s'inclinant avec respect.

— Puis-je traverser à nouveau le temple ? s'enquit l'empereur en caressant sa superbe barbe.

— Bien sûr, mais je présume que le résultat sera le même...

L'impertinence du vieil eunuque mit la goûteuse mal à l'aise. La main toujours sur sa barbe, l'empereur ne sembla cependant pas s'en formaliser, au contraire de Gaoshun et des autres eunuques qui affichaient leur mécontentement. Jinshi, lui, considérait l'édifice sacré.

Leur hôte ouvrit la porte, puis invita le souverain à entrer.

— Avez-vous besoin d'une escorte ? s'enquit-il, un brin moqueur.

— Oui... J'emmène ces deux-là !

Le maître de l'univers, un sourire espiègle aux lèvres, désignait Jinshi et Mao Mao.

Qu'a-t-il donc en tête ? se demanda la jeune fille, dubitative, en pénétrant dans le temple.

Pour Jinshi, c'était compréhensible. Il avait l'habitude des rituels et des lieux de ce type. Mais pourquoi fallait-il que l'apothicaire les accompagne ?

— Les femmes ne sont-elles pas interdites dans ce genre d'endroit ? interrogea-t-elle le gardien du temple dans un murmure.

— La reine mère et les diverses impératrices étaient de sexe féminin, répondit-il, malicieux.

Elle n'avait pas d'argument à y opposer. Tête basse, elle le suivit donc en silence.

Ils se retrouvèrent bientôt dans une vaste pièce. Un grand panneau était accroché au-dessus de trois portes de couleurs différentes qui leur faisaient face et sur lequel était écrit :

LA PORTE ROUGE
VOUS N'EMPRUNTEREZ PAS.

Mao Mao se concentra. Les différents battants étaient bleu, rouge et vert. Pour que les couleurs soient si vives, une nouvelle couche de peinture devait y

être appliquée régulièrement.

— Quelle porte choisissez-vous ? demanda le vieil eunuque en se caressant le menton.

L'empereur, hésitant, se dirigea vers la porte bleue.

— La dernière fois, j'avais pris la verte.

— Très bien.

Ils franchirent le seuil. Après avoir suivi un couloir étroit, ils entrèrent dans une nouvelle pièce où se trouvaient trois autres portes surmontées d'un nouveau panneau.

LA PORTE NOIRE
VOUS N'EMPRUNTEREZ PAS.

La perplexité de Mao Mao monta d'un cran. Cette fois, les portes étaient peintes en rouge, en noir et en blanc. Les couleurs étaient profondes. En comparaison, les murs et les piliers, couverts de suie, faisaient pâle figure.

— On peut dire que vous me donnez du travail ! Moi qui pensais que plus personne ne viendrait s'aventurer ici...

C'était sûrement le vieil eunuque qui s'occupait lui-même de la peinture. Il se tapota les épaules pour dénouer ses muscles.

Pensif, le maître de l'univers emprunta la porte écarlate. Derrière, un couloir les mena dans une autre pièce. Trois nouvelles portes et une énigme du même acabit se présentèrent à eux. Puis le schéma se répéta de salle en salle. Dans ces espaces confinés, l'air, chaud, ne circulait pas.

La structure intérieure du temple se révélait assez complexe. Le parcours leur faisait rebrousser chemin. Parfois, il fallait gravir des marches. Tant et si bien que Mao Mao finit par sentir son sens de l'orientation lui échapper. En cours de route, elle comprit que certaines pièces communiquaient les unes avec les autres.

On tourne en rond !

L'apothicaire s'impatiait. Jinshi, lui, était absorbé dans ses propres pensées. Il contemplait le panneau et les portes avec un grand sérieux.

LA PORTE BLEUE
VOUS N'EMPRUNTEREZ PAS.

Les explorateurs avaient cette fois le choix entre le bleu, le violet et le jaune. L'empereur opta pour le jaune.

— C'est la dernière.

Le battant s'ouvrit dans un grincement sur non plus trois, mais une seule porte. Au-dessus, le panneau ne fournissait plus d'indication à suivre. Il se contentait de délivrer un message énigmatique :

VOUS ÊTES LE FILS D'UN ROI,
MAIS PAS L'HÉRITIER
DE LA REINE MÈRE.

Le maître de l'univers avait échoué.

— Vous aviez raison, le résultat est le même.

L'empereur semblait cacher un sourire amer derrière sa barbe. Jinshi l'observait attentivement.

— Je ne connaîtrai donc jamais la volonté des cieux, c'est cela ?

— Que dites-vous là ? s'étonna le vieil eunuque, la tête penchée sur le côté, en rentrant les mains dans ses manches. Je suis l'unique gardien de ce temple, depuis qu'il est enfermé dans la cour intérieure. Les cieux n'ont rien à voir là-dedans !

Aucun doute, la vocation qu'il s'était choisie le remplissait de fierté. Peut-être même avait-il volontairement fait le choix de devenir eunuque afin de pouvoir entrer au *hougong* et protéger ces lieux.

Sa Majesté Impériale avait emprunté les portes selon les indications des panneaux. Quelque chose avait dû leur échapper.

— Bien, la sortie est par ici, indiqua le gardien.

Sans recevoir plus d'explications, Mao Mao et ses compagnons se dirigèrent vers l'extérieur.

Quelle était la raison de l'échec du maître de l'univers ? L'apothicaire compta sur ses doigts le nombre de pièces pour tenter de se rappeler les choix qu'il avait faits. Elle s'assit par terre puis, du mieux qu'elle put, elle retraça les combinaisons dans la terre à l'aide d'une branche en guise de pinceau. Elle avait conscience qu'agir ainsi n'était pas très respectueux vis-à-vis de l'empereur toujours présent, mais peu importait.

— Luomen trouverait la solution, j'en suis sûr, dit le vieil eunuque en se penchant au-dessus de la jeune fille.

Luomen ?

Elle n'était pas certaine de saisir. Fallait-il qu'elle aille chercher conseil auprès de son père ?

Certes, le gardien du temple lui donnait un indice précieux, mais elle ne put s'empêcher de faire la moue. Son père serait donc en mesure de résoudre le mystère, mais elle, non ? Le vieil herboriste était en effet d'une rare intelligence, mais Mao Mao n'appréciait pas vraiment qu'on sous-estime ses propres capacités.

Cette histoire commençait à sérieusement l'agacer.

— Vous pensez qu'il aurait élucidé l'énigme ?

— Peut-être... peut-être pas... répondit le professeur, sibyllin, en éludant cette fois la question.

Le père adoptif de Mao Mao était un puits de science, en particulier dans le domaine médical... Son érudition l'aurait-elle aidé à trouver la clef de l'énigme ? Il devait forcément y avoir un lien.

L'empereur et Jinshi observaient la jeune fille. Un frisson lui remonta le long de l'échine.

Ils sont pénibles, à la fin !

Ils pouvaient la regarder autant qu'ils le voulaient, elle n'était pas Luomen, et elle n'avait pas non plus la science infuse. Sa frustration ne faisait que grandir. Malgré tout, un détail la chiffonnait.

Trois portes, trois couleurs... Et ensuite ?

— Est-ce que tu comprends pourquoi le dernier panneau affirme que je ne suis pas l'héritier de la reine mère ? lui demanda l'empereur.

L'héritier...

La mère du premier empereur était un personnage central du mythe fondateur du royaume. Le père, en revanche, n'y figurait pas. On pourrait en conclure que les liens de parenté avec la mère étaient mis en avant. Sauf que le titre d'empereur se transmettait de père en fils...

Elle se remémora la dernière inscription : « Vous êtes le fils d'un roi, mais pas l'héritier de la reine mère. » Cette phrase dissimulait-elle quelque secret ?

Fils d'un roi... Est-ce qu'il pourrait être question de la lignée masculine ?

Fallait-il y voir une référence au système patrilinéaire privilégié par l'empire ? Les garçons ressemblaient souvent à leur père, avait-elle déjà entendu. À l'inverse, dans une lignée féminine, les filles héritaient en général des traits féminins de leur mère.

Depuis l'empereur originel, les garçons de sang impérial s'étaient succédé sur le trône. Certes, quelques princesses avaient accédé à la charge suprême, mais leur lignée n'avait pas perduré. De quoi avait-on besoin pour maintenir la filiation de la reine mère ?

Soudain, l'histoire de l'ancien empereur lui revint en tête. Bien que benjamin de sa fratrie, il avait été couronné, ses frères ayant tous été emportés par une épidémie. Qu'il en ait réchappé avait suscité de nombreuses rumeurs. On racontait même que l'impératrice avait fait assassiner ses autres fils pour lui dégager la voie.

Non, impossible !

Un dé clic se fit dans l'esprit de Mao Mao. Elle dévisagea le vieil eunuque, puis l'empereur et enfin Jinshi, devant qui elle vint se planter.

— Dites-moi... Les frères de l'ancien empereur étaient-ils tous issus du même lit ?

Embarrassé par cette question déplacée, l'intendant du *hougong* répondit malgré tout sans hésiter :

— Non, mais j'ai entendu dire que les mères des princes étaient sœurs.

— Ils étaient donc à la fois frères et cousins.

Dans les maisons aristocratiques, les mariages entre frère et sœur étaient assez fréquents. Dame Lifa était apparentée à l'empereur, ce qui constituait un bel exemple.

— Votre Majesté, puis-je vous poser une question ? poursuivit Mao Mao, un peu hésitante.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne voudrais pas vous offusquer...

Elle risquait ni plus ni moins que sa tête.

— Parle, lui enjoignit le maître de l'univers.

La jeune fille prit une grande inspiration.

— Au fil des générations, est-ce que la plupart des empereurs ont souffert de problèmes de vue ?

La réaction la plus vive ne vint pas de l'empereur, ni de Jinshi, mais du vieil eunuque. Mao Mao affichait pour sa part un large sourire.

— Effectivement, c'est ce que j'ai entendu dire... répondit néanmoins le souverain. Mais ce n'était pas le cas de mon père.

Ces mots encouragèrent la jeune fille à poursuivre. Elle se tourna vers l'édifice sacré.

— Est-ce qu'il serait possible de traverser à nouveau le temple ?

— Penses-tu être qualifiée pour cette tâche, jeune fille ? s'enquit le gardien, avec une pointe de malice dans la voix. J'ai souvent emmené des femmes dans ce sanctuaire. Il s'agissait cependant de princesses, parfois même impériales. J'ai accepté ta présence tout à l'heure, mais j'ai quelques réserves à l'idée de t'autoriser à y retourner... Surtout si tu envisages de donner des conseils sur le parcours à suivre.

Il insinuait sans doute que permettre à Mao Mao – une jeune servante maigrichonne à mille lieues des canons de la grâce – de pénétrer une nouvelle fois dans le temple constituait en soi une espèce de scandale.

L'empereur eut un rire franc.

— Dans ce cas, ne pourrais-je pas l'élever au rang de concubine officielle ? Je crains toutefois que Lacan ait du mal à l'accepter.

C'est une plaisanterie ?

— Vous ne parlez pas sérieusement ? s'exclama Jinshi en écho, en avançant d'un pas vers la jeune fille. Les autres concubines le prendraient comme un affront.

— C'est vrai, reconnut le maître de l'univers.

Hilare, il tapota la tête de l'apothicaire. Elle avait certes l'habitude de le voir faire preuve de moins de cérémonial dans le pavillon de Jade mais, à présent, c'était encore un tout autre homme qu'elle avait devant les yeux.

Je crois qu'il se moque de moi... songea Mao Mao.

En effet, la plupart des empereurs ne jetaient leur dévolu que sur des jeunes femmes à la poitrine opulente. Dame Gyokuyo et dame Lifa remplissaient toutes deux largement ce critère.

Le bel eunuque regardait le souverain avec la moue réprobatrice d'un enfant boudeur.

— Eh bien, disons qu'elle conseillera Jinshi, dit l'empereur avant de se tourner vers le vieil eunuque. C'est d'accord ?

Le visage du gardien trahissait son amertume. Il jeta un coup d'œil à l'intéressé.

— Qu'en dites-vous ?

— Je me plierai à la volonté de Sa Majesté, répondit l'intendant du *hougong*. Le plus important, c'est que cette jeune fille puisse vérifier ce qui l'intrigue.

— Je dois avouer que je suis moi-même curieux, ajouta le maître de l'univers.

Exaspéré par son air narquois, le vieil eunuque se résolut à retourner vers le temple. Satisfait, le souverain fit un signe de la tête à Jinshi et Mao Mao pour leur indiquer qu'il était prêt.

Le groupe entra dans le sanctuaire. Le divin eunuque ouvrit cette fois la marche, suivi par l'empereur et le gardien du temple. L'apothicaire, qui n'en revenait pas que n'importe qui puisse tenter de réussir le parcours du temple du choix, leur emboîta le pas. Au fond, l'ordre protocolaire ne changeait peut-être rien.

Arrivé dans la première pièce, Jinshi se retourna pour regarder l'herboriste. Les portes bleue, rouge et verte semblaient les défier.

— Laquelle choisis-tu ?

Mao Mao se concentra.

Le panneau intimait de ne pas emprunter la porte rouge. Elle leva donc doucement la main pour pointer la bleue du doigt.

Suivant les instructions de la jeune fille, le bel eunuque ouvrit le battant. L'empereur avait fait le même choix. Les sourcils du gardien du temple, qui fermait la marche, tressaillirent.

Dans la salle suivante, l'apothicaire choisit la porte blanche. Le vieux professeur ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

— Hmm... Ton choix est différent du mien, cette fois, nota l'empereur en se caressant la barbe.

Il passa l'encadrement derrière Jinshi. En temps normal, marcher devant le maître de l'univers aurait été jugé irrévérencieux. Aucun de ceux présents ne

sembla pourtant s'en formaliser. Le souverain s'était toujours montré assez peu regardant sur le protocole, sans doute préférait-il être considéré sans attention particulière.

Mao Mao continuait de les faire progresser de pièce en pièce. Dans la dixième salle, le message inscrit sur le panneau était quelque peu différent des autres :

LA PORTE ROUGE
VOUS EMPRUNTEREZ.

Sauf que des trois battants qui leur faisaient face, aucun n'était rouge : le premier était blanc, le deuxième noir et le dernier, vert.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'interrogea Jinshi.

L'absence de porte rouge le décontenançait. La jeune fille comprit cependant qu'ils étaient arrivés au bout de l'énigme. Elle désigna la verte.

— Empruntez celle-ci et vous comprendrez.

Il dut la croire sur parole, car il suivit ses instructions sans hésiter. Ils s'engagèrent dans un couloir, avant que des escaliers se présentent à eux un peu plus loin. Le groupe grimpa les marches d'un pas impatient. Au sommet, une nouvelle porte les attendait. Une fois franchi ce dernier obstacle, une brise tiède les accueillit.

Le parcours les avait menés jusqu'au toit du temple. Le panorama embrassait tout le paysage. La terrasse, carrée et d'une conception délicate, semblait avoir été conçue pour donner la sensation de dominer la cour intérieure de toute sa hauteur.

Le vieil eunuque avait la bouche tordue. Difficile de déterminer s'il souriait ou montrait les dents.

— Je vous félicite. Vous avez suivi le bon parcours, dit-il en observant tranquillement les environs. Autrefois, l'élue de la reine mère était couronné roi. Puis il prit le titre d'empereur.

Des siècles durant, les rois s'adressaient sans doute au peuple depuis le toit de ce temple. À l'époque, les techniques de construction étaient plus rudimentaires. Il s'agissait de l'édifice le plus haut qu'il était possible de bâtir.

— Parfois, personne n'arrivait à suivre le bon parcours. Ils revenaient alors avec une princesse qui en était capable. Seuls les nobles issus de la bonne lignée

sont censés pouvoir remplir ce rôle... Il semble que ce jour fasse exception, précisa le vieil eunuque en dardant sur la jeune fille un regard empreint de déception.

Une situation qui n'avait pas l'heur de lui plaire.

Qu'est-ce qui lui prend, à ce vieillard ?

Après tout, Mao Mao n'avait fait que répondre à ses provocations, lorsqu'il avait sous-entendu que son père adoptif serait plus à même qu'elle de résoudre l'énigme... Pourquoi était-il si mécontent de sa réussite ?

— Le recul historique est toujours utile, mais pourriez-vous plutôt m'expliquer ce qui s'est passé ? demanda l'empereur.

— Vous voulez que moi, je vous donne des explications ? rétorqua le gardien du temple.

Le souverain n'était pas du genre à prendre la mouche pour si peu. Mais Jinshi, lui, ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

— Il ne m'appartient pas de m'exprimer sur ce point. Peut-être devriez-vous interroger cette jeune fille, reprit le vieil homme en renvoyant le souverain vers l'apothicaire.

— Très bien, dit le maître de l'univers en se tournant vers l'intéressée.

Mao Mao n'en menait pas large. Elle-même n'avait pas levé le voile sur toutes les zones d'ombre. Malgré tout, et après avoir réfléchi à la meilleure façon de présenter les choses, elle se lança :

— Voici ce qui a guidé mes choix.

Dans la première salle, entre les portes bleue, rouge et verte, elle avait choisi la première. L'inscription mentionnait : « La porte rouge vous n'emprunterez pas. » Dans ces conditions, ouvrir la verte ne devrait pas constituer une erreur. Toutefois...

— Savez-vous que certaines personnes sont incapables de faire la différence entre le rouge et le vert ?

— Ah oui ?

Jinshi et l'empereur affichaient une mine dubitative. Bien que leurs auras personnelles différaient d'ordinaire du tout au tout, elles avaient l'air de s'être accordées à cet instant précis.

— Oui. Or la seule porte dont ils sont certains qu'elle n'est pas rouge, c'est la bleue. (Logique, puisqu'ils distinguaient le bleu du vert, mais que le rouge et

le vert leur semblaient être la même couleur.) Il en va de même pour la porte suivante. Quand on ne peut pas distinguer le noir du rouge, on opte pour la porte blanche.

De nouveau, le choix à faire ne devait rien au hasard. Deux réponses paraissaient possibles à la plupart des gens, mais pour ceux souffrant de ce problème de vue, il n'y en avait qu'une.

Dans la dernière salle, le même procédé s'appliquait. Puisqu'ils étaient capables de reconnaître le noir et le blanc, ils s'imaginaient que la dernière porte était rouge. En réalité, elle était verte, mais comme ceux qui avaient réussi à parvenir jusque-là ne faisaient pas la différence, ils ne s'en rendaient pas compte.

Dans la première pièce, seule la moitié des candidats ne souffrant d'aucun trouble de la vue choisissait la bonne porte, puis un sur quatre dans la deuxième, et ainsi de suite... Seul un sur cinq cent douze pouvait faire le bon choix jusqu'à la neuvième porte.

— Et donc ?

Le visage sidéré de Jinshi laissait penser qu'il n'avait pas saisi toute la subtilité du raisonnement.

— L'objectif de ce rituel est de désigner les véritables héritiers de la reine mère... Or seuls ceux incapables de distinguer les couleurs correctement sont capables de le réussir.

Bien entendu, parmi tous ces héritiers, certains ont pu se tromper. D'autres avaient dû placer leur destin entre les mains du hasard. Malgré tout, il suffisait à la reine mère de les faire accompagner par un membre de sa lignée pour tout remettre en ordre – ce qui expliquait pourquoi des femmes étaient autorisées à entrer dans le temple.

— C'est plutôt rare dans le pays mais, en Occident, un certain nombre de nouveau-nés viennent au monde avec une incapacité à différencier le rouge du vert.

Là où son père avait étudié, un homme sur vingt avait cette particularité, apparemment moins fréquente chez les femmes. Les enfants l'héritaient de leurs parents et, bien que gênante dans la vie de tous les jours, ils finissaient par s'y habituer... Au bout du compte, ceux qui en souffraient passaient inaperçus, même parmi leurs proches.

Sans doute était-ce la raison qui avait incité le vieil eunuque à mentionner le maître herboriste.

— Il se dit aussi que cette difficulté à discerner les couleurs s'accompagne d'une capacité à voir de nuit.

N'ayant pas été étudié avec le sérieux qui convient, ce dernier point aurait mérité une confirmation. Néanmoins, la présence d'une particularité gênante au quotidien témoignait bien souvent de l'existence d'autres qualités exceptionnelles la contrebalançant.

— À en croire le mythe fondateur, la reine mère avait des yeux qui lui permettaient de voir dans le noir ou très loin.

La reine légendaire venait d'une terre lointaine et souffrait d'une particularité inconnue dans les populations locales – l'incapacité à distinguer les couleurs. Dans ces conditions, asseoir son pouvoir sur ces terres n'avait pas dû être facile.

Un mariage avait peut-être fait la différence. Le récit mythique ne le précisait pas, mais il était probable qu'elle ait épousé un chef local. S'unir à un étranger était une pratique courante pour faire entrer un peu de sang neuf dans une lignée.

Voilà qui aurait pu expliquer la persistance du système patrilinéaire, malgré l'existence d'un ancêtre féminin. Certes, la reine mère et sa cour n'y étaient peut-être pas favorables. Ils avaient donc dû trouver un moyen de garantir que ses descendants accéderaient au trône, tout en fondant une lignée masculine.

Vu sous cet angle, le rituel du temple du choix prenait tout son sens.

Petit à petit, la reine et sa suite auraient lentement altéré la réalité. Une étrangère dotée de capacités uniques pouvait, avec le temps, se fondre dans un nouveau peuple, génération après génération. Une méthode encore plus simple consistait à faire persister sa lignée à travers les écrits. En se servant de caractères inconnus de la population locale, les nouveaux venus avaient pu fabriquer la légende de la reine mère. Une fois les témoins directs de cette époque disparus, la vérité s'était transformée en légende.

Une conquête pacifique, tout en patience.

Il m'est impossible de dire une chose pareille...

Tout en gardant pour elle les parties inconvenantes, Mao Mao expliqua à l'empereur ce qu'il en était. Certains segments du récit firent peut-être pâlir le

souverain, mais il ne s'y arrêta pas, à son plus grand soulagement. Au demeurant, tout le monde s'en porterait mieux.

Son père n'aurait jamais fait part de détails aussi dangereux. Elle ne souhaitait pas non plus en dévoiler davantage.

— Si je comprends bien, le sang de la reine mère ne coulerait pas dans mes veines... Ma mère n'avait pas de sang impérial à sa naissance, ni ma grand-mère, bien qu'elle ait été impératrice.

Mao Mao fit non de la tête.

— Ce parcours n'existe que pour révéler la présence du sang impérial, non son absence. Par ailleurs, les enfants ne ressemblent pas toujours à leurs parents.

Si la mère de l'empereur avait été infidèle, l'histoire aurait été différente... Mieux valait pour la jeune fille ne pas s'aventurer sur ce terrain.

— Et puis, éviter à tout prix que le sang se dilue augmente le risque de tares.

Les frères du premier empereur étaient tous décédés de la même épidémie. Ils étaient sans doute nombreux dans la famille à y avoir aussi succombé.

— Peut-être ont-ils un peu trop cherché à conserver leur lignée, dans le but d'être choisis par le temple.

Sa démonstration terminée, l'apothicaire fut surprise de voir le vieil eunuque l'applaudir.

— Jamais je n'aurais pensé qu'une fille dans ton genre puisse résoudre le mystère.

Quel grossier personnage, quand il s'y met !

— On raconte que si la reine mère a pu régner sur ces terres, elle le devait à son intelligence exceptionnelle, ajouta le gardien du sanctuaire.

Il avait sûrement raison. Sinon, comment aurait-elle été capable d'imaginer un moyen aussi subtil pour assurer la position de sa lignée ?

— Pourquoi ne pas en profiter pour élever cette jeune fille au rang de concubine, afin d'injecter un peu de sang neuf ?

Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là ?

Mao Mao était à deux doigts d'ôter ses chaussures pour les lui jeter à la figure.

— L'idée est intéressante, répondit l'empereur, mais je préfère éviter de me mettre Lacan à dos... Et puis, elle est trop maigrichonne à mon goût.

Jusqu'à quel point le maître de l'univers craignait-il le stratège ?

En tout cas, elle se serait bien passée de cette remarque sur son physique.

— Vous avez raison, reconnut le vieil eunuque en observant Mao Mao d'un air songeur. Mieux vaut être prudent.

— Je le suis, répondit le souverain.

— Je n'en doute pas, Votre Majesté.

Il se tourna ensuite vers le divin eunuque.

— Le conseil vaut aussi pour vous.

Jinshi se contenta de hocher la tête.

Qui est Jinshi, au juste ? ne put s'empêcher de se demander Mao Mao.

S'agissait-il juste d'un protégé de l'empereur ? Enfin, peu importait. Le savoir ne lui apporterait rien de bon, de ça, elle était certaine.

Oui, peu importe qui il est, estima-t-elle, décidée à ne plus y songer.

Après tout, bienheureux étaient les ignorants.

Hélas, comment aurait-elle pu savoir qu'elle regretterait bientôt sa désinvolture ?

Chapitre I3

L'impératrice douairière

Mao Mao était plus heureuse que jamais. Honnian et Infa, quant à elles, l'observaient avec attention.

— Je peux vraiment utiliser cet endroit ? demanda l'apothicaire en surveillant la réaction de la première dame de compagnie.

— Mais bien sûr... rétorqua la suivante en chef.

Les yeux de la jeune fille s'embuèrent. Elle saisit avec déférence les mains d'Honnian, puis s'inclina très bas pour lui montrer sa reconnaissance.

— Merci beaucoup.

— Qu'est-ce que...

— Attends, Mao Mao ! Tu as mal compris...

Incrédules, les deux collègues de l'apothicaire la regardèrent se précipiter de bon cœur vers la remise.

À partir de ce jour, ce serait son jardin secret.

— Tu n'es pas un peu trop dure avec elle ? s'enquit Guien en servant le thé et des gâteaux à sa consœur.

La bouche pincée, Infa sirotait son thé fermenté. Importé de l'Occident, le breuvage dégageait un parfum sucré.

— Peut-être... sauf qu'elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même ! Elle a continué à chasser des insectes alors que je lui ai plusieurs fois demandé d'arrêter.

Elle jugeait Mao Mao du regard. C'était donc Infa qui avait vendu la mèche à Honnian.

L'apothicaire pencha la tête sur le côté, perplexe. Elle avait décidé de cesser de récupérer des queues de lézard depuis que sa collègue s'était évanouie.

— De quoi est-ce que tu parles ? Depuis la dernière fois, j'ai arrêté mes expériences, répondit-elle, sincèrement étonnée.

— On m'a rapporté qu'une dame de compagnie avait été aperçue en train de capturer des insectes dans le *hougong* en ricanant comme une démente...

Un ange passa. Le regard de Guien se posa sur l'herboriste. Il s'agissait d'un simple malentendu.

— Je n'ai rien à voir là-dedans ! s'exclama Mao Mao.

Certes, elle avait passé des heures à chasser des papillons de nuit, mais uniquement pour le travail. Elle avait cessé dès qu'elle n'en avait plus eu besoin, comme pour les queues de lézard.

— On m'a peut-être vue ramasser des herbes, mais en aucun cas des insectes.

— Tu admet donc t'être comportée comme une démente ?

Guien et Infa semblaient exaspérées par son comportement. Tout portait à croire que les deux dames de compagnie avaient fini par comprendre la vraie nature de leur collègue.

Et, visiblement, elles ne la croyaient pas.

Jamais elle n'aurait rigolé en capturant des insectes. En ramassant des plantes médicinales, à la rigueur. Mais elle avait un peu de bon sens. Élever des insectes dans une pièce aussi exigüe, qui plus est en été, était une très mauvaise idée... Elle n'osait même pas imaginer le résultat. Elle fronça les sourcils en serrant les poings. La situation était grave et elle avait sa petite idée sur qui en était vraiment responsable.

— Quoi ? Que fait Fifui en ce moment ? répéta Shaolan, la bouche pleine — elle était en train de manger de petits pains fourrés à la pêche.

Mao Mao acquiesça, avant de lui tendre une tasse en bambou remplie de thé sucré. Comme à leur habitude, les deux jeunes filles bavardaient à l'arrière du lavoir en dégustant des gâteaux. Afin de s'assurer que son amie étudiait comme il se devait à l'école, l'apothicaire profitait de ces moments pour lui faire tracer des caractères. Sa maîtrise démontrait son assiduité.

— Shisui... Elle est insaisissable, poursuivit Shaolan après avoir dégluti.

Son vocabulaire s'enrichissait de mots de plus en plus complexes, sans doute grâce à son apprentissage de l'écriture.

— Eh, dites ! Vous ne savez pas où on pourrait trouver Shisui ? lança-t-elle à d'autres servantes qui bavardaient autour du puits.

Elle s'était levée du tonneau qui lui servait de siège. Mao Mao la suivit. Les trois femmes saluèrent leur collègue, quoiqu'elles restèrent un peu hésitantes en la présence de l'herboriste. Une réaction tout à fait normale, étant donné que les seules employées du *hougong* à oser parler à l'apothicaire étaient Shaolan et Shisui, elles aussi un brin excentriques à leur manière.

— C'est cette fille un peu étrange, là, c'est ça ? Quand on croit l'avoir aperçue, elle disparaît aussitôt.

— Elle était dans le coin, il me semble...

— Oui...

Une certaine réticence se percevait dans leur voix.

— Ah oui ? Où ça ? Dites-moi !

L'amie de l'apothicaire posait question sur question, ne souffrant d'aucune sorte de timidité. Ses trois collègues se regardaient, un peu gênées.

La faute en incombait peut-être à Mao Mao, dont la tenue incitait ses interlocutrices à la prudence. Tout aussi sobres et pratiques, ses vêtements différaient de l'uniforme des employées de la cour intérieure. Les habits qu'elle portait lui avaient été offerts par dame Gyokuyo, comme il était d'usage pour les dames de compagnie attachées aux favorites de l'empereur. De cette manière, on reconnaissait au premier coup d'œil les suivantes d'une concubine particulière grâce à son habit, ce qui créait une barrière aussi invisible qu'infranchissable avec les servantes de rang inférieur.

Zut ! regretta Mao Mao.

Elle aurait dû garder ses distances. Certaines employées du palais pouvaient se montrer hostiles envers les dames de compagnie, quand d'autres préféraient faire profil bas pour éviter que des rumeurs infondées ne leur créent des ennuis.

En somme, croiser des personnalités aussi innocentes que Shaolan était plutôt rare au *hougong*.

Que faire ? L'apothicaire aurait pu délier la langue des trois servantes en leur proposant des sucreries, mais elle avait déjà tout donné à son amie. En cherchant bien, elle trouverait peut-être de quoi les satisfaire...

Tiens, tiens ! Voilà qui pourrait faire l'affaire, se dit-elle après avoir fouillé ses poches.

— En échange de votre aide, je peux vous donner ceci.

Elle sortit de sa robe un tissu soyeux qui dégageait un léger parfum d'encens. Un mouchoir, d'une qualité assez bonne pour être affecté à d'autres usages.

Jinshi le lui avait donné le jour où Shin l'avait blessée à la joue. Mao Mao pensait le refourguer au charlatan du dispensaire. Elle préférait ne rien savoir de ce qui lui excitait les sens, mais peut-être aurait-il été prêt à déboursier quelques piécettes en échange d'un bout de tissu ayant appartenu au sublime eunuque.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait de la soie, n'est-ce pas ? Si vous voulez mon avis, c'est bien dommage d'utiliser un tel tissu pour en faire un mouchoir, dit-elle.

Elle agita l'étoffe près du nez de l'une des servantes, dont les yeux s'agrandirent.

— Oh... ce parfum !

Le regard que l'apothicaire posa sur l'employée était vide de toute émotion, mais un sourire n'en naquit pas moins sur ses lèvres.

— Je fais confiance à votre imagination.

Lâcher le nom de Jinshi aurait sans doute déclenché une émeute. Se contenter de leur faire sentir son mouchoir avait l'avantage de les laisser parvenir à leurs propres conclusions.

— Serait-ce... Non, impossible... Ce n'est quand même pas le parfum de... marmonnait la servante qui avait réagi en premier.

Même s'il était impossible de savoir qui occupait ses pensées, pas de doute, elle avait mordu à l'hameçon. Intriguées, ses deux compagnes voulurent elles aussi sentir le bout de tissu.

— Alors, qui d'entre vous trois saurait nous renseigner ? demanda Mao Mao en repliant son appât.

Shisui avait été aperçue près d'un fourré, dans la partie septentrionale de la cour intérieure. Mao Mao s'y rendit aussitôt. Comme elle y avait déjà croisé la

jeune servante, elle en déduisit qu'il s'agissait d'un endroit que l'amie de Shaolan appréciait tout particulièrement.

L'apothicaire s'assit à l'ombre d'un arbre. L'été venu, les insectes volants faisaient un boucan de tous les diables. Elle n'avait rien contre les cigales qui bruissaient, mais les moustiques s'attardant trop près de ses oreilles méritaient vraiment qu'on les écrase.

J'aurais dû apporter un brûleur.

En effet, enflammer des feuilles d'armoise ou des aiguilles de pin produisait une fumée épaisse qui constituait un répulsif on ne peut plus efficace. On en brûlait en permanence au pavillon de Jade pour tenir les moustiques à distance de la petite Linli.

La zone bordant le bois ne semblait guère entretenue. De nombreuses plantes poussaient un peu partout, dont des eulalies et une large quantité de fleurs rouges – des belles-de-nuit, des fleurs en forme de trompette qui s'ouvraient une fois la nuit tombée.

Je ne pensais pas trouver cette espèce ici.

Mao Mao s'en approcha et en ramassa une, dont elle écrasa les pétales. Un liquide rouge en sortit qui lui teinta le bout des doigts. Ce geste l'amusait beaucoup, quand elle était petite.

Puis elle se souvint que les jeunes femmes du quartier des plaisirs aimaient souvent en ramasser les graines. En les broyant, on obtenait une espèce de poudre. Mais les courtisanes ne s'en servaient pas pour se maquiller...

Un sentiment de malaise envahit la jeune fille. Elle repensa à l'incident du pavillon de Cristal. Shin, la première dame de compagnie de dame Lifa, avait cherché à fabriquer un remède abortif.

Elle se rappelait qu'avant cet incident, la suivante en chef ne portait aucun parfum. Si certains ingrédients utilisés pour créer ces fragrances présentaient le risque de déclencher une fausse couche, éviter d'en porter n'avait donc rien d'anormal, d'autant plus quand on avait l'ambition de devenir concubine.

Mais l'intrigante avait voulu évincer sa maîtresse. Dans son esprit, si dame Lifa s'était montrée incapable d'enfanter, sa famille aurait pu chercher à la remplacer par sa cousine. Shin avait donc élaboré son plan en allant jusqu'à porter elle-même le parfum aux propriétés abortives. Pourquoi ?

Dame Lifa avait revêtu un kimono ample pour ne pas comprimer son ventre, à la manière de dame Gyokuyo. Sans compter que Mao Mao avait l'impression que les joues de la sage concubine étaient plus rebondies qu'auparavant...

À n'en point douter, la maîtresse de l'apothicaire n'était pas la seule à recevoir les faveurs de l'empereur. Même si cette éventualité tendait à se confirmer, sa goûteuse préférait ne rien dire. Quand bien même elle se serait exprimée, elle n'était de toute manière pas en mesure de donner des conseils à dame Lifa.

Au demeurant, le mélange que Shin avait tenté de fabriquer importait peu. C'était plutôt les produits entreposés dans la remise qui inquiétaient Mao Mao. N'importe qui aurait pu acheter les huiles parfumées et autres ingrédients aux marchandes de la caravane pour une somme modique, mais ça n'éclaircissait pas tout.

Les prostituées récoltaient les graines de belle-de-nuit pour concocter des remèdes abortifs. Elles utilisaient aussi des infusions de physalis, de pivoine arbustive, de balsamine des jardins, de pivoine de Chine ou de vif-argent pour provoquer des fausses couches.

Il n'y avait guère que le vif-argent – ou mercure – qu'on ne pouvait se procurer au *hougong*. Or les infusions de Shin ne contenaient aucune de ces plantes, pourtant faciles à trouver.

Se pourrait-il que quelqu'un ait enseigné à dessein la fabrication du poison à la cousine de dame Lifa ? Quelqu'un qui, de surcroît, se trouverait encore à la cour intérieure ?

Elle avait déjà formulé cette hypothèse à Jinshi, certes de manière allusive. Le connaissant, il s'était sûrement renseigné. Pour autant, il n'était pas exclu que l'ancienne première dame de compagnie de la sage concubine passe aux aveux.

Tout à coup, le tumulte des cigales se tut. Mao Mao entendit un tintement, puis un bruissement. Elle tourna la tête de gauche et de droite pour repérer l'origine du son. Une grande forme se faufilait à quatre pattes entre les eulalies. Elle se mit à sautiller, puis leva les mains dans un éclat de rire.

— Te voilà, toi ! s'écria une voix similaire à celle de Shaolan mais bien plus aiguë, dans laquelle perçait un sourire.

Le visage de la jeune servante semblait fort juvénile comparé au reste de sa stature. Elle fourra son poing dans une cage en bambou avec une joie tout enfantine.

Non, mais regardez-la...

Elle sautait désormais dans l'herbe comme une grenouille, attrapant des insectes en ricanant.

Comment a-t-on pu la confondre avec moi ? s'indigna Mao Mao.

Elle s'imaginait quand même un peu moins excentrique qu'elle...

Le mystère résolu, elle décida qu'il était temps de rentrer quand un nouveau tintement se fit entendre tout près de ses oreilles. Agacée, elle se toucha le côté de la tête, où un insecte avait pris ses aises. Au moins, elle avait trouvé l'origine des bruits...

Sauf que l'affaire ne s'arrêtait pas là.

Mao Mao vit soudain une ombre se profiler juste au-dessus d'elle.

— Ah ! dit la silhouette de sa voix haut perchée avant d'aplatir ses mains sur le crâne de l'apothicaire.

Les yeux de l'écervelée qui l'inspectait avec curiosité lui rappelaient ceux d'un écureuil.

— Si tu pouvais me lâcher, j'apprécierais... dit la jeune herboriste.

L'intéressée n'en fit rien. Elle semblait même résolue à ne pas bouger. Elle était décidément bien étrange.

— Allez ! Je n'ai vraiment pas envie de garder un insecte sur la tête.

Elle ne croyait pas si bien dire. Une matière visqueuse s'était étalée sur son crâne quand la nouvelle venue lui avait sauté dessus... L'herboriste imaginait sans mal de quoi il retournait.

— Pardon, Mao Mao... s'exclama Shisui.

Malgré ses excuses, la jeune servante souriait de toutes ses dents.

L'eau fraîche du puits qui s'écoulait sur sa tête procura une sensation agréable à l'apothicaire, mais elle ne suffisait pas à effacer cette sensation dégoûtante.

Shisui lui offrit une serviette, qu'elle accepta bien volontiers pour s'essuyer.

Quelques insectes couleur feuille-morte se trouvaient dans la cage suspendue à la taille de la jeune servante. Leurs ailes vibraient en tintant.

— C'est eux que tu voulais attraper ?

— Oui...

Son regard exprimait autant d'enthousiasme que de gêne. Mao Mao avait beau savoir que Shisui avait une passion pour les petites bêtes, elle ne se doutait pas qu'elle était aussi dévorante.

Elle en était à se demander quelle excuse avancer pour s'éclipser quand la jeune domestique lui prit la main pour la tirer derrière le puits. Une caisse de bois y était posée. À l'ombre des arbres, elle offrait une place idéale pour s'asseoir. L'entomologiste en herbe invita l'apothicaire à la rejoindre, tapotant le siège improvisé.

Mao Mao avait un drôle de pressentiment. Or elle se trompait rarement.

— Cette espèce est originaire d'un pays insulaire de l'Est. Elle fait du bruit quand ses ailes vrombissent, dit la jeune servante en fixant la cage et en se lançant dans un exposé. Ces insectes ont dû profiter du passage de caravanes marchandes pour venir jusqu'ici. Je crois qu'on n'en trouve pas dans notre pays, autrement. Comme ce papillon de nuit, tu sais ?

L'apothicaire hochait la tête, faisant mine de s'intéresser à ce qu'elle racontait.

— Sa couleur ressemble un peu à celle d'un cafard, mais ce sont deux créatures bien différentes.

Mao Mao se serait bien passée de cette information, pour tout dire. Elle se frotta de nouveau la tête avec la serviette.

Sans se rendre compte de rien, son interlocutrice poursuivit ses explications pendant une bonne demi-heure. À ce rythme, pas de doute, elles seraient encore là quand la nuit tomberait. L'apothicaire tenta plusieurs fois de la couper dans son élan pour prendre la poudre d'escampette, mais Shisui la retenait par la manche, ne lui laissant d'autre choix que d'écouter sa conférence improvisée jusqu'au bout.

Mao Mao savait ce que signifiait se montrer intarissable sur un sujet pour lequel on se passionnait mais, pour l'heure, elle avait surtout envie de lui demander de se taire.

Si encore elle me parlait de remèdes...

Peu après, le son d'une cloche vint les interrompre. Mao Mao jeta des regards à la ronde. Les dames de compagnie éparpillées çà et là cherchaient

elles aussi l'origine du tintement, qui apparut bientôt par la porte menant au quartier sud.

Une femme vêtue d'une robe aux couleurs élégantes avançait, escortée de part et d'autre d'une dame de compagnie et d'un eunuque. Trois autres accompagnateurs marchaient derrière eux. L'un d'entre eux tenait à la main la fameuse clochette, qu'il agitait à intervalles réguliers. L'apothicaire crut reconnaître le visage à la fois doux et aimable de la femme qui se tenait au centre de la petite troupe.

L'impératrice douairière ?

Elle n'aurait pu l'affirmer, ne l'ayant vue qu'une seule fois lors de la réception d'hiver, l'année précédente, mais ceux autorisés à se promener avec un tel cortège à la cour intérieure se comptaient sur les doigts d'une main. Ses vagues souvenirs et son talent pour la déduction s'accordaient pour confirmer qu'il s'agissait bien de qui elle pensait.

L'impératrice, qu'on aurait pu juger beaucoup trop jeune pour être la mère du maître de l'univers, marchait au son de la clochette.

— Je me demande où elle va... chuchota Shisui, qui s'était agenouillée à l'ombre du bâtiment.

— Pourquoi est-ce que tu te caches ?

— Et toi, alors ?

Oui, pourquoi ? Mao Mao, sans doute conditionnée par une espèce de réflexe, s'était elle aussi réfugiée derrière un pilier. Toutes les autres employées du palais avaient quant à elles formé une haie d'honneur, tête inclinée en signe de respect, comme on le leur avait enseigné si jamais elles devaient croiser quelqu'un d'un rang supérieur au leur.

L'apothicaire était censée appliquer ce même protocole avec Jinshi et ses paires – ce qu'elle avait tendance à oublier.

Tu frôles l'insolence, se réprimanda-t-elle.

Il fallait qu'elle fasse attention à ne pas dépasser les limites. Elle secoua la tête pour se remettre les idées en place : il était temps de reprendre de bonnes habitudes.

— Elle va vers l'infirmerie, non ? demanda Shisui, main sur le front et regard rivé sur le dos de l'impératrice douairière.

Effectivement, tout portait à le croire.

— L’infirmierie... répéta Mao Mao, pensive.

Qu’est-ce qui pouvait bien pousser cette femme à se rendre à l’infirmierie officieuse du *hougong* ?

Sa comparse ne tarda pas à répondre à sa question silencieuse.

— J’ai entendu dire qu’elle en est la fondatrice. Autrefois, les impératrices avaient encore beaucoup de pouvoir. Elle ne pouvait peut-être pas s’y rendre officiellement... Aujourd’hui encore, elle continue de se soucier de la santé des autres.

C’était logique. L’impératrice douairière était réputée pour avoir le cœur sur la main. Après l’accession au trône de l’empereur, elle aurait, à ce qu’il se racontait, fait abolir la castration et même l’esclavage.

Des réformes avaient été appliquées. Si beaucoup arguaient qu’il s’agissait d’une avancée humaniste, il était difficile d’en ignorer les répercussions.

Une bonne partie de l’économie reposait jusqu’alors sur l’esclavage. L’arrêter du jour au lendemain, c’était mettre en péril de nombreux secteurs. Où donc placer la limite ? En dehors des esclaves qui étaient traités comme du bétail, il fallut aussi prendre en compte le cas des citoyens qui, pour rembourser une dette, se mettaient eux-mêmes au service de leurs créanciers – ce qui équivalait peu ou prou à un contrat d’embauche. Par exemple, les prostituées – que l’on faisait pourtant travailler en toute légalité – pouvaient être considérées comme asservies. Mao Mao se rappelait avoir entendu la maquerelle du Palais vert-de-gris en parler, le visage livide.

De fait, nul n’ignorait qu’une sorte d’esclavage dissimulé continuait de perdurer dans la société sous d’autres noms. L’apothicaire, qui ne s’intéressait pas particulièrement aux détails de cette affaire, n’aurait pas pu en dire plus.

— Je ferais mieux de rentrer, annonça Shisui, sa cage à insectes à la main. Toi aussi. Tu risques de te faire taper sur les doigts, sinon.

— Tu as raison.

La venue de l’impératrice douairière à l’infirmierie avait sans doute un rapport avec l’incident survenu au pavillon de Cristal. Fallait-il s’attendre à une petite révolution en matière de soins à la cour intérieure ?

L’herboriste mourait d’envie d’écouter aux portes, mais elle craignait d’être découverte. Mieux valait ne pas s’attirer les foudres d’Honnian, ni de ses autres collègues, qui semblaient avoir de plus en plus de griefs à lui reprocher.

— Bon, l'heure c'est l'heure, dit-elle avant de se diriger à contrecœur vers le pavillon de Jade.

Sur place, ordre lui fut donné d'accorder un soin tout particulier au ménage. Elle dut astiquer les rebords de fenêtre à trois reprises, les deux premières ayant été jugées mal faites. À croire que sa supérieure cherchait à la punir de son attitude des derniers jours. Restait que les autres dames de compagnie avaient elles aussi dû recommencer leurs tâches au moins une fois.

On attend de la visite ?

Il n'y avait guère que lorsqu'une autre concubine était invitée à boire le thé qu'elles nettoyaient le pavillon de fond en comble. Sans compter que la chose était plutôt rare les derniers temps.

Quand cela arrivait, il fallait que la convive soit digne de confiance.

L'apothicaire commençait à se perdre dans ses réflexions quand la mystérieuse visiteuse apparut enfin... et ce n'était nulle autre que l'impératrice douairière en personne !

— Cela fait si longtemps, dame Anshi.

Dame Gyokuyo, fidèle à sa réputation, se tenait le dos bien droit et présentait son plus beau sourire. Sa dignité était d'autant plus visible au milieu de ses suivantes que ces dernières, à l'exception d'Honnian, s'étaient toutes ratatinées sur elles-mêmes.

Le regard de la souveraine se posa un instant sur le ventre de la concubine. L'impératrice s'appelait donc Anshi... Peu importait, la jeune apothicaire n'oserait jamais l'appeler par son nom.

La mère de l'empereur était aussi la belle-mère de la noble concubine. Elles devaient avoir une espèce d'accord tacite. Si dame Gyokuyo, d'ordinaire plutôt méfiante, avait voulu l'informer de sa grossesse, c'était soit qu'elle pouvait se fier à l'impératrice, soit qu'elle n'avait pas d'autre choix. À en juger par les rumeurs sur le tempérament de la souveraine, la première hypothèse semblait la plus probable.

L'atmosphère était plutôt détendue, si bien que la princesse Linli, timide au début, s'habitua vite à sa douce grand-mère.

Mao Mao, quant à elle, remplit son rôle de goûteuse avant de prendre congé.

— Est-ce que c'était toi qui officiais comme servante auprès de Jinshi ? demanda l'impératrice à la simple employée qu'elle était.

— Oui, c'est bien moi, répondit l'intéressée en baissant la tête.

Elle aurait aimé savoir comment elle l'avait appris, mais poser la question aurait été impoli.

— Suilen m'a parlé d'une jeune fille très prometteuse qui serait revenue au *hougong*.

Suilen était la vieille dame de compagnie de Jinshi. On aurait pu croire qu'elle manquait de vivacité d'esprit, mais la mère de l'empereur avait l'air de la tenir en haute estime.

— Autrefois, elle était à mon service, reprit-elle.

Il n'était pas rare que les filles des dignitaires deviennent suivantes ou nourrices.

L'impératrice jeta un œil à dame Gyokuyo. La concubine était assez intelligente pour comprendre où son invitée voulait en venir.

— Je vous prie de m'excuser, dame Anshi. Je m'en vais coucher la petite.

Linli devait être fatiguée d'avoir joué : elle piquait du nez dans les bras d'Honnian. La bambine avait sans doute terminé son sevrage, mais sa mère tenait l'excuse parfaite pour s'absenter.

Mao Mao se retrouva donc seule à seule avec l'impératrice douairière.

— Elle est vraiment perspicace, commença la souveraine, amusée.

Malgré leur différence d'âge, une amitié semblait s'être tissée entre la souveraine et sa bru.

L'apothicaire ne savait pas où se mettre. Elle attendait à côté de l'impératrice, qui finit par l'inviter à s'asseoir.

— À en croire les rumeurs, tu aurais résolu de nombreux mystères...

Comme pour se rafraîchir les mains, elle tenait un verre rempli de glaçons. Une petite attention de sa part qu'elle avait apportée à la noble concubine qui, si elle devait éviter de trop refroidir son corps, appréciait d'en laisser fondre dans sa bouche. La princesse, pour sa part, avait un penchant pour la glace pilée arrosée de jus de fruits.

— Je me contente d'utiliser les maigres connaissances dont je dispose pour essayer de tirer au clair les problèmes que l'on me soumet.

Mao Mao n'avait pas une imagination débordante, mais il arrivait que son savoir – transmis par son père – l'aide à lever le voile sur quelque vérité. Malgré tout, elle ne doutait pas qu'il aurait fallu à l'herboriste deux fois moins de temps qu'elle pour résoudre ces énigmes.

Les paroles de l'apothicaire pouvaient être mal perçues. La suivante de l'impératrice – seul témoin de l'entrevue – s'était d'ailleurs rembrunie. La quarantaine, elle avait l'air d'être une femme compétente.

Peu importait que Mao Mao soit mal comprise. Toutefois, ce préambule lui avait paru nécessaire. Elle tenait à montrer à ses interlocutrices qu'elle ne surestimait pas ses aptitudes. Tant pis si ses mots avaient une connotation négative.

— Très bien, dit la mère du maître de l'univers en se détournant. (L'espace d'un instant, ses yeux d'une douceur aimable perdirent toute substance.) J'aimerais que tu mènes une enquête pour moi. Toute découverte fera l'affaire.

La dame de compagnie jetait des regards éloquents à sa maîtresse, qui observait Mao Mao en secouant légèrement la tête. Puis l'impératrice douairière prononça de terribles paroles :

— L'ancien empereur a-t-il été maudit à cause de moi ?

Chapitre I4

L'ancien empereur

De tout ce qui lui était parvenu aux oreilles sur le précédent empereur, Mao Mao n'avait jamais rien entendu de bon. On l'avait affublé de bien des sobriquets : l'« empereur fou », l'« idiot » ou encore le « pantin de l'impératrice »... Mais au *hougong*, le plus populaire restait le « pédophile ». Tous n'usaient pas de ce surnom-là, mais il s'agissait ni plus ni moins d'une opinion largement partagée.

Quoi qu'on en pense, l'impératrice douairière n'avait que dix ans lorsqu'elle avait mis au monde le présent souverain, son fils. Certes, dans le pays, les enfants, surtout de sexe féminin, étaient souvent mariés très jeunes. Il existait aussi des mariages arrangés, dont certains servaient à rembourser une dette. Cependant, parmi les nombreuses filles disponibles à la cour intérieure, l'ancien maître de l'univers avait toujours choisi les plus jeunes.

Tout bien considéré, que l'impératrice douairière évoque une malédiction n'avait rien de surprenant. Elle avait une large cicatrice, souvenir de sa première grossesse. Son corps d'enfant aux hanches étroites interdisant un accouchement par voie basse, on avait dû lui ouvrir le ventre. Pour ce faire, on avait fait appel à un médecin au talent reconnu, en l'occurrence le père adoptif de Mao Mao, qu'il avait fallu castrer pour l'autoriser à entrer au *hougong*.

Sans doute ce sacrifice n'avait-il pas été inutile, puisque le jeune souverain avait ensuite grandi sans la moindre séquelle et que l'impératrice avait survécu à l'opération. Elle avait même, plusieurs années après, donné naissance à un autre enfant, le frère cadet du futur empereur, malgré un corps à jamais marqué.

Une pensée germa soudain dans l'esprit de la jeune apothicaire, bien que beaucoup trop inconvenante pour être énoncée à haute voix – à moins de faire peu cas de sa propre vie.

Ce jeune frère était-il réellement le fils de l'ancien empereur ?

Puisqu'il était plus âgé que Mao Mao d'environ un an, elle en déduisit que l'impératrice devait avoir la trentaine au moment de sa naissance, soit un âge où il devenait difficile de vous désigner comme une enfant, ou même encore comme dans la fleur de l'âge.

Soucieuse de demeurer à l'écart de tout ennui, l'herboriste ne poussa pas plus loin sa réflexion.

— Si possible, j'aimerais que nous en discussions ailleurs, avait ordonné la souveraine.

De sorte que ce fut l'occasion pour la jeune fille de sortir de la partie du *hougong* réservée aux concubines. Elle restait cependant dans les limites de la cour intérieure, plus précisément dans la zone traditionnellement réservée à l'empereur, son épouse et ses enfants, bien qu'il ne soit pas encore marié et se contente de ses favorites.

Jamais Mao Mao n'aurait pu s'y rendre seule.

Peut-être l'impératrice douairière avait-elle ce plan en tête depuis un certain temps déjà, car elle avait organisé une réception en l'honneur des quatre concubines de haut rang. Un événement rare. Un peu plus tôt, Mao Mao avait aperçu dame Lishu, dont la nervosité était apparente, toute crispée qu'elle était. L'apothicaire avait adressé une prière d'encouragement silencieuse à la timide concubine.

— Qu'est-ce qui se passe, à votre avis ? demanda Infa en poussant un soupir.

À l'instar de sa collègue herboriste, elle portait une robe plus élégante qu'à l'accoutumée. Elles accompagnaient dame Gyokuyo, Honnian en tête. La surveillance du pavillon de Jade avait été confiée à des eunuques de confiance.

— Je ne sais pas...

Chaque invitée s'était vue attribuer une chambre. Elles ne venaient pas de très loin mais, les réceptions étant l'occasion rêvée de se mettre en avant, les favorites n'avaient pas lésiné sur les bagages. Les trois eunuques qui

accompagnait la noble concubine étaient chargés comme des mules et transpiraient à grosses gouttes.

La suite de dame Gyokuyo semblait presque raisonnable comparée aux cinq eunuques de dame Lifa et aux huit de dame Lolan. Quant aux quatre dames de compagnie de dame Lishu, elles cachaient mal leur frustration de devoir porter ses affaires.

La chambre de la noble concubine était bien aérée, une aubaine en cette période de chaleur. Des friandises et des fruits juteux avaient été mis à leur disposition. Mao Mao tint d'abord à confirmer que la collation ne contenait aucun poison. Quand bien même le risque était faible, elle prenait son rôle au sérieux. Il aurait été impoli de ne pas toucher à ce qu'on leur avait préparé, sans compter que tout était délicieux. Les raisins, gorgés de sucre et rafraîchis à l'eau de source, explosaient en bouche.

Comme il restait du temps avant la réception, dame Gyokuyo suggéra à ses suivantes de se reposer. La concubine elle-même se mit à somnoler. Le besoin de sommeil était courant au cours des premiers mois de grossesse, mais la jeune femme semblait particulièrement le ressentir. Assise de sorte à ne pas défaire sa coiffure, elle avait roulé une natte sur son siège et s'était enveloppé le cou d'un tissu bourré de coton.

Honnian avait préparé de quoi s'occuper du maquillage de sa maîtresse, ainsi qu'une bassine d'eau pour l'aider à se réveiller. La petite princesse s'était endormie dans les bras de sa mère, ce qui garantissait un calme inespéré.

— J'espère qu'ils prendront sa condition en compte... commença Infa.

Elle trouvait sans doute étrange qu'une femme que l'on savait enceinte soit invitée à une réception. La grossesse de dame Gyokuyo était un secret largement éventé, à présent, mais qu'on profite de l'occasion pour lui poser des questions indiscrettes n'avait rien d'improbable.

Je doute sincèrement que dame Lifa ou que dame Lishu s'y abaissent.

Éviter les interactions permettait d'esquiver les conflits. La sage concubine était trop soucieuse de sa dignité pour dénigrer ses adversaires. Au reste, se quereller avec une favorite d'un sang plus noble que le sien n'aurait pas été judicieux pour dame Gyokuyo.

Mao Mao suspectait par ailleurs dame Lifa d'être elle aussi enceinte, mais en évoquant le sujet, elle prenait le risque d'en subir les retombées.

Dame Lishu, pour sa part, était tellement tendue en présence de la noble concubine qu'aucun problème venant de sa part n'était à redouter, sauf si ses dames de compagnie décidaient d'y mettre leur grain de sel. Heureusement, seule la présence des premières suivantes était tolérée. L'ancienne goûteuse, qui s'était hissée à ce rang auprès de la vertueuse concubine, refuserait sans doute de s'en mêler.

Ne restait donc que dame Lolan, dont Mao Mao ne connaissait pas le caractère, et l'impératrice douairière, qui avait donné cette réception dans un but qui lui échappait encore. Concernant la douce concubine, les rumeurs à son sujet se limitaient à sa splendide garde-robe. Même dame Lishu, plutôt réservée, suscitait quelques ragots : on l'aurait vue en train de saigner du nez, puis s'évanouir alors qu'elle lisait un livre ! La jeune apothicaire ne tenait pas particulièrement à savoir de quel genre d'ouvrage il s'agissait...

— Mao Mao, l'appela Honnian.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu ne goûteras pas la nourriture, aujourd'hui. Je m'en occuperai. Tu comprends pourquoi, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il aurait été malséant de penser que l'impératrice puisse proposer des plats contenant du poison. Dans ces conditions, venir accompagnée d'une goûteuse aurait frôlé l'insulte. Subsistait la question de savoir à qui incomberait la responsabilité si l'une des invitées venait à être intoxiquée... Pour contourner le problème, on servait la même chose aux concubines et aux premières dames de compagnie.

Cette affaire était loin d'être de tout repos.

— Au fait, l'impératrice douairière a demandé si elle pouvait t'« emprunter quelque temps », ajouta Honnian, suspicieuse. Tu as encore foncé tête baissée dans les ennuis ?

L'apothicaire opta pour le silence, ne sachant trop ce qu'elle était autorisée à dire ou non.

— Peu importe. J'imagine que tu n'aurais pas le droit de m'en parler si c'était le cas. En revanche...

La suivante en chef s'approcha en un éclair de Mao Mao, qui recula d'instinct, pour la coincer contre le mur.

— Tu n'as pas intérêt à faire quoi que ce soit qui puisse trahir dame Gyokuyo ! menaçait-elle.

— Je ne compte pas faire de vous mon ennemie...

— Bon, très bien, répondit Honnian.

Elle s'écarta pour libérer sa subordonnée, les lèvres barrées d'un sourire un peu trop affable.

— Je n'aimerais pas que notre relation en pâtisse, poursuivit-elle.

— Bien sûr que non.

Elle est vraiment d'une loyauté sans faille, pensa la jeune fille.

Avec une telle dame de compagnie, on devait à n'en pas douter se sentir en sécurité, quel que soit le degré d'implication du reste de sa suite.

— Viens, suis-moi, lança l'une des suivantes de l'impératrice douairière.

Mao Mao emboîta le pas à la domestique d'âge mûr qui accompagnait déjà la souveraine lors de sa visite à dame Gyokuyo. Pendant qu'elles arpentaient le couloir, l'apothicaire compta six pavillons. Fenêtres, piliers et ailes distincts délimitaient l'enceinte de chacun.

— Avant son extension, le *hougong* historique se cantonnait à cette partie, expliqua la dame de compagnie qui semblait avoir lu dans les pensées de son hôte.

— Oh, je l'ignorais.

Chaque concubine disposait de son propre pavillon. Les autres bâtiments servaient à loger les domestiques.

La guide retrouva son mutisme. Après avoir navigué entre les bâtisses, elles entrèrent dans l'édifice le plus reculé. Aucune âme qui vive alentour, pourtant les lieux étaient d'une propreté irréprochable. Mao Mao ne vit pas la moindre trace de poussière sur ses doigts après les avoir fait glisser le long d'une fenêtre.

Le petit pavillon donnait sur la cour intérieure. Les graviers du jardin sec avaient été balayés avec soin. La dame de compagnie lui jeta un regard teinté de haine.

— C'est ici.

Au milieu de la construction se trouvait une pièce un peu plus grande que les autres. Elle en ouvrit la porte.

Une odeur particulière vint titiller les narines de l'apothicaire. Elle examina l'intérieur de la salle dépouillée. Face à l'atmosphère inquiétante qui y régnait, elle grimaça.

La couverture du lit, retournée, reposait à moitié par terre. Quelques pinceaux étaient éparpillés sur la table, d'autres au sol, où une tache étrange était incrustée. Elle jeta un coup d'œil aux murs, un peu jaunis. Ils semblaient recouverts de papier peint.

La dame de compagnie de l'impératrice restait immobile. Un seul pas aurait suffi à soulever un nuage de poussière. Le couloir avait été astiqué, mais l'intérieur était sale... Peut-être pour ne pas prendre le risque d'effacer les traces qu'y avaient laissées les derniers occupants.

— Où sommes-nous ? demanda Mao Mao.

— Lors du règne précédant celui de l'ancien empereur, une simple suivante élevée au rang de concubine inférieure a vécu ici, lui répondit sa guide, sans aucune émotion ni dans sa voix ni dans son regard. Ensuite, c'est devenu le pavillon de celle que l'on nommait l'impératrice régnante, où l'ancien empereur a grandi et où il a rejoint l'au-delà.

Tout à coup, Mao Mao comprit mieux la source du dégoût de son interlocutrice.

La dame de compagnie emmena ensuite la jeune fille dans une autre chambre, en lui dispensant davantage d'explications. La pièce, vide, offrait une vue sur l'endroit où l'impératrice douairière et les favorites prenaient le thé. Pratique, pour intervenir au moindre problème.

Durant ses dernières années, l'ancien empereur aurait passé beaucoup de temps avec sa mère dans cette pièce, sans doute parce qu'il commençait à perdre l'esprit. Il n'en sortait plus, comme s'il voulait se raccrocher à ses souvenirs.

Après le trépas de l'impératrice, son fils l'avait suivie dans la mort dans cette même chambre. La souveraine, de bonne constitution, avait malgré tout atteint un âge avancé, tandis que le maître de l'univers lui-même avait déjà vécu plus longtemps que la majorité de la population. À partir de soixante ans, il était d'usage de considérer les sujets de l'empire, et en particulier les paysans, comme âgés.

Ce récit rendit Mao Mao perplexe. Pour l'instant, aucun élément n'évoquait une quelconque malédiction.

— C'est bien ce que je lui ai dit... répondit la dame de compagnie, une expression indéchiffrable sur le visage.

L'impératrice douairière avait malgré tout insisté pour qu'une enquête soit menée. À ses yeux, elle avait jeté un sort à l'ancien empereur en souhaitant sa mort toutes les nuits.

— Quelles raisons peut-elle bien avoir de penser une chose pareille ?

Un instant, sa guide se ferma. Visiblement, elle avait sa petite idée sur la question.

— Après le départ de l'âme d'un souverain défunt, il est d'usage que son corps repose dans un mausolée pendant un an.

Cette coutume avait pour but de s'assurer que la mort était bien effective. À l'époque, il arrivait en effet que l'on aille un peu vite en besogne et certains trépassés revenaient « subitement » à la vie. L'affaire de la dame de compagnie qui avait trompé son monde avec du datura l'avait prouvé à Mao Mao.

C'était là l'une des raisons. L'autre était que la dernière demeure de l'empereur n'avait pas été construite de son vivant. En laissant le corps du défunt dans un mausolée durant une année, on aurait le temps de lui construire une sépulture digne de ce nom.

— Un an plus tard, dame Anshi et Sa Majesté Impériale sont venus récupérer le corps afin de l'enterrer...

Le cadavre n'avait subi aucun outrage du temps. Fait incroyable, il était resté dans le même état qu'au jour de son décès.

Étonnée, l'apothicaire fronça les sourcils.

— Et donc, il ne s'est pas décomposé...

— Non. Le mausolée reste frais durant l'été, mais quand même...

À moins d'être conservé dans la glace, un corps laissé à température ambiante attirait les insectes, se putréfiait, puis se desséchait...

Or le cadavre avait la particularité de ne présenter aucun de ces effets.

— Sa Majesté était très perturbée. On aurait pu croire que la dépouille de l'ancien souverain avait été remplacée par une poupée très réaliste mais non, c'était bien lui. En revanche, le corps de sa mère était lui dans un triste état... Rien de plus normal.

La dame de compagnie qui s'était montrée impassible jusque-là, semblait peu à peu perdre contenance.

Comme je la comprends !

Un cadavre était censé se décomposer : l'inverse était inhabituel. Noble ou paysan, tout le monde finissait par retourner à la poussière. Mao Mao avait l'intime conviction que quel que soit son statut social, la physiologie était la même.

— Bientôt, ce pavillon sera démoli. Il va falloir que tu résolves cette énigme avant.

L'ancien empereur avait rendu l'âme six ans auparavant. Sa dépouille avait été enterrée dans un cimetière éloigné et la bâtisse était le dernier endroit où sa mémoire perdurait encore. Si l'apothicaire n'éclaircissait pas ce mystère avant sa destruction, l'impératrice douairière n'aurait jamais le fin mot de l'histoire.

Cependant, une première hypothèse prenait déjà forme dans l'esprit de l'enquêtrice en herbe.

— Excusez-moi... Pourrais-je entrer dans la chambre ?

— C'est-à-dire que... dit la dame de compagnie, tout en surveillant du coin de l'œil la réception qui battait son plein. Très bien, je vais me renseigner.

Il était clair que la guide de Mao Mao n'avait pas autorité pour prendre cette décision seule.

Ce soir-là, la jeune fille ne rentra pas au pavillon de Jade. Elle décida plutôt de se rendre à la résidence de Jinshi, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps. Elle souhaitait inspecter la chambre de l'ancien empereur dès le lendemain, mais elle avait besoin de la permission de Sa Majesté Impériale pour ce faire. Si jamais cette requête lui était soumise par l'impératrice douairière, les chances qu'il accepte s'en trouveraient décuplées. Jinshi avait intercédé en sa faveur, ce qui signifiait que son plan était sur la bonne voie. Suilen aurait-elle joué les entremetteuses, elle aussi ?

En toute honnêteté, Mao Mao appréhendait surtout la réaction d'Honnian à son retour au pavillon de Jade.

Elle a été plutôt gentille avec moi, ces derniers temps, mais...

Le rôle d'une première dame de compagnie était de protéger sa maîtresse. Voir Mao Mao, qui faisait la girouette entre la noble concubine et Jinshi, se

rendre régulièrement au pavillon de Cristal ne devait pas vraiment plaire à sa supérieure.

L'apothicaire avait elle-même un peu de mal à déterminer quelle était sa place parfois. Elle n'avait aucune intention de causer du tort à dame Gyokuyo, mais elle ne l'aiderait pas pour autant à nuire aux autres concubines.

Comme la chambre que Mao Mao avait occupée lors de son service chez l'intendant du *hougong* n'était plus libre, elle partagea celle de Suilen. Malgré l'appréhension que lui inspirait la vieille dame de compagnie, elle tenta de se persuader qu'elle ne représentait pas une menace.

— Tiens, voici une tenue de rechange.

Elle enfila la tunique à la coupe simple. Située dans un coin de la résidence de Jinshi, la chambre de Suilen comptait deux pièces et était décorée de jolis meubles. Comparée aux quartiers des suivantes du pavillon de Jade, cette salle était bien plus distinguée. On y avait installé un deuxième lit pour l'occasion.

— Vous savez, le canapé m'aurait suffi...

— Et j'aurais passé la nuit à m'inquiéter pour toi !

Mao Mao n'avait pas d'argument à lui opposer. La vieille domestique alluma une chandelle, puis se plongea dans un livre. Elle risquait de s'abîmer les yeux, à lire à la lumière de la flamme vacillante, mais elle tournait les pages avec tant d'entrain qu'il aurait été grossier de lui conseiller d'arrêter.

— Si tu as envie de lire, n'hésite pas à aller voir dans l'autre pièce si tu trouves quelque chose qui te fait plaisir.

— Merci.

Les livres étaient une denrée rare... et chère. Il valait mieux en profiter quand l'occasion se présentait. Elle suivit donc les indications de son hôte, avec l'espoir de trouver un ouvrage qui l'intéresserait. Si la partie de la chambre où l'on avait installé sa couchette se distinguait par son agréable agencement, le petit cabinet abritait beaucoup d'affaires, rangées avec soin.

Une bibliothèque se trouvait dans un coin. Mao Mao y choisit un ouvrage dont elle feuilleta les pages, ne les approchant pas trop près de la bougie pour éviter qu'elles ne s'enflamment. Elle ne tarda pas à le refermer.

De toute évidence, toutes les deux n'avaient pas les mêmes goûts... Elle s'en tiendrait à cette réflexion.

*Si ce genre d'ouvrage lui plaît, c'est qu'elle se voit encore comme une jeune fille.
Grand bien lui fasse !*

L'apothicaire s'éloignait de la bibliothèque quand elle aperçut un coffret. Assez ancien et serti d'or sur les bords, il avait été soigneusement recouvert de laque au jus de kaki.

— Cet objet t'intrigue ?

— Ne vous en faites pas, répondit la jeune fille en se retournant, je n'avais pas l'intention de le voler.

— Je le sais bien, fit à son tour Suilen avec un rire cristallin.

L'ancienne s'approcha pour s'emparer de la boîte, qu'elle ramena dans la chambre. Après l'avoir posée sur une table, elle en souleva le couvercle.

À l'intérieur y était rangée une myriade de jouets d'enfant.

— C'étaient les préférés de Jinshi. Il ne s'amusait qu'avec ceux-là.

La vieille suivante ramassa une poupée en bois sculpté. Son regard trahissait sa nostalgie. Pour que des mains si peu confrontées à la saleté abîment cet objet d'un ouvrage délicat, l'intendant du *hougong* avait dû en effet jouer avec sans relâche.

— Que penses-tu de Jinshi ? demanda Suilen, un sourire un peu triste aux lèvres.

— C'est un bon supérieur, répondit Mao Mao, perdue.

Après tout, il m'a offert de la bile d'ours et promis un bézoard.

— Rien d'autre ?

L'apothicaire pencha la tête en avant, comme pour s'excuser de son manque d'éloquence. La vieille dame de compagnie remit la poupée dans le coffret sans insister plus avant.

— Petit, il passait son temps à jouer avec, si bien que j'avais fini par la cacher. Il était inconsolable. Gaoshun a retourné ciel et terre pour lui dénicher un nouveau jouet.

— Pourquoi la lui avoir retirée ?

La vieille suivante haussa un sourcil, sans se départir de son sourire mélancolique.

— Quand une passion vous occupe trop, plus rien n'a d'importance. Un tel comportement n'est pas convenable pour un homme de si haute naissance. Je

ne l'ai pas fait de gaieté de cœur, mais il fallait l'aider à bien grandir, comme sa mère nous l'avait demandé.

Mao Mao ne sut quoi répondre. Toutefois, l'un des mystères qui la tourmentait venait d'être résolu : l'attitude parfois puérile de Jinshi, qu'elle percevait de plus en plus fréquemment, faisait assurément partie de son tempérament.

Grandir dans un environnement trop répressif pouvait affecter le développement d'un enfant. Le comportement quelquefois immature de l'intendant y correspondait bien. Restait que la jeune servante ne comprenait pas pourquoi tout le monde persistait à le traiter comme un eunuque à la beauté sublime...

Mao Mao jeta un œil à l'intérieur du coffret. Une feuille de papier était glissée contre l'une des parois. Elle l'attrapa, puis voulut la déplier.

— C'est...

Elle eut à peine le temps de regarder le portrait qui y figurait qu'on le lui arrachait des mains.

— C'était donc là qu'il se trouvait... On m'avait pourtant ordonné de le jeter, marmonna Suilen.

Une expression indéchiffrable sur le visage, elle emporta le précieux dessin.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Reprenant ses esprits, la jeune fille continua d'étudier l'intérieur de la boîte. L'un des jouets paraissait trop rudimentaire pour en mériter le nom. Il s'agissait d'une espèce de pierre polie, de couleur orangée.

— Je peux ? s'enquit l'apothicaire en avançant la main.

— Oui, bien sûr.

— Est-ce que vous auriez un papier ou une serviette ?

— Ça fera l'affaire, ça ?

Après avoir enveloppé sa découverte dans le papier que la vieille femme avait tiré de sa tenue, elle l'observa en détail.

— Je me demande où il l'a récupérée... Ramasser des cailloux n'était pas vraiment son genre, expliqua Suilen, amusée.

— Vous la lui avez tout de suite enlevée des mains ? dit Mao Mao, concentrée.

— Oui. Ce qu'on ramasse par terre n'est jamais très propre...

— Vous avez bien fait, répondit-elle en reposant l'objet toujours emballé dans le coffret. Cette pierre est toxique.

— Que dis-tu ?

La voix de la vieille femme était montée dans les aigus, chose rare chez la dame de compagnie. Les yeux grand ouverts, elle était livide.

— J'aimerais bien savoir où il l'a dénichée.

L'apothicaire avait un début d'explication, mais elle manquait encore de preuves. Or le sujet n'était pas à prendre à la légère.

— Jinshi avait-il accès à la cour intérieure quand il était petit ?

— Oui, de temps à autre...

Si les réponses de l'ancienne étaient plus précises d'habitude, pour l'heure, il lui faudrait s'en accommoder.

— Qu'est-ce qui se passe, Mao Mao ?

— Pour l'instant, je ne peux rien affirmer. Il va nous falloir attendre demain pour y voir un peu plus clair.

La vieille suivante sembla vouloir rétorquer quelque chose, mais se ravisa, se contentant d'acquiescer. Sans un mot, elle se dirigea vers son lit, puis se coucha avant de souffler sa bougie, bientôt suivie par la jeune herboriste.

Le jour suivant, Jinshi et l'impératrice douairière accompagnèrent Mao Mao dans le petit pavillon où avait péri l'ancien empereur. La jeune fille n'aimait rien moins que l'une de ses théories se révèle fausse, aussi regrettait-elle une escorte en grande pompe. Pour autant, elle n'était pas en position de refuser.

Elle s'inclina avec respect, puis pénétra dans la pièce poussiéreuse. Un seul pas suffit à faire s'envoler des particules blanches, qui portèrent à ses narines une odeur particulière. Elle sentit aussi de la moisissure, mais ce n'était pas tout.

C'est bien ce que je pensais !

— L'ancien empereur était-il amateur de peinture ?

Dans le silence des regards hébétés, l'impératrice douairière, incertaine, plissa les yeux.

— Je l'ai vu peindre, une fois, dit-elle en posant une main sur sa poitrine, comme à la recherche d'un souvenir enfoui. C'était un secret qui ne devait en

aucun cas sortir de cette pièce. Il craignait qu'on lui retire son matériel si la nouvelle s'ébruitait.

La révélation était pour le moins inattendue. Jinshi, notamment, tentait de donner le change, mais des tressautements agitaient le bout de ses doigts. Une manie que Mao Mao avait déjà remarquée peu auparavant.

Elle ne savait pour ainsi dire rien de l'homme que l'on surnommait l'« idiot » ou le « pantin de l'impératrice » – d'ailleurs, elle ne souhaitait pas vraiment en apprendre plus. Toutefois, si elle tenait à découvrir la vérité derrière la malédiction, comme on le lui avait demandé, elle n'avait pas le choix.

— A-t-il réalisé certaines de ses œuvres ici ?

Silence. Nulle oreille ne paraissait avoir eu vent de cette histoire de peinture.

— Il me semble, sans certitude, qu'après son installation dans cette pièce, il était toujours accompagné de la même personne... commença la dame de compagnie de l'impératrice.

— Serait-il possible de la faire venir ?

— L'homme travaille toujours ici, je crois.

Gaoshun enjoignit à l'un des eunuques d'aller le chercher.

— Puis-je emprunter ce pinceau ? demanda Mao Mao.

— Bien sûr, répondit l'impératrice douairière.

L'apothicaire s'en saisit, puis en toucha la pointe. Les poils étaient plus durs qu'elle ne l'aurait pensé. Quand elle l'approcha de son nez, elle retrouva l'étrange odeur qu'elle avait remarquée un peu plus tôt.

Elle ramassa ensuite une espèce de bonbon fondu, légèrement translucide, qui traînait par terre. Elle l'examina avant de s'intéresser aux taches dispersées un peu partout. Apparemment, on avait tenté de les effacer en frottant le sol avec vigueur. Plus on s'approchait du mur, plus elles étaient nombreuses.

Elle alla toucher la paroi.

Qu'est-ce que...

Elle était beaucoup plus souple qu'elle ne l'aurait cru. Le papier qu'on y avait apposé paraissait assez épais. En tout cas, il avait été enduit de peinture ou d'une autre matière, sans doute dans le but de le renforcer. Comme il était jauni par le temps et dénué de motifs, sa simplicité ne manquait pas d'étonner.

Bien souvent, on utilisait le papier peint pour sa capacité à garder la chaleur ou pour son aspect décoratif.

Mao Mao le scruta.

Se pourrait-il que...

Elle était sur le point de comprendre non seulement le secret qui se cachait derrière la prétendue malédiction, mais aussi quelque chose qu'elle aurait préféré continuer d'ignorer.

— Voici l'homme que tu voulais voir, annonça l'assistant de Jinshi.

Gaoshun fit avancer un vieillard à l'échine courbée, si âgé qu'il semblait avoir déjà un pied dans la tombe. Certes, ses meilleures années étaient derrière lui, mais il restait surprenant de constater qu'il n'y avait encore pas si longtemps, un homme comme lui était responsable d'une pièce utilisée par l'ancien maître de l'univers.

— Vous êtes... commença l'impératrice douairière en le regardant.

Incrédule, il baissa la tête.

— Je souhaiterais vous poser une question... lança Mao Mao.

— Cet homme est un ancien esclave impérial, l'interrompit la mère du souverain en secouant doucement la tête.

L'explication, pour lacunaire qu'elle soit, se suffisait à elle-même. Les esclaves impériaux étaient au service du royaume, au sein d'un système qui avait eu cours des siècles durant. Leur affranchissement dépendait de leur travail, aussi leur contrat se rapprochait-il plus de celui d'une prostituée du quartier rouge que d'un esclave en tant que tel.

Malgré tout, certains subissaient des traitements inhumains.

— Il est muet.

Le choix se portait souvent sur des serviteurs à qui la parole faisait défaut, notamment s'ils étaient appelés à servir des personnages haut placés dans la hiérarchie, surveillés à tous les instants.

— Il y a une question que j'aimerais vous poser... répéta Mao Mao au vieillard au dos voûté, qui ne cessait de la fixer. Quand vous faisiez le ménage dans cette pièce, trouviez-vous des peintures ?

L'homme ne cilla pas.

— Je pense que oui, continua-t-elle.

Toujours rien. Peut-être n'était-il pas d'humeur à écouter la jeune fille qui se tenait en face de lui.

Non, ce n'est pas ça.

Il cachait quelque chose, elle le sentait. Comme Jinshi, le bout de ses doigts ridés tressautait. Elle remarqua que le regard de l'ancien esclave s'était posé sur la cloison qui intriguait tant l'apothicaire.

Qu'est-ce qu'il y a sur ce mur ?

Elle s'en approcha à nouveau pour l'effleurer. Son hypothèse se confirmait.

— Puis-je retirer le papier peint ?

Le vieillard fit un pas en avant.

Muet, mais pas sourd...

— Alors ? insista-t-elle.

— Si cela peut t'aider... répondit l'impératrice douairière. Le bâtiment va dans tous les cas être bientôt détruit.

L'ancien esclave dardait ses orbites creuses sur Mao Mao, l'implorant silencieusement de s'arrêter.

Trop tard...

À l'aide d'eau et d'une brosse qu'on lui avait fournies, elle mouilla le papier peint, puis tira avec délicatesse sur un lambeau qui commençait à se décoller. L'assemblée fut saisie de stupeur.

Pas étonnant qu'il soit si souple.

Sous la première couche semblait se trouver une deuxième, en piteux état.

— Qu'est-ce que... dit Jinshi en fixant le mur.

Au lieu des taches qu'ils avaient cru voir se révéla une peinture. Très abîmée par le papier peint apposé par-dessus, elle devait avoir été vive autrefois. Une femme d'âge mûr, entourée de jeunes filles, figurait au centre. Malgré son état, l'œuvre restait émouvante d'une façon qui n'avait rien à voir avec la technique ou les matériaux utilisés. Le message qu'elle visait à transmettre toucha Mao Mao en plein cœur.

J'ai déjà vu ça quelque part... songea-t-elle.

Le dessin qu'elle avait aperçu la veille chez Suilen lui revint en mémoire. La suivante de Jinshi le lui avait aussitôt ôté des mains mais aucun doute n'était possible : le style était très proche.

L'apothicaire se moquait bien de savoir quel genre d'individu était l'ancien empereur. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de constater qu'il était mort sans que le monde ait eu connaissance de ses talents, ce qui était souvent le cas avec les personnages qui occupaient les plus hauts postes de l'empire. Toute la force de cette peinture résidait dans ce paradoxe.

Une fois la première couche défaite, elle observa attentivement la surface de l'œuvre.

De la peinture jaune. Je m'en doutais !

Un jaune vibrant, semblable à la couleur de la petite pierre qu'elle avait trouvée dans le coffre à jouets de Jinshi.

— Je pense qu'on a fabriqué cette couleur en broyant une pierre aux mêmes propriétés toxiques que l'arsenic.

Ce procédé permettait d'obtenir un pigment tirant sur l'orangé et nommé orpiment.

Pour fabriquer une peinture, il fallait ajouter une poudre, qui donnait la couleur, à un élément liquide. Au départ, Mao Mao pensait qu'une telle mixture avait été utilisée sur le papier peint et que le souverain en avait absorbé sans le vouloir. Mais que le jeune Jinshi ait trouvé un cristal d'orpiment à l'intérieur du *hougong*, ainsi que la forme des pinceaux éparpillés sur le sol suggéraient une autre possibilité.

Quoi qu'il en soit, le poison s'était peu à peu accumulé dans l'organisme de l'ancien empereur.

— L'arsenic a pour effet de retarder la décomposition.

Au moment de sa mort, le corps de l'ancien souverain devait en contenir une dose conséquente. Les médecins avaient dû y penser, sans pour autant savoir la quantité qu'il avait assimilée. Ils n'avaient pas le pouvoir d'influencer les activités de l'empereur, juste de vérifier que ses plats étaient exempts du moindre poison.

Si son goût pour l'art avait été dévoilé au grand jour, il se serait exposé à des critiques pour s'adonner à un passe-temps jugé futile pour l'intérêt du pays. Ainsi, cet homme affublé de surnoms désobligeants avait-il peint en secret, au point de confier la responsabilité d'entretenir son atelier à un homme incapable de parler.

Mao Mao toucha le mur. Même sans le papier peint, il avait gardé son élasticité. L'ancien empereur avait dû superposer ses peintures à mesure qu'il les réalisait. On pouvait imaginer sans mal qu'il y en avait plusieurs couches.

L'apothicaire se questionnait quant au matériel qu'il avait utilisé. Ce qui ressemblait à du bonbon fondu devait en fait être de la colle, dissoute, appliquée comme apprêt sur le papier pour l'enduire afin de faciliter l'application de la peinture. Il était aussi possible de fabriquer soi-même des pinceaux si l'on avait des poils d'animaux sous la main. Le plus difficile était de trouver un papier de cette taille ou des matériaux.

Tout en contemplant le jaune défraîchi, Mao Mao poursuivait sa réflexion.

Chacun avait reconnu la femme représentée sur la toile. Passé un certain âge, les femmes n'accrochaient plus le regard de l'ancien empereur. Et pourtant, une ombre géante qu'il ne pouvait s'empêcher d'épier s'était sans doute dressée derrière lui en permanence.

Je me demande si sa mère, l'impératrice, était au courant.

Comme son enfant n'avait pas l'étoffe d'un souverain et qu'il s'était trouvé sur le trône par hasard, elle avait fait en sorte de lui confisquer le pouvoir afin de le protéger. Dans ces circonstances, on s'était mis à l'appeler l'« impératrice régnante ».

L'ultime cadeau de cette mère qui avait tout sacrifié à son fils était peut-être ce lieu de réclusion et ce matériel de peinture... Quelle ironie !

Mao Mao garda ses pensées pour elle, puis quitta lentement la pièce. Elle observa le vieil esclave, qui semblait prier en silence, le regard rivé au sol. L'impératrice régnante lui avait peut-être donné les matériaux, qu'il aurait ensuite transmis à son souverain. Tous deux en ignoraient sûrement le caractère toxique.

De son côté, l'impératrice douairière avait levé les yeux vers le ciel azuré. Adressait-elle une prière secrète à quelqu'un ? C'était en tout cas l'image qu'elle donnait. Gagnée à son tour par l'émotion, la jeune apothicaire secoua la tête.

— Voilà tout ce que je peux vous dire.



Dame Anshi tendit les mains. Devant le mur où pendaient çà et là quelques lambeaux de papier, elle se moquait d'elle-même. La jeune suivante du nom de

Mao Mao lui avait donné toutes les réponses qu'elle cherchait, voire quelques autres informations qu'elle aurait préféré ne pas savoir.

Elle n'ignorait pas qui était la femme représentée au centre de la peinture. Le temps en avait un peu estompé l'image, mais son aura persistait.

Dame Anshi était-elle parmi les petites filles qui entouraient l'impératrice régnante ? Elle n'en était pas certaine. Alors quoi ? Avait-elle été une présence éphémère, pour lui ?

Envahie d'une bouffée d'indignation, elle posa une main sur son ventre, là où elle savait que ses cicatrices se trouvaient, toujours bien présentes. Elles avaient fait d'elle la mère de ce pays. Certains louaient son humanité quand d'autres riaient de sa naïveté. Au milieu, des voix exprimaient de la compassion pour cette pauvre petite tombée entre les mains du souverain, qui l'avait mise enceinte.

La fillette en question avait bel et bien existé... Pourtant, Anshi avait entendu parler des penchants pervers de l'empereur. Enfant d'un fonctionnaire civil, elle était née d'une union illégitime. Ses premières règles avaient été précoces, bien avant celles de ses pairs. Ses traits étaient encore enfantins. Son père y avait vu une opportunité.

Elle ferma les yeux pour plonger dans ses souvenirs.

L'un des membres de sa famille, un eunuque, s'occupait de la surveillance de l'ancien empereur, qui allait souvent à la cour intérieure pour rendre visite aux concubines de haut rang, parfois à celles moins bien placées. Dans tous les cas, il n'y passait jamais la nuit, préférant se promener dans les jardins ou quitter les lieux.

Anshi était entrée au *hougong* en tant que suivante d'une concubine de rang moyen, qui était aussi sa demi-sœur. Cette dernière ignorait tout des intentions de leur père. Chaque jour, elle attendait avec impatience une visite du souverain. Il s'y présenta plus vite que prévu, accompagné d'un eunuque, afin de rencontrer sa nouvelle concubine de rang moyen. Malgré son jeune âge, Anshi avait tout de même remarqué la réticence de Sa Majesté, à la différence de son aînée, trop absorbée par sa volonté de lui plaire.

Elle ne se souvenait plus dans les détails de la manière dont tout avait commencé. L'empereur avait repoussé sa demi-sœur sans ménagement, qui

s'était ensuite étalée de tout son long sur le sol. Quant à lui, il s'était appuyé contre le mur, la tête penchée en avant.

Dans ce genre de situation, une dame de compagnie était-elle censée reconforter sa concubine ou présenter des excuses à l'empereur ? Inexpérimentée comme elle l'était, Anshi avait bien entendu fait le mauvais choix.

— Tout va bien, Votre Majesté ? avait-elle demandé au souverain.

Les eunuques avaient tenté de l'avertir de garder ses distances à grand renfort de mouvements de bras. Pour son inconvenance, elle serait punie, tout comme sa demi-sœur, elle en avait eu la certitude. Pourtant, il allait en être autrement.

Son aînée avait seulement cherché à s'attirer d'un contact les faveurs de Sa Majesté Impériale. Au *hougong*, dont elle avait rêvé maintes et maintes fois, personne n'était plus beau que lui. La jeune fille que l'on avait choyée comme une princesse n'avait pas pu contenir sa joie qu'il lui rende visite.

Anshi avait détaillé le visage du maître de l'univers. Ses sourcils bien dessinés s'étaient froncés. Des larmes avaient perlé au coin de ses yeux. Il avait frotté son bras gauche avec vigueur, sans doute pour faire disparaître la sensation que la main de sa concubine lui avait laissée.

L'expression qu'il avait arborée n'était pas celle d'un dirigeant du monde, mais d'un homme faible qu'une simple jeune fille énamourée pouvait effrayer.

Qui d'autre qu'une fillette de dix ans, insouciant et trop ambitieuse pour son propre bien, aurait pu s'approcher de lui ?

Le temps passa. Anshi avait perdu ses traits enfantins, si bien que l'empereur avait cessé de lui rendre visite. Il avait peut-être fini par la craindre, elle aussi. Entre-temps, sa demi-sœur, devenue folle de jalousie, avait été incitée à quitter la cour intérieure. La cadette ne sut jamais ce qu'il advint de son aînée par la suite. Elle apprit qu'elle était morte des suites d'une maladie bien des années plus tard, mais l'impératrice qu'Anshi était devenue portait au même moment le deuil de son souverain. Elle n'avait donc pas pu assister aux funérailles de sa parente.

Par la suite, de nombreuses fillettes investies de la mission de plaire à l'ancien empereur avaient été appelées au *hougong*. La cour s'était agrandie peu

à peu et trois parties y furent ajoutées. L'actuel quartier sud, lui, était déjà construit au moment de son accession au trône.

Anshi avait craint pour sa vie à plusieurs reprises. Par chance, elle avait donné naissance à un garçon, que l'impératrice régnante avait officiellement reconnu comme son petit-fils. L'enfant d'une concubine avait déjà été exilée, avec sa mère et le médecin que l'on pensait être le père, parce que l'empereur avait refusé de reconnaître la petite. À cette époque-là, on acceptait encore que les médecins, et eux seuls, ne soient pas castrés, une règle qui devait changer par la suite.

D'ailleurs, le praticien qui avait ouvert le ventre d'Anshi avait dû être émasculé afin de pouvoir entrer dans le *hougong* et de s'occuper d'elle. La jeune femme en avait été désolée.

Le souverain qui avait passé des heures à peindre dans ce pavillon reculé n'avait en tête que l'impératrice mère, ou des fillettes peu ambitieuses. Anshi n'avait pas sa place dans ses fantasmes. Peut-être lui avait-elle inspiré de la peur – voire davantage –, au même titre que sa demi-sœur qui avait voulu le séduire d'un contact.

Certains pensaient encore que son deuxième enfant était illégitime. L'idée la faisait rire. C'était tout simplement impossible.

Ces naïfs n'avaient sans doute jamais vu l'expression d'effroi qui pouvait s'afficher sur le visage du souverain. L'un de ses surnoms était le « pantin de l'impératrice », un homme qui craignait les femmes faites au point de ne pouvoir parler qu'à des petites filles. Elle n'avait pas l'intention de se laisser oublier. Ses émotions avaient explosé quand il l'avait délaissée pour se rendre auprès de son jouet du moment.

Elle avait aimé le torturer en lui montrant ses cicatrices pour qu'il implore sans cesse son pardon. Nuit après nuit, elle l'avait maudit dans la pénombre de sa chambre, pour qu'il souffre plus que toutes les fillettes qu'il avait touchées, pour que leurs blessures ne soient rien en comparaison des siennes.

Elle avait désiré lui laisser un souvenir brûlant, plus intense encore que celui de ses pauvres victimes et de l'impératrice mère.

Que pouvait bien représenter cette peinture ?

Une fois, une seule, l'ancien empereur avait peint Anshi. Laisser son pinceau s'exprimer en cachette avait le don de l'apaiser. Elle avait fini par

demander à l'une de ses suivantes de se débarrasser de l'œuvre, qu'elle avait pourtant chérie.

Elle n'avait plus besoin de lui, comme il n'avait plus eu besoin d'elle.

Lorsqu'elle avait compris que son enfant pouvait être en danger, elle avait agi, sans prendre le temps de réfléchir. Qu'il soit illégitime ou échangé à la naissance, peu lui importait. Elle l'aimait tout autant. Enfin, elle avait pris conscience de ce qui lui avait échappé à l'époque.

Elle s'éloigna de la peinture murale. Sa dame de compagnie de toujours l'attendait à l'extérieur. Nerveuse, sa suivante évitait son regard.

Elle aperçut un visage d'une beauté surnaturelle qui lui laissa la même impression qu'un souvenir du passé, une figure disparue quelques dizaines d'années plus tôt et que peu auraient été capables de reconnaître.

— Je me souviens qu'il était venu nous rendre visite...

— Oui... C'était il y a combien de temps, déjà ? demanda-t-elle à celui que l'on appelait désormais Jinshi.

Cette affaire remontait à plus de dix ans. L'ancien empereur, qui avait commencé à perdre la raison, s'était de plus en plus isolé dans le petit pavillon. Anshi n'avait pas tenu à savoir ce qui était responsable de son état.

Elle se rappela que l'impératrice régnante était venue chercher son fils adoré pour le ramener dans sa chambre.

— C'est à ce moment-là que je l'ai ramassé, dit Jinshi en montrant le cristal jaune orangé enveloppé dans une serviette.

— Un orpiment...

La pierre avait dû intoxiquer l'ancien empereur petit à petit. Cette découverte laissa l'impératrice douairière de marbre. L'affaire ne la concernait plus.

— Suilen me l'a rendu ce matin.

Autrefois, Anshi avait ordonné à la vieille suivante de lui retirer tous les jouets avec lesquels il passerait trop de temps. Elle était convaincue que trop s'y attacher serait néfaste pour le petit garçon.

Elle l'avait fait sans se douter de la cruauté de sa décision. Chaque fois que le garçonnet tournait son regard vers elle, elle s'y déroba. Elle avait commis un acte terrible.

Peut-être était-ce pour cette raison qu'il avait grandi trop vite, tout en gardant un côté enfantin.



— J'ai l'impression d'avoir déjà vu ce genre de peinture, exécutée dans des tons pâles. Elle représentait une jeune fille. Si je me souviens de la couleur, c'est que la toile a dû me marquer...

Jinshi parlait sans doute du dessin dont elle avait tenté de se débarrasser. Suilen l'aurait caché sans le lui dire.

— Vous avez toujours aimé porter des habits de cette couleur, ajouta le bel eunuque.

Ce n'était pas du tout volontaire. Les vêtements qu'elle rapportait de ses visites chez ses parents, où l'on cultivait beaucoup de curcuma, étaient toujours très jaunes. Une fois à la cour, elle n'avait pas changé cette habitude.

— La femme sur la fresque était-elle vraiment l'impératrice régnante ?

— Aucune idée.

— Quel message a-t-il voulu faire passer ?

— Je l'ignore.

Elle ne savait pas... ou elle avait oublié. Après tout, elle avait le droit de vouloir rester dans l'ignorance.

— Je vois que tu as trouvé une servante très intéressante, ajouta son interlocutrice pour changer de sujet.

— Elle sait se montrer utile.

Il ne mentait pas, mais l'impératrice douairière sentait qu'il ne lui disait pas tout. L'expérience de la souveraine dépassait de loin celle du bel eunuque. Elle avait déjà survécu à maints complots. Croyait-il vraiment qu'avec son jeune âge, il pouvait la duper ?

— Je n'en doute pas, mais...

Elle ferma les yeux, sachant qu'elle lui devait au moins de l'avertir.

— Si tu ne veux pas qu'on te l'enlève, il va falloir que tu te montres plus discret.

C'était suffisant. Elle n'en dirait pas plus.

En effet, il était temps pour elle de retourner dans ses appartements.

Chapitre I5

Histoires de fantôme

Les trois nouvelles dames de compagnie promises au pavillon de Jade étaient enfin arrivées. Mao Mao était la seule parmi les suivantes de dame Gyokuyo à ne les avoir jamais croisées à la cour.

L'apothicaire les observa de la tête aux pieds.

Hmm... Leurs noms et leurs visages ne vont pas du tout ensemble.

Avec sa mémoire très sélective, qui mettait de côté tout ce qui ne l'intéressait pas, trouver des sujets de conversation allait être délicat, au moins dans un premier temps.

Quoi qu'il en soit, elle était d'un caractère plutôt taiseux. Elle finirait par retenir leurs noms mais, pour l'instant, elle avait plus urgent à régler.

— Mao Mao, il est temps que tu retournes dans ta chambre, lança Infa, les mains sur les hanches.

— Je croyais que c'était ici, ma chambre...

Elle tenait à sa remise, située dans le jardin du pavillon de Jade, où elle avait déjà entreposé de nombreux ustensiles servant à concocter ses remèdes, ainsi que des herbes médicinales séchées. Sans compter qu'elle venait à peine de finir d'emménager.

— On n'était pas sérieuses, voyons ! Sacrée Mao Mao, tu prends toujours tout au premier degré... rétorqua Infa sur le ton de la plaisanterie.

— Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas m'y installer, insista la jeune fille.

— Parce qu'il n'en est pas question ! Allez, arrête un peu, tu vois bien qu'on nous regarde...

En effet, quel spectacle offraient les deux collègues : Infa tirait sur la manche de Mao Mao, qui refusait de lâcher le pilier de sa remise.

Sur ces entrefaites arriva Honnian qui les gratifia de deux petites claques à l'arrière de la tête pour les rappeler à l'ordre.

En fin de compte, on exigea de l'apothicaire qu'elle retourne dans son ancienne chambre.

Cependant, en découvrant tous ces outils utiles à ses décoctions et les herbes médicinales, Honnian n'eut pas d'autre choix que d'en informer dame Gyokuyo. La concubine, qui appréciait l'originalité, rit aux éclats, avant de donner l'autorisation à sa goûteuse de se servir de la remise comme bon lui semblait, à condition qu'elle dorme dans sa chambre.

Tout le monde n'avait pas la chance d'avoir une maîtresse si arrangeante. Infa rongea son frein, regardant l'apothicaire s'affairer avec enthousiasme. À présent que la réception organisée par l'impératrice douairière était terminée, elles avaient quartier libre jusqu'au dîner. L'arrivée des trois suivantes signifiait aussi qu'elles auraient moins de travail.

Mao Mao repensa à l'attitude de sa collègue. Même si elle l'avait agacée, Infa était pétrie de bonnes intentions et n'avait sans doute voulu que l'aider à se présenter sous son meilleur jour aux nouvelles venues. La preuve, au goûter, elle avait fait de son mieux pour intégrer Mao Mao et les trois jeunes filles dans la discussion. Oui, Infa était décidément d'un naturel attentionné.

L'apothicaire reposa le champignon qu'elle avait à la main pour observer sa collègue depuis la remise, à moitié cachée derrière un pilier.

— Pardon. Je ne pensais qu'à moi.

— Ce n'est pas grave, répondit sa camarade, les lèvres pincées. Surtout qu'aujourd'hui... tu vas devoir me tenir compagnie !

Elle attrapa le poignet de son interlocutrice, l'œil malicieux.

Oh non !

— Nous sommes les deux seules à être libres. Ça tombe vraiment bien ! s'exclama la suivante, en secouant d'enthousiasme le bras de la jeune herboriste.

Je me suis fait avoir, se lamenta-t-elle avant de pousser un grand soupir vaincu.

La nuit tombée, Infa emmena Mao Mao dans un vieux bâtiment de la zone septentrionale du *hougong*. L'apothicaire ne pensait pas qu'elles obtiendraient la permission d'Honnian, mais la suivante en chef la leur avait accordée sans rechigner.

— De temps en temps, il faut se plier à la tradition.

La tradition ?

Perdue, la goûteuse ne put que suivre sa collègue.

Elles avançaient à la lueur d'une petite lanterne en papier. Le vent tiède leur procurait une sensation désagréable, sans parler des insectes qui venaient bourdonner près de leurs oreilles. Mao Mao garda cependant ses pensées pour elle.

— Tiens, enfile ça, suggéra Infa en lui tendant une fine étoffe devant l'entrée.

— Je vais avoir chaud, non ?

— Ne t'en fais pas, il fait frais à l'intérieur. Allez, fais ce que je te dis.

L'apothicaire obtempéra.

Infa toqua à la porte. Un instant plus tard, une femme fit son apparition.

— Bienvenue. Vous êtes deux ?

— Oui.

— C'est un plaisir de vous avoir parmi nous.

Après leur avoir intimé d'éteindre les lanternes, l'hôtesse de la soirée tendit à chacune un lumignon, un sourire aux lèvres. Malgré la pénombre, on devinait sa beauté. Elle avait l'air un peu plus âgée que la moyenne des employées du *hougong*.

L'intérieur du bâtiment était ancien, lui aussi. Toutefois, sa vétusté semblait davantage être la conséquence d'un certain abandon que du passage des années. Le ménage avait été sommairement fait et l'édifice n'était pas en très bon état. Le sol grinçait.

— Cet endroit servait à l'époque de l'ancien empereur.

Même si la cour intérieure pouvait sembler peuplée, le nombre de domestiques était bien plus élevé sous son règne. Des femmes de tout l'empire y étaient alors enfermées pour porter les enfants impériaux.

Leur effectif allant en diminuant, certains bâtiments étaient tombés en désuétude. Ce soir-là, l'édifice retrouvait un peu de vie. Mais pour l'heure,

Mao Mao en ignorait la raison.

Elles arrivèrent au bout du couloir, puis entrèrent dans une vaste salle. Dix invitées étaient déjà présentes. Le visage en partie dissimulé sous une étoffe, elles étaient assises en cercle. La lumière des lumignons tremblotants qu'on leur avait fournis offrait un spectacle inquiétant.

Il devenait facile d'imaginer le programme de cette nuit d'été.

— C'est l'heure... annonça la femme qui les avait accueillies.

Il s'agissait donc de la maîtresse de cérémonie. Elle prit place à son tour.

— Tout le monde a préparé son histoire ? demanda-t-elle en sortant de quoi tirer à la courte paille. Ce soir, treize récits à vous glacer le sang seront contés.

Les flammes vacillantes donnaient une nuance menaçante à son sourire. Les histoires de fantômes pouvaient commencer.

Une participante était disposée à chaque point cardinal, les autres complétaient le cercle.

Le visage à moitié dissimulé sous son voile, Mao Mao retint un bâillement. La première oratrice bafouillait, sans doute nerveuse à l'idée de raconter la toute première histoire. En tout cas, pas un seul poil de l'apothicaire ne se dressa sur ses bras. Le récit ne faisait que reprendre une rumeur assez répandue à la cour intérieure. Rien de bien effrayant là-dedans.

Au moment où la deuxième conteuse allait prendre la parole, l'herboriste sentit qu'on lui tapotait le coude droit. Or Infa s'était assise à sa gauche.

— Bonsoir, lui chuchota à l'oreille une voix où perçait l'innocence.

— Bonsoir.

Dans la pénombre et avec l'étoffe qui recouvrait le visage de sa voisine, il était difficile de savoir qui lui parlait. Cependant, le ton et l'intonation ne laissaient guère de doute : il s'agissait de Shisui.

La jeune domestique tendit quelque chose à Mao Mao, qui se laissait gagner par la torpeur. Le paquet dégageait une senteur marine. L'apothicaire reconnut l'odeur du calmar séché.

— Tu en veux ?

— Avec plaisir, merci.

Elle mâcha les tentacules avec lenteur, pour ne pas faire de bruit.

La deuxième histoire ne fut pas plus terrifiante. Malgré la banalité de son récit, l'oratrice avait tout de même réussi à faire prendre peur à quelques invitées. Infa, la tête cachée sous son drap, écoutait en montrant des signes de nervosité.

Mao Mao ne l'aurait pas remarqué si sa collègue ne venait pas sans cesse s'agripper à elle. Elle s'accrochait même parfois au cou de sa voisine, avec une force insoupçonnée compte tenu de son petit gabarit.

Elle est effrayée, mais ça ne l'empêche pas d'apprécier le moment.

Rien d'étonnant. Elle avait dû l'inviter parce que l'idée de s'y rendre seule la terrorisait.

Ce genre de réunions n'étaient sans doute pas vues d'un très bon œil. Peut-être les tolérait-on, dans une certaine mesure, car au *hougong*, les possibilités de divertissements étaient vite épuisées. Après tout, Honnian leur avait donné sa permission. Shisui était là, elle aussi. Mais là encore, rien de surprenant. Mao Mao commençait à connaître la personnalité de l'étrange jeune fille : il y avait fort à parier qu'elle se serait arrangée pour venir même si on le lui avait interdit.

La séance se poursuivit ainsi jusqu'à la sixième histoire. À la fin de chaque récit, l'oratrice éteignait son lumignon. L'attention se tourna vers la septième conteuse. Mao Mao continuait à mâchonner son bout de calmar séché.

La participante se lança, son pâle visage éclairé par la lumière vacillante.



Non loin de mon village natal se trouve une forêt dont l'accès est interdit depuis des temps très anciens. On raconte que l'âme des malheureux qui s'y aventurent serait maudite ou dévorée par des esprits.

Un jour, quelqu'un transgressa la règle.

Cette année-là, les récoltes avaient été mauvaises. Il ne s'agissait pas à proprement parler d'une famine, mais un paysan finit par succomber au manque de nourriture, laissant derrière lui femme et enfant.

Ils étaient affamés, mais leurs voisins ne pouvaient leur venir en aide. Désespéré, le petit alla explorer le bois maudit pour y chercher de quoi manger. Il y trouva des fruits qu'il rapporta tout heureux chez lui.

Il montra sa découverte à sa mère qui voulut empêcher son fils d'en parler, mais il était déjà trop tard. Le chef du village les convoqua pour leur rappeler l'interdit. Si on les reprenait sur le fait, ils risquaient d'être bannis.

Ils durent donc abandonner leurs escapades en forêt et l'espoir de profiter de l'abondance de fruits.

Quelque temps après, il se produisit un phénomène étrange. Des villageois aperçurent des lumières dansantes autour de la maison des deux malheureux.

Puis, le jour suivant, la mère et l'enfant tombèrent très malades.

Par crainte de la malédiction, leurs voisins gardèrent leurs distances, les abandonnant à leur sort. Peu après, les deux pauvres hères passèrent de vie à trépas.

L'enfant mourut en premier. Quant à la mère, on raconte que juste avant de rendre son dernier soupir, elle aurait déclaré :

— Écoutez, j'ai quelque chose de merveilleux à vous dire...

Elle succomba avant de pouvoir transmettre son message, un grand sourire aux lèvres.

Aujourd'hui encore, on ignore ce qu'elle avait voulu dire et la forêt demeure un lieu interdit.

Les malheureux qui osent s'y aventurer reçoivent, le soir même, la visite d'un feu follet avide de dévorer leur âme.



Mao Mao n'avait pas mis longtemps à comprendre ce qui se tramait derrière cette histoire sans originalité. La chute n'avait rien d'effrayant, mais les participantes tremblaient. Sans doute l'atmosphère de la salle.

Elle goba le calmar séché qui avait ramolli dans sa bouche. Shisui lui en offrit un autre morceau.

— Tu n'as vraiment pas l'air impressionnée, constata-t-elle.

Elle-même ne le semblait pas non plus.

— Non...

— Pourquoi ?

— Je t'expliquerai plus tard.

Inutile de plomber l'ambiance en dévoilant dès à présent le pot aux roses.

Après tout, les légendes s'appuyaient parfois sur un fond de vérité.

Les histoires se succédèrent. Mao Mao ne les écoutait que d'une oreille. À sa gauche, Infa lui serrait la main ou se pressait contre elle à la moindre occasion.

Bientôt, ce fut le tour de sa voisine de droite.

L'apothicaire frotta ses yeux endormis. Ses paupières étaient lourdes et le sommeil l'exhortait à s'y abandonner. La pièce était assez exigüe. Or dix invitées s'étaient amassées pour participer à l'événement. On y faisait brûler de l'encens, peut-être pour camoufler les odeurs corporelles. Les effluves n'en étaient pas moins suffocants et venaient titiller l'odorat très fin de la jeune fille.

Après avoir abaissé l'étoffe qui lui recouvrait la tête, Shisui rapprocha son lumignon. À la lueur tremblante, ses traits harmonieux se firent plus sérieux.

— Cette histoire nous vient d'un royaume situé très loin à l'est, commençait-elle.

Puis elle adopta une voix plus grave, se métamorphosant peu à peu en conteuse experte.



Dans un pays lointain vivait un moine dont la réputation n'était plus à faire. Lorsque le seigneur d'une province voisine mourut, il s'y rendit pour officier aux funérailles, mais le voyage du retour ne se passa pas comme prévu.

Afin de retrouver son temple, il lui fallait franchir deux montagnes – un périple impossible à accomplir en une seule journée.

À l'aller, tout s'était déroulé sans encombre. Sous un ciel dégagé, le bonze avait fait halte pour passer la nuit dans le temple d'un autre moine de sa connaissance.

Au retour, il avait suivi le même chemin en sens inverse, mais sa marche s'était faite plus longue. Le soleil était déjà bas à l'horizon qu'il n'avait fait que les deux tiers du périple. Sans doute s'était-il trompé quelque part. Ce moine suivait une observance très stricte, il n'avait donc ni servant ni monture. Il était clair qu'il n'atteindrait pas le temple où il comptait passer la nuit.

Son regard embrassa le paysage. À perte de vue s'étendaient des champs couverts d'eulalies. Au loin, des aboiements se faisaient entendre. Dormir à la belle étoile ne le gênait pas, mais il ne tenait pas à se faire attaquer par une meute de chiens errants.

Finalement, le moine aperçut une vieille demeure. Il pressa le pas vers le foyer au toit de chaume, puis toqua à la porte.

— Il y a quelqu'un ? Puis-je entrer ?

Un jeune couple lui ouvrit. Le religieux expliqua qu'il s'était perdu et sollicita un coin de la remise pour y passer la nuit.

La femme l'accueillit, compatissant à la fatigue de son voyage. Elle lui proposa des aubergines et des concombres appétissants, embarrassée de n'avoir à lui offrir qu'un menu aussi frugal.

L'homme, quant à lui, observait leur visiteur d'un œil suspicieux. Et qui pourrait le blâmer, avec un voyageur inconnu se présentant sans prévenir à sa porte ?

Confus, le moine ne savait pas quoi leur offrir en échange de leur hospitalité. Il n'avait en effet prévu que le strict nécessaire pour son périple.

Le couple le traita pourtant comme il se doit d'un invité et lui offrit un lit dans une chambre à part. Savourant la douceur de la natte étendue à même le sol, il réfléchit à une manière de remercier ses hôtes.

Que faire sinon réciter des sutras ? Aussi commença-t-il à psalmodier.

D'ordinaire, rien ne venait perturber sa concentration. Ce jour-là cependant, des bruits venus de l'extérieur de la chambre attirèrent son attention.

Il entendait le frémissement des eulalies balayées par le vent, ainsi qu'un tintement. Des insectes, peut-être ? L'oreille tendue, il continua malgré tout sa récitation.

Non, pas des insectes. C'était une voix humaine.

— Qu'allons-nous faire ? demandait l'épouse.

— Rien. Laissons les choses suivre leur cours, répondait son mari.

Nouveau tintement. Quelle voix étrange, songea le moine. Mais un sutra ne devait pas être interrompu en cours de route.

— Mon chéri, on ne peut pas... Je n'aime pas être seule, renchérit la femme.

Ils chuchotaient plus qu'ils ne parlaient, mais le bonze avait une ouïe très fine. Malgré tout, écouter aux portes était malpoli. Il tenta de revenir à son sutra. En vain.

— Que tu le veuilles ou non, il faut que je le fasse.

— Faire quoi ? Qu'as-tu en tête ?

Un frisson parcourut l'échine du religieux. Fallait-il qu'il arrête sa récitation pour interrompre leur dispute ?

Non, il devait continuer quoi qu'il arrive, même s'il ne savait pas vraiment pour quelle raison...

Pourquoi se sentait-il aussi agité ? La chair de poule avait gagné jusqu'à son crâne, pourtant rasé de près.

— Qu'est-ce que tu as entre les mains ?

— Allons-y, finissons-en.

La porte coulissante mal ajustée de la petite chambre s'ouvrit... La femme apparut, le regard fou et une machette à la main.

Le bonze se tenait immobile, ne bougeant que les yeux et les lèvres pour continuer sa psalmodie.

— Où est-ce qu'il est parti, ce moine ?

Elle passa à côté de lui en frappant le sol. Sans le remarquer.

— Où est-il ? Il s'est enfui ?

Elle sortit de la pièce. Son ombre s'allongea d'une manière anormale. Sa silhouette, à présent inhumaine, alla se superposer sur une autre, tout aussi étrange.

— Cherchons-le, oui... Trouvons-le. Sinon...

L'impatience gagnait la femme.

— Je vais te...

Sa voix se mit à tinter. Puis un bruit de mastication se fit entendre, comme si quelqu'un mâchait du papier. Le bruit se prolongea. Pendant tout ce temps, le moine n'avait pas cessé de réciter son sutra.

Bientôt, le son s'interrompit. Au même moment, le bonze sortit de la chambre. Il quitta la maison sans saluer le jeune couple ni même croiser leur regard.

Il vit des ailes d'insecte couleur feuille-morte tomber, puis entendit un tintement.

Tout à coup, les insectes dans les eulalies se turent. Le moine referma les mains sur les ailes déchiquetées, avant de marcher jusqu'à l'aube, sans cesser de répéter son sutra.



Bien conter une histoire supposait d'utiliser la bonne intonation. Or les femmes présentes étaient suspendues aux lèvres de Shisui. Sa voix avait perdu sa candeur. Son visage, ainsi éclairé par le lumignon, s'était durci.

Ça me rappelle quelque chose.

Un sourire jusqu'aux oreilles, l'entomologiste en herbe lui rendit son regard. Elle souffla sur la flamme de son lumignon, puis alla déposer l'huile et la mèche dans le brasero au centre de la pièce.

— Suivante ! dit-elle, l'air de rien.

L'apothicaire se rendit compte que son tour était venu. Elle n'avait pas envisagé qu'en suivant Infa, il faudrait qu'elle se prête au jeu de la soirée.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter ?

Pour être honnête, ce genre d'histoires ne lui faisait ni chaud ni froid. Rien ne lui venait en tête. Elle finit par se rabattre sur une affaire que son père lui avait relatée autrefois.

— Il y a quelques décennies, un feu follet errait dans un cimetière.

Infa, dont les yeux n'étaient plus cachés par l'étoffe qui recouvrait son visage, s'éloigna de Mao Mao.

— Comme le phénomène était assez inquiétant, poursuivit l'oratrice, de jeunes gens courageux voulurent découvrir la vérité sur ce mystère. C'est alors...

Sa collègue se mordillait les lèvres en la regardant.

Elle n'a qu'à se boucher les oreilles si elle a trop peur, songea Mao Mao.

— Qu'ils s'aperçurent qu'il s'agissait en fait d'un vieil homme du village qui se promenait dans le cimetière. Ce n'était que la lanterne qu'il tenait qui ressemblait à un feu follet.

Sa voisine poussa un soupir de soulagement, les yeux toujours grand ouverts. La chute rapide de son récit n'était pas tout à fait le genre d'histoire de fantômes que les participantes attendaient.

— Mais le vieillard aimait piller les tombes.

Le front d'Infa heurta l'épaule de sa collègue quand elle s'agrippa à elle.

— Piller les tombes ? demanda-t-elle, horrifiée.

— Oui. Comme en proie à une malédiction, il cherchait à se recouvrir le corps de foie humain broyé, réputé efficace contre tous les maux...

Cette fois, la tête de la suivante percuta celle de Mao Mao.

— Fin de l'histoire, dit l'apothicaire en se massant la tempe.

Ce fut ensuite le tour d'Infa, qui délivra un récit assez décousu. Ne restait plus qu'un seul lumignon allumé : celui de la maîtresse de cérémonie.

Au fait...

Le cercle se composait de douze participantes : une à chaque point cardinal et deux autres entre. Pourtant, leur hôtesse avait mentionné treize histoires...

Le récit de la dernière participante se situait sous le règne de l'ancien empereur. Parmi les dames de compagnie toujours plus nombreuses, une jeune fille avait été choisie comme concubine par Sa Majesté Impériale.

Prise de vertiges, la jeune goûteuse n'arrivait plus à se concentrer. Elle observa le brasero d'un air distrait quand elle s'aperçut que les invitées s'étaient mises à trembler comme des feuilles. Qu'avait bien pu raconter la maîtresse de cérémonie ? Mao Mao n'avait pas bien suivi.

— Place à la treizième histoire.

Au moment où leur hôtesse s'apprêtait à laisser tomber mèche et huile dans le brasero, l'apothicaire se leva pour aller ouvrir la fenêtre.

— Mao Mao, non !

Infa voulut l'arrêter, sans succès. Le vent s'engouffra soudain dans la pièce, faisant claquer les étoffes de chaque invitée.

La jeune fille prit une longue bouffée d'air frais.

Pas étonnant que j'aie l'esprit aussi embrumé.

Les lumignons fraîchement éteints, l'huile et les mèches étaient jetés dans un brasero rempli de charbon, ce qui alimentait sa combustion, le tout dans une petite pièce confinée... Un tel mélange ne faisait pas bon ménage.

La jeune herboriste se précipita sur l'hôtesse à moitié inconsciente pour lui asséner de petites tapes sur les joues, avant de l'emmener près de la fenêtre, où l'air circulait mieux.

Infa finit par comprendre son manège et alla l'aider.

Allumer un feu dans un endroit peu aéré était toujours une mauvaise idée, à moins de vouloir intoxiquer l'atmosphère. Voilà pourquoi la tête de l'apothicaire lui tournait.

J'aurai mis le temps.

Elle avait aussi manqué de respect à la maîtresse de cérémonie. Elle voulut s'en excuser, mais quand elle chercha l'intéressée du regard, elle ne la trouva pas.

— Pff, c'était presque mon tour... entendit-elle soudain.

Elle se retourna, mais leur hôtesse s'était volatilisée.

Leur réunion avait tourné court.

— Alors, quel était le fin mot de cette histoire ? s'enquit Shisui, son tissu toujours enroulé autour d'elle.

Infa, qui ne l'avait jamais vue, pencha la tête sur le côté en une sorte d'interrogation muette : « Qui c'est ? »

— Quelle histoire ? demanda Mao Mao.

L'étrange jeune fille n'avait pas oublié que sa camarade lui avait promis une explication sur le récit de la forêt maudite.

— Il se peut qu'une superstition soit à l'origine de cet interdit, mais ça ne veut pas dire qu'elle soit sans fondement.

Les bois pouvaient par exemple se montrer dangereux. Ce qu'on y ramassait n'était pas toujours comestible.

Cette éventualité devait être envisagée. Si ce village connaissait beaucoup d'allées et venues, des voyageurs de passage avaient très bien pu déconseiller aux villageois la cueillette dans les bois à cause de la présence d'espèces toxiques. Au fil du temps, la recommandation s'était transformée en interdiction.

À force de ne plus y pénétrer, la capacité à distinguer les spécimens comestibles des autres s'était perdue.

À partir de là, la suite du récit devenait compréhensible.

Affamés par les mauvaises récoltes, la mère et l'enfant avaient voulu profiter de l'abondance de la forêt. Cependant, ils devaient agir en secret, car la règle du village était implacable.

Le soir, entre chien et loup, on discernait mal les alentours. La petite famille avait utilisé le couvert de la nuit pour cueillir des champignons ou des fruits.

Mère et enfant rentraient chez eux au coucher du soleil, sans avoir la moindre idée de ce que contenaient leurs paniers.

— L'Omphalotus est un champignon que l'on appelle aussi « clair de lune ». (Il ressemblait beaucoup aux pleurotes en huître.) Il est appétissant, mais toxique et très mauvais pour le ventre.

Mao Mao en savait quelque chose. Petite, lorsqu'elle en avait goûté un morceau par pure curiosité, son père l'avait forcée à le recracher.

— Enfin, comme son nom l'indique, il a une particularité étrange... ajouta-t-elle.

Cette espèce lumineuse brillait dans l'obscurité, ce qui offrait un spectacle magnifique. La mère et le fils avaient récolté les champignons avant qu'ils ne se mettent à luire, puis avaient emprunté le chemin du retour à la nuit tombée. De loin, la lumière émanant du panier pouvait donner l'impression qu'il s'agissait de feux follets.

Une fois chez eux, ils avaient allumé la lumière et les champignons avaient cessé de briller. Enfin, ils avaient sorti leur récolte du panier pour la manger. Fin de l'histoire.

Ce champignon ne contenait pas assez de poison pour tuer un homme en bonne santé. L'enfant et la mère avaient sans doute succombé parce que le manque de nourriture les avait affaiblis.

Avant de rendre son dernier souffle, la malheureuse avait sûrement voulu se venger des villageois, qui n'avaient pas levé le petit doigt pour les aider, en leur disant que la forêt regorgeait de délicieux champignons.

— C'était donc ça ! commenta Shisui, satisfaite, en faisant voltiger son tissu. Bon, il faut que j'y aille.

Elle fila à toute allure, comme une petite fille. Mao Mao ignorait ce que les autres pensaient d'elle, mais elle la trouvait décidément bien étrange.

— En fin de compte, ce n'était pas si effrayant...

L'humeur d'Infa avait changé du tout au tout. Elle n'avait plus rien à voir avec la peureuse d'un peu plus tôt.

— Si ça se trouve, les autres histoires ont aussi une face cachée...

— Possible.

Le pas lourd, les deux jeunes filles rebroussèrent chemin jusqu'au pavillon de Jade.

— Tiens, vous rentrez plus tôt que je ne l'aurais cru ! s'exclama Honnian qui les attendait.

Elle raccommodait les vêtements de la petite princesse qui grandissait trop vite.

— Oui, il y a eu un peu d'agitation.

— Je ne suis pas étonnée, affirma la suivante en chef. La dame de compagnie qui s'occupait de ce rassemblement est décédée l'année dernière... Je m'inquiétais de savoir qui prendrait la relève.

Honnian posa son aiguille, avant de souffler en se massant les épaules.

— C'était une femme dévouée. Elle était si gentille avec moi. C'est triste qu'elle n'ait jamais pu partir du *hougong*...

Mao Mao observait Infa, dont la toute nouvelle bravade s'étiolait peu à peu.

— Cette femme...

— Ça reste entre nous, mais elle était l'une des concubines de l'ancien empereur, poursuivit leur supérieure. Je n'ai jamais approuvé ce genre de distraction, mais je n'avais pas le cœur de l'en priver. Elle s'amusait tant. J'aurais été triste que sa mort ait mis fin à ces soirées. Tant mieux si quelqu'un fait perdurer la tradition.

Après avoir rangé son nécessaire à couture dans une boîte laquée, Honnian alla se coucher en étouffant un bâillement.

Cette histoire disait quelque chose à Mao Mao... Oui, elle ressemblait beaucoup au récit que la maîtresse de cérémonie leur avait raconté. L'apothicaire ne se souvenait pas des détails, mais la teinte que le visage d'Infa avait prise lui confirma son impression.

Elle croisa les bras, songeuse. Il y avait tant de choses qu'elle ignorait sur ce monde... Au moins était-elle soulagée de ne pas avoir servi de matière à une treizième histoire.

Ce soir-là, Infa était si agitée que Mao Mao dut se faire violence et accepter de dormir avec elle pour l'apaiser. La nuit ne fut pas des plus reposantes.

Chapitre I6

Retraite estivale

Mao Mao avait été convoquée au salon. Quand elle s'y présenta, un eunuque bien connu l'attendait, étendu sur une chaise longue. Elle le salua, puis vint se placer devant dame Gyokuyo.

— Vous souhaitiez me voir ? demanda-t-elle à sa maîtresse.

— Eh bien, pas tout à fait, répondit la favorite.

La noble concubine buvait un jus à température ambiante. Avant sa grossesse, sa préférence allait à un vin fruité accompagné de glace. Mais sa goûteuse lui avait suggéré de s'en abstenir dans son état. Honnian tentait de la rafraîchir, un éventail à la main.

— C'est moi qui ai requis tes services, annonça Jinshi.

Son visage était toujours aussi splendide. Dans une étrange symétrie, Gaoshun remplissait le même rôle que la suivante en chef.

Ces tâches ingrates étaient en général assumées par des servants d'un rang inférieur, ce qui laissait présager l'une de ces affaires secrètes dont Mao Mao avait l'habitude, à présent.

— De quoi s'agit-il ?

L'intendant du *hougong* jeta un coup d'œil à dame Gyokuyo.

— Je souhaiterais vous la rendre dans quelques jours, si vous êtes d'accord.

Il ne pouvait parler que de l'apothicaire. « La rendre ». Ces termes impliquaient qu'il voudrait avant tout l'emprunter. La jeune fille était censée rester près de sa maîtresse jusqu'à son accouchement. Sortir et retourner au *hougong* à sa guise contrevenait au règlement, mais comme des dispositions spéciales s'appliquaient à son égard, il avait peut-être aussi ses limites.

— Hmm... Comment vais-je faire sans goûteuse ? s'enquit la noble concubine d'un ton affecté.

— Soyez sans crainte. Je vous prêterai l'une de mes servantes. Elle n'est pas aussi expérimentée, mais elle s'y connaît bien, en poisons.

— Puis-je vous faire confiance ?

— Allons, avez-vous seulement une raison de douter de moi ?

Dame Gyokuyo eut un rire malicieux.

Mao Mao présuma qu'il parlait de Suilen. Nul doute que coriace comme elle l'était, la vieille dame de compagnie serait en mesure de la remplacer.

Mais, dans ce cas, qui s'occuperait de Jinshi ? La suivante bienveillante gâtait plus que de raison son maître. Pour ce que la jeune fille en savait, il semblait bien incapable de s'habiller lui-même.

— Vous dites vouloir vous absenter quelques jours. Où comptez-vous donc aller ?

— Je me rends à une partie de chasse.

— Comment ?

Une partie de chasse...

Ce passe-temps était très huppé. Peut-être même les chasseurs utilisaient-ils un faucon pour débusquer les proies.

— L'invitation vient du seigneur Shisho en personne, répondit Jinshi en souriant, sans laisser transparaître ses véritables pensées.

Le seigneur Shisho, hein...

L'homme en question était le père de dame Lolan, un haut fonctionnaire. L'apothicaire s'en méfiait, sans trop savoir pourquoi.

Tremper dans des affaires douteuses n'était pas à son goût, mais se mettre de la viande fraîche sous la dent l'était beaucoup plus. Abattraient-ils des biches ? Ou mieux, des lièvres ?

De toute façon, à choisir, je préfère manger des mochis faits par un lapin...

Après tout, selon une vieille légende, un lapin fabriquait des remèdes avec un pilon sur la lune.

— Pourquoi vous faut-il une accompagnatrice ?

— C'est que les préparatifs sont conséquents...

— Et donc, vous avez besoin d'emprunter Mao Mao.

— Oui, je souhaiterais l'emmener avec moi.

Les yeux de dame Gyokuyo brillèrent. Comme en attestait l'expression – à présent familière à Mao Mao – qui s'était dessinée sur son visage, cette histoire intriguait la noble concubine.

— Puis-je vous proposer quelqu'un d'autre ? J'ai à mon service d'autres suivantes tout aussi remarquables.

— Non, c'est elle qu'il me faut.

On pouvait presque voir des étincelles crépiter entre Jinshi et la jeune femme. Au cours de leur échange, l'apothicaire avait pris la place d'Honnian, dont les bras s'étaient endoloris à force d'éventer sa maîtresse.

— Quelle dame de compagnie pourrais-je vous prêter ?

— Comme je vous l'ai dit, cette jeune fille fera très bien l'affaire.

Sans se départir de son sourire, dame Gyokuyo arborait à présent un regard inquisiteur.

— Depuis tout à l'heure, vous parlez de cette « jeune fille »...

— Est-ce un problème ? répondit le sublime eunuque en se renfrognant.

— Gaoshun, comment appelles-tu Mao Mao, déjà ? demanda la favorite d'un ton léger.

— Shao Mao.

Malgré son caractère taciturne, l'assistant de Jinshi était facile à vivre. Il avait aussi un côté taquin. Il se rendait de temps à autre dans l'antre du médicastre pour jouer avec la chatonne.

La noble concubine continuait de pousser Jinshi dans ses retranchements.

— Et vous, comment l'appellez-vous en général ? (Le bel eunuque en resta muet. Cette conversation le mettait mal à l'aise.) Ne me dites pas que vous l'appellez comme le petit chat du dispensaire ?

L'intendant du *hougong* jeta un coup d'œil furtif à l'apothicaire.



C'est vrai qu'il ne m'a pas appelée une seule fois par mon nom... Bah, peu importe.

Mais pourquoi, dans ce cas, le divin eunuque se mettait-il dans un état pareil ? Honnian donna de petits coups de coude à sa subordonnée pour tenter de lui faire comprendre quelque chose.

En vain.

Au bout de trente minutes de torture, Jinshi finit par obtenir l'autorisation de dame Gyokuyo. La goûteuse en fut soulagée. Elle commençait à avoir mal aux bras.

Au nord de la capitale s'étendaient de vastes terres céréalières. Un fleuve s'écoulait d'ouest en est, avec çà et là quelques villes ou villages agricoles. Les territoires méridionaux se consacraient à la culture du riz. Au nord, on faisait pousser du sorgho et du blé. Au-delà se trouvait une forêt qui bordait des montagnes. Plus loin encore, on atteignait la province de Shihoku, sise hors de la juridiction de l'empire.

Parmi les douze provinces et les quatre grandes régions du territoire, Kashu avait été choisie pour accueillir la capitale. Les caractères avec lesquels s'écrivait le nom de ce lieu suffisaient à faire le lien avec Shisho, le haut dignitaire : c'était sa terre d'origine.

— Tu as compris ? lui demanda Basen après ces explications pompeuses.

Le jeune homme aux sourcils continuellement froncés n'avait qu'un ou deux ans de plus que Mao Mao.

Qu'est-ce qu'on raconte sur la fondation du royaume, déjà ? se questionna la jeune fille.

Elle habitait un pays nommé Li, dont le nom s'écrivait avec un seul caractère. Pratique, pour retracer son histoire.

Dans l'idéogramme, la lame était tracée trois fois, sous un symbole interprétable comme celui de l'herbe. En réalité, il s'agissait plutôt du signe de la splendeur, utilisé pour désigner la reine mère décrite dans le mythe fondateur. Les lames représentaient les trois guerriers qui l'escortaient.

Enfin, Mao Mao savait qu'il y avait de multiples détails ennuyeux qu'elle n'écoutait que d'une oreille en bayant aux corneilles. Elle se souvint à grand-peine que les trois lames étaient de tailles différentes et que celle du haut était la plus grande.

En même temps, elle comprit pourquoi l'empereur actuel ne tenait pas spécialement à discuter avec Shisho. Le Nord, ou l'épée du haut, avait fait mander les fonctionnaires pour qu'ils participent à une activité distrayante, comme la chasse. Le maître de l'univers ne pouvait pas s'y rendre lui-même, il avait donc délégué la fine fleur de sa cour.

Voilà ce que tentait de lui expliquer le militaire, assis en face d'elle dans la carriole qui les bringuebalait. Le véhicule parcourait au mieux vingt kilomètres en une heure. Il fallait aussi prendre en compte les temps de pause et les arrêts dans les relais pour changer de chevaux. Plus d'une demi-journée avait dû passer depuis le début de leur voyage.

J'ai mal aux fesses.

Mao Mao aurait voulu partager son avis en toute franchise pour remédier à cet inconfort. Au moins avaient-ils des coussins. Comme elle n'était pas plus à plaindre qu'une autre, elle décida de garder le silence, puis de regarder le paysage défiler par la fenêtre. La nouvelle coiffure qu'elle arborait était plutôt lourde et lui faisait courber les épaules. Si elle avait su combien ce trajet serait long, elle aurait demandé qu'on s'occupe de ses cheveux plus tard...

Même sur invitation officielle du seigneur Shisho, le voyage entre la capitale et la région de Shihoku restait difficile. Parcourir une telle distance en un ou deux jours était impossible. Le dignitaire possédait d'ailleurs une résidence dans la capitale.

La région était gouvernée par sa famille. Le clan Shi, ancestral, figurait dans les vieux récits sur la fondation du pays. Les rumeurs qui circulaient sur son compte s'avéraient rarement élogieuses.

Basen, le soldat impérial qui avait expliqué le contexte dans les grandes lignes à Mao Mao, vit que la jeune fille s'intéressait peu à son discours. Il finit par croiser les bras et se taire. Les domestiques, à bord de la même carriole depuis le départ, montraient tous une mine fatiguée.

Sans doute ne pouvaient-ils pas dormir devant lui qui était leur supérieur malgré son jeune âge. Jinshi et Gaoshun se trouvaient quant à eux dans un

autre véhicule.

Un petit filet de bave s'était mis à couler le long de la bouche de l'apothicaire.

Basen fit claquer sa langue lorsqu'il le remarqua.

— Pourquoi est-ce que mon père s'encombre d'une fille comme toi ?

Son père ?

Voilà pourquoi son visage lui était si familier. Le jeune militaire n'était autre que le fils de Gaoshun !

Au départ, l'idée qu'un eunuque puisse avoir un fils l'avait rendue perplexe, mais elle avait bien vite pris conscience qu'on ne naissait pas eunuque. Étant donné son âge, il n'était pas inconcevable que l'assistant de Jinshi ait même d'autres enfants.

Un lac qu'elle aperçut par la fenêtre la tira de sa rêverie. Des édifices se dressaient tout autour.

Ils étaient enfin arrivés à destination. Basen relâcha sa posture. Les autres eunuques en firent de même.

Mao Mao se frotta l'arrière-train en regardant la ville d'un œil distrait. Des bâtisses colorées se dessinaient sur le paysage montagneux en se reflétant sur l'eau, comme dans un jeu de miroirs. La cité possédait aussi une promenade le long du lac, de grands saules en enfilade et de magnifiques rues pavées.

Son altitude en faisait une retraite estivale idéale. L'ancien empereur s'y rendait chaque été pour profiter de sa fraîcheur. Depuis son décès et l'intronisation du souverain actuel, la famille impériale l'avait cependant boudé. Malgré tout, les lieux restaient bien entretenus, grâce aux Shi qui occupaient le territoire alentour.

Sur le versant des montagnes s'agglutinaient des maisons construites en terrasse, dans une conception pensée pour ne pas dénaturer le paysage.

La carriole s'était arrêtée devant un édifice splendide, même en comparaison du reste de la ville. Sa taille et sa confection offraient assez de raffinement pour contenter les personnalités exigeantes de la capitale. Haut de trois étages, il était orné de piliers rouges. Sur le toit, les tuiles étaient sculptées en forme d'animaux. Des carpes aux couleurs éclatantes se prélassaient dans les douves encerclant la demeure.

Les murs enduits de stuc arboraient des peintures de dragons et de tigres : des ornements façonnés avec soin par des artisans experts, introuvables dans la capitale.

Absorbée dans ses contemplations, l'apothicaire ne vit pas le coup venir. Elle leva les yeux pour découvrir Basen, qui la dévisageait avec sévérité. Elle lui emboîta le pas sans faire d'histoires.

En suivant le jeune homme, Mao Mao arriva dans une pièce où elle trouva Jinshi avachi dans un canapé.

Les chambres de Gaoshun et du bel eunuque étant situées dans le même bâtiment, elle en conclut que l'assistant de l'homme-nymphe avait la qualité d'invité. Son fils s'occuperait de son maître à sa place.

Une étoffe criarde gisait sur la table. La jeune apothicaire finit par comprendre qu'il s'agissait d'un foulard.

Être trop beau était visiblement une punition. Quand Jinshi partait en expédition, il était contraint de dissimuler son visage. Logique, puisqu'il lui aurait suffi d'un sourire pour arrêter le cœur des candides citadines. Des traits divins, certes, mais responsables de bien des problèmes, en fin de compte.

À en juger par son emplacement au sein de l'édifice, ils se trouvaient dans la chambre réservée aux invités de marque. L'aménagement et le mobilier, raffinés, correspondaient avec justesse à leur rang.

Mao Mao, malgré tout, était incommodée par la chaleur. Les fenêtres étaient fermées et les lanternes allumées. Elle aurait bien desserré son col, mais ça n'aurait pas été convenable. De surcroît, elle portait plus de maquillage qu'elle n'en avait l'habitude. Il allait finir par couler.

Jinshi s'était déjà mis torse nu. Il se sentait sans doute à l'aise, puisqu'ils n'étaient que quatre dans la chambre. Elle ne put s'empêcher de le voir comme une grenouille écrasée, une image qui ne l'avait pas effleurée depuis longtemps.

Les lueurs vacillantes de la lanterne imprimaient des ombres sur le visage du divin eunuque. Il semblait plus fatigué que de coutume.

— Comment faut-il l'appeler ? demanda Basen à son père.

— Entre nous, par le même nom que d'habitude. En dehors, ce sera Kosen, répondit Jinshi à sa place.

— Bien reçu, seigneur Kosen.

Dubitative, Mao Mao scrutait Gaoshun qui observait son maître en se tenant le menton. Le bel eunuque, quant à lui, dardait sur la jeune fille un regard perçant.

— Quel plan avez-vous concocté ? voulut-elle savoir.

— À ce propos, c'est que...

— Ne dis rien, lui intima Jinshi. Laisse-moi faire.

— Bon, très bien, obtempéra son bras droit.

La perplexité de Mao Mao monta en flèche.

— Cette fois, je suppose que vous avez tous les deux été invités séparément, n'est-ce pas ? reprit l'apothicaire.

Il lui semblait étrange que les deux hommes aient été installés dans le même bâtiment, même si leurs chambres présentaient quelques différences. À l'origine, ils n'étaient quand même pas tout à fait de même rang.

— Des générations durant, ma famille, les Ma, a servi les Kosen, précisa Basen, la voix empreinte d'une colère inattendue.

Il restait sur la défensive, comme en attestait son regard dur. En cet instant, il était le portrait craché de son père.

Ils sont issus d'un milieu aristocratique, comprit soudain Mao Mao.

Pourquoi cette découverte la surprenait-elle autant ? Elle secoua la tête pour chasser ces pensées.

Toujours plus méfiant, le soldat traîna le pas vers son père pour lui demander :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'expression de Gaoshun s'assombrit. Il échangea des regards avec Jinshi, puis tira son fils par le bras pour lui murmurer quelque chose à l'oreille dans un coin de la pièce. L'apothicaire ignorait ce qu'il avait pu dire, mais le militaire eut l'air surpris. Il tenta de répliquer quelque chose, mais son père se contenta de lui assener une petite tape sur le crâne.

Mao Mao était perdue mais, après tout, cette histoire ne la regardait pas. Elle alla plutôt défaire les bagages.

Son rôle était de faire ce qu'on lui disait de faire, faute de quoi Suilen se mettrait en colère. La vieille dame de compagnie pouvait se montrer assez coriace, dans son genre.

La chasse étant programmée pour le lendemain, ils ne quittèrent pas la demeure de la journée. Un banquet nocturne était donné dans le jardin, mais sortir ne disait rien à personne. Chacun demeura dans sa chambre à lire ou à jouer au go pour passer le temps.

On apporta de la glace pour les aider à mieux supporter les températures étouffantes. Rares étaient ceux qui avaient la chance de profiter d'une eau gelée fraîchement sortie d'une glacière et acheminée à dos de cheval en plein été – le summum du luxe.

Mao Mao regarda le morceau avec tant d'envie que Gaoshun, toujours aussi attentionné, lui en offrit un discrètement.

Elle songea ensuite qu'un petit courant d'air leur ferait du bien à tous.

— Pourquoi n'ouvrons-nous pas la fenêtre ?

— Goûte le dîner pour nous, ordonna plutôt Jinshi.

La question ne lui était pourtant pas destinée. Au comble de l'exaspération, il ajouta qu'elle finirait par comprendre.

Lorsque le repas fut apporté, Mao Mao, conformément aux instructions du bel eunuque, se servit une petite portion.

Elle resta silencieuse.

— Je vois que tu as compris.

Toujours aussi las, Jinshi regardait l'opulent dîner. Les plats raffinés leur avaient été apportés sur un chariot. Les cuisiniers avaient visiblement fait le meilleur usage possible des produits à leur disposition.

— On dirait bien de la viande de trionyx.

Il s'agissait d'une tortue qui ne lâchait plus sa proie une fois attrapée. On utilisait aussi son sang comme aphrodisiaque, tout comme sa chair. L'apéritif, quant à lui, avait semblé de prime abord très rafraîchissant avec le jus de fruits qu'il contenait. En réalité, il était plutôt corsé. Boisson, hors-d'œuvre, accompagnement, plat principal et dessert, tout était truffé d'ingrédients stimulants.

Silencieux, Gaoshun se prépara un repas sur le pouce avec ce qu'il avait lui-même apporté. Comparé à la cuisine qu'on leur avait offerte, ce dîner de fortune paraissait bien modeste.

— Vous n'en voulez pas ? Ce n'est pas empoisonné.

— Quand bien même, je ne peux pas en manger. Comment peux-tu ne ressentir aucun effet secondaire après avoir goûté à tout ? répondit Jinshi.

Incrédules, son assistant et lui la dévisageaient. Basen, pour sa part, faisait bouillir de l'eau dans un coin de la pièce.

Il ne fait pas assez chaud comme ça, peut-être ! s'agaça la jeune fille.

— Ce repas est délicieux. Puis-je le manger à votre place ? Mieux vaut ne pas laisser de restes. Ce serait suspect.

— Fais comme bon te semble.

Devant l'expression satisfaite de Mao Mao qui savourait sa soupe, le sublime eunuque se renfrogna une nouvelle fois, tout en la regardant faire.

— C'est bon ?

— Oui. J'ai de mauvais souvenirs associés au potage de tortue, mais celui-ci n'est pas mauvais.

— Ah oui ?

Jinshi, tout à coup curieux, s'empara du bol pour en examiner le contenu.

— Ce n'est pas une histoire très intéressante.

L'apothicaire aidait son père adoptif depuis son plus jeune âge. Quand elle se rendait au marché pour acheter des ingrédients utiles à la confection de remèdes, elle tombait de temps à autre sur un homme peu recommandable. Un exhibitionniste qui aimait à détacher sa ceinture et écarter les pans de sa veste. Bien entendu, il ne portait aucun sous-vêtement. Le plus souvent, elle le croisait en hiver. Elle s'était toujours demandé s'il n'avait pas froid.

La première fois qu'elle avait vu cet inconnu, Mao Mao s'était enfuie en lâchant le paquet qu'elle tenait entre les mains.

— Dedans, il y avait une tortue vivante, qui a ensuite été d...

— C'est bon, arrête. Je n'ai pas envie d'en savoir plus.

Jinshi reposa le bol, puis son regard se perdit au loin. Gaoshun et son fils l'imitèrent. Encore une fois, elle avait dit ce qu'il ne fallait pas.

Les femmes du Palais vert-de-gris aiment bien cette histoire, pourtant...

Sans doute n'était-ce pas une anecdote à raconter aux gens de haute naissance. Mal à l'aise, elle délaissa son assiette vide.

Quel gâchis, quand même !

— Les autres plats sont délicieux. Vous êtes certain de ne pas vouloir goûter ?

Elle n'avait pas envie de les forcer à manger, mais il y en avait trop pour elle seule. Qui plus était, la viande séchée que l'on avait réhydratée à l'eau chaude et le riz en train de cuire ne suffiraient pas à rassasier trois hommes adultes. Gaoshun avait dû lui aussi recevoir son lot de plats dans sa chambre. L'apothicaire se demanda s'il allait refuser de les manger.

— Tu es certaine que c'est sans risque ? insista Jinshi.

— Mais oui.

À quoi bon gaspiller ? pensa la jeune fille.

— Vraiment ?

L'homme-nymphe considérait Mao Mao. Elle ignorait pourquoi il insistait à ce point, mais elle hocha la tête. Gaoshun s'approcha. Jinshi acquiesça à contrecœur, à grand renfort de petits mouvements saccadés.

— Je m'en passerai, mais vas-y, Basen. Mange.

— Vos désirs sont des ordres, seigneur Kosen.

Le soldat impérial s'assit avec rigidité sur le siège. La jeune fille lui tendit l'apéritif, qu'il but sans se presser.

— C'est délicieux.

— Vous m'en voyez ravi.

— Mais...

— Mais ?

Il s'immobilisa. Du sang lui coulait du nez. Son visage devint cramoisi. On avait l'impression qu'il traversait une terrible épreuve. Jinshi lui jeta un coup d'œil. Le militaire fut secoué d'un tremblement.

— Pourquoi est-ce qu'elle va bien, elle ?

Le regard furieux que Basen braqua sur l'apothicaire laissait à penser qu'il tentait de retenir une soudaine impulsion. Il se pencha pour dissimuler une certaine partie de son anatomie. La jeunesse avait ses aléas...

— Même si je vous répondais...

Ainsi était faite Mao Mao, tout simplement. Le soldat réussit à vaciller vers la pièce voisine, où il s'effondra.

— Qu'allons-nous faire ? demanda la jeune fille.

— Laissons-le dormir ici. Je prendrai sa chambre, répondit Jinshi.

Même si elle avait été pensée pour les domestiques, et donc plus petite, elle suffirait amplement pour une nuit de sommeil.

— Laissez-moi l'accompagner jusqu'à sa chambre, intervint Gaoshun.

— Vous devez tous les deux être très fatigués.

— Mais...

Le bras droit du bel eunuque n'insista pas davantage. Il se leva pour aller coucher son fils dans le lit à baldaquin. Mao Mao lui prêta main-forte. Comme Basen souffrait sans doute de la chaleur, elle desserra sa ceinture. Il avait déjà meilleure mine. Malheureusement, le sang qui coulait de son nez avait taché les draps.

Jinshi prit la chambre du militaire. L'apothicaire utilisa la pièce située en face de celle attribuée à Gaoshun. Elle était plutôt spacieuse. On aurait pu y dormir à plusieurs. Le bras droit de Jinshi, avec la gentillesse qu'on lui connaissait, s'était sûrement arrangé pour qu'elle soit seule. Les gardes qui les accompagnaient allèrent dans la chambre du père de Basen.

Quel luxe, d'avoir un espace rien que pour soi ! Il y avait même une baignoire. Barboter et se détendre dans l'eau chaude fut un véritable plaisir pour Mao Mao.

Chapitre I7

La partie de chasse

(première partie)

Le jour suivant, le groupe se rendit là où devait avoir lieu la chasse.

Jinshi portait son déguisement, qu'il détestait, et continuait à se faire appeler par son nom d'emprunt : Kosen.

Ce camouflage restait cependant indispensable, tant sa beauté surnaturelle suffisait à semer le trouble. D'autant plus que, hors du palais, on ignorait qu'il était eunuque.

Depuis l'incident du dîner, Mao Mao ne pouvait s'empêcher de se demander ce que cachait Jinshi. Elle laissa malgré tout ces pensées de côté. Qu'arriverait-il s'il se promenait sans dissimuler son visage ? Dans ces conditions, fermer les fenêtres n'était pas une mesure insensée, bien qu'un peu radicale.

Pour l'heure, l'apothicaire suivait les chasseurs à bord d'une carriole remplie de fournitures et d'ustensiles de cuisine, tels le bois de chauffage ou les casseroles. Des domestiques de la résidence la conduisaient. Ce matériel était peut-être destiné à la préparation du gibier que les chasseurs attraperaient.

Le cortège longea des champs de sorgho pendant une trentaine de minutes avant que le massif ne se dévoile. Il fallait descendre. Mao Mao et ses compagnons gravirent les montagnes à pied pendant une heure. Enfin, ils arrivèrent devant un pavillon perché en altitude, à la vue imprenable. La verdure environnante était rafraîchissante. Au loin, un bruit d'eau laissait deviner la présence d'une grande cascade.

Quelques domestiques, apparemment habitués des lieux, préparèrent un feu de camp en deux temps, trois mouvements. D'autres allèrent faire provision d'eau.

Un instant, la jeune apothicaire envisagea de les aider, mais personne dans l'entourage des invités officiels ne semblait décidé à lever le petit doigt. Les fonctionnaires bavardaient sous une tente montée par des serviteurs arrivés un peu plus tôt. Les personnalités les plus influentes disposaient même d'un lieu séparé pour se sustenter.

Je ferais mieux de les imiter.

Souvent, à vouloir trop bien faire, on finissait par créer des problèmes. Elle ne souhaitait pas importuner les domestiques. Elle décida donc d'explorer les environs. Au cours de sa promenade, elle aperçut un animal, ainsi qu'un visage familier.

Un chien... à côté d'un autre chien !

Il s'agissait de ce bon Lihaku. Elle ne comprenait pas vraiment ce qu'il faisait là, à caresser le ventre de la bête et à jouer avec elle. Mao Mao s'approcha. Le jeune officier, méfiant, ne se montra guère accueillant.

— Oui ?

— Bonjour.

— Cette voix... dit-il tout bas.

Après un instant de doute, il comprit enfin qui lui faisait face.

— Oh, mais c'est toi ! s'exclama-t-il en frappant dans ses mains.

— Il vous en a fallu, du temps, pour vous rappeler de moi...

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Te voilà bien apprêtée ! (Sans les taches de rousseur et les vêtements usuels de la jeune fille, il ne l'avait pas reconnue. Preuve s'il en fallait une qu'il était toujours aussi rustre.) Je ne m'attendais pas à te voir ici.

— On m'a demandé de faire partie du voyage.

— Ah ? Bon courage, alors !

Le manque de discernement de Lihaku était aussi une de ses qualités. Elle l'avait salué sans réfléchir... Or le moment était assez mal choisi pour croiser quelqu'un qu'elle connaissait.

— En fait, moi aussi on m'a demandé de venir ici. Pour faire partie de la garde... répondit-il d'un ton un peu boudeur.

Il continuait de caresser le chien, qui portait un collier. À en juger par sa race, la bête semblait taillée pour la chasse.

Malheureusement, la journée était consacrée à une fauconnerie. L'aide de l'animal serait donc inutile. Le jeune officier avait sans doute été réquisitionné pour le garder à l'œil.

— « C'est aussi ton rôle de t'occuper du chien », qu'on m'a dit.

À moins que les plus haut gradés n'aient pas voulu de lui. Les derniers temps, il prenait du galon, ce qui était la source de nombre d'ennuis.

Les lèvres de Lihaku se déformèrent. Il ne faisait pas la grimace, mais cherchait à siffler. Seul un petit bruit sortit de sa bouche.

— Vous n'êtes pas très doué.

— Je sais, pas la peine de me le faire remarquer.

Après avoir donné un petit coup sur la tête de la jeune fille pour la réprimander, le jeune homme tira de son col une cordelette où était passé un fin cylindre. Un sifflet. Il le porta à sa bouche, puis souffla dedans, ayant renoncé à y parvenir par lui-même. Il se tourna vers le chien, qui se leva et le regarda. Selon la longueur des sons, l'animal s'asseyait ou se levait.

— Il est bien dressé.

— Oui ! Je crois même qu'il est capable d'accourir de très loin, renchérit le jeune officier.

À l'aide du sifflet, il émit trois sons courts, puis quatre plus longs. La bête s'assit devant Lihaku, puis remua la queue.

— Il serait mieux sur le terrain de chasse, intelligent comme il est...

Le militaire observa le ciel. Mao Mao s'empressa de suivre son regard. Dans l'azur, un petit point noir filait à toute allure.

Un chien était plus adapté à la montagne et à son sol accidenté qu'un faucon qui, il fallait le reconnaître, impressionnait davantage les foules. La jeune fille n'avait rien contre le lièvre, mais trouvait la viande de sanglier plus savoureuse. Or ce n'était pas le genre de gibier qu'on débusquait avec un rapace.

La forêt était très belle. Une grande variété d'arbres y poussait. Les herbes médicinales et les champignons devaient s'y sentir comme au paradis.

J'imagine que je n'ai pas le droit d'y aller, songea Mao Mao à regret.

Elle laissa son regard se perdre alentour. Lihaku continuait de jouer avec son compagnon à poils. Personne ne s'apercevrait de rien si elle s'éclipsait, mais quand même... Voyant que le soleil avait commencé sa lente descente vers l'ouest, elle renonça à son idée.

Une délicieuse odeur de viande grillée flottait à présent dans l'air.

Au pavillon de montagne, la boisson coulait à flots. Des domestiques s'occupaient des grillades. Une dizaine de fonctionnaires étaient assis autour d'une table surmontée de divers accompagnements.

La salle avait été conçue pour faciliter la circulation de l'air et des baquets d'eau avaient été disposés à leurs pieds. Au cas où ces mesures n'auraient pas suffi, des serviteurs agitaient de grands éventails. La chaleur des parties de chasse étant étouffante, ses organisateurs cherchaient sans doute à montrer qu'ils ne lésinaient pas sur les moyens pour accueillir leurs invités comme il se devait. Si l'endroit, utilisé depuis toujours pour les retraites estivales, jouissait d'un climat plutôt frais, le ciel était resté dégagé toute la journée et, avec le vent tiède, les participants avaient eu chaud.

Les domestiques s'occupaient du service avec le plus grand sérieux.

La chasse de la journée ayant été insuffisante pour nourrir toute la table, on avait cuit d'autres types de viande. Une précaution bienvenue, car contrairement au poisson, la fraîcheur n'en garantissait pas toujours la qualité.

Postée derrière Gaoshun, Mao Mao regardait le banquet d'un air distrait. L'eunuque bienveillant disposait de son propre siège. Chaque dignitaire était accompagné, comme lui, d'un serviteur ou d'une dame de compagnie.

D'ailleurs...

Depuis les événements de la veille, l'assistant de Jinshi n'interagissait plus tellement avec son maître. Basen, que l'apothicaire avait remplacé auprès de son père, s'occupait à présent de l'intendant du *hougong*.

Un homme à l'allure excentrique avait pris la place d'honneur. Le visage dissimulé par un masque, il n'avait touché ni aux mets ni à l'alcool. Derrière lui, son chaperon, visiblement anxieux, ne le quittait pas des yeux.

Le pauvre, il doit garder son déguisement ! Je n'aimerais pas être à sa place, le plaignit la jeune fille.

Elle tenta de prendre un peu de recul. Les servantes qui remplissaient les verres lorgnaient Jinshi. Bien que son masque le rendît suspect, il restait l'homme le mieux placé autour de la table. Parfois, être la maîtresse d'un haut fonctionnaire vous apportait plus de satisfaction qu'épouser un mauvais parti. Les femmes présentes dans la salle semblaient l'avoir compris.

Malgré tout, elles n'étaient pas les seules à chercher à se faire remarquer. Un homme rondouillet chuchotait à l'oreille du sublime eunuque. Il employait un ton courtois, bien qu'un peu impertinent, à l'humble avis de Mao Mao. Jinshi se contentait d'acquiescer poliment.

S'agirait-il de Shisho ?

Elle avait déjà entendu son nom, sans pour autant se souvenir de son visage. Le siège qu'on lui avait attribué laissait toutefois peu de place au doute.

De quoi peuvent-ils bien s'entretenir ?

Les questions se bousculaient dans la tête de l'apothicaire. Leur hôte cessa enfin de parler au divin eunuque, dont les mains tremblaient toujours, puis regarda ailleurs.

Basen était devenu livide.

Qu'est-ce qu'il lui a dit ?

Elle s'adressa dans un murmure à Gaoshun. Il connaissait bien le caractère de son maître. En dehors de son cercle proche, il soignait toujours son apparence. Le voir s'agiter de la sorte était plutôt inhabituel.

Quelque chose ne tournait pas rond.

L'assistant de Jinshi secoua la tête, puis intima à la jeune fille de ne rien faire.

Le divin eunuque voulut s'absenter quelques instants. Basen s'avança pour l'accompagner, mais un dignitaire l'en empêcha.

Gaoshun tira sur la manche de Mao Mao.

— À toi de jouer.

L'apothicaire n'eut pas besoin de davantage d'explications pour comprendre ce qu'il avait en tête. Elle appela un autre serviteur qui se trouvait à l'extérieur de la salle, avant de suivre Jinshi d'un pas incertain. En toute discrétion, il se dirigeait vers les arbres touffus.

Avant de le rejoindre, elle fit un détour par les cuisines.

— Puis-je la remplir ? demanda-t-elle au préposé en lui montrant la bouteille d'eau qu'elle tenait à la main.

— Je vous en prie, répondit-il, trop occupé pour lui prêter attention.

La jeune fille ajouta une cuillère d'assaisonnement à la boisson puis elle partit pour rattraper l'homme-nymphe dans la forêt.

Bientôt, elle aperçut une silhouette qui s'adossait à grand-peine contre un arbre.

— Jin... commença-t-elle.

Elle se ravisa. Ignorant comment l'appeler, elle se précipita vers lui.

— C'est toi ? demanda-t-il d'une voix étouffée par son déguisement.

— Enlevez donc ça, dit-elle en essayant de lui arracher son masque.

Jinshi s'y accrocha de toutes ses forces.

— Non.

— Pourquoi ? Il n'y a personne ici.

Quelle autre raison aurait pu le pousser à autant s'éloigner ? Au pavillon, il n'était jamais seul. Certes, il disposait d'une chambre juste pour lui, mais les servantes étaient prêtes à sauter sur la moindre occasion de s'occuper de lui.

— Quelqu'un pourrait venir.

Quelle plaie, celui-là ! fulmina l'apothicaire.

Elle cala le bras de l'eunuque derrière son épaule pour l'entraîner avec elle.

— Si vous craignez d'être vu, éloignons-nous un peu.

Mao Mao et Jinshi s'enfoncèrent dans les bois. Sur le chemin, ils découvrirent une falaise, ainsi qu'une cascade majestueuse. L'eau s'écoulait sur de multiples petits plateaux, laissant dans son sillage comme une traînée de plumes blanches. D'en haut, la vue était spectaculaire. Il s'agissait sûrement de la source. L'apothicaire humidifia une serviette, qu'elle passa ensuite sous le masque de l'homme-nymphe pour le rafraîchir.

Tout à coup, des gerbes de terre explosèrent à leurs pieds. Autour d'eux, les oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile.

Qu'est-ce que... paniqua Mao Mao.

Jinshi réagit en premier. Il attrapa la jeune fille pour la tirer vers lui, avant de se mettre à courir, mais des mottes de terre jaillirent de nouveau sous leurs pas.

Le vent apportait dans leur direction une odeur de soufre, reconnaissable entre mille.

— On nous tire dessus avec un feifa ? murmura le sublime eunuque, toujours aussi faible.

En dépit de la précarité de leur situation, il semblait particulièrement calme. Se servir d'un feifa requérait de la poudre à canon. Les chasseurs en utilisaient parfois, mais difficile de croire à une balle perdue dans leur cas.

Une pensée traversa l'esprit de Jinshi, qui souleva soudain Mao Mao du sol.

— Pardonne-moi à l'avance, ça risque de ne pas être très agréable.

Il se mit à courir, l'apothicaire toujours dans les bras. Puis il sauta dans l'immense cascade.

« Pas très agréable » ? C'est peu de le dire !

Tout au long de leur chute, elle le traita de tous les noms.

Chapitre I8

La partie de chasse

(deuxième partie)

La panique avait gagné les gardes. Les dignitaires parlaient d'on ne sait quoi en jetant des regards ennuyés à Basen. Une heure avait passé depuis le départ de Jinshi. Prétexter qu'il était simplement parti se rafraîchir devenait intenable.

Le militaire regrettait de plus en plus de ne pas être parti avec son maître, qui ne lui avait pourtant pas laissé le choix. Gaoshun avait donné ses instructions à la servante qui les accompagnait.

Inquiet, le jeune homme fronçait les sourcils. Tout le monde lui disait qu'ainsi, il ressemblait beaucoup à son père.

Impassible, ce dernier restait sur ses gardes. Aucune raison de s'impliquer, au contraire de son fils. Il agissait, ni plus ni moins, comme les autres fonctionnaires. Basen aurait bien voulu s'entretenir avec lui, mais c'était impossible. Distract par l'attitude irritante des dignitaires, le jeune soldat se demandait où Jinshi avait bien pu disparaître.

Il avait certes déjà envoyé des subalternes à sa recherche, mais il aurait préféré s'en charger lui-même. Rester là à attendre, sans rien faire, lui était insupportable.

À en croire le domestique que l'on avait interrogé, l'invité masqué était sorti prendre l'air. Il avait demandé que les gardes le laissent tranquille, mais une jeune fille fluette l'avait suivi pour lui apporter de l'eau. Le soldat impérial savait très bien de qui il s'agissait. Une raison supplémentaire de penser que les ennuis avaient commencé.

La fébrilité s'emparait de plus en plus de Basen. Dans le pavillon, les invités avaient adopté deux attitudes bien distinctes. Certains s'inquiétaient de la disparition de Jinshi, les autres rivalisaient de traits d'esprit sur ce temps passé en solitaire avec une jeune servante. Les préoccupations du premier groupe semblaient aussi beaucoup les amuser.

Devant cette méprise grossière, Basen se retenait de souffler bruyamment, sans pour autant pouvoir s'empêcher de taper du pied.

L'ambiance commençait à tourner au vinaigre. Un seul mot de Shisho, le maître de cérémonie, aurait suffi à alléger l'atmosphère, mais il continuait à imbiber sa panse de vieux renard rusé.

Savoir ce que le dignitaire avait derrière la tête relevait de l'impossible, songea Basen. Sans doute un tel homme n'aurait-il jamais réussi à gravir les échelons s'il ne gardait pas une part de mystère. Plus haut dans la hiérarchie se trouvait Lacan, un stratège militaire dont tout le monde connaissait le manque d'ambition. À ce qu'on racontait, cet excentrique s'était trouvé une « nouvelle passion » – une courtisane –, tant et si bien qu'il avait décliné l'invitation à la partie de chasse. Il n'était pas le seul à faire faux bond de temps en temps à ce genre d'événement, mais la population du *hougong* ne s'était toujours pas remise de l'idée que l'homme au monocle puisse avoir des préoccupations aussi triviales.

Restait que Shisho était l'organisateur de ce banquet – ce qui impliquait qu'en cas de problème, il lui serait compliqué d'intervenir. Basen espérait seulement éviter les ennuis pendant son tour de garde. Si quoi que ce soit devait advenir, leur hôte ne lèverait sans doute pas le petit doigt.

Le fils de Gaoshun en était là de ses réflexions quand un jeune officier au physique robuste arriva en courant.

— Excusez-moi... dit-il en s'approchant.

Ses manières laissaient un peu à désirer, mais on ne chercha pas à l'arrêter. Basen fit signe à l'homme qui lui avait présenté ses respects de relever la tête.

— Qu'y a-t-il ?

En guise de réponse, le nouveau venu jeta des regards à la ronde, avant de tendre un morceau de tissu à son interlocuteur. L'étoffe avait beau être mouillée et déchirée, un coup d'œil suffit à Basen pour la reconnaître. Il aurait

bien aimé voir la réaction de son père, mais il se retint et empoigna le bout de vêtement.

— C'est... dit-il en dérobant le tissu à la vue du haut dignitaire qui s'était précipité vers lui. C'est à mon maître.

Abattu, les yeux rivés au sol, il finit par regarder l'officier qui n'avait pas bougé.

— C'était coincé entre des rochers du cours d'eau. (Un brouhaha s'éleva. Les habits de Jinshi étaient en mauvais état.) Je n'ai vu personne dans les environs, ajouta le messager. Il y a des rapides, plus loin en aval, et leur niveau a bien monté avec la pluie d'hier.

Les fonctionnaires qui avaient cru bon de faire de mauvaises blagues n'en menaient pas large. Bien qu'un peu tard pour ordonner de partir au plus vite en quête de son maître, le militaire le fit tout de même. La salle du banquet se vida petit à petit. Ne restèrent bientôt plus que Basen, le jeune homme qui avait donné l'alerte, ainsi que quelques fonctionnaires, dont Shisho.

Voyant les dignitaires prendre congé, l'officier se leva à son tour.

— Si vous le permettez, j'aimerais retourner sur les lieux où j'ai fait ma découverte pour continuer mes recherches, dit-il avant de partir.

Le fils de Gaoshun fit mine de ne pas avoir remarqué le sourire évocateur qui s'était affiché sur le visage de son interlocuteur.

Après avoir ordonné à deux de ses domestiques de rester sur place, Basen sortit du pavillon. Les dignitaires qui s'étaient inquiétés pour Jinshi avaient déjà envoyé leurs serviteurs à sa recherche, dès que le jeune homme le leur avait demandé. Les seuls à encore s'agiter vainement dans tous les sens étaient les plaisantins qui avaient insinué une escapade lubrique.

Tout en se faisant interpeller par les fonctionnaires encore présents, le jeune militaire observait les alentours en donnant les ordres appropriés. Le messager était revenu avec un chien de chasse. La bête avait visiblement flairé quelque chose car elle se mit à aboyer devant l'un des invités.

— Qu... quoi ? s'emporta ce dernier.

Sous le coup de la surprise, son visage s'était crispé.

— Ah... Je vous prie de m'excuser.

— Fais quelque chose, et plus vite que ça ! s'énerva le fonctionnaire.

On éloigna l'animal, qui jappa ensuite sur les servants de l'homme qu'il avait harcelé. Le groupe s'en alla en insultant copieusement le canidé.

L'enquête battait son plein depuis une trentaine de minutes quand une voix forte se fit entendre. Quelques fonctionnaires s'étaient regroupés en bas de la cascade. On avait découvert un autre lambeau de tissu, orné de motifs noir et rouge. Une flèche brisée était fichée dedans.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Basen.

Mystère. Le morceau d'étoffe qui avait été retrouvé un peu plus tôt correspondait parfaitement. La tache rouge présente dans l'eau, bien que diluée, semblait être du sang. Le liquide avait dû s'épancher de la blessure infligée par la pointe du trait.

L'homme à qui appartenait ce vêtement restait cependant introuvable. Si le tissu avait été entraîné par le courant, il se trouverait en amont, mais si le projectile n'avait fait que se planter dans l'étoffe, son propriétaire serait parti vers l'aval. Aucune trace d'eau n'étant visible sur les berges, il était difficile d'envisager qu'il ait pris ce chemin.

Contrarié, Basen étudiait le seul petit bout de preuve dont il disposait.

— Faites-moi voir la flèche.

L'un de ses subordonnés la lui apporta. Il en examina la pointe et les plumes.

— Avec tout le respect que je vous dois, je vais devoir inspecter votre matériel, annonça le jeune homme aux fonctionnaires qui s'étaient rassemblés.

L'empennage était constitué de plumes de faucon. Rares étaient ceux pouvant se procurer ce produit luxueux. Quand on avait annoncé qu'il s'agirait d'une fauconnerie, de nombreux invités, par pure superstition, avaient apporté des flèches qui en comportaient.

Chaque projectile était en sus fabriqué par la main d'un artisan. Les haut gradés n'aimaient pas se fondre dans le décor, ils privilégiaient l'originalité, même pour les objets à usage unique. Il était donc raisonnable de penser que les participants avaient pris avec eux des traits différant sur plusieurs plans, des plumes à la pointe en passant par la forme ou les matériaux choisis pour la hampe.

Grimaçant à l'idée de passer pour des suspects, les dignitaires obtempérèrent à contrecœur. Ils sortirent leur matériel de chasse des chariots, chacun semblant exclure que la flèche incriminée puisse être la sienne.

— Avez-vous une explication ? lança froidement Basen au propriétaire du projectile qu'il tenait entre les mains.

— De quoi s'agit-il ? répondit son interlocuteur, perplexe.

L'intéressé, Loen, était un dignitaire du ministère des Finances, mais peu importait son statut. Il secoua sa barbe fournie avec vigueur, niant toute implication.

— Elle ne m'appartient pas ! Il doit y avoir une erreur ! s'écria-t-il en gesticulant.

Le brouhaha alentour s'intensifia. Tous les soupçons se tournaient vers lui. Les flèches dans son carquois correspondaient à celle qui avait été trouvée.

— Pourtant, il n'y a pas d'erreur possible.

— C'est sûrement un piège. Quelqu'un a dû les échanger !

Loen se laissa envahir par la panique. Derrière lui, ses domestiques partageaient sa détresse, déroutés par la tournure des événements. Il fallait être un criminel bien imprudent pour laisser dans son sillage des preuves aussi accablantes.

Le maître du chien, posté dans le dos de Basen, le regardait sans bouger. Il avait envie, semblait-il, de prendre la parole, mais il ne quittait pas le morceau d'étoffe des yeux.

— Si Loen dit vrai, les flèches que l'on a escamotées doivent être cachées quelque part, dit le fils de Gaoshun en examinant les abords du pavillon. On a déjà fouillé les rives. Cherchons dans les bois.

Quelques fonctionnaires eurent un sursaut presque imperceptible. Le jeune homme les observait du coin de l'œil. Aussi ne rata-t-il rien de leurs réactions.

Le coupable allait-il mordre à l'hameçon ?

— Séparons-nous. Inutile de tous rester ici. Une moitié d'entre vous peut m'accompagner.

Personne n'émit la moindre objection, en dehors de Loen et de ses servants qui n'avaient rien perdu de leur nervosité.

Basen souffla un grand coup, puis se retourna pour observer le jeune officier au chien. Son sourire était amical. Voilà qui ferait l'affaire, se dit le militaire.

Las, il reporta son attention sur le bout de tissu déchiré. Des caractères familiers y étaient imprimés.



L'homme était fébrile. Il jetait des regards alentour, inquiet à l'idée d'être découvert. Le risque était inexistant, il le savait, mais son anxiété n'avait fait que grimper depuis que des recherches avaient été lancées.

Jamais ils ne la trouveraient. Perdu dans ses pensées, il s'enfonça dans la forêt, s'approchant des feuilles mortes entassées sur le sol tendre. Le tout avait été arrangé avec soin, afin qu'on ne se rende compte de rien. Malgré tout, la cachette ne résisterait pas à un examen approfondi : il ne fallait pas qu'un groupe un peu trop zélé se mette à disperser les feuilles ou à creuser.

Que faire ? La confusion l'envahit.

Pourquoi fallait-il qu'ils l'aient mis là ? La question le hantait. Voilà sans doute pourquoi il était aussi agité.

En arrivant sur les lieux, il poussa un soupir de soulagement. Le sol était dans le même état qu'il l'avait laissé.

— Je me demande s'il y a quelque chose par là...

En entendant la voix d'une jeune fille, il se retourna brusquement. Elle avait les cheveux mouillés et tenait un baluchon recouvert de boue. L'homme ouvrit grand les yeux, puis tendit le bras.

— Eh !

Une main épaisse venait de lui agripper le poignet. Elle appartenait à un officier à la stature imposante, le même qui était venu avec son chien un peu plus tôt. L'animal se mit à aboyer, comme quelques heures auparavant au banquet.

— Il ne vous aime pas beaucoup, on dirait.

La jeune fille ouvrit son baluchon, avant de jeter un regard glacial à l'homme.

— C'est donc pour ça que vous n'avez pas voulu l'emmener à la chasse ! ajouta-t-elle.

Elle ouvrit son paquet, révélant des feifa.

Chapitre I9

La partie de chasse

(troisième partie)

Remontons le temps de quelques heures, quand Jinshi et Mao Mao venaient de se jeter dans la cascade.

L'apothicaire se souvenait avoir ressenti une pression inhabituelle qui lui pesait des lèvres à la poitrine. Au lieu de parler, comme elle en avait l'intention, elle se mit à tousser en crachant de l'eau. Elle se leva pour continuer à expulser tout ce qui voulait sortir. Quelqu'un frottait son dos trempé.

Mao Mao finit par se calmer. Une voix affligée se fit entendre. Son propriétaire, mal à l'aise, lorgnait le sol.

— Tu ne sais pas nager. Je suis désolé.

— Ça me semble évident... après... tout ça, rétorqua-t-elle, le visage livide et les lèvres bleues.

Sans crier gare, Jinshi avait effectué un saut vertigineux en s'élançant du haut de la falaise, la jeune fille dans les bras. Au même moment, un autre coup de feu avait retenti.

La corniche dominait le paysage de près de cinquante mètres. En sauter n'était que pure folie.

— Le bassin de cette cascade est profond. La chute n'est pas mortelle, à condition de ne pas se noyer.

— Oui, à condition de ne pas se noyer, répéta-t-elle en dardant sur son interlocuteur un regard plein d'animosité.

Mal à l'aise, le bel eunuque n'insista pas. Mao Mao se leva pour dénouer sa ceinture. Sa tenue était lourde, avec toute l'eau qu'elle avait absorbée.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Excusez-moi, mais je ne tiens pas à m'enrhumer. Vous devriez enlever vos habits, vous aussi, pour qu'on puisse les essorer.

Elle montra l'exemple. Sa tenue pesait une tonne. La jeune fille n'y réfléchit pas à deux fois avant d'ôter sa jupe et sa tunique. Une quantité phénoménale d'herbes médicinales se répandit sur le sol. Trempées comme elles l'étaient, les plantes ne leur seraient plus d'aucune utilité, se désola-t-elle. Elle ne put se résoudre à retirer ses sous-vêtements – son pagne et son *dudou*, qui couvrait son buste. Même si elle n'avait que des côtes maigrichonnes à cacher, elle ne comptait pas pour autant renoncer à sa pudeur.

Mao Mao s'empara de la tenue de Jinshi qui formait un tas chaotique sur le sol, puis l'essora vigoureusement.

— Ne t'en fais pas pour moi. Occupe-toi d'abord de tes affaires, lança-t-il d'un ton irrité.

Sauf qu'il était hors de question que la jeune fille le laisse à moitié nu sans rien faire, aussi continua-t-elle ce qu'elle avait entrepris. L'intendant lui arracha ses vêtements des mains. Avec sa force, l'apothicaire concéda qu'il assurerait un essorage plus efficace. De toute manière, les siens l'attendaient.

Après avoir renfilé sa jupe et sa tunique toujours aussi humides, elle observa les environs. Ils se trouvaient dans une grotte sombre.

— Où sommes-nous ?

— Derrière la cascade. Peu de gens connaissent cet endroit.

— Contrairement à vous.

— Un fonctionnaire qui aimait à passer du temps dans les environs m'en a parlé il y a longtemps. Le lieu sert aussi parfois à des épreuves de courage.

— Je vois.

L'apothicaire fouilla dans l'amas d'herbes médicinales trempées à la recherche de quelque plante utile. Elle y dénicha un petit paquet en écorce de pousse de bambou qu'elle déposa devant Jinshi. Des brins de barbe de serpent maintenaient solidement le ballotin. Mao Mao les dénoua pour découvrir du pétasite bouilli, encore assez sec grâce à son emballage soigné.

— Mangez.

Elle y avait ajouté assez d'épices pour que l'humidité n'affecte pas le goût. Malgré cette attention, l'aliment ne seyait pas au rang d'un intendant du *hougong*.

— C'est une espèce de médicament ?

— Non, mais je crois que vous manquez de sel.

Elle comptait utiliser le pétasite pour grignoter pendant son temps libre. Ce matin-là, on leur en avait servi au petit déjeuner. L'assaisonnement lui avait plu, si bien qu'elle avait demandé à la domestique de lui en mettre un peu de côté.

— De sel ?

Mao Mao observait Jinshi. Il semblait aller mieux, à présent, mais il tremblait encore. Hélas, la bouteille en céramique qu'elle avait apportée s'était perdue pendant leur chute. L'eau qu'elle contenait était agrémentée d'un mélange à base de soja et de sucre.

— Quand il fait aussi chaud et que l'on porte un masque, il est difficile de réguler sa température corporelle. Avez-vous eu mal à la tête ou ressenti une sensation de somnolence ?

Le corps du divin eunuque avait été mis à rude épreuve. En plus de devoir cacher son visage en permanence, il n'avait ni bu ni mangé, ce qui expliquait ses vertiges. Certains pensaient sans doute qu'il s'agissait d'une broutille, mais la déshydratation pouvait entraîner la mort.

Jinshi allait déjà mieux, cependant. L'apothicaire tenait quand même à ce qu'il ingère un peu de sel, au cas où. Le pétasite bouilli lui serait salutaire.

— Je comprends mieux...

Du bout des doigts, l'homme-nymphe se saisit d'une petite portion qu'il déposa sur sa langue. La plante ne s'avérait pas aussi mauvaise que ce qu'il s'imaginait. Il était déjà prêt à se resservir.

Au même moment, un bruit trivial retentit dans la grotte : les gargouillis de l'estomac de Mao Mao. C'était inévitable, étant donné le peu qu'elle avait mangé jusqu'à présent. Le protocole stipulait en effet que les domestiques devaient attendre pour se sustenter que les fonctionnaires aient terminé.

Jinshi porta une main à sa bouche, hésita puis tendit un morceau de pétasite qu'il agita ensuite devant le visage de la jeune fille. Elle faillit montrer les crocs et le fusiller du regard, mais elle se ravisa juste à temps.

— Je vais me servir moi-même, dit-elle en grimaçant.

L'eunuque n'eut d'autre choix que de manger sa part. Quand il ne resta plus que l'emballage, il se lécha le bout des doigts. Jugeant ce comportement indigne, Mao Mao rangea le paquet.

— Qu'est-ce qui s'est passé, là-haut ? demanda timidement l'apothicaire.

— On nous a tiré dessus avec un feifa, un canon à main. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il y a eu plusieurs coups très rapprochés... Il y avait sûrement plusieurs assaillants.

Ce type d'arme, qu'il fallait recharger avec de la poudre, des munitions et enflammer à chaque utilisation, était surtout utilisé pour la guerre. L'apothicaire comprit pourquoi l'homme-nymphe avait préféré sauter du haut de la falaise plutôt que de se cacher dans les bois : autant se jeter dans la gueule du loup, quand on ignorait combien d'adversaires nous attendaient.

Qu'est-ce que vous leur avez fait pour qu'ils vous détestent autant, Jinshi ?

Mao Mao aurait aimé lui demander de ne pas l'impliquer dans ses affaires louches mais, en fait, c'était elle qui les avait fait tomber dans l'embuscade. Dès l'instant où ils avaient pénétré dans la forêt, ils avaient pris le risque de devenir une cible, sans compter qu'ils s'étaient éloignés à bonne distance du pavillon.

Un peu contrite, elle scruta les lieux. De l'autre côté, l'eau faisait un boucan de tous les diables. Les grottes étaient en général humides et couvertes de mousse. Elle remarqua des ossements de petits animaux, dispersés çà et là. Leurs propriétaires avaient dû trouver l'entrée, mais pas la sortie. Plus on s'enfonçait, plus l'obscurité s'épaississait. Au bout d'un moment, elle sentit un léger courant d'air.

— Puisque cet endroit ne vous est pas inconnu, j'imagine que vous savez comment en sortir ? demanda Mao Mao.

— Le plus simple, c'est à la nage.

— Ça risque d'être difficile pour moi...

La natation n'était pas son point fort, comme elle venait de le démontrer.

— Il y a un trou dans le plafond, plus loin. Il mène à une autre caverne, près du pavillon.

La plupart des courageux qui avaient voulu mettre leur bravoure à l'épreuve s'étaient sans doute extirpés de la cavité par ce chemin.

— Gaoshun est-il au courant ?

— Il n'aimait pas trop me voir participer à ce genre de jeux... répondit le jeune homme en fuyant le regard de la jeune fille.

Il avait donc l'habitude de filer entre les pattes de son assistant... Entre Jinshi et Mao Mao, l'ambiance se fit plus pesante.

— Je pense que Basen a entendu parler de cette sortie de secours, mais peut-être n'a-t-il pas encore fait le lien...

Contrairement à son père, le soldat était parfois un peu lent d'esprit. Malgré tout, si on prenait le temps de lui expliquer, il finissait par comprendre.

Quoi qu'il en soit, leurs assaillants devaient sans doute être en train de fouiller les abords du bassin. Avec sa force physique, Jinshi aurait pu le traverser à la nage, mais l'exercice restait périlleux.

Mao Mao se dirigea vers l'obscurité du fond de la grotte. Le vent, venu du plafond, sifflait. Elle se demanda si appeler à l'aide ne serait pas la bonne solution.

— On n'entend rien, là-haut, à moins de se trouver juste à côté de l'ouverture, lui dit Jinshi comme s'il avait lu dans ses pensées. Il faudrait qu'on s'époumone toute une journée pour que quelqu'un finisse par nous entendre.

Songeuse, l'apothicaire pencha la tête sur le côté. Une idée lui vint à l'esprit. Elle cala son pouce et son index dans sa bouche, puis siffla un long moment. En vain.

Bien sûr, ça ne pouvait pas être aussi simple.

Déterminée à ne pas abandonner, elle observa le trou au-dessus d'elle. Tout au plus, il se situait à deux mètres soixante-quinze de hauteur. À vue d'œil, elle estimait que Jinshi mesurait un mètre quatre-vingts. Il aurait du mal à l'atteindre, même en sautant.

Une nouvelle fois, le bel eunuque semblait avoir percé à jour les intentions de la jeune fille. Il la fixait comme s'il jugeait son poids.

— Non, impossible, annonça Mao Mao de but en blanc.

Il cherchait sans doute à déterminer si, une fois juchée sur ses épaules, elle pouvait s'accrocher au bord de la trouée. Mais un souci se présentait : simple servante, elle ne pouvait accepter de participer à un tel plan. Si Suilen apprenait qu'elle avait eu l'outrecuidance de grimper sur les épaules de Jinshi, elle ne donnait pas cher de sa peau.

— Ce sera toujours plus efficace que si on fait l'inverse. Je suis bien plus lourd que toi.

— Mais...

— Vas-y.

Puisque c'était un ordre... En prenant soin de bien montrer sa réprobation, elle se plaça devant l'eunuque qui s'était accroupi. Voilà qui était inédit. Elle se fit une raison, puis monta sur ses épaules encore trempées. La jeune fille s'appuya le plus délicatement possible sur la tête toujours humide de Jinshi lorsqu'il se redressa.

— Tu es bien légère...

— Ce n'est pas le moment.

Elle ne voyait pas grand-chose dans la pénombre, mais finit par toucher le plafond, par endroits frais et visqueux. À force de tâtonner, ses doigts réussirent à dénicher une prise. Elle se hissa sur ses jambes, en équilibre sur les épaules de l'eunuque.

— Ça devrait marcher.

— Tant mieux... répondit-il.

Une créature aux yeux globuleux atterrit sur la tête de Mao Mao, avant de prendre appui sur son front et de sauter en coassant.

Une grenouille...

Si la jeune fille n'était pas du genre à prendre peur pour si peu, l'effet de surprise suffit à la déconcentrer. Sa main, qui l'aidait à la maintenir en équilibre autant que faire se peut, ripa.

— Ah !

L'apothicaire vacilla. Jinshi se mit à son tour à trembler, lui qui lui tenait toujours les jambes.

— Eh, attention !

Elle tanguait à présent. L'homme-nymphe aurait pu lâcher sa prise, mais il fit de son mieux pour essayer de la rattraper. Le sol, humide et recouvert de mousse, était très glissant... La chute fut particulièrement mémorable.

Le silence se fit dans la grotte. Aucun des deux n'était blessé. Mao Mao sentit la peau moite de Jinshi collée contre sa joue. Sous l'agréable tiédeur, elle percevait les battements d'un cœur. Impossible pour elle de bouger. Deux bras puissants l'enlaçaient. Une délicate odeur d'encens lui chatouillait le nez.

Son propre cœur battait à tout rompre, lui aussi. Leurs corps étaient trop proches l'un de l'autre pour que Jinshi ne finisse pas par l'entendre. Malgré tout, elle ne pouvait se dégager de cette étreinte. Pendant que son corps s'occupait surtout de faire circuler le sang dans ses veines, son esprit fut accaparé par une curieuse découverte.

Qu'est-ce que c'est ?

Contre la paume de sa main gauche, coincée entre son compagnon et elle, reposait une matière étrange. Elle pensa d'abord qu'ils avaient écrasé la grenouille, mais la taille ne correspondait pas. En outre, elle sentait surtout le tissu qui entourait la chose. Le batracien s'était-il réfugié dans les habits de Jinshi ? Sans trop réfléchir, elle tâta de ses doigts pour comprendre de quoi il s'agissait.

L'intendant du *hougong*, dont les battements de cœur s'accélérent, gémit.

Mao Mao leva les yeux vers le visage de son protecteur, qui se mordait les lèvres, comme en proie à un conflit intérieur. La grenouille qui semblait avoir élu domicile sous les vêtements de ce dernier avait survécu : elle s'était mise à bouger.

— Pardon, mais... est-ce que tu... tu pourrais retirer ta main ? C'est un peu gênant, dit-il, troublé, avant d'éviter son regard.

L'apothicaire ne s'expliquait pas les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur le visage de son maître, ni sa grimace. Avait-il mal quelque part ?

— Gênant ?

Dans un réflexe, elle resserra sa prise. Jinshi se pétrifia. Mao Mao baissa les yeux sur sa main... qui se trouvait juste en dessous du nombril du fonctionnaire impérial.

Elle en resta bouche bée.

Rien n'était censé se trouver là. Y poser la main, pire encore, se mettre à tâter l'endroit, était d'une inconvenance sans nom. Sauf que ses doigts auraient dû se refermer sur du vide. Le jeune homme travaillait à la cour intérieure... ce qui impliquait qu'il aurait dû être castré.

Mais la réalité était tout autre, comme elle pouvait le constater.

Elle retira doucement sa main, puis se libéra de Jinshi.

Qu'est-ce que...

Quand elle tenta de se lever, il l'agrippa par les hanches pour la faire asseoir à califourchon sur lui. Il souffla sur sa frange pour la dégager, puis planta son regard dans le sien.

— Dans un sens, ça m'évite LA discussion...

Ses traits, empreints de mélancolie, rayonnaient de la beauté d'une nymphe... Ce qu'il n'était pas. Son sourire aurait malgré tout suffi à mettre tout un pays sens dessus dessous. Un tel pouvoir était censé être réservé aux femmes.



Il n'était pas non plus l'eunuque que tout le monde pensait.

Dans leur chute, les vêtements fins de Jinshi s'étaient ouverts. Dessous, la chair était loin d'être flasque. Son visage somptueux n'avait d'égal que son corps musclé de guerrier rompu à l'entraînement.

Mao Mao s'en voulut de ne pas s'être demandé plus tôt si l'intendant était réellement ce qu'il prétendait être. Peut-être avait-elle simplement refusé de voir la vérité en face.

— J'aimerais que tu saches... la raison pour laquelle j'ai souhaité que tu m'accompagnes.

L'envie prit à la jeune fille de se boucher les oreilles. Elle pressentait qu'il ne fallait pas qu'elle en entende plus. Hélas, agir ainsi aurait révélé le fond de sa pensée.

Il y avait un homme au sein de la cour intérieure qui n'était pas eunuque. Que se passerait-il si ce secret était éventé ? Si un homme autre que l'empereur allait rendre visite à l'une des concubines du maître de l'univers et qu'un enfant en naisse ?

L'apothicaire grimaça.

Arrêtez... Je ne veux pas me retrouver mêlée à ces histoires ! supplia-t-elle Jinshi intérieurement.

Jusqu'à présent, il s'était servi d'elle de bien des manières. Les missions l'avaient plus ou moins ennuyée, mais elle ne se serait jamais attendue à un tel rebondissement. Ni que ces découvertes prendraient une telle ampleur. Ce genre de secret s'emportait dans la tombe.

C'est trop pour moi !

— Excusez-moi. Je crois que j'ai écrasé une grenouille, dit-elle, le visage vide de toute expression.

— Une grenouille ?

Le jeune homme s'était raidi. Tant mieux. Elle était prête à tout pour inverser la vapeur.

— Oui, tout à fait. Je suis navrée, je vous ai fait tomber quand j'ai perdu l'équilibre. Vous n'êtes pas blessé ?

Sous ses doigts, un peu plus tôt, il ne s'agissait que d'une grenouille. Oui, rien d'autre que d'une grenouille, voulut-elle se convaincre.

— Je vais bien, mais...

— Vous avez dû amortir ma chute, j'en suis confuse. Dépêchons-nous de sortir d'ici.

Elle tenta de se lever, mais Jinshi la retint.

— Pourriez-vous ôter vos mains, je vous prie ?

— Qui est-ce que tu traites de grenouille ?

Il se redressa, tout en maintenant sa prise sur les hanches de Mao Mao. Résultat, elle se retrouva dans une position bien inconvenante : elle lui faisait face, à genoux et les jambes écartées.

Soudain, l'homme-nymphe approcha son visage de l'apothicaire, qui était à deux doigts de flancher. Mais hors de question de le laisser gagner ! Elle darda sur lui un regard empli de défi. Leurs bouches ne se trouvaient qu'à quelques centimètres l'une de l'autre.

— Qu'était-ce donc, alors ?

Une grenouille, forcément. La sensation correspondait. Les batraciens étaient des bestioles somme toute répugnantes, se dit-elle.

— Une telle créature aurait été plus petite, ne penses-tu pas ?

Il se rapprocha encore un peu.

— Oh, en cette saison, on en trouve de taille moyenne.

— De taille moyenne...

Jinshi eut un mouvement de recul, comme choqué par ce qu'il venait d'entendre. À son tour, elle se rapprocha de lui et s'arrêta juste avant que leurs nez ne se touchent.

— Tout à fait. Sinon, quoi d'autre ?

Pour être honnête, il n'existait aucune grenouille de cette taille, mais elle s'en moquait. Rester dans le flou l'arrangeait.

— Que fais-tu ? demanda-t-il, outré en la voyant s'essuyer les paumes sur sa jupe.

— C'est dégoûtant.

— Quoi ? Ce n'est pas moi qui répète sans cesse combien j'aime goûter au vin de serpent !

— Les grenouilles produisent du mucus.

— Du mucus ?

Ils se dévisagèrent un long moment. L'homme-nymphe fut le premier à se détourner. Il regardait ailleurs en faisant la moue.

S'avoue-t-il vaincu ?

Elle poussa un soupir de soulagement.

Il n'était jamais recommandé d'en savoir trop. Pour Mao Mao, à qui le statut de simple employée du *hougong* convenait, il valait mieux mener sa vie dans l'ignorance. Si un problème survenait ou que son maître était impliqué dans quelque affaire sensible, elle n'aurait qu'à répondre : « Je ne sais pas. »

Elle n'avait pas l'intention de changer d'attitude. Qu'ils soient coincés dans une grotte ou non, leur relation se résumait aux interactions entre un haut fonctionnaire et une servante, ni plus ni moins. Nul besoin pour elle d'en connaître plus que nécessaire.

Jinshi la lâcha enfin. Mais quand elle voulut se lever... son corps, vidé de ses forces, s'effondra lourdement sur le sol.

L'intendant vint se placer au-dessus d'elle, sa silhouette la recouvrait. Il avait dans les yeux une lueur qui tremblait comme la flamme d'une bougie.

— Bon... dit-il en passant les mains sous les genoux de Mao Mao pour la soulever. (Vraiment, c'était de plus en plus inconvenant.) Tu veux vérifier ?

Son visage était impassible. La jeune fille avait la chair de poule et transpirait à grosses gouttes. Elle commençait à regretter de l'avoir à ce point poussé à bout.

Fidèle à lui-même, Jinshi se réfugia quelque temps derrière une expression indéchiffrable. Pendant de longues secondes, ils restèrent immobiles.

Puis il se mit à se mordiller les lèvres et son regard se fit plus déterminé. Lentement, il se pencha vers le visage de sa protégée.

Devrais-je le gifler ? se demanda Mao Mao, qui ne savait plus quoi faire.

— Qu'est-ce que...

L'intendant leva les yeux d'un air ennuyé. Quelque chose furetait au niveau de l'ouverture de la grotte. Bientôt, un hurlement semblable à celui d'une bête se fit entendre.

Les deux jeunes gens retinrent leur souffle. Malgré son appréhension, l'apothicaire approcha les doigts de sa bouche, puis se mit à siffler.

Un aboiement retentit. Elle recommença. Une boule de poils tomba du trou situé juste au-dessus pour venir s'écraser sur le dos de Jinshi. La jeune fille rampa sur le côté pour se dégager du fonctionnaire, qui s'était recroquevillé, un bras autour de la taille. La bête n'était autre que le chien dont s'occupait Lihaku. L'apothicaire se mit à le caresser.

— Où est-ce que tu t'es sauvé ? s'exclama une forte voix aux accents traînants.

L'homme-nymphe regarda vers le trou en se frottant le bas du dos.

Mao Mao était sauvée. De toutes ses forces, elle hurla le nom de Lihaku.

— Comment vous êtes-vous retrouvés dans une situation pareille ? fit le jeune officier, au comble de la surprise.

Les deux rescapés lui demandèrent de faire descendre une corde pour les aider à remonter. L'intendant avait vu juste. Le trou dans le plafond de la grotte permettait d'en sortir à proximité du pavillon.

— Et qu'est-ce que tu fais avec quelqu'un comme lui ? chuchota-t-il à l'apothicaire.

Il parlait de Jinshi, qui avait remis son masque. S'il l'avait reconnu, peut-être Lihaku se serait-il montré plus prudent, mais sa curiosité l'emportait.

— Ce serait trop compliqué à expliquer, éluda la jeune fille.

Il secoua la tête, sans plus poser de questions. Un dignitaire très haut placé était impliqué dans cette affaire. Mao Mao se contenta de lui dire qu'ils étaient tombés dans le bassin avant de se retrouver dans la grotte.

— Ne parlez à personne de ma présence ici, lança l'intendant du *hougong* en s'asseyant à même le sol.

Sa voix semblait appartenir à quelqu'un d'autre. Sans doute était-ce dû à son masque ou au ton formel qu'il avait employé.

— Comme il vous plaira, monseigneur, répondit Lihaku en s'inclinant.

Si Jinshi lui avait demandé de se taire, c'était sûrement parce qu'il souhaitait enquêter sur les agissements de ses ennemis. Ce faisant, il retardait malgré tout le moment où Gaoshun et les autres apprendraient qu'on l'avait retrouvé.

Installé sur les genoux du militaire, le chien le fixait en remuant la queue comme un compagnon fidèle. Le jeune homme lui flattait la tête en lui

donnant des bouts de viande séchée.

Mao Mao ne put s'empêcher de regarder l'animal. Il devait avoir une bonne ouïe, étant donné que les sifflements l'avaient guidé jusque-là...

— Ce chien a-t-il été dressé à autre chose que la chasse ? s'enquit-elle.

— Je ne sais pas. Il débuse au moins les trous de lapins... lâcha-t-il le plus ordinairement du monde.

L'animal, intelligent en plus d'être gentil, s'approcha de la jeune fille en jappant. Elle jeta un coup d'œil à Jinshi. Après les derniers événements, elle aurait du mal à capter son regard, mais l'idée qu'elle venait d'avoir ne pouvait pas attendre.

— Ji... Seigneur Kosen.

Elle s'était rappelé juste à temps qu'il utilisait un nom d'emprunt. Mieux valait l'employer tant qu'il cacherait son visage.

— Qu'y a-t-il ? répondit-il d'un ton glacial.

Pour qu'il s'adresse à Mao Mao de la sorte, elle avait vraiment dû dépasser les limites. Difficile de lui reprocher son attitude. À bien y réfléchir, il n'avait pas essayé de la duper. Il avait même cherché à lui expliquer de quoi il retournait réellement.

Mais elle n'avait rien voulu savoir. Jinshi, habitué à obtenir tout ce qu'il voulait grâce à son charme, ne pouvait qu'être vexé. Elle ne doutait pourtant pas que sa grenouille soit bien faite, elle aussi, tout comme le reste de sa personne. Elle resta un moment perdue dans ses pensées.

— Ce chien serait-il capable d'identifier nos assaillants ? finit-elle par demander en s'approchant de l'animal pour lui flatter la tête.

Reprenons à présent le fil de l'intrigue.

Mao Mao ouvrit le baluchon couvert de boue. À l'intérieur se trouvaient trois feifa qui sentaient encore la poudre. Elle n'en avait jamais vu et constata, un peu surprise, qu'ils étaient assez petits. Jinshi et Lihaku étaient tout aussi ébahis.

Le modèle semblait assez récent. Sans doute avait-il été importé de l'étranger, car il était encore rare de ce côté-là du monde. Contrairement aux armes utilisées dans l'empire, il n'était pas doté d'un système d'allumage à corde, mais d'une partie métallique qui provoquait l'induction de la poudre à

canon par des étincelles. L'intendant du *hougong* et le jeune officier n'avaient jamais rien vu de tel. Ils se mirent à jouer avec le mécanisme pour en comprendre la conception.

Les feifa dégageaient une odeur reconnaissable entre toutes et pour le moins désagréable : celle de l'œuf pourri. En général, la poudre à canon était un mélange de charbon de bois, de salpêtre et de soufre. Quand elle explosait, elle émettait des effluves si puissants qu'ils donnaient l'envie de se boucher le nez.

Si de telles armes avaient été utilisées pendant la partie de chasse, un chien à la truffe développée l'aurait remarqué. D'ailleurs, l'animal qui accompagnait Lihaku les avait débusquées après avoir reniflé la poudre. Leur manque de précision les rendait inadaptées pour la chasse en milieu montagnard, semé d'embûches.

Ce modèle récent n'avait donc été choisi que dans le but d'attenter à la vie de Jinshi. Sans doute avait-on testé le système d'allumage, unique, pour constater une amélioration de la portée et de la précision. Sauf que le tireur avait manqué sa cible.

Lihaku avait plaqué leur suspect au sol, après lui avoir tordu le bras. Le soldat avait eu assez de jugeote pour le bâillonner, afin qu'il n'avale pas sa langue.

— Un innocent a failli être accusé à votre place. Vous devriez avoir honte...

Lors de l'enquête, un leurre avait permis de brouiller les pistes. Sur ordre de Jinshi, un dignitaire aux réactions faciles à déchiffrer avait été désigné. Tout avait été mis en place pour cueillir les complices du coupable, en l'occurrence les fonctionnaires situés au-dessus de lui et leurs serviteurs. Il ne restait plus qu'à faire passer aux aveux l'assaillant qu'ils avaient appréhendé.

Le molosse courait autour de Lihaku.

— Oui, tu es un bon chien ! s'exclama-t-il en tenant le criminel d'une seule main.

L'apothicaire avait sa petite idée sur qui était le responsable de toute cette affaire. L'odeur de la poudre s'était accrochée aux vêtements des tireurs à leur insu. Sauf qu'on ne trompait pas si facilement le flair canin.

Mao Mao remballa les armes à feu dans le baluchon avant d'emboîter le pas du jeune officier, qui traînait le prisonnier derrière lui.

Épilogue

À la manière des mystères qui entouraient Suilei, la tentative d'assassinat contre Jinshi n'avait pas été entièrement élucidée. L'affaire laissait un arrière-goût amer à Mao Mao. Cependant, qu'elle s'inquiète n'y changerait rien.

Gaoshun assistait à un banquet, ce soir-là. Les festivités se déroulaient à bord d'un bateau amarré sur le lac où l'escorte avait été réduite au strict minimum. La jeune fille n'avait pas été autorisée à l'accompagner. Elle était donc restée dans sa chambre, à profiter de la brise du soir.

Quand même, ce feifa...

On lui avait expliqué qu'il s'agissait d'un des modèles les plus récents. Elle présumait qu'il devait être d'origine occidentale.

Un modèle occidental.

Les deux émissaires qui convoitaient la place de favorites de l'empereur lui revinrent à l'esprit. Qu'avaient-elles en tête quand elles quittaient leurs chambres en cachette ? Gaoshun s'était interrogé sur leurs intentions. Fourbissaient-elles quelque plan pour tomber enceinte ou s'agissait-il d'une machination de plus grande envergure ? L'apothicaire avait pensé qu'elles se servaient peut-être de leurs charmes pour piéger des fonctionnaires, mais une autre possibilité était envisageable.

Chaque pays désirait posséder les armes les plus à la pointe. Mais quand elles se répandaient à grande échelle, seule la guerre en résultait. Le royaume dont les émissaires venaient ne pouvait se livrer ouvertement au commerce des

armes. Malgré tout, même sous le manteau, il était impossible de pratiquer de telles transactions à l'insu de la cour impériale.

Je m'aventure sur un chemin plus dangereux que je ne le croyais.

Peut-être quelqu'un de plus haut placé était-il impliqué dans ce complot. Mao Mao ignorait quelles informations révéleraient les dignitaires qu'on avait arrêtés, ainsi que l'étendue de leurs connaissances. En tout cas, il fallait tuer cette affaire dans l'œuf.

Elle n'était pas assez attentionnée pour souhaiter le bonheur de ses contemporains, mais sa paix intérieure n'en dépendait pas moins d'un environnement pacifique.

Il était bientôt l'heure d'aller dormir. Quand elle tira les rideaux, elle entendit toquer à la porte. Elle sursauta, puis s'approcha à pas de velours pour entrebâiller le battant. Derrière se tenait l'homme qu'elle avait le moins envie de voir.

Gaoshun se trouvait au banquet, sans doute en compagnie de Basen. Pourquoi Jinshi n'y participait-il pas, lui aussi ?

À travers l'interstice, Mao Mao put voir le jeune homme adossé contre le mur.

— Tu n'es pas obligée d'ouvrir si tu n'en as pas envie, annonça-t-il de sa voix mélodieuse, un brin mélancolique. Je voudrais m'excuser pour tout à l'heure.

Mutique, l'apothicaire s'appuya de l'autre côté de la cloison. Elle l'entendait respirer profondément... Il se grattait la nuque et son pied tapotait nerveusement le sol. Ses cheveux bruissaient contre le mur, ce qui suggérait qu'il secouait la tête.

Nul besoin de voir son visage pour deviner l'expression que Jinshi arborait. Les mots qu'il aurait voulu lui dire restaient coincés dans sa gorge. Elle était dans le même état.

Lasse, elle se gratta le bout du nez.

— Ne vous en faites pas... C'est moi qui suis désolée.

La colère du jeune homme était justifiée. Après tout, son interlocutrice l'avait provoqué avec cette histoire de « taille ».

Il grommela.

À quoi peut-il penser ? se demanda-t-elle.

Les subtilités de l'esprit humain lui échappaient. Elle s'en était toujours plus ou moins désintéressée mais sans doute était-ce la faute de son éducation. Bien que les employées du Palais vert-de-gris aient pris soin d'elle quand elle était petite, leur travail restait leur priorité. Elle avait donc passé beaucoup de temps seule dans sa chambre. Peut-être avait-elle fini par comprendre qu'on ne viendrait s'occuper d'elle qu'une fois la besogne quotidienne terminée, quand bien même elle versait toutes les larmes de son corps. Peu à peu, elle avait cessé de pleurer tout court.

C'était peut-être pour cette raison qu'elle percevait mal les dispositions des autres à son égard et qu'elle avait accepté sans broncher les quolibets des dames de compagnie du pavillon de Cristal. Bien sûr, l'expérience n'avait pas été agréable mais restait de l'ordre de la broutille.

Elle ignorait quoi répondre à son visiteur. Elle réfléchit du mieux qu'elle put pour trouver les mots justes.

— Je n'ai rien à dire de plus. Pour moi, vous êtes et vous resterez Jinshi.

Elle avait utilisé son vrai nom sans le vouloir. Elle se morigéna. Et puis quoi ? Elle avait fait preuve d'honnêteté, voilà tout.

Qu'est-ce que ça change qu'il ne soit pas vraiment un eunuque ?

D'autant qu'elle ne serait pas confrontée tous les jours à cette réalité. Oui, au fond, ce n'était pas son affaire.

— À tes yeux, je serai toujours moi... répéta-t-il.

Mao Mao aurait été bien en peine de dire s'il était heureux ou triste. Le fonctionnaire fureta dans ses affaires puis il glissa sa main dans l'ouverture de la porte. D'instinct, la jeune fille se retourna, avant de faire un pas en arrière.

— Pas la peine d'être sur la défensive. J'aimerais juste te donner ceci.

L'homme-nymphe allongea le bras pour remettre un petit paquet à Mao Mao. Curieuse, elle tendit la main. Au passage, elle effleura le bout des doigts du jeune homme. Elle s'éloigna avant de sentir la chaleur de son corps.

— Je m'étais promis de tout te révéler le jour où je te remettrais ça. L'autre fois, je t'ai donné de la bile d'ours... (Intriguée, elle ouvrit le paquet : il contenait de petites pierres jaunes.) Je sais que toute cette histoire risque de te causer bien des problèmes, mais c'était important pour moi que tu saches la vérité, ajouta-t-il, sur la réserve, mais sincère.

Ce sont...

— Je les ai récupérés pendant notre expédition.

Il égrenait ses phrases une à une, mais Mao Mao n'écoutait déjà plus.

Des bé...

— Des bézoards ! s'exclama-t-elle, incrédule.

L'ingrédient miraculeux qui peuplait ses rêves était enfin entre ses mains. Les larmes embuèrent les yeux de la jeune fille, son cœur se mit à battre à tout rompre et sa respiration se fit haletante.

Elle ouvrit la porte en grand. Jinshi parut déconcerté, ne sachant plus où se mettre.

— Merci infiniment ! dit-elle en s'inclinant avec cérémonie.

— Ça n'a pas été une mince affaire de m'en procurer... Eh ! Attends ! Je n'ai pas fini de...

L'apothicaire n'avait cure de ses prières. Elle claqua le battant, puis s'enferma dans sa chambre. Elle ne laisserait personne la déranger.

Elle tourna sur elle-même avant d'admirer amoureusement les calculs biliaires qu'on venait de lui offrir. Elle riait tellement que son visage avait pris une expression presque inquiétante.

Jinshi frappait à sa porte, mais plus rien n'avait d'importance que ce qui se trouvait sous les yeux de la jeune fille.

Elle était si heureuse que le comportement de l'intendant du *hougong*, plus tôt dans la journée, s'évapora de son esprit en un instant. Son cœur battait si fort qu'elle devint sourde à tout le reste. Elle sauta dans son lit en cajolant le paquet contre sa joue.

Battant des jambes dans tous les sens, elle tâta de son index les bézoards qu'elle avait fait rouler sur les draps.

Le simple fait de les contempler lui donnait l'impression d'avoir l'énergie nécessaire pour travailler un mois sans relâche. Ce n'était bien entendu qu'une sensation. Si elle passait autant de temps sans dormir, elle en mourrait...

Jinshi pouvait bien ne pas être un eunuque, elle s'en moquait. Dans un cas comme dans l'autre, elle tiendrait sa langue. Elle n'était pas insensible au point de ne pas se sentir redevable d'un tel cadeau. Et si le secret de l'homme-nymphe devait un jour se retrouver sur le point d'être dévoilé, ce qui le mettrait à coup sûr dans une situation délicate, Mao Mao s'engagerait personnellement à lui porter secours.

Oui, si un tel cas de figure venait à se présenter... eh bien, elle ferait de Jinshi un véritable eunuque.

Déterminée comme elle l'était, le tambourinage à sa porte ne lui sembla être rien de plus qu'un vulgaire bruit de fond.



Le banquet de l'après-midi s'acheva peu après le retour de l'invité d'honneur. Certains convives exprimèrent leur soulagement de le retrouver sain et sauf et firent preuve d'une flagornerie sans borne. Une attitude assez déconcertante, quand on se souvenait des plaisanteries indignes qu'ils avaient proférées quelques heures plus tôt.



Gaoshun, quant à lui, était préoccupé par l'état de fatigue de Jinshi, mais il n'était pas en position d'agir dans l'immédiat. Il avait confié la mission à son fils de s'occuper de son maître, mais s'en acquittait-il correctement ?

En sa qualité d'assistant, il était au service de « Jinshi l'eunuque », mais se montrer familier envers l'« invité d'honneur » aurait été pour le moins curieux. En fin de compte, il se contentait de prendre la place de son maître.

Il préférait éviter de se faire remarquer.

Loen, accusé à tort et fidèle à son caractère un peu simplet, s'était indigné en clamant son innocence à qui voulait l'entendre. Il avait suffi d'organiser un autre banquet pour lui faire oublier ce désagrément. Officiellement, l'invité d'honneur s'était éclipsé de la fête sur un coup de tête avant de revenir sans heurt. Une version des faits qui n'avait trompé aucun des participants. D'autant qu'un groupe de dignitaires avait disparu en cours de route. Il était fort peu probable qu'ils réapparaissent un jour sur le devant de la scène.

Peut-être avaient-ils quelques détails à révéler sur ces nouvelles armes à feu qu'on avait découvertes. Gaoshun ne voulait rien savoir des méthodes employées pour les faire parler.

Pour l'heure, il avait du pain sur la planche.

On avait eu la bonne idée d'organiser le banquet du soir sur le lac, à bord d'un bateau. Il y avait de l'alcool à profusion, des femmes splendides s'ébaudissaient autour des convives... Une orgie, ni plus ni moins.

Allons bon...

Qu'importe ? Il était eunuque et n'avait nullement l'intention de succomber aux plaisirs de la chair. Quand bien même il en aurait eu le goût, les conséquences le terrifiaient. Penser à son épouse – la mère de son fils –, suffisait à lui passer l'envie de bouger ne serait-ce que le petit doigt.

Basen était alanguiné sur le pont, rendu ivre par le mal de mer, l'alcool ou le parfum des jeunes femmes, pour certaines plus jeunes que lui.

Il a encore du chemin à parcourir, songea son père en soupirant.

— Quelle fâcheuse affaire pour un eunuque... dit soudain un fonctionnaire à Gaoshun, qui se concentra sur son verre. Vraiment terrible.

Tout à fait le genre de conduite qui risque de déclencher la fureur de l'impératrice alors qu'elle vous avait déjà dans le collimateur !

Son ton était moqueur. L'alcool semblait lui avoir délié la langue.

Et il marquait un point. L'assistant de Jinshi avait autrefois provoqué l'ire de la souveraine lorsqu'il portait encore le nom des « Ma ». En conséquence, on l'avait émasculé, à la suite de quoi il était devenu « Gaoshun ».

Pour autant, lors de ce banquet, on le traitait comme un membre à part entière de la famille Ma et non en tant qu'eunuque. Telle était la place qui lui revenait de droit.

— Cette histoire appartient au passé. Et puis, la nuit est particulièrement belle pour s'enivrer, répondit le père de Basen en contemplant le ciel.

La demi-lune était splendide. Sans les fanfaronnades des hommes aux passions excitées et les voix mielleuses des femmes, la soirée aurait même été agréable.

— Je dois dire que je suis déçu que le sublime eunuque ne soit pas lui aussi de la partie.

Il parlait bien sûr de l'intendant du *hougong* – et non de l'homme qui se reposait en ce moment même dans sa chambre.

— Jinshi a attrapé froid. Voilà pourquoi l'homme masqué a été invité à sa place.

— Ah, ah ! Une telle beauté suffirait à rendre jaloux n'importe qui.

La rumeur disait que l'invité d'honneur de cette escapade dissimulait en permanence son visage à cause d'une brûlure de jeunesse et qu'il vivait reclus depuis l'incident. En public, il n'enlevait jamais son masque, sous aucun prétexte, même en cas de forte chaleur.

— Quoi qu'il en soit, il ne participe pas au banquet. Il doit être épuisé...

— Oui, on dirait bien, répondit Gaoshun, impassible, peu désireux de relancer la conversation.

Les festivités se poursuivaient sans la participation du convive en l'honneur de qui cette partie de chasse avait été organisée.

L'eunuque regardait les ondulations du lac créées par les gouttes d'alcool qu'il faisait tomber dans l'eau. Il avait hâte que la soirée se termine.

Jinshi n'était pas le seul à agir de manière inhabituelle. Mao Mao ne se comportait pas non plus comme à l'accoutumée.

N'importe quelle jeune fille aurait au moins perdu un peu de sa superbe confrontée à une telle situation. Après tout, elle avait frôlé la mort alors qu'elle se trouvait en compagnie de Jinshi. Mais ce n'était pas le genre de l'apothicaire. Elle ne donnait pas le moins du monde l'impression qu'elle avait craint pour sa vie.

Toujours courtoise envers Jinshi d'ordinaire (quoique parfois à la limite de l'irrévérence), elle se montrait désormais distante. Avait-il eu l'occasion de lui parler ?

Au demeurant, qu'une demoiselle de son intelligence agisse de la sorte et prenne ses distances n'avait rien d'étrange, quand on y réfléchissait. À vrai dire, il fallait même la connaître depuis un certain temps pour remarquer son changement d'attitude. Oui, elle avait dépassé leurs attentes.

La mettre au courant était nécessaire, afin qu'elle soit préparée aux futurs dangers que Jinshi ne manquerait pas d'affronter. Certes, ce secret la mettait dans une position délicate, mais Gaoshun n'avait pas d'autre moyen pour s'assurer qu'il pouvait compter sur elle. En cas de problèmes majeurs, il valait mieux avoir des atouts dans sa manche. Si cette décision impliquait qu'on dise de lui qu'il était cruel, alors soit.

— Sa Majesté Impériale elle-même a dû s'inquiéter. Je me demande ce qu'elle compte faire...

Le fonctionnaire soupira en se pinçant la barbichette. Comme ses paroles le laissaient entendre, le nom des responsables avait circulé, du moins officieusement. Énoncer ces faits à voix haute n'était pas très avisé. L'alcool y était sans doute pour quelque chose.

— Avec un héritier pareil...

Un choix de mots pas très révérencieux.

Il fallait reconnaître que le cadet de la famille impériale vivait pour ainsi dire reclus dans sa chambre. Les rares fois où il en sortait, il se couvrait toujours le visage d'un masque. Tout le monde en déduisait qu'il était incapable de s'engager dans les affaires de la cour.

C'était lui, l'invité d'honneur de cette partie de chasse.

La curiosité avait sans doute poussé, au moins en partie, les hauts fonctionnaires à accepter l'invitation. Ils espéraient voir le prince, qui ne se

montrait pour ainsi dire jamais. Bien sûr, son visage ne leur avait pas été dévoilé.

Les dignitaires arrogants avaient pris peur en tentant de s'attaquer à lui. Si les festivités se déroulaient malgré son absence, c'était sûrement pour apaiser les esprits. Nul doute que découvrir quel genre de personnage le prince était en réalité revêtait pour eux quelque importance.

L'homme venu parler à Gaoshun avait probablement conclu à l'incompétence du frère de l'empereur. Son opinion faite, il avait le choix entre deux attitudes : faire de son opinion sa seule vérité ou attendre de voir comment tout cela évoluerait.

Ayant privilégié la voie de l'impatience, il avait trouvé une bonne raison de venir s'entretenir avec Gaoshun.

— L'une des concubines attendrait-elle un enfant, depuis la mort du jeune prince l'an dernier ?

Voilà la véritable raison de cette discussion... Allait-on bientôt annoncer l'arrivée d'un nouveau-né ? Qui serait la mère ? Serait-ce un garçon ou une fille ? Autant d'incertitudes qui avaient la capacité d'altérer au plus haut point les dynamiques du pouvoir au sein de la cour.

— Je ne sais pas, vous m'en voyez navré. Les concubines sont tellement nombreuses au *hougong*. L'une d'entre elles est peut-être enceinte, allez savoir...

— Je vois...

Le fonctionnaire jetait des coups d'œil vers la tonnelle, où se tenait un autre dignitaire, un homme trapu. Plus précisément Shisho, l'hôte de la soirée. Il était difficile de dire s'il profitait de la compagnie des invités ou s'il se contentait de les observer.

Parmi les convives, il était le seul à être apparenté à une favorite, mais sa présence était inévitable, puisque c'était lui qui avait organisé le banquet.

N'ayant pas obtenu ce qu'il désirait, le fonctionnaire prit congé de Gaoshun, qui se resservit généreusement un autre verre.

L'assistant de Jinshi admira la superbe lune, se demandant ce que faisait son maître, qui portait aussi le nom de « Kazuigetsu ». « Ka », le premier caractère, signe de la splendeur, figurait dans le nom de quelques rares élus. Au nombre de deux, à ce jour, pour être précis.

Le maître de l'univers... et son jeune frère.

Recueil d'illustrations
Touko Shino



Mao Mao se mit à écrire une ribambelle de mots sur le sol.
— Mais euh... comment ça se lit, ça ? demanda Shaolan.
— « Yarsagumbu ».



Sur la place, les dames de compagnie déambulaient entre les tentes des marchands.

— Ça a l'air tellement amusant ! lança Shaolan avec un enthousiasme très enfantin.

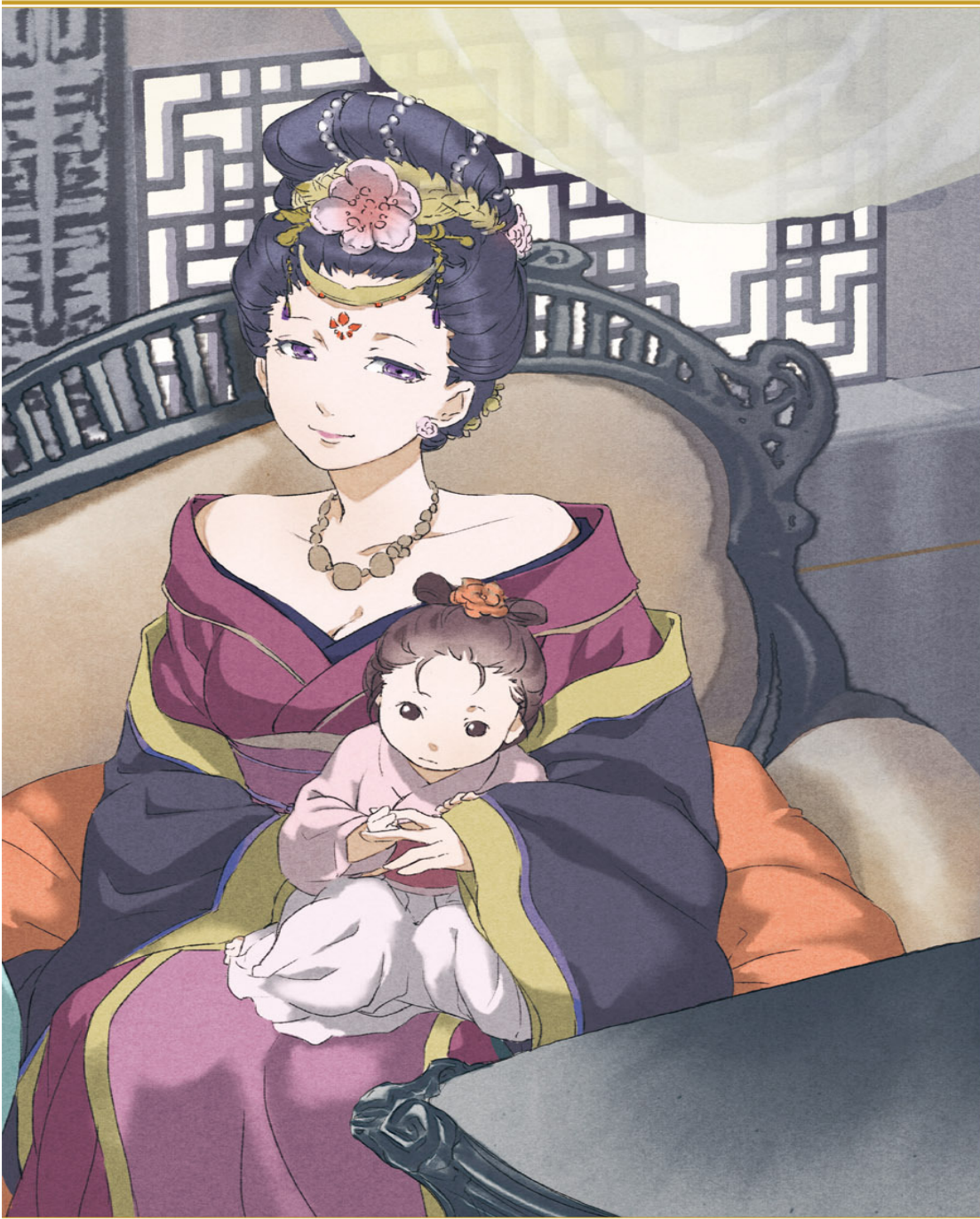


Après avoir abaissé l'étoffe qui lui recouvrait la tête, Shisui rapprocha son lumignon.
— Cette histoire nous vient d'un royaume situé très loin à l'est, commença-t-elle.



Dame Gyokuyo se tenait le dos bien droit et présentait son plus beau sourire.

— Cela fait si longtemps, dame Anshi.



Le regard de l'impératrice douairière se posa un instant sur le ventre de la concubine. La princesse Linli, timide au début, s'habitua vite à sa douce grand-mère.



— Vous devriez enlever vos habits, vous aussi, pour qu'on puisse les essorer, dit Mao Mao à Jinshi.



Elle montra l'exemple, mais ne put se résoudre à ôter ses sous-vêtements. Même si elle n'avait que des côtes maigrichonnes à cacher, elle ne comptait pas pour autant renoncer à sa pudeur.



ISBN : 978-2-37102-355-0

LUMEN

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).